BROGLIE, EMMANUEL

MABILLON ET LA SOCIETE DE L'ABBAYE DE SAINT-GERMAIN DES PRES

U d'/of Ottawa

39003020813878

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/mabillonetlasoci01brog

MABILLON

ET

LA SOCIÉTÉ DE L'ABBAYE

DE SAINT-GERMAIN DES PRÉS

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en avril 1888.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

MABILLON

ET

LA SOCIÉTÉ DE L'ABBAYE

DE SAINT-GERMAIN DES PRÉS

A LA FIN DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

1664-1707

PAR

EMMANUEL DE BROGLIE

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1888

Tous droits réservés

BX
2615
.S334
B76
1888
v.1

AVANT-PROPOS

Que le lecteur ne s'effraye pas en lisant le titre, un peu sévère peut-être, placé en tête de cette étude. Ce n'est à aucun degré un travail d'érudit que je viens lui soumettre : je serais plus incapable que personne de mener à bien une pareille entreprise, et je n'ai nullement cette prétention. Mon but est beaucoup plus modeste, bien qu'il me semble devoir offrir quelque attrait à ceux qui aiment à s'occuper de l'histoire morale du passé, et sont plus curieux des mœurs et de l'état des esprits dans les sociétés disparues que des faits eux-mêmes et des vicissitudes politiques.

Je voudrais essayer de rappeler l'attention sur une des faces les plus inconnues d'un siècle que chacun croit connaître parce qu'il est le siècle de Racine et de Bossuet, mais dont bien des côtés restent enve-

loppés dans l'ombre épaisse qui couvre si vite les temps qui ne sont plus.

Lorsqu'en effet, dans l'étude de cette période illustre entre toutes de notre histoire littéraire, on est amené à sortir de ce cercle de grands noms qu'éclairent les rayons d'une gloire immortelle, on se trouve, non sans quelque surprise, en présence de toute une société fort animée, fort active, ne ressemblant en rien à celle qui, d'un commun accord, est considérée comme l'expression vivante du grand siècle. Je veux parler des érudits et des savants. Il semble, quand on étudie pour la première fois cette portion moins brillante du monde lettré au dix-septième siècle, qu'une région nouvelle s'offre aux regards. Telle doit être l'impression de celui qui atteint dans ses explorations les couches profondes du sol, celles qui supportent, sans paraître aux yeux, les plus beaux édifices et les plus éclatantes végétations. A côté de cette élite de grands esprits et d'écrivains de génie formant un ensemble si incomparable, vivait, un peu dans l'ombre, toute une société nombreuse de savants, d'érudits laborieux et spirituels, en relations constantes les uns avec les autres, qui d'un bout de la France à l'autre se connaissaient,

au moins par correspondance, et se tenaient au courant de leurs travaux et de leurs découvertes.

Il y avait là un monde à part peu connu du public de la cour et de la ville, dont les membres ne cherchaient guère à sortir de cette demi-obscurité, satisfaits d'être appréciés de quelques initiés, et tout absorbés dans leurs profondes études. Ne travaillant que pour la science, ces rudes ouvriers littéraires n'aspiraient pas à une renommée bruyante, et consacraient sans regret leur vie à une tâche qu'ils eussent peut-être trouvée ingrate si elle ne leur eût pas apporté l'estime de leurs pareils, dont les suffrages leur suffisaient. La tâche qu'ils accomplissent, le but qu'ils poursuivent sans relâche, c'est de poser les fondements solides de cette érudition littéraire ou historique qui a depuis lors pris de si grands développements.

Découvrir, interpréter les textes, recueillir avec un soin jaloux et une critique déjà éclairée ces vieilles chartes, ces vieux manuscrits qu'on n'estimait guère alors, publier ces belles éditions des Pères qui font encore autorité aujourd'hui, ces collections de documents qui sont comme le fondement de notre

histoire nationale, étudier les anciens âges, sans parti pris et uniquement pour découvrir la vérité, c'est toute leur vie, leur unique passion, et, à les voir, il semble que ce soit là le dix-septième siècle tout entier. C'est à peine si un lointain écho de la gloire militaire ou purement littéraire, de la brillante culture des arts ou de l'esprit arrive jusqu'à eux, et nous rappelle qu'ils sont les contemporains de Corneille et de Molière aussi bien que de Turenne et de Condé. Ce n'est pas qu'ils soient indifférents à ce qui se passe, ou tenus par la société dans un isolement méprisant; au contraire, ils sont tous en relation avec les plus grands personnages du moment, parfois même en correspondance réglée avec quelques-uns d'entre eux; le Roi les connaît et les protége. Mais travailler à arracher au passé son secret, faire avancer la science, c'est là leur mission, leur vocation, et ils s'y enferment sans regret, sans aspiration autre, même avec un certain sentiment de fierté et la conscience de travailler ainsi efficacement à la grandeur de leur pays.

D'autre part, cette espèce d'isolement propre aux savants de ce temps amène un résultat assez inattendu, qui donne à cette docte compagnie une physionomie originale, un caractère propre, qui n'ap-

partiennent qu'à elle à ce moment de notre histoire. Si ses membres vivent entre eux, perdus dans une préoccupation unique, l'amour même de ces études et la curiosité de ce qui s'y rapporte les mettent en communication constante avec leurs émules dans tous les pays. A cette époque où les différences de peuple à peuple sont si marquées, où plus peut-être qu'à n'importe quelle période de l'histoire moderne chaque nation vit éloignée de ses voisins et comme enfermée dans ses mœurs, dans sa langue et dans ses idées particulières, d'un bout de l'Europe à l'autre, il y a une classe de personnes qui se connaissent et sont en rapports fréquents et réguliers. Grâce à une langue commune, le latin, une correspondance suivie s'établit entre tous les érudits de l'Europe, et se poursuit à travers les mille vicissitudes politiques ou militaires de l'époque. C'était comme une sorte de société internationale, dont l'unique lien était formé par un commun amour de l'étude et de l'érudition. Et les différences d'opinions religieuses, ou même de religions, ne font pas plus obstacle que les frontières nationales à ce commerce intellectuel : entre tous il y a un terrain commun où, sans abandonner ses convictions, chacun sait se placer pour profiter du travail des autres.

Ce n'est pas que là, pas plus qu'ailleurs, la paix et l'harmonie règnent sans partage. Il y a longtemps que l'ombrageuse vanité des gens de lettres est connue; celle des érudits n'est pas de meilleure composition, et ceux que ne séparent ni le lieu ni la différence de nationalité savent fort bien, au besoin, discuter aigrement sur la priorité de la découverte d'un texte, sur son interprétation, et concevoir d'éternelles inimitiés pour la plus légère critique.

Un autre trait remarquable de cette société de gens d'esprit, où, comme toujours, les pédants ne faisaient pas défaut, est la parfaite indépendance dans le jugement, la sincérité de critique qui faisait loi parmi eux dès qu'il s'agissait d'érudition et de vérité historique. La plupart, en France, et en Italie surtout, étaient, comme on disait alors, gens d'Église, prêtres ou religieux, ou tenaient de fort près à l'Église. Mais tous, à quelque Ordre qu'ils appartinssent, qu'ils fussent cardinaux ou simples professeurs dans un collége, portent dans leurs études et leurs recherches une bonne foi, une liberté d'esprit et de jugement qui frappent singulièrement et qui n'étaient pas toujours comprises. Ce souci de la vérité, cette conviction que la foi religieuse ne peut

que gagner à la recherche de la certitude historique, sont très-remarquables et pourraient servir de réponse à ceux qui ne se lassent pas de répéter que les croyances positives empêchent de porter dans l'étude du passé une sincérité complète, ou imposent le joug de l'ignorance et du préjugé.

C'est à faire une promenade, toute de curiosité littéraire et morale, dans cette partie un peu effacée d'un temps connu surtout par ses côtés les plus éclatants, que nous convions celui qui se sent l'envie de tenter avec nous l'aventure. Cette course dans un monde complétement disparu ne manquera du reste ni d'intérêt ni de variété. Sous nos yeux défileront nombre de figures curieuses et originales. A côté du pédant barbouillé de grec et de latin, nous trouverons plus d'un homme d'esprit d'une vivacité toute française : si la vanité, l'outrecuidance, l'intérêt personnel ne font pas plus défaut alors qu'aujourd'hui, même chez les savants, nous verrons qu'autrefois aussi il ne manquait pas de caractères nobles et élevés que le travail ardu, persévérant, désintéressé, accompli sans bruit et sans nulle recherche de popularité, grandit encore, et entoure d'une tranquille dignité. Les traits comiques

ou plaisants, les ridicules même, les travers que l'on peut aussi sans peine relever dans cette réunion diverse, viendront donner plus de mouvement au tableau, et égayer un peu le voyage à travers la docte compagnie.

Mais comme il nous faut un guide qui nous conduise et nous nomme les figures, quelqu'un qui nous aide à nous reconnaître, et dont le jugement soit sûr, nous suivrons les pas d'une des plus douces et des plus aimables figures que nous puissions rencontrer dans ce monde de savants, de celui qui fut présenté à Louis XIV comme « le plus savant homme de son royaume », de l'illustre et non moins modeste Mabillon. Nous ne pourrions pas rencontrer un meilleur conducteur dans cette société, dont il fut un des principaux membres, avant d'être devenu l'une de ses gloires.

En faisant avec quelque détail le portrait de celui qui fut un des fondateurs de l'érudition en France, et en même temps le plus humble et le plus fervent religieux, sans prétendre cependant raconter sa vie entière, ni faire une biographie complète[1], nous

[1] Les biographies détaillées de Mabillon ne font pas défaut. Celle de

pourrons faire ample connaissance avec tout ce que notre pays renfermait alors de savants et de lettrés. Avec lui également nous pourrons passer comme en revue tous les érudits de l'Europe, soit qu'il les visite en personne dans son voyage d'Allemagne, et dans celui qu'il fit ensuite en Italie, soit qu'il entretienne avec eux une de ces correspondances[1] réglées dont il a été fait mention plus haut.

Peut-être, au retour de cette course rapide à travers une des parties de l'ancienne société qui a le plus complétement disparu, le lecteur trouvera-t-il comme nous que pour être revêtus de la robe du moine ou du modeste manteau noir des gens de lettres, les érudits d'autrefois valaient bien ceux de notre temps, et que la dignité, l'indépendance du jugement, le désintéressement n'y perdaient rien.

Chavin de Malan (1840) est pleine de détails curieux. L'étude toute récente (1879) de M. Jadart est faite avec le plus grand soin et contient une bibliographie fort complète, qui nous a été très-utile. La notice consacrée à Mabillon par M. Hauréau, dans la *Biographie universelle* de Didot, est également très-exacte dans sa concision forcée, et l'appréciation du caractère de Mabillon est remarquable par l'impartialité et la largeur des vues.

[1] Il nous est impossible de ne pas exprimer ici toute notre reconnaissance pour la bienveillance avec laquelle M. Léopold Delisle a bien voulu nous rendre facile l'étude des *Correspondances manuscrites de Mabillon* conservées à la Bibliothèque nationale. Grâce à ce précieux secours, notre travail a pu s'enrichir de pièces nouvelles et inédites qui lui donneront peut-être quelque intérêt.

Peut-être trouvera-t-il aussi que pour faire avancer la science, retrouver et remettre dans leur vrai jour les vieux documents qui ont comme rajeuni notre histoire, il n'était nullement besoin de secouer le joug de la foi de ses pères, pas plus que de bouleverser l'ordre social. A la vue d'une vie aussi simple, aussi pieuse, mais aussi active et féconde pour la science que le fut celle de Mabillon, la pensée ne vient-elle pas que la science ni ceux qui la cultivent ne gagnent guère à sortir des retraites paisibles, des sommets élevés où ils s'honoraient autrefois de demeurer, pour descendre dans les arènes tumultueuses des agitations passagères, comme nous ne le voyons que trop souvent aujourd'hui? Avec l'illustre Bénédictin et ses amis, nous verrons plus clairement quels appuis précieux les fortes convictions religieuses et les longs loisirs assurés par un gouvernement régulier procurent à ceux qui se plaisent aux profondes études. Je ne sais, mais il me semble que plus d'un, parmi les savants érudits de nos jours, doit, au fond de l'âme, regretter ces paisibles cloîtres de Saint-Germain des Prés, où la société de l'abbaye se promenait en écoutant l'humble moine, et discutait avec lui sur les vestiges des anciens âges, sans perdre de vue cette antique église, déjà

antique alors, seul débris qui subsiste encore aujourd'hui, et qui leur parlait à la fois, et d'un passé dont ils cherchaient les traces, et d'un avenir qui ne passera pas.

MABILLON

ET

LA SOCIÉTÉ DE L'ABBAYE

DE SAINT-GERMAIN DES PRÉS

CHAPITRE PREMIER

MABILLON A L'ABBAYE DE SAINT-GERMAIN DES PRÉS.

1664

Mabillon. — Jeunesse et éducation. — Profession religieuse. — Séjours en divers monastères. — Appelé à Paris par dom Luc d'Achery. — L'abbaye de Saint-Germain des Prés en 1664. — L'abbé commendataire. — Les confrères de Mabillon. — Luc d'Achery et Michel Germain. — Les Bénédictins de Saint-Maur à cette époque. — Leurs travaux; leur situation dans le monde savant. — Mabillon commence sa carrière littéraire. — L'édition de saint Bernard. — Les principes de critique historique. — Polémique à ce sujet. — Mabillon est chargé de la publication des *Actes des saints de l'Ordre de Saint-Benoît.* — Il prend place parmi les érudits les plus renommés.

Vers la fin de 1664, on eût pu voir, se dirigeant du côté de l'imposante abbaye de Saint-Germain des Prés, un jeune religieux couvert de la robe noire des Bénédictins; sur sa figure douce et bienveillante se lisaient déjà les traces de la souffrance et du travail.

Portant sur son dos, comme la règle le voulait, le sac qui contenait son mince bagage, le moine s'avançait avec la démarche tranquille et grave qui convenait à son état. Il traverse le quartier alors désert et peu habité qui environnait l'immense enclos occupé par l'abbaye, dont les divers bâtiments entouraient irrégulièrement l'église principale, seule aujourd'hui encore debout et à sa place. Le cœur cependant devait battre un peu au jeune Mabillon, arrivant ainsi, inconnu encore et étranger, dans une des plus célèbres maisons de son Ordre, qui était en même temps l'un des centres les plus actifs des études relatives à l'antiquité chrétienne. Quelle émotion ne devait-il pas éprouver, en pénétrant ainsi dans le lieu où il allait trouver tant de ressources pour satisfaire le goût passionné de la science du passé, qui le dévorait en secret! Quelle joie de pouvoir y consacrer ses jours à des travaux pour lesquels il se sentait fait, tout en s'adonnant sous les maîtres les plus autorisés à ces austères pratiques de piété, qu'il était venu apprendre dans le cloître! Quelles résolutions intérieures de tout faire pour être fidèle à sa vocation et rendre gloire à Dieu, par le plus opiniâtre labeur! Telles étaient, sans doute, les pensées qui venaient en foule à l'esprit du jeune religieux, pendant que, soulevant le lourd marteau de la porte du couvent, il attendait qu'on lui ouvrît l'entrée du lieu où allait désormais s'écouler son existence. Laissons-le s'engager, à la suite du Frère qui va

le conduire auprès du supérieur, dans les longs corridors silencieux de l'abbaye où se promènent les Bénédictins qui vont devenir ses confrères, pour faire faire à nos lecteurs plus ample connaissance avec son existence antérieure. Lorsque nous saurons bien à qui nous avons affaire, nous entrerons à sa suite dans le monastère, qui lui sera devenu familier, et nous n'aurons plus qu'à suivre ses pas pour en connaître les habitants et leurs mœurs.

Jean Mabillon, dont le nom devait devenir illustre dans l'histoire littéraire, n'était encore en 1664 qu'un simple religieux de l'Ordre réformé de Saint-Benoît, dont les talents naissants et les vertus précoces avaient attiré l'attention de ses supérieurs. Né en 1632 en Champagne, à Saint-Pierremont, dans un petit village de cette vieille terre si française, il sortait d'une humble famille de paysans, pauvres et laborieux, qui vivaient du travail de leurs mains : « Ses parents [1], — dit le premier et naïf biographe de Mabillon, dont nous aurons plus tard l'occasion de parler avec quelque détail, — appelés Étienne Mabillon et Jeanne Guérin, nés d'honnêtes familles, n'ont rien eu selon le monde qui les y ait beaucoup distingués; leur plus grande gloire est d'y avoir donné un fils si illustre et d'avoir eu un soin particulier de l'élever chrétiennement. » Ce fut donc dans une famille de laboureurs,

[1] *Vie de Mabillon*, par Ruinart, p. 8.

dont la très-modeste demeure située à quelques pas de l'église subsiste encore, et est conservée avec un soin pieux, que s'écoulèrent les premières années de Mabillon. Il ne vit autour de lui que des exemples de vertu simple, de labeur patient et rude, comme en offrait alors souvent l'existence des paysans français. Mais ces braves cultivateurs champenois, comme s'ils eussent eu un pressentiment de la destinée future de leur fils, eurent cette ambition, déjà si fréquente autrefois, de faire de leur fils un homme instruit, et ne négligèrent pas son éducation. Un oncle, curé dans les environs, se chargea de lui enseigner les premiers éléments, et l'enfant, dont l'intelligence était vive et prompte, fut bientôt assez avancé pour aller à Reims, faire, comme on disait autrefois, comme on le dit encore aujourd'hui, « ses études ». Ce fut un prévôt de la cathédrale, aumônier ordinaire du Roi, qui se chargea de lui, le logea et le nourrit pendant qu'il l'envoyait comme élève au collége de l'Université. Reims était à cette époque une ville savante, remplie d'écoliers qui suivaient les cours de l'Université, fondée plus de cent ans auparavant par le cardinal de Lorraine, au retour du concile de Trente. Envoyé au collége des Bons-Enfants, le jeune Mabillon ne tarda pas à s'y faire remarquer par son ardeur au travail et la précocité de son intelligence. Il eut bientôt dépassé ses condisciples : ses progrès en tout genre furent rapides. Mais déjà doux et calme comme il le sera toute sa vie, il savait

se faire pardonner cette supériorité par ses camarades, tant il paraissait l'ignorer lui-même, et chacun l'aimait. « Il avait [1], dit un de ses compatriotes dans une lettre écrite après sa mort, l'esprit le plus vif de ces écoles, il était fort pieux, sobre, obéissant à ses maîtres, et leur rendait des services sans rétribution, par humilité; il était sans malice, gaillard, respectueux à tout le monde, et avait toujours des bons mots en sa bouche. » Tout fiers de cet élève qui donnait de si belles espérances, les maîtres du collége des Bons-Enfants ne se faisaient pas faute de le produire en public, et plus d'une fois il dut prononcer du haut de la chaire quelqu'une de ces harangues latines qui étaient encore fort goûtées. Une fois même, il fut chargé de faire un compliment à « M. de Nemours [2] », qui, après avoir pris possession du siége archiépiscopal de Reims, visitait le collége de l'Université, et il se tira de cet office à la satisfaction générale. Mais déjà, le futur érudit et le moine perçaient sous l'écolier. Lorsqu'il retournait à la chaumière paternelle durant les congés annuels, il passait de longues heures à méditer sous un chêne de la forêt voisine de Pierremont; l'arbre a depuis longtemps disparu, mais la tradition s'est conservée dans

[1] *Lettres et mémoires sur la vie de D. Mabillon.* Bibl. nat., fonds français, 19639, f° 168.

[2] Henri de Nemours, né en 1625, archevêque nommé de Reims en 1651. N'ayant pas reçu les Ordres sacrés, il se démit de son archevêché en 1655 après la mort de son frère ainé pour épouser la fille du duc de Longueville.

le pays, et le lieu où il s'élevait autrefois s'appelle encore aujourd'hui le *chêne de Mabillon*. Il faisait alors, dans les loisirs si doux des vacances, dont tout écolier garde un vivant souvenir, de longues visites aux abbayes du voisinage, afin d'y voir les beaux manuscrits qui y étaient conservés. Un jour, il écrivit de sa main sur une Bible manuscrite : *Biblia sacra infiniti valoris et servatu dignissima.* Cette Bible a été conservée avec l'annotation de Mabillon, encore presque enfant, qui ne se doutait guère, en la traçant, qu'un jour elle augmenterait de beaucoup la valeur du manuscrit.

Tout naturellement et sans effort, le jeune écolier du collége des Bons-Enfants se disposa à entrer dans l'état ecclésiastique. Lorsqu'il eut fini ses études et eut été fait maître ès arts, il fut admis au séminaire de Reims, que le même cardinal de Lorraine avait également fondé à ses dépens sur le modèle de celui de Milan. Là, dans cette paisible retraite, il acheva de se perfectionner dans les lettres, tout en se disposant à recevoir les Ordres sacrés, mais sans autre dessein encore bien arrêté.

Ayant déjà la passion de tout ce qui était ancien et rendu vénérable par le temps, le jeune clerc, c'est ainsi qu'on nommait les élèves de l'Académie rémoise. *Remensis academiæ,* comme l'appelait plus tard Mabillon, avait un goût tout particulier pour visiter les antiques églises de Reims et ses cimetières remplis des

souvenirs des premiers chrétiens de la Gaule et des premiers âges de notre histoire nationale. Ce fut dans ces fréquentes visites à la célèbre abbaye de Saint-Remy que lui vint l'idée d'entrer dans la grande famille bénédictine, dont il avait sous les yeux une des plus importantes maisons. Cette abbaye, où la réforme de Saint Maur, introduite depuis 1627, était encore dans toute sa ferveur, présentait le spectacle d'une vie claustrale avec toutes les austérités et les joies mystérieuses du sacrifice volontaire, jointes au labeur intellectuel le plus actif et le plus fécond. Prier, souffrir et travailler, tel était le fond de la règle qu'observaient fidèlement les Bénédictins de Saint-Remy, fidèles aussi à la devise de l'Ordre, Pax, qu'ils avaient soin de ne pas oublier dans leurs travaux littéraires, en n'entrant dans aucune des controverses religieuses de l'époque. Le jeune Mabillon sentit que là était sa place, que là seulement il trouverait une complète satisfaction de toutes ses aspirations. Entrer dans un des Ordres les plus anciens de la chrétienté, dont l'histoire était comme liée à celle de l'Europe civilisée, y travailler, pour la gloire de Dieu, à retrouver les traces d'un passé où il n'est jamais resté sans se rendre témoignage, c'était pour le jeune érudit l'idéal, la réalisation de vœux les plus chers et longtemps nourris en secret. Son parti fut bientôt pris. Le 29 août 1653, à l'âge de vingt et un ans, il entrait comme postulant dans l'abbaye de Saint-Remy, et le 5 septembre de la même année il revêtait cette robe de

bure noire à laquelle il allait donner une gloire nouvelle.

Mabillon devint donc moine de l'Ordre de Saint-Benoît, de la congrégation de Saint-Maur, et dans son nouvel état il continua à édifier tous ceux qui l'approchaient, par la ferveur de sa piété et le zèle avec lequel il accomplissait toutes les prescriptions de la règle. Demeuré à l'abbaye de Saint-Remy, il y fut chargé de l'instruction des novices, et il se donna avec tant d'ardeur à cette tâche qu'il en tomba malade. De violents maux de tête le rendirent incapable de toute occupation, et lui qui était venu à l'ombre du cloître pour y travailler et s'y livrer à une vie de labeurs intellectuels, dut pendant quelque temps abandonner toute espèce de travail. On le fit changer d'air sans que cet essai amenât aucune amélioration. Enfin, il fut envoyé dans un monastère de la campagne à Nogent. Les monastères de la campagne où il n'y avait que fort peu de religieux, n'étaient, à vrai dire, que des espèces de fermes qui servaient à cultiver les terres appartenant aux grandes abbayes de l'Ordre, et les états successifs dressés sur l'état de la France ont fait voir que les terres ecclésiastiques étaient parmi les mieux cultivées.

Triste de cette espèce d'exil, le jeune religieux se consolait de son isolement par l'étude et la recherche des antiquités, toujours abondantes dans les contrées où s'est déroulé, pour ainsi dire, tout le commence-

ment de l'histoire de la monarchie française. Il se mit à étudier les pierres tombales de l'église du couvent, et employa ainsi utilement les loisirs que la maladie lui imposait. Il profita aussi de cette retraite forcée pour affermir en lui les vertus naissantes dont il avait donné l'exemple à Reims, et se prépara à recevoir les Ordres avec autant de soin que d'ardeur. Ce fut à Amiens qu'il fut ordonné prêtre en 1660. Il se trouvait alors à Corbie dans le monastère de cette ville où il avait été envoyé, après être resté près de six ans à Nogent pour raffermir sa santé. Là, suivant l'usage des Ordres religieux, il commença par être chargé des plus bas offices[1]. Successivement, il fut portier, dépositaire et cellérier. Il lui fallait ainsi quitter ses études pour entrer dans les plus minces détails de l'administration domestique, l'achat des provisions de bouche, l'inspection de la basse-cour et des écuries, la visite journalière de la cuisine et de la dépense, de la cave, de la fruiterie, de l'infirmerie, pour voir si partout le temps était utilement employé, les provisions sobrement consommées. On ne voit guère le futur auteur de la *Diplomatique* allant à la cave chercher du vin, et nul doute que, malgré toute sa bonne volonté, il ne fut jamais qu'un très-médiocre sommelier. La santé du jeune religieux finit cependant par s'améliorer; après plus de six ans de souffrances continuelles, qui parurent même

[1] *Règles de Saint-Maur*, p. 131, 223.

un moment incurables, l'amélioration vint et permit à Mabillon de reprendre le cours de ses études, sans cependant lui donner assez de forces pour s'astreindre tout de suite à toutes les austérités de la règle de Saint-Benoît. Mais ses forces avaient reçu une trop forte atteinte pour retrouver leur première vigueur, et dans le cours de sa longue vie, il ne fut presque jamais sans souffrir de maux de tout genre sans cesse renaissants. Plus tard cependant il retrouva assez de santé pour rentrer dans la vie commune, sans aucun adoucissement. Comme si une dernière épreuve lui était encore nécessaire, il fut envoyé à Saint-Denis et employé aux œuvres extérieures : il fut trésorier, et chargé même, dit-on, de montrer le trésor aux visiteurs. Comme la légende se mêle toujours à l'histoire des hommes illustres, on a souvent répété, sans que l'anecdote ait jamais été prouvée, que Mabillon se montrait assez mauvais cicerone. Il cassa même un jour, racontait-on, par mégarde ou à moitié volontairement un miroir ancien qu'il était chargé de montrer comme ayant appartenu à Virgile, et ce fut à cette maladresse quasi volontaire qui témoignait déjà de la sincérité de l'archéologue, qu'il dut d'être déchargé de ses fonctions et employé à de plus hautes études. Cette petite histoire ne repose malheureusement sur aucun fondement, et c'est au contraire à Saint-Denis qu'il commença à se faire remarquer, et qu'il déploya les rares qualités de son esprit dans les emplois divers qui lui avaient été confiés.

Mais notre jeune Bénédictin ne put vivre longtemps en face de ces monuments tout remplis des souvenirs du passé, enrichis par toutes les générations successives des rois de France, où le souvenir de saint Louis se mêle à celui de Philippe-Auguste et de Henri IV, sans que son goût pour l'antiquité chrétienne et historique se montrât dans toute sa force. Aussi n'y resta-t-il pas longtemps.

Distingué par ses supérieurs qui comprirent bien vite qu'il y avait en lui l'étoffe d'un homme remarquable, il ne tarda pas à être compté parmi les sujets d'avenir qu'il ne faut pas laisser stériles dans un emploi obscur, d'autant plus que son incurable modestie, une piété simple autant que vive, jointe à une douceur naïve pleine de charme, le mettaient à l'abri, et comme au-dessus de l'exaltation que des succès sur un plus grand théâtre eussent pu faire naître chez un esprit moins ferme. Aussi, dès la fin de 1664, dom Luc d'Achery, l'auteur du *Spicilegium,* dont le nom est resté célèbre dans l'histoire de l'érudition, l'appela-t-il auprès de lui à Paris dans cette illustre abbaye de Saint-Germain des Prés, où il allait passer toute sa vie.

Nous l'y avons laissé frappant à la porte. Maintenant qu'il nous est bien connu, entrons avec lui ; mieux que personne il saura diriger nos pas dans la vénérable enceinte.

L'antique abbaye de Saint-Germain des Prés, dont le trésor témoignait de la splendeur passée, n'était

plus en 1664 qu'une des plus riches abbayes commendataires de France. Remontant par ses origines jusqu'aux premiers temps de notre histoire nationale, le rôle de ce monastère célèbre avait été grand à toutes les époques, et son histoire se confondait presque avec celle de la monarchie. Mais les temps n'étaient plus où l'abbé, seigneur souverain de tout le territoire environnant, prétendait à tous les droits de haute et basse justice, et luttait de puissance et d'autorité avec les évêques de Paris. Seuls, l'exemption de l'abbaye, les honneurs quasi épiscopaux rendus à l'abbé dans l'enceinte du monastère, et quelques prétentions, toujours combattues, de juridiction sur les habitants du faubourg Saint-Germain, rappelaient un passé qui ne devait plus revenir. Mais ce passé était si illustre, les abbés de Saint-Germain avaient été de si grands personnages, rois, fils de roi ou princes du sang, surtout les revenus en étaient si considérables[1], que la couronne continuait à regarder ce bénéfice comme un apanage digne seulement des princes ou des personnes de la plus haute naissance. Ainsi, à ce moment, par une de ces bizarreries étranges que permettaient les mœurs du temps, l'abbé de Saint-Germain des Prés n'était pas moins qu'un fils légitimé de Henri IV, Henri de Bourbon, duc de Verneuil, qui n'avait pas reçu les Ordres

[1] Les revenus de l'abbaye de Saint-Germain des Près, y compris ceux de la mense abbatiale, s'élevaient à 172,000 livres. (*État de la France,* par le comte DE BOULAINVILLIERS, 1727, p. 6.)

sacrés, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir été pendant vingt-quatre ans évêque nommé de Metz et d'avoir la commende de l'abbaye depuis 1625. Plus tard, en 1667, c'est-à-dire plus de quarante ans après, ce singulier abbé qui n'avait d'ecclésiastique que le nom, ayant « résolu [1] de se marier avec la duchesse de Sully », comme le dit gravement l'historien du monastère, se démit de son abbaye en faveur de Jean Casimir, roi de Pologne, lequel s'était retiré en France après avoir volontairement renoncé à sa couronne.

Jean Casimir de Pologne est un étrange personnage, peut-être l'une des plus singulières figures de l'époque, qui devait faire un contraste marqué avec les paisibles religieux dont il n'était l'abbé que de nom. Tour à tour Jésuite et cardinal, puis général d'armée et prétendant à la fois au trône de Pologne et à la main de la célèbre Marie de Gonzague, veuve de son frère, il avait connu toutes les extrémités de la vie. C'était une sorte de demi-héros, non dépourvu de courage et de capacité, mais sans suite ni force de volonté. Après avoir eu toutes les ambitions, donné des preuves de courage réel et gouverné pendant près de vingt années, avec des succès divers, le roi de Pologne avait abdiqué son pouvoir, saisi d'une sorte de découragement prophétique sur l'impossibilité de faire subsister la Pologne avec sa constitution. Et, ayant été ainsi successivement

[1] *Histoire de l'abbaye de Saint-Germain des Prés*, par D. Bouillart, p. 263.

religieux, cardinal aspirant peut-être à la tiare, général livrant des batailles, roi d'une des plus anciennes monarchies, mari d'une des princesses les plus brillantes du temps, il finissait ses jours comme abbé de Saint-Germain des Prés, que le roi Louis XIV lui donna comme dernier asile, et marié, dit la chronique scandaleuse, à une personne du peuple. Ce singulier abbé ne semble pas, du reste, avoir exercé la moindre influence sur le couvent dont il avait la commende; la seule trace qu'il y laissa de son passage fut un autel en l'honneur de saint Casimir, érigé par ses soins dans l'église du monastère, où on lui éleva à son tour un mausolée somptueux détruit à la Révolution.

Ce seul fait de deux princes si peu ecclésiastiques, comme abbés de Saint-Germain des Prés, montre à quel degré, dans l'esprit du temps, on séparait la communauté religieuse de la prébende, c'est-à-dire du domaine et des revenus d'un monastère. L'usage de la commende, tant de fois proscrit par l'Église, tant de fois condamné par les conciles, avait subsisté, malgré toutes les prescriptions contraires, et il n'était pas rare de voir à côté d'un couvent réformé, vivant avec toute l'austérité prescrite par les règles, un abbé qui n'était pas prêtre, ou au moins seulement prêtre séculier, jouissant cependant de tous les revenus du couvent.

Tel était, on vient de le voir, le cas de l'abbaye de Saint-Germain des Prés au moment où Mabillon y fut appelé par dom Luc d'Achery. Il y avait cependant

plus de trente ans à cette époque que la réforme avait été introduite dans le monastère, réforme accomplie avec une sainte énergie et maintenue avec une vigilante rigueur. Pas plus en effet que les autres Ordres religieux, la grande famille de Saint-Benoît, dont les branches diverses avaient couvert la France de leurs maisons, n'avait impunément traversé les désordres des guerres de religion et en particulier de celles de la Ligue. Le relâchement s'était peu à peu glissé presque partout dans les maisons bénédictines, et cet Ordre, le plus puissant peut-être de France et un des plus riches, était singulièrement déchu de son antique splendeur, lorsque la réforme introduite d'abord en Lorraine par Didier de Lacour vint le sauver d'une ruine prochaine et lui rendre toute sa vie. Au moment dont nous parlons, l'Ordre de Saint-Benoît [1] était divisé en douze branches différentes dont deux des plus importantes portaient le nom de Saint-Maur et de Saint-Vannes. Elles comptaient à elles seules plus de deux cents couvents répandus sur toute la surface de la France, dont un grand nombre étaient réformés et dans toute la ferveur de la vie religieuse. Dom Tarisse, disciple de dom Bénard, qui avait suivi pour les provinces centrales de la France l'exemple de Didier de Lacour et fondé la congrégation de Saint-Maur, avait introduit, en 1631, la réforme à

[1] Anciens Bénédictins, Cluny et Cîteaux, Feuillants, Saint-Maur, Saint-Vannes, Saint-Hydulphe, Exempts, Bénédictins anglais, Guillelmites, Fontevrault, Camaldules, Célestins.

Saint-Germain des Prés. La chose n'avait pas été facile, et pour vaincre les résistances des religieux qui ne se souciaient guère de revenir à la discipline du passé, il avait fallu avoir recours presque à la force et à l'autorité civile. L'énergie du prieur religieux de l'abbaye, dom Cotton, avait cependant triomphé de tous les obstacles, et, chose singulière, le duc de Verneuil, l'abbé commendataire et laïque dont nous avons parlé, l'avait aidé de tout son pouvoir dans sa difficile entreprise. Depuis lors, tout dans le monastère proprement dit, sous la surveillance des supérieurs réguliers, Bénédictins élus par les religieux eux-mêmes, respirait la piété et l'observance exacte des règles. La prière et le travail se succédaient à des intervalles déterminés sans confusion ni désordre d'aucun genre. Cette régularité de l'abbaye de Saint-Germain des Prés était si connue que le guide des étrangers à Paris la signale à ses lecteurs [1] : « On peut dire qu'il n'est point, en Europe, dit son auteur, de maison régulière d'où l'oisiveté soit plus soigneusement bannie et où la règle soit plus exactement observée que dans celle-ci. » La vieille église romane, qui avait vu passer tant de générations sous ses voûtes, entendait de nouveau résonner les louanges de Dieu avec cette gravité et cette pompe que les Ordres religieux fervents savent lui donner. On pouvait aller du haut en bas des bâtiments claustraux sans rien trou-

[1] *Guide de Paris,* par G. Brice, 1698.

ver qui ne fût conforme à la pauvreté monastique. Le mobilier des cellules était d'une austère simplicité : une couchette, une table et une chaise de bois, un prie-Dieu, un bénitier d'étain ou de terre, un chandelier de fer « avec un fer mobile pour baisser ou hausser la chandelle », une lampe de cuivre ou de fer-blanc, quelques images de dévotion, c'était tout. Les religieux pratiquaient un maigre perpétuel [1], et l'on ne voyait de viande qu'à l'infirmerie. Aussi, d'après le rapport du célèbre lieutenant de police La Reynie, chaque Bénédictin coûtait pour son entretien annuel environ 437 livres et quelques sols. Ce n'était pas beaucoup, et la France avait là une école d'érudition qui ne lui coûtait pas fort cher.

Seuls le trésor de l'église et la bibliothèque du couvent étaient riches, l'un en précieuses reliques du passé, l'autre en livres et en manuscrits. La châsse de saint Germain, œuvre des plus habiles orfévres du treizième siècle, passait à elle seule pour une merveille. L'or, l'argent, les perles et les pierres précieuses y avaient été mis en œuvre avec une habileté et un goût surprenants, et cette œuvre d'art admirée de tous faisait l'orgueil des religieux, qui ne la montraient qu'aux grands jours.

Nous ne nous risquerons pas à faire une description détaillée de ce qu'était alors l'abbaye de Saint-Ger-

[1] *Declarationes in Regulam sancti Benedicti*, 1665, p. 64.

main des Prés ; ceux qui aiment à se représenter les lieux tels qu'ils étaient autrefois peuvent sans peine satisfaire leur curiosité, soit dans les beaux travaux faits autrefois sur un des monuments historiques de Paris, soit dans les ouvrages plus récents où les archéologues et les érudits ont prodigué leur savoir et leur talent. Bornons-nous à dire qu'en 1664, les bâtiments claustraux, c'est-à-dire ceux où demeuraient les moines, étaient grands, mais assez délabrés, et que rien n'y sentait le luxe. Les cellules des moines étaient, comme on l'a vu plus haut, de la plus extrême simplicité, et les longs couloirs froids et silencieux. Le réfectoire était grand et orné de vitraux anciens. L'église était magnifiquement décorée, et la chapelle de la Vierge passait pour un joyau du treizième siècle. Mais si nos goûts de recherche et de bien-être eussent été mis à singulière épreuve, à la vue de la pauvreté du plus riche monastère de France, certes la cordialité, la douceur aimable et prévenante de la réception, n'eussent rien laissé à désirer. Le cardinal Quirini raconte avec émotion dans ses Mémoires historiques l'accueil qu'il reçut à Saint-Germain des Prés, lorsqu'il y vint faire un séjour en 1711, accueil qui fut si tendre, si aimable, que son frère, qui était officier et l'accompagnait jusqu'à la porte, ne pouvait en cacher son étonnement. La simplicité et la paix, jointes à une certaine naïveté aimable, régnaient en effet dans les rapports des moines entre eux à ce moment, où,

dans toute la fleur de leur renaissance religieuse, les Bénédictins joignaient à la ferveur de dévotion une sorte de politesse grave, une urbanité simple dans les manières qui sentaient son dix-septième siècle à l'heure où il est à son apogée, et n'a rien perdu encore de cette grâce à la fois majestueuse et simple, dont il semble avoir emporté le secret.

Aussi le jeune Mabillon fut-il reçu à bras ouverts dans ce sanctuaire de la science et de la piété. Appelé pour aider dom Luc d'Achery, dont le nom a survécu et est resté comme celui d'un des premiers champions de l'érudition en France, il ne pouvait tomber en de meilleures mains. Il semble, en effet, que la nature douce et sereine de d'Achery était faite pour achever de former l'esprit et le talent de Mabillon. Entré fort jeune dans la congrégation, d'Achery n'avait pas tardé à s'y voir en proie à de longues et cruelles infirmités. Obligé de passer les quarante-six dernières années de sa vie dans de perpétuelles souffrances, et retiré dans l'infirmerie du couvent, il ne s'était pas cru pour cela dispensé du labeur imposé à tout Bénédictin digne de ce nom, et n'avait pas donné un jour de repos à son esprit. Son unique délassement consistait dans l'arrangement des fleurs qui ornaient les autels. Après avoir publié plusieurs ouvrages considérables, qui avaient fait honneur à sa sagacité d'érudit, il travaillait à réunir et mettre en ordre celui qui devait, sous le nom modeste de *Spicilegium,* contribuer le plus

à sa réputation. Estimé de tous, aussi bien « des personnes de piété que des savants », le prédécesseur de Mabillon et de Montfaucon jouissait d'une véritable autorité sur ses confrères et ses amis. Il avait été chargé de la garde de la bibliothèque de Saint-Germain des Prés. Dire avec quel soin fidèle et vigilant il s'acquitta de son office ne serait pas chose facile, si l'on ne savait ce que sont les livres pour ceux qui les aiment. Voici, du reste, les articles du règlement qui regardent le soin de la bibliothèque; ils sont curieux à citer et prouvent avec quelle sollicitude les bons religieux veillaient sur les livres qui étaient pour eux comme les instruments de leur labeur quotidien.

« La bibliothèque du monastère [1] sera bien exposée, bien aérée, et tous les ans, au mois de mars, le bibliothécaire, aidé de quelques-uns de ses confrères, remuera les livres, les époussettera, les laissera exposés à l'air et au vent, nettoiera soigneusement les tablettes, essuiera les boiseries du fond. Lorsque le temps est sec et pur, il aura soin d'ouvrir bien grandes les fenêtres, et balayera lui-même toutes les semaines. Tous les livres marqués du sceau du monastère seront rangés par ordre de matière, et cet ordre sera inscrit sur les divers compartiments de la bibliothèque.

« Quand le bibliothécaire achètera un livre, il aura

[1] *Règles de la congrégation de Saint-Maur*, 79 et 108.

soin de le collationner exactement avant de l'inscrire au double catalogue. »

Les mêmes précautions étaient prises pour les chartes et les manuscrits ; aucune pièce ne pouvait sortir du monastère sans une permission du supérieur et un reçu de celui à qui elle était confiée. Le chartrier devait être voûté, muni de portes en fer ; la fenêtre tournée au levant était grillée, on ne l'ouvrait qu'au soleil pour chasser l'humidité. « Le garde des chartes [1], continue le règlement, aura soin que les vers et les souris n'endommagent point les chartes, et pourvoira à préserver des vers les registres... Il prendra garde aussi aux dégels, et pendant les grandes pluies que l'eau ne tombe sur les titres et papiers... il visitera, au moins une fois l'année, au temps le plus sec et le plus serein, toutes les chartes et papiers, qui sont aux archives, tant pour en mieux conserver la connaissance générale que pour en secouer la poudre, veiller à leur conservation, remarquer et mettre à part celles dont le temps, la vieillesse ou autre cause semblable, en effacent les caractères ou les rendent trop difficiles à lire, afin d'en faire faire de bonne heure des copies authentiques, par ce moyen les renouveler. »

Grâce à la vigilance de Luc d'Achery, la bibliothèque de Saint-Germain était dans le plus bel état. Tout y fut rangé, catalogué avec la plus minutieuse

[1] *Règles de Saint-Maur*, p. 115.

attention. Non content de tout mettre en ordre, il s'efforça de l'augmenter, et sous sa direction elle s'enrichit considérablement. Tel était le guide qui allait conduire le nouvel arrivant sur un terrain qu'il ne connaissait pas encore, et diriger ses premiers pas dans la voie où il devait s'avancer si loin. Mais à côté de Luc d'Achery, Mabillon trouvait tout un petit cercle de rudes travailleurs, et il ne tarda pas à compter plus d'un ami parmi les habitants du monastère.

Comme il arrive presque toujours dans les réunions d'hommes qui vivent ensemble sous la même règle, font la même chose aux mêmes heures et n'ont qu'une même préoccupation, une certaine uniformité se répand sur la société tout entière, et à première vue il semble que voir un des Bénédictins de l'abbaye de Saint-Germain, ce soit les voir tous. Mais ce n'est là, si je puis m'exprimer ainsi, qu'un trompe-l'œil, et il suffit d'y regarder de plus près pour distinguer l'originalité propre de chacun, qui subsiste, alors même qu'on s'efforce de la détruire, et bien loin de tendre à ce but, la règle de Saint-Benoît, avec les travaux divers qu'elle impose, les fortes études intellectuelles et le labeur solitaire qui en résultent nécessairement, donnait peut-être un développement plus complet à l'originalité personnelle de chacun. Nécessairement indépendant des autres dans le champ de recherches spéciales qui lui est tracé, obligé de travailler par lui-même et pour un but particulier, chaque Bénédictin se

développait librement et avait son caractère propre, sans que l'obéissance religieuse en souffrît. Ne se livrant pas à ces œuvres extérieures qui réclament une forte discipline, le moine savant qui ne franchit le seuil de son couvent que lorsque l'obéissance ou la nécessité de son travail le lui impose, garde sous l'habit commun à tous une indépendance d'esprit, une physionomie particulière très-marquée qui n'a de semblable que les mêmes goûts et la même vocation.

C'est ainsi qu'à côté de Luc d'Achery, cette figure toute pleine d'un ascétisme mélancolique, Mabillon trouve Claude Bretagne, prieur de l'abbaye, esprit indépendant et pénétrant, habile à diriger les hommes, ne manquant ni de finesse, ni même parfois de mordant, causeur brillant, qui n'avait rien de la roideur janséniste que ses opinions, toutes favorables à ce parti, auraient pu lui donner. C'était un des correspondants habituels de Nicole. Puis, c'est François Lamy, ancien soldat, converti brusquement par un de ces coups de la grâce comme le siècle en avait vu souvent. Sa vocation s'était décidée d'une façon singulière. D'une très-bonne famille du Perche, il avait fait à Paris de fortes études littéraires, puis était entré au service comme toute personne bien née le faisait alors. Sa bravoure et son ardeur avaient attiré l'attention sur lui, et il promettait de faire une brillante carrière dans les armées du Roi, lorsque, obligé de se battre en duel, il fut préservé d'un coup d'épée que lui portait son adver-

saire par un exemplaire de la règle de Saint-Benoît qu'il avait dans sa poche, probablement pour l'étudier par curiosité. Frappé de cette circonstance, le jeune officier crut y voir une indication céleste, et, malgré ses regrets de quitter la vie militaire, alla cacher sa vie sous la robe de Saint-Benoît. Mais la lutte fut si vive que pendant quelque temps il ne pouvait entendre le son des trompettes sans tressaillir, et sans avoir envie de rejoindre les soldats. Aussi dom Lamy gardait-il sous son nouvel habit quelque chose des instincts de sa première profession, et ne craignait-il pas la lutte. Les lettres qu'il écrit pendant de longues années à Fénelon ont une franchise d'allures, une brièveté simple qui rappelle l'ancien cavalier du Roi. Écrivain distingué, fort occupé de philosophie, dom Lamy, qu'il ne faut pas confondre avec l'Oratorien du même nom, attaqua vivement Spinosa, et fit de ce philosophe une réfutation alors estimée, ce qui ne l'empêchait pas de combattre avec non moins de vivacité la philosophie de Malebranche. Devenu aussi bon religieux qu'il avait été bon soldat, sa patience inaltérable au milieu de continuelles maladies et son complet oubli du monde lui donnaient une place à part dans l'abbaye de Saint-Germain. Son peu de goût pour les jansénistes et son attachement pour Fénelon, leur plus actif adversaire, en font une figure originale qui ne ressemble en rien à celles qui l'entourent. Puis vient Thomas Blampin, celui qui

dirigea la composition de la fameuse édition de saint Augustin autour de laquelle s'élevèrent tant de controverses entre les partis. Il était entré chez les Bénédictins de Saint-Maur, quoique élève des Jésuites, pour éviter tout rapport même indirect avec le monde; modeste jusqu'à l'excès, d'une austérité extrême, passant sans mot dire des études littéraires au travail des mains, ce moine d'un autre âge était, par son austérité même, porté aux opinions les plus rigoureuses, et on l'accusa souvent d'être partisan des nouvelles doctrines. A côté de lui se place tout naturellement Simon Bougis, qui, élu malgré lui supérieur général de la congrégation, refusa obstinément, et s'enfuit à cheval jusqu'à Vendôme pour ne pas être forcé de céder. Tout autres sont les figures de François Delfau, esprit ardent et aventureux, un moment exilé par le Roi comme étant l'auteur présumé d'un livre virulent contre la commende des bénéfices, et mourant noyé en allant prêcher à Brest, du couvent de Handevenec, situé au fond de la Bretagne, où il avait été relégué; de Claude Estiennot, que nous retrouverons plus tard à Rome. Celui-là était un travailleur infatigable, et en même temps un diplomate fort avisé, qui connaissait le monde, et savait fort bien mettre cette science à profit, dans l'intérêt de son Ordre. A côté de ces esprits distingués, qui, pour nous servir d'une expression sans doute peu appropriée, servaient comme de chefs de file dans les rudes labeurs de l'érudition, venait toute une série de robustes ou-

vriers, dont le nom n'a pas survécu, Jacques Du frische, Goizot, Guesnié, Philippe Bastide, Placide Porcheron et bien d'autres, tous absorbés dans leurs profonds travaux, qui succédaient sans interruption aux exercices religieux. Dans le cours de ce récit, ces figures de Bénédictins à la fois si uniformes au premier aspect, et si diverses quand on apprend à les connaître, se présenteront d'elles-mêmes au regard du lecteur et achèveront de donner l'idée du milieu austère et animé où Mabillon devait passer toute son existence.

Il nous reste cependant à faire connaître un peu en détail celui qui fut, pendant de longues années, le plus fidèle compagnon de Mabillon, et qui joua auprès de lui ce rôle de confident intime que l'on a, si fort à tort, reproché aux tragédies classiques de placer toujours à côté de leurs héros. Ces créations, bien loin d'être arbitraires, sont, au contraire, parfaitement conformes à la nature. Rarement en effet les gens distingués sont dépourvus de ces amis particuliers qui se sont, pour ainsi dire, donnés à eux, et qui recueillent, comme fruit de leur sacrifice, le droit de tout savoir et de parler franc, et servent parfois comme de matière à essai à leurs plus illustres patrons.

Michel Germain, né à Péronne en 1645, était entré de bonne heure dans la congrégation de Saint-Maur et n'avait pas tardé à être appelé à Saint-Germain des Prés; il s'y attacha passionnément à Mabillon, et devint, jusqu'à sa mort, son plus fidèle compagnon.

Plus jeune de douze ans que Mabillon, il trouva en lui non-seulement un ami, un conseiller en qui il remit, pour ainsi dire, la conduite de sa vie, mais un maître, une sorte de directeur littéraire dont il écoutait tous les avis. Nature vive et franche, à l'allure indépendante, Michel Germain avait gardé dans le cloître toute la finesse et la raillerie picardes. Travailleur infatigable, il passait les jours et les nuits à l'étude dès qu'il s'agissait de rendre service à son ami. Il l'accompagna dans tous ses voyages, et nous verrons plus loin, par ses lettres, que la malicieuse bonhomie de son style révèle un esprit original et prime-sautier. Tel était le fidèle ami, le compagnon constant de Mabillon, aussi différent que possible de son maître, mais séduit justement peut-être par la vue des qualités contraires, et entièrement dominé par l'intelligence plus haute et les talents éminents de celui à qui il s'était dévoué. Mabillon lui rendait en affection et en parfaite confiance tout ce que Germain lui donnait en dévouement, il l'aimait avec une tendresse presque paternelle, et, jouant sur son nom, il l'appelait son *frère germain*. Touchante et aimable relation, toute empreinte de cet esprit de chrétienne affection dont l'histoire offre tant d'exemples, et montrant une fois de plus l'erreur de ceux qui s'obstinent à répéter qu'une vie dévouée à Dieu et au travail dessèche le cœur, alors, au contraire, qu'elle y fait jaillir les sources pures d'une amitié plus haute et plus désintéressée.

Ce sont encore deux figures originales et portant bien marquée en eux l'empreinte du dix-septième siècle que celles de ceux qu'on appelait à l'abbaye « les deux messieurs Bulteau ». L'aîné, Louis, après avoir été longtemps secrétaire du Roi, s'était dégoûté du monde et avait cédé sa charge à son frère pour se retirer à l'abbaye, où, par humilité, il ne voulut jamais devenir que commis clerc, sans entrer plus avant dans la congrégation, ni recevoir les Ordres sacrés. Calme, simple, faisant sans bruit son office et s'occupant de tout avec une obligeance parfaite, le bon M. Bulteau, comme on l'appelait, tenait une grande place dans le monastère. Érudit consciencieux lui-même, il écrivait des ouvrages estimés alors, était en correspondance réglée avec nombre de savants personnages : c'était surtout un juge dont le suffrage était fort recherché dans l'abbaye. Son frère, Charles Bulteau, qui le remplaça dans sa charge et mourut doyen des secrétaires du Roi, passait sa vie dans l'abbaye, dont il était comme partie intégrante, partageant les goûts de ses habitants, aussi bien que leurs travaux. Ses ouvrages d'érudition étaient alors fort estimés, et ne sont pas encore tout à fait oubliés. C'était, on le voit, une sorte de Bénédictin laïque, qui servait de lien avec le monde et était fort utile à ses amis.

Tel [1] était, du moins dans ses traits essentiels, l'inté-

[1] La congrégation de Saint-Maur comptait encore une autre maison fort importante dans Paris, celle des Blancs-Manteaux, installée dans

rieur de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, en 1664, au moment où Mabillon y entra pour n'en plus sortir. C'était un milieu grave, sévère même, un véritable cloître religieux par la piété et la régularité de la vie, mais en même temps les études historiques toujours poursuivies y entretenaient un mouvement d'esprit, une activité intellectuelle, qui lui donne un caractère tout particulier. Aussi, avant de sortir de l'enceinte de l'abbaye, afin de faire connaître les rapports qui unissaient ses membres aux principaux savants de l'époque, il nous faut encore dire, en quelques mots, quelle était alors la situation dont le célèbre monastère jouissait dans l'estime publique, et comment il savait la justifier par ses nombreux et importants travaux.

Depuis que la réforme de Saint-Maur avait été introduite par l'énergique volonté d'un de ses supérieurs dans l'antique abbaye de Saint-Germain des Prés, depuis que l'observation rigoureuse de la règle de Saint-Benoît y avait remis en honneur les études littéraires et d'érudition, qui y remplaçaient le travail manuel, elle avait en peu de temps conquis une grande place dans le monde lettré et religieux du milieu du dix-septième siècle. Par la dignité de leur vie, par leur labeur incessant qui ne les distrayait en rien de la pra-

un ancien couvent de Carmes qui a laissé son nom à un quartier de Paris. Les rapports étaient constants entre les deux centres d'études, mais les Blancs-Manteaux, comme on disait alors, n'eurent jamais la même situation dans le monde savant, et l'antique abbaye de Saint-Germain garda toujours sa primauté.

tique des plus hautes vertus, les moines de Saint-Germain s'étaient acquis l'estime générale : on les regardait comme un des principaux appuis de la religion, et aussi comme les plus utiles ouvriers de la science ecclésiastique. Voici, du reste, comment un des érudits estimés de notre siècle dépeint la situation et les travaux des Bénédictins. Ce jugement, placé en tête d'un livre de pure érudition, et qui était destiné à réfuter des préjugés encore régnants, est devenu depuis presque un lieu commun, mais il trouve ici sa place naturelle, et il emprunte à son auteur une autorité que n'auraient en aucune façon nos propres réflexions.

« Ce[1] qui fait la principale illustration de l'abbaye de Saint-Germain, ce qui rendra son nom toujours cher au monde civilisé et particulièrement à la France, c'est la mission littéraire qu'elle s'est imposée et qu'elle a glorieusement remplie, c'est la multitude des ouvrages excellents qu'elle a produits. Toutefois, ce ne fut que par l'institution de la congrégation de Saint-Maur et par les dispositions libérales et sages de dom Grégoire Tarisse, général de cette congrégation, que les études furent régulièrement organisées chez elle et qu'un vaste champ fut ouvert à ces travaux...

« Ces religieux, personne ne l'ignore, alliaient le savoir à la piété et se partageaient entre la culture des

[1] Préface du *Polyptique* de l'abbé Yrminon, par M. Guérard. Paris, 1844.

lettres et les devoirs de la vie monastique. Les rivalités et les jalousies, si communes parmi les écrivains, furent rares au milieu d'eux. Lorsqu'ils parlent de leurs devanciers, c'est toujours dans les termes du respect et de la piété filiale; s'il s'agit de leurs collaborateurs, de leurs émules, ils font abnégation d'eux-mêmes et s'empressent de rapporter à ceux-ci le mérite de leur propre travail. Dom Tassin nous fournit un bel exemple de cette conduite toute fraternelle. Dès la fin du premier volume de son *Traité de diplomatique,* ayant à pleurer la mort de dom Toustain, son compagnon littéraire, il lui consacre, à la tête du second volume, un pieux éloge dans lequel il lui laisse tout l'honneur de l'ouvrage; et quoiqu'il soit resté seul pour la tâche qu'ils avaient entreprise ensemble, il n'en continue pas moins de mettre dans le titre des volumes suivants cette inscription touchante : Par deux religieux bénédictins.

« La science de ces hommes illustres était encore relevée par la modestie. Leurs noms sont omis dans beaucoup de leurs œuvres; ils étaient omis de même dans les courtes inscriptions qui couvraient leurs humbles tombeaux.

« Livrés à leurs paisibles travaux, ils vivaient dans la retraite, loin des intrigues de la cour, et sans jamais troubler l'État par leurs écrits. Ils continuaient leur tâche sans découragement, mais non sans douleur, au milieu des guerres qui épuisaient le royaume, au mi-

lieu de la misère publique et de la détresse de leur propre monastère...

« La France a été déshéritée par la destruction de cette congrégation à jamais célèbre d'une foule d'ouvrages de premier ordre relatifs à son histoire nationale. Plusieurs de ces ouvrages, dont la publication était plus ou moins avancée, ne seront jamais achevés; trois seulement sont continués par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; un très-grand nombre sont restés entièrement manuscrits, et plusieurs ont été consumés, le 21 août 1794, par l'incendie de la bibliothèque de Saint-Germain ou dispersés au milieu des orages de la Révolution. Et comme si tous ces travaux n'eussent pas suffi à l'ardeur de ces savants religieux, leur supérieur général mit à la disposition du gouvernement qui venait d'entreprendre l'immense collection des Chartes, les plus habiles de ses Bénédictins, et les envoya dans les diverses maisons de leur Ordre, avec la mission de dépouiller toutes les archives du royaume. Ils se livraient avec un zèle infatigable à leur tâche laborieuse, lorsque la révolution éclata, et mit fin subitement à cette prodigieuse activité littéraire, dont il n'y avait jamais eu d'exemple.

« L'abbaye de Saint-Germain des Prés fut supprimée avec toutes les congrégations régulières de France, le 13 février 1792 : elle a donc, pour ainsi dire, commencé et fini avec la monarchie. De tous les édifices qu'elle enfermait dans son enceinte, il ne reste plus

que l'église, le palais abbatial et la prison : le cloître, la chapelle de la Sainte-Vierge, l'une des plus jolies productions de l'art au treizième siècle; le dortoir, le réfectoire avec la belle salle du chapitre, la bibliothèque, tout cela est détruit, et l'on ne saurait plus aujourd'hui en retrouver les traces.

« Sur cette grande ruine de la religion et de la monarchie, tout le monde rend maintenant justice aux hommes pieux et savants qu'elle rappelle; leur mémoire sera sans doute en perpétuelle estime, ainsi que leurs ouvrages; et désormais personne ne leur disputera ce titre de citoyens utiles, dont ils se sont montrés à la fois si dignes et si jaloux. »

L'esprit qui dirigeait les Bénédictins dans leurs travaux était celui d'une sincère recherche de la vérité. Retrouver le vrai, déterrer, pour ainsi dire, sous la poussière des âges, le passé que nous connaissons si mal, sans chercher à en dénaturer le caractère, tels sont les principes qui guident ces laborieux ouvriers : ils travaillent sans relâche à faire sortir des ténèbres, où ils étaient ensevelis, les antiques monuments qui s'y cachent, sûrs qu'ils sont que la religion ne peut que profiter d'une connaissance plus parfaite de l'antiquité chrétienne, et qu'elle n'a peur ni de la lumière ni de la vérité. Ces idées sont nettement exprimées dans la circulaire que rédigèrent en commun Luc d'Achery et Mabillon en commençant la collection des *Acta Sanctorum ordinis S. Benedicti,* et

Mabillon sut les défendre victorieusement contre de maladroites attaques. « Quoi [1], disait-il, on voudrait séparer la piété d'avec la vérité? Peut-il donc y avoir contre la vérité une piété véritable et sincère? Ou est-il permis d'en proposer une qui ne soit pas véritable?... » « On veut, écrivait-il encore, que je ne dise que les choses avantageuses, mais cela est : 1° contre l'amour de la vérité, dont les religieux doivent faire plus particulièrement profession que les autres en suivant et aimant Jésus-Christ, qui est la vérité même; 2° cela est contre la sincérité que les personnes du dehors attendent de nous; 3° contre l'humilité et la modestie qui conviennent à notre état : ces fausses idées ne servant qu'à entretenir l'amour-propre des religieux qui voudraient se parer des choses qui ne leur appartiennent pas. Enfin, cela est entièrement opposé au véritable intérêt de l'ordre, puisqu'il n'y a rien de si préjudiciable à une histoire que d'y faire paraître de la partialité, car pour lors le vrai n'y est presque plus croyable, et les adversaires, sous prétexte de quelques endroits où l'on s'est flatté, croient être en droit de tout rejeter, même les choses les plus sûres. » Mabillon pose ces règles de critique plus nettement encore dans une lettre à un de ses supérieurs qui avait blâmé sa hardiesse à supprimer les saints douteux de l'Ordre; cette lettre mériterait d'être soumise aux réflexions de tous

[1] *Vie de Mabillon*, par Thierry Ruinart, p. 63.

ceux qui s'essayent aux études historiques. Il ne faisait, du reste, que suivre en ceci les exemples de ses devanciers, et écouter les leçons de d'Achery. Dans tous les règlements imposés aux religieux pour leurs travaux, on retrouve le même esprit de sincérité loyale et d'amour de la vérité, souvent exprimé avec une naïveté piquante. Ainsi, la méthode pour la recherche des manuscrits se termine par cet avis donné au travailleur : « Ne[1] rejetez ou méprisez rien, quand ce ne serait « qu'une épigramme ou un distique. Et ne sommeillez « pas quand vous serez dans ce travail, car si vous « n'êtes extrêmement vigilant et sur vos gardes, vous « passerez assurément beaucoup de petites pièces, sans « vous en apercevoir. Cependant donnez-vous garde « de ceux qui ne se feront pas scrupule d'enlever vos « manuscrits, appelant cela *pia furta*. » Ailleurs, on recommande au copiste de ne pas épargner le papier, écrivant au large, laissant de bonnes marges, ayant bonne encre et bon papier.

Un scrupuleux respect de la vérité historique guidait toujours les travaux de ces rudes pionniers de l'érudition, et pour arriver à la découvrir, ils franchissaient sans peine toutes les barrières, sûrs de travailler ainsi efficacement à la fois à la défense de la bonne cause et à la gloire de leur pays : cherchant, comme le disait plus tard un Bénédictin célèbre dans l'histoire de l'éru-

[1] *Cabinet des manuscrits*, par M. Léopold Delisle, t. II, p. 59, 61.

dition, dom Maur Audren de Kerdrel, « tout ce qui peut servir à l'illustration et à la gloire de la France ».

On comprend sans peine tout ce que devaient donner d'autorité à l'Ordre de Saint-Benoît des principes de critique aussi élevés, qui dirigeaient une activité dont la fécondité paraît vraiment prodigieuse. Aussi a-t-on pu comparer le rôle de l'abbaye de Saint-Germain des Prés à cette époque à celui que l'abbaye de Saint-Victor joua au moyen âge. Elle était le rendez-vous de tous les savants de Paris, un centre d'études et de renseignements, où tous ceux qui s'occupaient d'érudition venaient chercher des lumières ou un appui. En correspondance avec tous les monastères bénédictins d'Europe, et par eux avec tous les savants du monde civilisé, les moines de l'abbaye avaient ainsi comme une source inépuisable et toujours prête de renseignements et d'informations. On venait chez eux discuter les questions controversées, et savoir où en étaient les travaux de tel savant de Rome ou de Vienne. Aussi les réunions de l'abbaye de Saint-Germain des Prés étaient-elles célèbres, et c'était un honneur pour un savant que d'y être admis. Bien vus du Roi qui aimait à protéger les sciences, amis de Colbert et de Le Tellier, protégés par les évêques, les Bénédictins n'étaient pas moins bien en cour à Rome, où les divers papes qui se succédaient sur le trône pontifical se plaisaient à leur donner des marques réitérées de leur approbation et de leur bienveillance. Si dans les polémiques

soulevées par les jansénistes, leur amitié pour plusieurs des « Messieurs de Port-Royal », leur penchant pour ce qu'on appelait les libertés de l'Église gallicane, les tendances souvent avouées de quelques-uns d'entre eux pour les doctrines les plus rigoureuses, les faisaient accuser d'être secrètement favorables au jansénisme, ils avaient toujours su jusque-là se tenir en dehors de l'ardeur de la lutte, et sauf quelques exceptions isolées, rester inviolablement attachés à la vérité. La soumission des Bénédictins en général était connue à Rome, qui ne permit jamais que les attaques dirigées parfois contre eux dépassassent les bornes de la liberté de discussion dont on a le droit d'user tant que l'autorité suprême n'a pas décidé.

La Congrégation de Saint-Maur[1] avait, du reste, reçu sans difficulté tous les décrets des papes contre le jansénisme; la lecture du livre de Jansénius y était interdite, et les novices signaient le fameux formulaire à leur entrée : l'un d'eux, s'y étant refusé, fut immédiatement exclu et renvoyé de la Congrégation. Ce ne fut que plus tard, lors de la bulle *Unigenitus*, qu'il y eut des hésitations et des défections qui restèrent individuelles, mais compromirent l'Ordre en l'engageant trop avant dans les luttes religieuses de l'époque.

Au moment où Mabillon arrivait à l'abbaye, tout y

[1] Voir dans la *Vie de Mabillon* par E. Charrin de Malan la liste des chapitres de l'Ordre qui enregistrèrent les décisions des papes, p. 319.

était donc paisible, les esprits comme les consciences, et les chapitres généraux de l'Ordre enregistraient, sans aucun retard, les décisions des papes contre les jansénistes et veillaient à ne pas prendre parti dans ces incessantes controverses. Seul, un Bénédictin, le Père Gerberon, se déclarant ouvertement rebelle, s'enfuit en Hollande, où il vécut assez longtemps auprès de l'évêque d'Utrecht Jean de Neercassel. Plus tard, arrêté et mis en prison, il dut sa liberté à l'intervention du Père Le Tellier, et rentra dans l'Ordre, où il mourut ayant fait sa soumission. Mais son exemple, bien loin d'être contagieux, fut, au contraire, comme un salutaire avertissement, qui mettait chacun sur ses gardes.

Nous aurons l'occasion de revenir sur cette espèce de description de la situation morale de l'abbaye de Saint-Germain, ou plutôt la course que nous allons faire à la suite de Mabillon dans le monde des érudits nous renseignera mieux que toutes les considérations générales. Mais il était indispensable, pour l'intelligence même du sujet, d'indiquer au moins dans quel milieu allait vivre celui dont nous allons suivre les pas. Montrons maintenant rapidement quelle place il sut bien vite y acquérir.

Il est facile de comprendre que, vivant dans un centre d'études aussi actives, entouré d'exemples à imiter, conseillé par Luc d'Achery, et à travers lui par les plus savants érudits du temps, le jeune Mabillon tint à honneur de se montrer digne de leur être associé, et qu'il

se mit à l'œuvre avec plus de zèle encore que par le passé. Sans plus tarder, et avec une ténacité de travail singulière, il entra, dès le premier jour, dans la voie où il devait s'avancer si loin, et comme un bon ouvrier, désireux de bien remplir sa tâche, il s'y livra tout entier avec une ardeur que le sentiment de ne travailler que pour obéir à sa vocation religieuse rendait plus grande encore. Il fut chargé de préparer une nouvelle édition de saint Bernard. L'entreprise n'était pas aisée, et comme coup d'essai, c'était en demander beaucoup à un érudit encore novice et qui n'avait rien produit. L'importance de l'ouvrage, les éditions successives et nombreuses qui en avaient été faites, tout contribuait à augmenter les difficultés de la tâche confiée à Mabillon. Mais le jeune Bénédictin ne se laissa pas effrayer, et se mit à l'œuvre sans hésiter. Guidé sans doute par les conseils de ceux qui l'entouraient, sachant, comme il le fit toujours, profiter sans humeur de l'aide des autres, comme travaillant, non pour sa propre réputation, mais pour le bien commun, il sut accomplir sa tâche avec tant d'activité et d'intelligence que, moins de trois ans après son arrivée à l'abbaye de Saint-Germain, paraissaient les deux volumes in-folio qui contenaient les œuvres de saint Bernard, coordonnées avec le plus grand soin, augmentées considérablement, enrichies de préfaces, de commentaires et de notes rédigées avec autant de soin que de mesure. « Mabillon, dit M. Hauréau dans

sa notice, montra dans ses notes sur saint Bernard tant de goût, de sagacité, d'érudition, qu'après en avoir donné la première édition, il fut compté parmi les savants du siècle [1]. »

Le peu de temps employé à mener à bien cette œuvre capitale ne laisserait pas que d'étonner un peu, si l'on ne savait ce que peuvent faire la suite et la régularité d'un travail continu. Dans cette vie de Bénédictin où chaque minute avait son emploi, où le travail et la prière se partageaient également les heures, que ne pouvait-on pas faire? Retirés au fond de leurs cellules, lorsqu'ils n'étaient pas au chœur en prières, les moines profitaient de leur solitude et de leur recueillement pour mener à bien, avec une rapidité souvent surprenante, des travaux que d'autres eussent eu peine à faire en deux fois plus de temps, au milieu du tracas des affaires. Aussi, lorsque Mabillon mit au jour sa nouvelle édition de saint Bernard, nul ne songea à s'étonner de la promptitude avec laquelle l'œuvre avait été accomplie. Chacun savait que le jeune éditeur était un travailleur acharné.

Remarquant cette singulière activité, son premier biographe peint ainsi qu'il suit son ardeur et son zèle au travail, à propos d'un autre de ses ouvrages: « Aussi [2], dit-il, ne laissait-il pas perdre un moment de son temps, se retranchant toute sorte de divertissement,

[1] *Nouvelle Biographie générale*, t. XXXII, p. 446

[2] Ruinart, p. 51.

et s'accordant à peine le nécessaire, quoiqu'il fût presque toujours incommodé et d'un tempérament fort délicat. Il se levait ordinairement dès deux heures du matin, et il continuait ses études jusqu'à l'heure du dîner, sans autre interruption que celle de la prière et de la sainte messe et de l'office divin. Le reste de la journée n'était pas moins rempli, et il poussait son application quelquefois bien avant dans la nuit, sans vouloir se donner aucun relâche. Cependant, quoiqu'il prît tout le travail pour lui, il voulait néanmoins en partager l'honneur avec les autres... Il a même voulu que l'on mît à la tête de cet ouvrage, le nom de dom Luc d'Achery avant le sien, ayant toujours eu pour ce Père, à qui on l'avait donné d'abord pour adjoint, tous les égards qu'un disciple doit avoir pour son maître. C'est ce qui le portait à ne faire rien sans lui communiquer auparavant, et sans prendre ses avis, comme s'il eût été entièrement dépendant de lui. Il étendait même ses déférences pour lui jusqu'aux devoirs de la vie ordinaire, il le visitait plusieurs fois le jour, le soulageant autant qu'il pouvait dans ses infirmités qui étaient continuelles... Il écrivait sous lui des lettres, et il recevait ses ordres qu'il exécutait avec une simplicité d'enfant et une exactitude surprenante. »

Mais ce qui étonna tout le monde, ce fut de voir se révéler, dans ce premier ouvrage, un savant de premier ordre. Rien, jusque-là, n'avait pu faire pressentir, dans le simple religieux, laborieux, il est vrai, et

d'une piété dont la foi et l'ardeur rappelaient celles des autres âges, cet érudit sagace, au coup d'œil sûr et prompt, qui savait, pour ainsi dire par instinct, distinguer les documents vrais de pièces apocryphes, récuser les unes en se fondant sur des raisons probantes, et admettre les autres en justifiant leur authenticité par des preuves bien choisies. A côté du critique, on voyait aussi naître en lui un commentateur habile à mettre les choses dans leur vrai jour, et à éclairer les passages obscurs par des notes précises et bien placées. Enfin, les connaisseurs admirèrent dans le nouvel écrivain une belle et pure langue latine qu'il maniait avec une aisance et une gravité fortes. Cette habileté à se servir d'une langue morte a été si particulière à Mabillon, qu'on a comparé, même de nos jours, sa manière d'écrire le latin à l'admirable langage de Bossuet. On a dit qu'il écrivait en latin comme M. de Meaux en français.

Ainsi, du premier coup, Mabillon sut se mettre hors de pair parmi ses confrères, et conquérir sa place, une place de maître, dans le monde des savants où il allait vivre. Désormais, il est un des leurs, et son rang ne sera pas le dernier.

Le premier volume de la collection des Actes des saints de l'Ordre de Saint-Benoît, qui parut l'année suivante, acheva d'attirer l'attention sur lui, d'autant plus que cette immense entreprise donna lieu à un incident où la largeur de ses vues et son profond

amour pour la vérité parurent dans tout leur jour.

Depuis longtemps, Luc d'Achery préparait cette publication. Il avait réuni pour la mener à bien un nombre prodigieux de documents de toutes sortes. Il s'associa son jeune confrère pour mettre en œuvre ces matériaux rassemblés avec un soin jaloux et une persévérance de plus de vingt années. Avant de faire paraître le fruit de leurs travaux, les deux savants adressèrent comme un dernier appel à tous les couvents de l'Ordre de Saint-Benoît, afin d'en faire sortir les documents curieux et utiles à leur entreprise. Cette circulaire est si remarquable que nous en extrayons le passage suivant, comme donnant une vive idée de la sincérité parfaite et de la bonne foi qui présidaient à ces travaux d'érudition dans un siècle où le sens critique n'était pas si éveillé que de nos jours. Après avoir exposé le but de leur entreprise et le plan qu'ils en ont conçu, les deux Bénédictins continuent ainsi [1] : « Du reste, il n'est personne qui ne voie quelle grande « utilité pourra être retirée de cet ouvrage si Dieu « bénit notre entreprise. Car outre les exemples « domestiques des saints qui seront ainsi mis sous les « yeux, on y pourra lire l'histoire des faits ecclésias- « tiques appuyée même sur des documents originaux. « Ce ne sont pas seulement les membres de notre « Ordre, mais tous les gens solidement pieux et les

[1] Rapport de M. Dantier sur la *Correspondance des Bénédictins. Archives des missions scientifiques*, t. VI, p. 307. 1855-7.

« savants qu'elle doit intéresser. Aussi les prions-
« nous tous avec instance de bien vouloir nous appor-
« ter chacun leur concours pour aider cet ouvrage et
« le rendre aussi parfait que possible. »

Ce fut Mabillon qui eut la mission de coordonner et de mettre en œuvre les innombrables documents réunis par Luc d'Achery. Aidé par son maître, il se mit courageusement à l'ouvrage, sans crainte d'être au-dessous de sa tâche. Mais, véridique avant tout, il se montra d'une critique si sévère sur les faits, d'une probité si exacte, rendant à chacun ce qui lui était dû, et à chaque Ordre différent les personnages qui n'avaient pas certainement appartenu à la grande famille bénédictine, que son zèle ne fut pas compris par des esprits moins hauts que le sien, et qu'on l'accusa de manquer de respect envers le passé de l'Ordre, et presque d'hérésie. Il lui fallut se justifier; il le fit avec tant de simplicité et de candeur, mais aussi avec tant de fermeté, que son avis l'emporta, et qu'il put continuer sans obstacle son travail. Pris directement à partie par un Bénédictin moins éclairé qui rédigea un mémoire contre lui, Mabillon fut obligé de se défendre par écrit. Sa justification commence ainsi :

« Je [1] ne suis pas surpris que l'on écrive contre moi;
« mais si l'on fait réflexion sur la manière peu régu-

[1] Réponse de Mabillon à D. Philippe Bastide. Rapport de M. Dantier sur les *Correspondances bénédictines. Archives des missions scientifiques*, t. VI, p. 358. 1855-7.

« lière et charitable que le Révérend Père observe dans « son dernier écrit, je crois que les personnes équi- « tables tomberont d'accord que j'ai quelque sujet de « me plaindre.

« Je sais que c'est le sort de tous ceux qui donnent « quelque chose au public, et principalement de ceux « qui traitent de l'histoire, d'être exposés à la censure « des hommes, et de s'attirer la passion de beaucoup « de gens. C'est pourquoi un grand évêque disait autre- « fois avec raison qu'il n'est pas fort avantageux à un « ecclésiastique d'écrire l'histoire, d'autant que cette « entreprise fait des jaloux, demande un grand travail, « et se termine enfin à l'aversion que plusieurs con- « çoivent d'un auteur qu'ils croient ne leur être pas « favorable : *Scriptio historiæ videtur ordine a nostro « multum abhorrere : cujus inchoatio invidia, continua- « tio labor, finis est odium*[1]. En effet, quelque parti que « l'on prenne, et quelque mesure que l'on garde dans « ce dessein, il est impossible de contenter tout le « monde. Car, si l'on reçoit tout sans discussion, on « passe dans l'esprit des personnes judicieuses pour « ridicule; si l'on apporte de l'exactitude et du discer- « nement, on passe chez les autres pour téméraire et « présomptueux : *Si quid simpliciter edamus, insani; si « quid exacte, vocamur præsumptuosi*[2]...

« De ces deux partis, j'ai choisi le second comme

[1] Sidonius, t. LII, epist. 22.
[2] *Ibid.*

« étant le plus conforme à l'amour de la vérité que « doit avoir un chrétien, un religieux et un prêtre, « comme le plus avantageux à l'honneur de l'Ordre, et « enfin comme étant absolument nécessaire dans un « siècle aussi éclairé que le nôtre, auquel il n'est plus « permis d'écrire des fables, ni de rien avancer sans « de bonnes preuves.

« J'ai néanmoins tâché de garder toute la modéra- « tion possible, et lorsqu'il s'agissait de l'intérêt de « l'Ordre, j'ai toujours penché plutôt du côté de « l'indulgence que de la sévérité. Mais enfin, quelques « mesures que j'ai gardées, je n'ai pas laissé d'essuyer « beaucoup de contradictions. J'ai tâché de les sur- « monter par le silence et par la patience, mais mon « silence n'est pas devenu moins insupportable que « mes discours, et l'on m'oblige enfin à me défendre « ou à me rétracter.

« ...J'aime la paix, et je ne demande plus qu'à finir « mes jours en repos. Que si mes écrits déplaisent tant « à mes adversaires et s'ils les croient si préjudiciables « à l'Ordre, comme ils le laissent entendre par écrit, « ils me feront plaisir de me procurer le repos auquel « j'aspire de tout cœur. » On ne pouvait défendre plus hardiment les droits imprescriptibles de la vérité, et il serait peut-être juste de ne pas oublier que bien avant les historiens modernes, un simple moine savait les revendiquer avec une invincible fermeté : y renoncer, « c'était, disait-il, vouloir renoncer à la sincérité, à la

« bonne foi et à l'honneur [1] ». Tous ne comprenaient pas ces sentiments, et on l'attaquait sans ménagement, en lui opposant l'exemple et l'autorité d'anciens auteurs. Mais rien ne pouvait le faire plier, là où il croyait sa conscience d'érudit engagée, et ces remarquables paroles, dignes d'un véritable historien, lui servent de réponse : « Quand bien même [2] ils seraient meilleurs « historiens qu'ils ne le sont, leur autorité, ni celle de « quelque autre que ce soit, n'est valable ni recevable « que sur le pied du fondement sur lequel elle est ap- « puyée. Je serais bien marri que l'on me crût lorsque « je n'ai pas raison, et je ne croirai pas pécher contre « les lois de l'histoire et de la modération lorsque je « me départirai de leurs sentiments avec le respect que « je leur dois, quand ils ne seront pas bien établis. »

Les attaques que Mabillon eut alors à souffrir de la part de quelques esprits peu éclairés n'eurent du reste aucune suite. Les supérieurs généraux de son Ordre l'approuvèrent entièrement, et donnèrent gain de cause à sa défense de la plus scrupuleuse exactitude historique. Le Père Simon Bougis, dont nous avons parlé tout à l'heure, s'était fait son défenseur le plus actif et comme supérieur des Bénédictins lui avait ouvertement témoigné son approbation. Cette conduite reçut la confirmation du chapitre général, comme il l'écrit lui-même à Mabillon, en lui envoyant une pièce de

[1] Dantier, p. 359.
[2] *Œuvres posthumes*, t. I, p. 435.

vers burlesques composés sur cette querelle, que nous citerons, non qu'elle ait une valeur littéraire quelconque, mais parce qu'elle est une preuve nouvelle de ce goût pour les petits vers, qui fut général en France jusqu'à la fin de l'ancien régime : « L'auteur[1] de ces vers, dit le bon religieux à Mabillon, me les a mis entre les mains pour vous les envoyer. Il nous dit en vers, ce que je vous dis en prose, que les choses sont enfin terminées avec avantage; tous les Pères ont témoigné être très-satisfaits de ma conduite et de l'estime de vous. Jugez quelle part j'ai prise dans les sentiments, puisque je suis tout à vous. » Voici ces vers que nous plaçons ici à titre de simple curiosité, pour montrer qu'on faisait des vers jusque dans la grave abbaye de Saint-Germain :

Fameux Mabillon, dont les veilles
Sont si fécondes en merveilles
Qu'elles remplissent l'univers,
Ne t'offense pas si ma plume,
Que je trempe dans l'amertume,
Venge ta prose par mes vers.

J'apprends que l'éclat de ta gloire
A fait naître une bile noire
Qui s'allume dans les esprits,
Et que quelques gens à soutanes
Osent, par d'injustes chicanes,
Censurer tes doctes écrits.

Ils étalent avec pompe
Un zèle indiscret qui les trompe
En flattant leurs jaloux desseins.

[1] Mabillon. Bibl. nat., fonds français, 19650, f° 340.

Et quand ils cherchent à te mordre,
Ils s'imaginent servir l'Ordre
Et faire grand honneur aux saints.

Taisez-vous, bizarres critiques,
Malgré vos requêtes gothiques,
Vos affaires vont assez mal.
Et toi, Mabillon, continue,
Ton innocence est reconnue
Par le chapitre général.

J'en pourrais dire davantage;
Et peut-être ferai-je rage,
Quand j'aurai le temps et le lieu
Nous reverrons tes adversaires;
Maintenant, j'ai d'autres affaires,
Va, je ne te dis pas adieu.

Le premier volume des *Acta sanctorum* parut en 1668, un an seulement après la nouvelle édition des œuvres de saint Bernard; il acheva pour Mabillon ce qu'avait commencé son premier ouvrage. Les érudits, les savants, aussi bien que les historiens, admirèrent ce travail de patiente critique et d'érudition éclairée. Car ce recueil n'était pas seulement une collection de *Vies des saints;* c'était une œuvre historique de premier mérite. L'auteur s'était efforcé de rétablir la chronologie, d'éclaircir des points historiques douteux, d'expliquer les usages, les points obscurs de la discipline ecclésiastique. Les huit autres volumes suivants, qui parurent à différents intervalles, et seulement lorsque les documents réunis étaient en assez grand nombre pour permettre de restituer la vérité dans tout son jour, ne firent qu'accroître la réputation

de l'ouvrage. Les préfaces surtout excitèrent une vive admiration, elles étaient l'œuvre exclusive de Mabillon. « Les préfaces seules, dit le Journal de Trévoux, « rédigé pourtant par une congrégation rivale de celle « des Bénédictins, assureraient à l'auteur une gloire « immortelle. Les mœurs et les usages de ces siècles « ténébreux y sont recherchés avec soin, et cent ques- « tions importantes discutées avec une critique exacte « et savante. »

Il y avait là, en effet, une de ces œuvres qui suffisent à fonder la réputation d'un homme et font honneur à une génération. Les volumes qui traitent des rois mérovingiens et de l'époque de Dagobert sont d'autant plus remarquables que le goût n'était pas alors, comme aujourd'hui, à la recherche de nos origines et qu'on se plaisait plutôt à louer le présent qu'à chercher à faire revivre les premiers âges de notre histoire, que la plupart des esprits lettrés couvraient tout entiers du nom de barbarie et de ténèbres.

Après ces deux ouvrages qui témoignaient et d'un si patient labeur et de si puissantes facultés historiques, la réputation de Mabillon était faite, et l'abbaye de Saint-Germain des Prés comptait un homme supérieur parmi ses membres. Aussi ne tarda-t-il pas à prendre une grande situation, non-seulement dans l'intérieur du couvent, mais dans la société des érudits de l'époque. Car il ne faudrait pas croire que la porte de Saint-Germain des Prés fût d'un accès difficile; au

contraire, elle s'ouvrait sans difficulté devant ceux qui venaient y chercher des lumières ou le loisir de travailler en repos. La chambre de Luc d'Achery, située dans l'infirmerie où son constant état de maladie le retenait toujours enfermé, était le rendez-vous de quelques savants laïques ou ecclésiastiques qui s'y réunissaient pour discuter des questions d'histoire ou d'érudition. Mabillon, plus jeune, plus ardent, dans toute la force naissante de son talent, ne tarda pas à prendre son rang dans les doctes réunions, et même la réputation qu'il s'acquit vite aidant, il en devint le centre le plus actif. Ce fut autour de lui que se groupèrent bientôt les visiteurs de l'abbaye, qui devinrent aussi plus nombreux.

Si le lecteur, maintenant familiarisé avec la physionomie de celui autour duquel nous voudrions grouper les figures les plus originales des savants de cette époque, veut bien le suivre, il va nous faire faire connaissance avec la société de l'abbaye, et, si besoin est, nous faire sortir de l'enceinte du monastère, pour nous présenter ceux qui, sans faire partie de cette petite société, n'en sont guère éloignés, et méritent, soit par leur esprit, soit même par les travers qui y sont joints, d'avoir leur place dans cette espèce de revue rétrospective d'un des côtés les moins explorés du dix-septième siècle.

CHAPITRE II

LA SOCIÉTÉ DE L'ABBAYE ET LES ÉRUDITS.

1681

La société de l'abbaye. — Les hôtes et les habitués. — La société des savants séparée de celle des gens de lettres. — Les visiteurs de l'abbaye. — Les grands amis et les protecteurs. — L'archevêque de Reims. — L'abbé de Louvois. — Bossuet. — Situation de Mabillon dans la société de l'abbaye. — Les grandes œuvres. — Apparition du livre *De re diplomatica*. — Effet produit par ce traité. — Mabillon à Versailles.

Si, par un coup de baguette magique, le lecteur pouvait être tout à coup transporté deux cents ans en arrière, dans la cellule de Luc d'Achery, le jour où s'y rencontraient les érudits et les savants, nul doute que sa surprise ne fût grande, et qu'il n'eût quelque peine à se reconnaître parmi tous ces personnages si dissemblables, dont les noms mêmes lui sont presque inconnus. Car, il faut bien l'avouer, lorsqu'on essaye de reconstituer, ne fût-ce que par un seul de ses côtés, la société d'autrefois, c'est à peine si quelques noms, plus illustres ou plus heureux que les autres, ont réussi à ne pas être complétement oubliés. L'inexorable nuit du passé enveloppe si vite de son ombre tous ceux qui n'ont pas reçu en partage un peu de ce

génie qui seul assure, sinon l'immortalité, au moins quelque durée à la réputation passagère! Aussi ne craignons-nous pas d'être contredit en disant que, sauf un petit nombre que l'on se doit de ne pas ignorer, presque tous ceux que nous allons essayer de montrer à nos lecteurs comme faisant partie de ce que nous appelons, un peu arbitrairement peut-être, la société de l'abbaye, sont ignorés aujourd'hui, ou connus seulement des érudits qui ont étudié leurs travaux pour les continuer et leur donner un plus grand développement.

Transportons-nous donc par la pensée à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, vers la fin du dix-septième siècle, un dimanche, qui était, si je ne me trompe, le jour où, « après vespres », les amis des Bénédictins, ou leurs émules en fait de science, se rendaient à l'abbaye pour s'y entretenir de leurs travaux et se communiquer, soit leurs découvertes, soit les nouvelles qu'ils avaient reçues de leurs correspondants : ce sera, je crois, la meilleure manière de faire connaissance avec eux.

Au premier rang, tenant une place à part, se montrent à nous deux hommes, bien différents l'un de l'autre, mais ceux-là demeurés célèbres, et destinés avec Mabillon à être, sinon les fondateurs, au moins les plus illustres maîtres de l'érudition française : du Cange et Baluze.

Elles sont, en effet, bien différentes et bien origi-

nales, chacune en leur genre, ces deux figures des plus illustres savants du siècle de Louis XIV : l'un, du Cange, véritable prodige de science, qui surprend même encore aujourd'hui, par l'immensité et la profondeur de ses travaux, en même temps père de dix enfants, longtemps trésorier du Roi à Amiens, calme, réservé, aimant peu le monde, presque timide, toujours prêt à s'effacer, à se laisser reprendre, serviable et désintéressé jusqu'à l'excès ; l'autre, Baluze, caractère vif, entier, brusque, plein de gaieté et d'entrain, et qui forme le plus complet contraste avec celui dont il était l'ami et l'émule. Goûtant fort la raillerie et les bons mots, aimant la bonne chère, sinon le plaisir, réunissant autour de lui ses amis à des soupers fort différents des assemblées de l'abbaye, Baluze était en même temps un érudit profond et sagace, d'une hardiesse d'esprit et d'une liberté de langage qui ne sont pas de son temps, et qui devaient finir par lui attirer la disgrâce royale. Ces deux personnages si différents n'avaient qu'un trait commun, l'amour du travail et de la science. Mais la diversité de leur caractère se retrouve jusque dans leur manière de travailler. Du Cange faisait sans bruit, mais avec une patience invincible, une besogne incroyable dont il ne se vantait jamais : grâce à une ténacité que rien ne décourageait, il vint à bout de composer ces glossaires grec et latin, cette histoire de Byzance, qui sont demeurés comme de véritables monuments de divination histo-

rique portée à ce degré où elle est du génie. Pendant ce temps, il ne négligeait aucun de ses devoirs domestiques. Marié de bonne heure avec une femme de mérite, il élevait ses enfants avec un soin jaloux. Bien pris dans sa taille, d'une figure noble et agréable, sobre, modéré en tout, c'est peut-être l'idéal du savant au dix-septième siècle.

Baluze n'avait rien de cette gravité un peu austère. C'était un célibataire endurci qui avait pris l'étude pour unique but de sa vie. Il travaillait d'une façon désultoire, et avait de la peine à finir un ouvrage. Aussi, bien qu'il ait laissé près de trente-deux volumes derrière lui, ces œuvres ne sont-elles rien, en comparaison des immenses matériaux qu'il avait réunis pour les mettre à profit. Travailleur acharné du reste, enlevant son ouvrage avec une verve pleine de gaieté, il excellait à découvrir les chartes et les manuscrits. Personne n'était plus habile, une fois quelque belle trouvaille opérée, à la marchander et à l'avoir à un bon prix : personne n'avait plus d'éloquence pour décider le détenteur à s'en défaire à son profit. S'il fallait renoncer à l'idée d'acquérir les originaux, il s'en procurait des copies ; mais les copies faites par des mains mercenaires, et dont l'élégance est souvent le seul mérite, ne satisfaisaient pas Baluze. Il n'avait confiance qu'en lui seul, et toutes les fois que la pièce avait quelque valeur, il se mettait lui-même résolûment à l'œuvre. Les plus gros morceaux ne le décou-

rageaient pas, et il eût tenu tête à ces copistes du moyen âge dont la patience est restée proverbiale. Une fois les copies faites ou les manuscrits achetés, il n'aimait pas à s'en dessaisir. Il forma en grande partie la bibliothèque de Colbert, dont il fut le bibliothécaire, tout en étant revêtu, du reste, d'autres charges lucratives et de bons bénéfices. Mais plus d'une pièce qui eût dû aller au cabinet du Roi s'arrêta en chemin dans celui du ministre, et la collection particulière de l'érudit ne perdait rien au poste qu'il occupait.

Il est difficile, on le voit, d'imaginer deux personnages plus différents en tout que Baluze et du Cange; l'amour de la science était cependant plus fort que toutes les oppositions de nature, et les deux savants, qui du reste se complétaient réciproquement, vécurent toujours dans une grande harmonie. L'un et l'autre étaient les hôtes assidus de l'abbaye de Saint-Germain des Prés et ne manquaient guère aux réunions dont ils étaient les membres les plus importants et les plus considérés; chacun, à sa manière, y apportait du mouvement et de l'animation. Mabillon dut, sans doute, parfois s'interposer pour calmer la verve intarissable de Baluze, dont le goût pour la plaisanterie devait singulièrement égayer les graves Bénédictins qui n'étaient pas souvent à pareille fête. Du Cange, au contraire, avec son prodigieux savoir, avait toujours besoin d'être excité, et était tenté de mettre sa science sous le boisseau. Ce fut lui qui sut mettre Mabillon si vite en état

de travailler efficacement de lui-même et qui fut son véritable maître, bien qu'il refusât toujours ce titre. On racontait même à ce propos un trait touchant qui peint bien le caractère des deux hommes. Un érudit de province étant venu consulter du Cange sur un point d'érudition : « Allez trouver le Père Mabillon, « lui répondit-il, c'est lui qui est au fait de ces ma- « tières, il satisfera vos désirs. » Introduit chez le Bénédictin, et ayant fait part de sa demande, celui-ci lui laisse à peine achever sa phrase : « Allez trouver, « dit-il, M. du Cange, il saura répondre à votre de- « mande; c'est mon maître, et je ne sais rien que ce « qu'il m'a appris. » — « Mais c'est lui qui m'a envoyé « vers vous. » Sur quoi Mabillon dut s'exécuter et donner la consultation demandée. Baluze, avec sa verve souvent moqueuse et sa bonhomie finaude, eût invité notre homme à souper, et à manger, sobrement, mais délicatement, les bonnes truffes que la diligence de Tulle lui apportait fort souvent. Les lettres qu'il adresse à un parent demeuré dans sa province, auquel il prend un vif intérêt, sont curieuses, pleines de vie et de mouvement. On y voit l'érudit en déshabillé, s'occupant avec cœur des siens, aimant sa « fillole », faisant venir de la dentelle pour ses amies de Paris, et fort occupé des envois de bonnes choses qu'on se plaît à lui envoyer. « Depuis ceci écrit[1], dit-il à la fin de l'une

[1] *Lettres inédites* de Baluze à M. Melon du Verdier. Tulle, 1883, p. 108.

« d'elles, on m'a rendu les truffes du messager, envi-
« ron cinq ou six livres, toutes pourries... Je vous en
« ai autant d'obligation que si elles étaient bonnes. Il
« en est bien dommage, car elles étaient fort belles. »
Cet entrain intarissable, cette verve toute française qu'on ne s'attendrait pas à trouver chez un érudit portant la solennelle perruque du siècle de Louis XIV, n'abandonna jamais Baluze, même lors de ses infortunes, et il composa lui-même dans sa vieillesse, pour servir d'épitaphe à sa tombe, cette épigramme qui le peint à merveille :

Il gît ici, le sieur Étienne;
Il a consommé ses travaux.
En ce monde il eut tant de maux,
Qu'on ne croit pas qu'il y revienne.

Ces deux savants, qui forment un si parfait contraste, avaient bien vite remarqué le jeune religieux qui se tenait modestement dans un coin de la cellule de Luc d'Achery, alors même qu'il ne passait encore que pour son aide et son secrétaire. Ils avaient deviné tout ce qui se cachait d'heureuses dispositions et de science déjà acquise sous les dehors tranquilles dont le religieux ne se départait jamais, et s'étaient liés intimement avec leur futur émule. Baluze, du reste, aussi bien que du Cange, avait beaucoup contribué par ses exemples et ses conseils à développer chez son jeune disciple cette sûreté de critique, cet instinct prime-sautier de la vérité qui, joints à la patience dans

le travail, sont les plus grandes qualités nécessaires à un érudit. Entre ces deux guides, si dissemblables comme personnes, mais si semblables par le goût du travail et du passé, Mabillon n'avait pas tardé, comme on l'a vu plus haut, à donner la mesure de son esprit et à prendre entre eux la place qu'il devait garder dans l'histoire.

Mais du Cange et Baluze n'étaient pas les seuls à venir à l'abbaye de Saint-Germain, et les réunions y étaient fort fréquentées. On y voyait aussi d'Herbelot, le fameux orientaliste, le fondateur des études des langues orientales en France, homme grave et doux, jouissant d'une si grande réputation en Europe que, dans ses voyages, les souverains le recevaient et le traitaient magnifiquement. A Florence, le grand-duc de Toscane lui fit préparer un logement « où il y avait six pièces d'un plain-pied magnifiquement meublées, et où on lui entretint une table de quatre couverts servie avec toutes sortes de délicatesse et un carrosse aux livrées de Son Altesse Sérénissime ». Pour mettre le comble à ces bonnes grâces, le prince lui fit examiner et estimer, comme s'il eût voulu en faire l'achat pour lui-même, des manuscrits orientaux alors en vente dans une bibliothèque, et, le choix fait, acheta les manuscrits, et en fit présent à l' « illustre d'Herbelot ». Les deux Valois, Valois l'aîné et Valois le jeune, comme on les appelait, venaient aussi parfois y apporter leurs lumières et leur humeur acariâtre. Ceux-là

sont des savants d'une tout autre trempe et assez conformes à l'idée qu'on se formait jadis d'un pédant tout barbouillé de grec et de latin. Ardent au travail jusqu'à y perdre la vue, mais non moins âpre à défendre son avis, sortant rarement, et seulement pour voir des savants, l'aîné, Henri de Valois, ne manquait ni de verve ni d'entrain. Toujours en querelle avec quelqu'un, empruntant partout des livres qu'il ne rendait guère, criant fort haut, blâmant tout le monde et ne souffrant pas la moindre critique, il était célèbre par ses démêlés avec ses amis, et il devait faire parfois scandale dans la société de l'abbaye. Au fond, brave homme, et assez sensible, puisqu'il s'avisa à soixante et un ans de se marier et d'être fort heureux en ménage, ce qui causa un véritable scandale dans le monde des érudits. Mabillon eut souvent maille à partir avec cet esprit pointilleux et vaniteux, mais sa modestie et sa douceur triomphèrent toujours de la mauvaise humeur de son adversaire. Adrien de Valois, frère du précédent, était d'un caractère plus doux, mais tout aussi passionné pour l'érudition.

C'est au contraire une figure bien différente que celle de Cotelier, un des plus fameux hébraïsants de l'époque. Fils d'un ministre protestant de Nîmes, converti de très-bonne heure, il expliqua à treize ans la Bible hébraïque à l'assemblée du clergé de France en 1641. Helléniste de première force, mathématicien habile, mais plus timide encore que savant,

on l'appelait dans la petite société de l'abbaye « celui qui aime à être à la dernière place ». Après être entré de bonne heure dans les Ordres, il était devenu professeur de langue grecque au Collége royal, et Colbert le choisit comme son bibliothécaire sur la recommandation de Chapelain, qui écrivait cette agréable lettre en le proposant au ministre : « C'est « un ecclésiastique [1] de quarante ans, nommé Cotelier, « bachelier de Sorbonne, et qui, ayant fait un cours de « philosophie pour pouvoir être *socius Sorbonicus,* se « vit arrêté par sa pauvreté dans sa licence, et fut « dans l'impuissance de fournir aux frais du docto- « rat. Mais s'il n'est docteur, il est docte, il possède « l'hébreu, le grec et le latin, n'est d'aucun parti, et il « est également aimé de tous les deux. Il n'y a rien de « plus modeste ni de moins présomptueux : il connaît « l'école, mais il est au-dessus de l'école, ami de la « paix, et croyant que pour l'obtenir on peut se relâ- « cher de quelque chose. »

A côté de Cotelier, nous pouvons placer sans désavantage un des hôtes les plus assidus de l'abbaye, qui n'était ni helléniste, ni hébraïsant, qui n'a même que peu ou point écrit, mais qui n'en jouissait pas moins d'une situation exceptionnelle dans le monde érudit de l'époque. Vion d'Hérouval, d'une ancienne et illustre famille de robe, était un de ces amateurs passionnés

[1] *Lettres de Chapelain,* publiées par M. Tamizey de Larroque, t. II, p. 428.

de science et de belles-lettres, qui étaient alors plus fréquents qu'ils ne le sont de nos jours. Serviable et obligeant à l'infini, aimant avec passion l'érudition et l'histoire des temps passés, parfaitement désintéressé, et sans aucune ambition personnelle, chercheur infatigable, toujours à la piste des anciens documents, qu'il découvrait avec un instinct merveilleux, c'était en même temps un homme fort instruit qui aida beaucoup du Cange dans ses profonds travaux. La bonhomie de Vion d'Hérouval se peint au naturel dans ce billet qu'il écrit à Mabillon, en lui envoyant des papiers curieux arrachés à grand'peine aux mains de leur possesseur, qui en réclamait une prompte restitution. « Les pièces [1] qui sont en ce cartulaire, lui dit-il, ne sont pas anciennes, mais il ne laisse pas d'y en avoir d'assez bonnes et dont assurément vous pourrez vous servir : c'est pourquoi je vous l'envoie. Je vous demande la grâce, mon Révérend Père, de le voir sans y perdre un moment de temps, et, dès aussitôt que vous l'aurez expédié, de me le renvoyer. Je ne trouve rien de plus importun que ces personnes qui, en communiquant ce qu'elles ont, demandent et pressent qu'on le leur rende : celui de qui j'ai ce cartulaire est de cette belle humeur. Il ne faut pas pour cela nous mettre en colère, car nous n'y gagnerions rien, et ce serait encore pis de les refuser.

[1] Mabillon, *Correspondance*. Bibl. nat., fonds français, 19653, f° 184 *bis*.

Servez-vous-en donc et prenez tout ce qu'il y a qui vous est propre. »

Aussi la place tenue par Vion d'Hérouval dans la société de l'abbaye était-elle fort grande. Il avait même su se faire si bien apprécier par les savants de l'époque, qu'on l'avait surnommé le « Père de la République des lettres ». Son nom même a complétement disparu, et ce n'est que par le souvenir reconnaissant qu'ont gardé de lui ses amis, la plupart écrivains de profession, qu'il est possible de se rendre compte de la situation que « M. d'Hérouval » avait su s'acquérir, il y a deux cents ans, dans la société littéraire de Paris. Lorsqu'il mourut, en 1689, ce fut un regret général, chacun crut avoir perdu un ami particulier.

Tout autre est l'abbé de Longuerue, qui a laissé un nom grâce à ses bons mots. C'était un abbé à petit collet, c'est-à-dire qu'il n'avait que les Ordres mineurs et n'était nullement prêtre. Grâce à cette circonstance, que chacun savait, nul ne s'étonnait de la vivacité et de l'humeur railleuse du savant M. de Longuerue. Le piquant, l'à-propos de ses bons mots étaient fameux, et on le redoutait fort. Esprit hardi, presque sceptique, si l'on en croit les mauvaises langues du temps, mais savant hébraïsant et fort versé dans toutes les connaissances de l'antiquité païenne et chrétienne, il ne ménageait personne, et s'il faut en croire le recueil assez peu authentique que l'on a publié sous le nom

de *Longueruana*, ses railleries emportaient souvent la pièce. Il raconte lui-même avec verve comment, très-jeune encore, il malmena le fameux ministre protestant Claude, l'adversaire de Bossuet. Voici l'anecdote ; on y verra le ton ordinaire de ce singulier abbé, et le peu de révérence avec laquelle il traitait les gens qui ne lui plaisaient pas : « J'appris[1] l'hébreu, dit-il, dès « l'âge de quatorze ans, et j'avais eu plusieurs maîtres « habiles sous lesquels je l'avais bien étudié. A vingt « ans, étant chez un de mes parents huguenots, où se « trouva M. Claude, comme il vit mon petit collet, et « que ces messieurs-là ont beaucoup de mépris pour « ceux qui le portent, il se mit, je ne sais comment, à « parler de langues où il entendait comme un aveugle « aux couleurs. Je m'aperçus bientôt qu'il ne savait ce « qu'il disait, et il croyait néanmoins m'en imposer. « Je l'entrepris, et je le menai si rudement que le « pauvre Claude fut obligé de se radoucir, et trouva « mieux son compte à se jeter sur les compliments. « Cet homme-là était bon à gouverner chez madame « la maréchale de Schomberg, où il régnait souverai- « nement, mais il n'était pas savant. »

M. de Longuerue arrivait souvent à l'abbaye avec le Père Pagi, un religieux cordelier fort érudit, qui travaillait à une rectification des annales de Baronius, mais qui devait avoir une singulière figure, si nous en

[1] *Longueruana*, p. 167.

croyons son satirique ami, qui nous le représente avec son capuchon de travers, et un œil malade couvert de taffetas vert.

Bien différent de M. de Longuerue était un autre abbé également à petit collet, M. Renaudot, petit-fils du premier journaliste français, de l'inventeur de la *Gazette de France*. Celui-là aussi n'était point prêtre, mais c'était la défiance de lui-même et l'humilité chrétienne qui l'avaient retenu, et jamais il n'eut aucun de ces bénéfices auxquels les Ordres mineurs donnaient accès. L'extrême austérité de sa vie n'ôtait rien à la vivacité et à l'agrément de son esprit. Linguiste distingué et sachant dix-sept langues, M. Renaudot était une des autorités de la petite société de l'abbaye; on avait souvent recours à son discernement, et la finesse de sa critique était fort redoutée. Ses opinions, favorables aux jansénistes, n'avaient rien enlevé à sa bonhomie naturelle. Comme il était l'hôte assidu de l'abbaye, où il se retirait même à des époques fixes, nous ne pouvions le passer sous silence, et son nom reviendra à plus d'une reprise dans le cours de ce travail.

Il faut encore ajouter à la liste des savants qui étaient parmi les habitués de l'abbaye, M. de la Roque, qui rédigeait le *Journal des savants*. Cette feuille, déjà illustre dans le monde scientifique, et qui passait les frontières, avait été fondée vers le milieu du dix-septième siècle par Denis de Sallo, dans le but de faire

la critique des œuvres nouvelles et de tenir les divers savants au courant des découvertes qui voyaient le jour et étaient soumises au jugement du public. Plusieurs fois obligé de disparaître, soit devant la colère des auteurs qu'il déchirait, soit devant la froideur du public, ce journal, qui paraît avoir été de fort inégale valeur, finit cependant par subsister, et est l'origine du *Journal des savants* qui paraît encore aujourd'hui.

A côté des noms que nous venons de citer, nous trouvons souvent celui de M. Bignon, que Leibnitz appelle dans ses lettres « l'illustre M. Bignon, le grand M. Bignon, qui fait honneur aux sciences et qui travaille avec tant de succès à leur avancement[1] ». Issu de cette famille de haute bourgeoisie parisienne qui avait joué un rôle considérable pendant la Ligue, l'abbé Bignon était lui-même un homme fort distingué et fort savant. Bibliothécaire du Roi, il augmenta la bibliothèque de plus de soixante mille volumes. C'était un esprit ferme et droit, et en même temps un orateur de premier ordre, célèbre pour avoir interrompu sa harangue d'admission à l'Académie française pour faire un compliment à l'archevêque de Paris, qui était entré brusquement au milieu du discours. Malheureusement, s'il faut en croire Saint-Simon, l'abbé Bignon n'avait d'ecclésiastique que le nom, et cette figure d'abbé mon-

[1] Leibnitz, *Œuvres complètes*, t. V, p. 70.

dain, quoique rempli de savoir, devait faire un singulier effet au milieu des graves personnages de la société de l'abbaye. Voici, du reste, ce qu'en dit le satirique écrivain : « C'était[1] ce qui véritablement, en bonne « part, pouvait s'appeler un bel esprit, très-savant, et « qui avait prêché avec beaucoup d'applaudissements. « Mais sa vie avait si peu répondu à sa doctrine qu'il « n'osait plus se montrer en chaire, et que le Roi se « repentait des bénéfices qu'il lui avait donnés. Il « était un des premiers lettrés de l'Europe. Il amassa « plus de cinquante mille volumes, que nombre d'an- « nées après acheta le fameux Law, qui cherchait à « placer de l'argent à tout. »

L'aimable abbé Fleury, l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, qui avait autrefois une si grande réputation, n'a pas besoin d'être présenté au lecteur; il venait aussi à l'abbaye et s'y rencontrait avec le grave M. de Sainte-Beuve, de Port-Royal. A côté d'eux, on peut encore citer Vaillant, le plus célèbre numismate de l'époque, fameux pour avoir un jour avalé des médailles qu'il rapportait d'Italie, au moment où le vaisseau qui le portait allait être pris par des pirates; — Sanson le géographe; — Boulliau, fort connu alors comme mathématicien et astronome ; — Thévenot, le voyageur, qui aimait encore plus les livres que les voyages; — Nicolas Thoynard, le plus savant hébraïsant de

[1] Saint-Simon, éd. Chéruel, t. III, p. 153.

l'époque, qui avait appris toutes les langues de l'Orient du fameux rabbin Alprum ; — le Père Ménestrier, qui passait à cette époque pour le plus habile faiseur de devises et d'inscriptions ; — Morell, l'un des plus grands connaisseurs en médailles, appelé de Suisse par Louvois, qui fut mis à la Bastille pour avoir réclamé trop indiscrètement les récompenses à lui promises ; — les deux Boivin, tous deux Normands d'origine, qui portaient dans l'érudition toute la ténacité et la finesse proverbiales de leur race ; — Cordemoy, l'un des premiers historiens qui essayèrent d'écrire l'histoire en se servant de la critique historique, et d'autres érudits aujourd'hui tout à fait ignorés, Hersant, Chamillard, Chastelain, Gallois, Le Cointe. Lors de leurs voyages à Paris, les deux frères Anisson, alors les plus célèbres libraires de France, et encore établis à Lyon, venaient constamment à l'abbaye. C'étaient deux hommes distingués, aussi instruits et aussi lettrés que pas un des membres de la petite société. Ils excitaient les érudits, toujours lents à produire, par leurs offres et leurs conseils. C'est grâce à leur insistance que du Cange consentit à imprimer le *Glossaire latin* qui est une de ses plus belles œuvres. Nous aurons lieu de revenir plus tard sur les « messieurs Anisson », comme on les appelait à l'abbaye, figures fort originales, moitié Mécènes des écrivains, moitié imprimeurs, continuant, en la relevant encore, la tradition des Estienne, et ayant su, par l'intelligente protection que leur fortune leur permettait

d'accorder aux savants du temps, acquérir une considération toute particulière et unique en son genre à cette époque.

Enfin, pouvons-nous omettre de parler aussi du plus illustre collectionneur d'autographes de ce temps, de Robert de Gaignières, dont le cabinet était une des curiosités de Paris? Gaignières n'était pas, en effet, l'hôte le moins assidu de l'abbaye. Ce personnage si original, dont la passion pour les documents du passé était devenue proverbiale, était, comme on disait alors, « à la maison de Guise », où il avait été écuyer du duc de Guise, puis de la dernière princesse de cette illustre maison, connue sous le nom de mademoiselle de Guise. Aidé de son valet de chambre, à qui il avait communiqué son ardeur, et d'un dessinateur nommé Boudan, habile à faire des croquis, à copier des miniatures, à dresser des plans et prendre des vues, M. de Gaignières avait réussi à réunir une collection unique en son genre, tant en gravures, portraits, dessins, qu'en manuscrits et reproductions de toutes sortes. Les portraits de tous les rois, évêques, officiers de la couronne, méthodiquement dressés, se trouvaient à côté de précieux manuscrits, de vitraux rares, de copies de pierres tombales ou de reproductions de sceaux. Gaignières avait parcouru presque toute la France, escorté de ses acolytes, prenant des vues, copiant les inscriptions, et une fois rentré à l'hôtel de Guise, classant, rangeant les matériaux, qu'il rapportait en triomphe

comme autant de dépouilles. Pénétré de douleur à la vue de la négligence et de l'abandon où se trouvaient la plupart des monuments du passé qui tombaient partout en ruine, l'érudit ne put contenir son indignation, et adressa à Pontchartrain un mémoire où il exposait tout un plan de conservation pour les monuments remarquables. Ce projet malheureusement ne fut pas exécuté. Il était fait dans les tristes et sombres années de la fin du règne de Louis XIV, et l'on n'avait ni le temps ni l'argent pour le mettre à exécution. On comprend qu'entre un amateur aussi passionné du passé et les Bénédictins, les rapports devaient être intimes; aussi le voyons-nous compter au rang des amis et des membres les plus influents de la société de l'abbaye. Sa science et son expérience personnelle y faisaient autorité. Dans ses voyages, Gaignières voyait s'ouvrir partout devant lui les portes des couvents de Saint-Benoît; sa venue y était attendue et fêtée, tous les monuments lui étaient montrés, et le savant collectionneur y était reçu comme un juge écouté. Ajoutons que le cabinet de Gaignières passa à l'État qui le lui acheta, et qu'il rendit ainsi de grands services à la science comme à l'histoire. Il forme encore aujourd'hui un fonds spécial, où l'on peut puiser de précieux renseignements.

Bien que cette énumération soit encore fort incomplète, nous craignons qu'elle ne paraisse très-monotone; elle était cependant indispensable pour indiquer

ce qu'étaient les réunions de savants à l'abbaye de Saint-Germain. On y causait avec une grande liberté d'esprit de tout ce qui regardait l'érudition et la science, on y discutait, on y racontait les nouvelles littéraires; les lettres reçues de province ou de l'étranger y étaient apportées et commentées. Les querelles des érudits, alors si fréquentes et si âpres, parfois si grossières, y avaient bien leur écho, ainsi que les luttes des jansénistes et des Jésuites. Quoique messieurs de Port-Royal y fussent représentés, et que les sympathies fussent plutôt de leur côté; bien que le fameux M. du Pin, l'ardent défenseur des idées gallicanes, en fût un des hôtes habituels, l'esprit de la demeure était celui de la conciliation, et les Bénédictins s'efforçaient, sans toujours y réussir, de faire régner la concorde et la paix entre tous. Tel était du moins l'esprit des deux principaux hôtes du logis, de Mabillon et de Luc d'Achery. On se plaît à se représenter ces deux aimables figures au milieu de ces réunions si diverses, où les esprits, différant aussi bien que les robes, se réunissent dans un commun amour de la science et de la vérité. Par ce commerce fréquent avec quelques-uns des érudits les plus en renom, Mabillon était tenu au courant de tout ce qui se passait dans le monde savant, et mis en rapport, au moins indirect, avec tous les érudits de Paris.

Lorsque en effet on regarde d'un peu près l'ancienne société, et qu'on essaye de la reconstituer, on est tout

étonné de l'extrême division de tout ce qui, de loin, semble si uni et former un ensemble si harmonieux. On dirait que socialement le dix-septième siècle avait compris l'utilité de la division du travail, encore inconnue dans l'industrie et le commerce. Tandis que de nos jours toutes les classes, toutes les professions, sont plus ou moins confondues ; que l'on voit des poëtes qui aspirent à gouverner des États, et que chacun a le droit de prétendre à tout, autrefois chaque classe faisait tant bien que mal ce qu'elle avait à faire, et ne cherchait pas à sortir de sa route. Peut-être est-ce même dans cette division de l'état social, jointe à la force incontestée du pouvoir central, alors à l'apogée de sa puissance, et qui était comme le lien unique de toutes les forces du pays, qu'il faut chercher le secret de cette unité qui de loin nous paraît si imposante. Chaque rouage de la machine suivait sa courbe sans jamais se déranger, et contribuait ainsi à un résultat qui semble disproportionné avec la force réelle de l'instrument. Rien n'était perdu, tout marchait à un même but. De nos jours où les forces de toute nature, de tout ordre, ont pris un développement si inattendu, où la face du monde semble comme transformée par la main de l'homme, on n'arrive plus à produire cette impression de grandeur et de puissance. Peut-être est-ce parce que les perturbations incessantes, la mobilité des individus, le bouleversement constant de tous les rangs, font perdre inutilement la plus grande partie

de ces forces vives. La machine est plus grande, elle est mieux faite, elle devrait accomplir plus de besogne, mais les rouages ne s'accordent plus, il y en a qui tournent à vide, et en réalité l'unité est moins grande, moins vivante que par le passé.

Les divisions étaient alors tellement dans les mœurs que l'on est tout surpris de voir la société des érudits presque aussi distante au dix-septième siècle de celle des gens de lettres que de celle des grands seigneurs ou des gens de robe, plus même peut-être, car, comme nous le verrons tout à l'heure, la noblesse et la magistrature étaient fidèles à leur goût héréditaire pour les sciences et les lettres; et après avoir nommé les intimes de la société de l'abbaye, il nous faudra montrer ses puissants amis et ses protecteurs. Mais c'est une chose surprenante que le peu de rapport que nous avons pu constater, en étudiant la société des érudits, entre les savants et les littérateurs proprement dits. C'est en effet à la lettre que, dans les divers écrits de cette époque, on ne rencontre presque jamais aucun des noms des érudits du temps, et que la réciproque est également vraie. Madame de Sévigné, si au courant de la littérature de son temps, et amie de Port-Royal, ne prononce pas une seule fois le nom de Mabillon, et nous n'avons pu relever qu'une fois le nom de Racine dans les lettres de Mabillon et des autres Bénédictins que nous avons parcourues. Ce n'est pas que les savants fussent illettrés; mais ils

vivaient à part, dans leur monde, s'occupant chacun de leur besogne, et non sans une certaine fierté propre qui les empêchait de se mêler à une autre classe de gens de lettres[1]. Boileau, dans sa correspondance avec Brossette, ne parle qu'une fois, avec le plus profond mépris, de François Lamy, le Bénédictin, qui cependant était le correspondant régulier de Fénelon, et un philosophe de talent. Ce n'est pas que la société savante que nous essayons de peindre vécût isolée et comme cloîtrée en elle-même; rien ne serait plus inexact, comme on le verra plus loin. Mais l'espèce de séparation des divers genres d'études, alors admise sans contestation par tout le monde, amenait tout naturellement une séparation assez marquée entre les littérateurs et les érudits. Le fait est curieux à constater, et montre combien on a de la peine à connaître une société qui n'est plus, et que de couches diverses renferme le sol du passé.

Quelques noms cependant peuvent être cités comme ayant appartenu également aux deux nuances de la société lettrée, parce qu'ils étaient à la fois érudits et littérateurs. Nicole, entre autres, était des amis de l'abbaye, et correspondait avec les Bénédictins. L'abbé Boileau, le frère du célèbre poëte, auteur d'un traité alors fort controversé sur l'usage des pénitences corporelles dans l'Église, était aussi un des visiteurs de

[1] La *Correspondance de Chapelain* n'offre pas le même caractère. Les nouvelles d'érudition s'y mêlent avec les nouvelles de littérature.

l'abbaye. « C'était, dit Saint-Simon[1], un gros homme, « grossier, assez désagréable, fort homme de bien et « d'honneur, qui ne se mêlait de rien, qui prêchait par- « tout assez bien, qui parut à la cour plusieurs Avents et « Carêmes. » Il prêcha un jour à Versailles sur l'humilité, avec un tel succès et sachant si bien conformer ses gestes mêmes à son sujet, que le *Mercure de France* en fit mention et annonça à tous que M. l'abbé Boileau avait fait voir « un portrait de l'humilité dans sa personne ». On a attribué au chanoine Boileau le charmant portrait que la Bruyère a tracé du pédant mis en opposition avec celui du vrai savant que tous les commentateurs ont attribué à Mabillon : « Un « homme à la cour et souvent à la ville[2], qui a un « long manteau de soie ou de drap de Hollande, une « ceinture large placée haut sur l'estomac, le soulier de « maroquin, la culotte de même, d'un beau grain, un « collet bien fait et bien empesé, les cheveux arrangés « et le teint vermeil, qui avec cela se souvient de « quelques distinctions métaphysiques, explique ce « que c'est que la lumière de gloire, et sait précisé- « ment comment l'on voit Dieu; cela s'appelle un doc- « teur. Une personne humble, qui est ensevelie dans « le cabinet, qui a médité, cherché, consulté, con- « fronté, lu ou écrit toute sa vie, est un homme docte. »

Fleury, déjà cité plus haut; Ménage, dont la pro-

[1] Saint-Simon, éd. Chéruel, t. III, p. 25.
[2] La Bruyère, ch. II, p. 189. Édition de 1769.

fonde érudition était beaucoup moins contestée que le talent littéraire ; La Monnoye, poëte satirique de second ordre, mais homme d'infiniment d'esprit ; Pellisson, le correspondant de Leibnitz, dont la conversion fit alors tant de bruit : tels sont les quelques noms de gens plus littérateurs qu'érudits qui, sans faire partie de la société de l'abbaye, sont cependant en rapports directs avec ses membres ; mais ce ne sont que des exceptions ; en général, toutes les personnes que nous voyons en relations prochaines ou éloignées avec les Bénédictins de Paris, sont des savants ecclésiastiques ou laïques, mais qui n'ont rien de commun avec les grands écrivains qui ont illustré le siècle.

Tous ces travailleurs laborieux faisaient silencieusement avancer la science, ne fût-ce que par leurs théories, parfois bizarres et extravagantes, qui mettaient les esprits en mouvement et leur faisaient chercher la vérité. Quelques-uns, comme Tillemont, étaient destinés à faire le bonheur de nos générations moins patientes, par l'immensité et la sûreté de leurs recherches, dont d'autres ont su profiter. Mais le trait caractéristique qui les distingue, c'est l'amour, presque la passion désintéressée de la science du passé. L'existence de cette société érudite, si vivante, si animée et si distincte de la société littéraire, est d'autant plus remarquable qu'à nulle époque peut-être les beaux esprits ne furent plus méprisants pour la barbarie du moyen âge et des temps qu'ils avaient remplacés.

L'architecture gothique était regardée comme choquante, aussi bien que les vieilles chartes et les vieux manuscrits étaient tenus pour un fatras inutile dont il n'y avait rien à tirer. Boileau faisait commencer la littérature poétique à Ronsard, pendant que Fénelon parlait des vieilles cathédrales avec un mépris qui nous étonne, et que Louis XIV faisait bâtir à leur place ces belles églises à fronton grec qui certes ne manquent pas de grandeur, mais qui, comparées aux églises anciennes, témoignent d'une façon évidente qu'on ne comprenait plus la mystérieuse beauté des monuments que la foi de nos pères avait élevés en si grand nombre sur le sol de la France. Dans cette société, si fière d'elle-même, et qui se plaisait à appeler une barbarie confuse les âges qui l'avaient précédée, où toutes les bouches et tous les talents semblent employés à louer le présent et le grand Roi, on est surpris de rencontrer toute une série d'esprits distingués qui savent résister au torrent général, et ne pensent qu'à ce passé si peu prisé par la foule. Uniquement occupés de leurs études, recueillant les vieilles chartes, étudiant les vieux monuments d'autrefois, publiant ces grands in-folio respectables qui sont comme les vivants témoins d'un labeur dont on a perdu le secret, les érudits du siècle de Louis XIV faisaient tranquillement et simplement leur besogne, satisfaits de leur sort, heureux de travailler en paix, et fiers de leurs œuvres.

Ce qui augmente encore la surprise, c'est de voir

que les érudits, qui tiennent en apparence si peu de place dans le monde plus brillant, plus en vue des littérateurs proprement dits, sont loin d'être inconnus ou tenus en médiocre estime par l'élite de la société. Le Roi, qui sentait qu'il y avait là une grandeur de plus pour son règne, ne leur épargnait pas les preuves de sa munificence et fut le premier fondateur de l'Académie des inscriptions. Cet hommage public, cette sorte de consécration officielle de la science et de l'érudition, montre à elle seule que si les savants vivaient séparés des lettrés de profession, ils n'étaient ni isolés ni peu considérés. Si on ne les comptait pas parmi les écrivains du temps, si l'on séparait, peut-être avec raison, l'érudition et la science des documents de l'histoire, qui se sert de l'une et met les autres en œuvre, ceux qui se livraient à ces patients et ingrats travaux n'en étaient pas moins jugés à leur valeur, et la considération qui les entourait pouvait aisément les consoler des injustes mépris de quelques beaux esprits suffisants. Ils ne cherchaient pas du reste à sortir de cette pénombre où les maintenait l'objet même de leurs études, et nous ne voyons pas qu'aucun d'entre eux ait essayé de franchir le cercle assez resserré où il vivait pour arriver à une renommée plus bruyante. Les encouragements, les suffrages des gens les plus haut placés, soit dans l'Église, soit dans l'État, ne faisaient pas défaut, et pour faire connaître à fond au lecteur la société de l'abbaye, il nous faut encore lui

parler de ce que nous appellerions volontiers les *grands amis*.

Mais là encore une nouvelle contradiction, que nous avons peine à admettre avec nos idées logiques d'aujourd'hui, se présente à nos yeux. Cette science, qui attire à ses disciples une si haute considération, bien que s'appliquant à l'histoire du passé de la France, est regardée par la plupart comme purement spéculative, si l'on me passe l'expression. Personne ne songe à en profiter, pas même pour écrire l'histoire. Les savants réunissent les documents les plus curieux, d'où l'on aurait pu tirer la lumière sur les premiers âges de notre histoire; on les laisse élever ces monuments sans chercher à en profiter; on ne songe pas à en tirer un renseignement ni un fait. Les hommes d'État, qui aussi bien que les historiens eussent pu aller puiser à cette source intarissable des enseignements des précédents et des exemples, ne cherchent pas à y apprendre les anciennes traditions politiques du pays, pas plus que les auteurs ne s'avisent d'en tirer le sujet de leurs œuvres. L'érudition historique restait ainsi un art à part, ayant ses adeptes fervents, mais ne sortant guère de son sanctuaire, un peu comme les mathématiques pures ou la numismatique. De nos jours, où c'est le contraire qui a lieu, on a peine à comprendre cette singulière situation d'une science qui, après être restée longtemps le domaine à peu près exclusif de quelques esprits distingués, est

sortie de sa retraite, grande et forte, pour s'asseoir en souveraine, un peu absolue peut-être, sur le trône de l'histoire. Il fallait insister sur ce double caractère de la position des érudits au dix-septième siècle, à la fois honorée et isolée, séparée des gens de lettres, estimée et encouragée, et toutefois sans action réelle ni sur les œuvres ni sur les esprits, pour faire comprendre ce que nous allons dire maintenant de la situation considérable que Mabillon sut s'acquérir même dans le grand monde de l'époque, bien qu'il ne fût qu'un simple moine de l'Ordre de Saint-Benoît, fils d'un paysan champenois. Mais là, nous nous retrouvons en pays de connaissance, car presque tous ces puissants protecteurs portent des noms historiques que chacun connaît.

A la cour, les ministres ne protégeaient pas moins les sciences que les lettres, et les savants n'étaient pas oubliés. Colbert s'occupait d'une manière toute spéciale des moines de Saint-Germain, et Mabillon, en particulier, eut toujours à se louer de sa bienveillance. Il en fut de même de Le Tellier, le chancelier de France. Ces deux ministres, tous deux originaires de Reims, portaient un vif intérêt au moine rémois qui faisait si grand honneur à sa patrie. Le fils du chancelier Le Tellier, qui, grâce à la puissante position de sa famille à la cour, était devenu, très-jeune, archevêque duc de Reims, et dont nous aurons lieu de parler tout à l'heure avec plus de détails, alla plus loin encore et

fut presque un ami pour lui. Il l'encourageait sans cesse, le recevait avec une bonne grâce pleine de cordialité, lorsque le Bénédictin allait visiter l'abbaye où il était entré dans l'Ordre aux environs de Reims. Mabillon avait donc deux puissants protecteurs à la cour, qui, plus tard, l'envoyèrent en Allemagne et en Italie, chercher des livres et des manuscrits pour enrichir la Bibliothèque du Roi. Colbert avait lui-même une fort belle collection de manuscrits, qui passèrent après lui à la Bibliothèque royale. C'était Baluze, on le sait, qui en était le bibliothécaire, et sous ses auspices la collection s'enrichit beaucoup, parfois même, comme nous l'avons dit plus haut, de pièces qui auraient dû aller à celle du Roi. Mais l'amour des documents l'emportait; la passion de les conserver était la plus forte, et, une fois maître des précieux papiers, il ne les laissait plus sortir de ses mains.

Louvois n'était pas si occupé des savants, mais son second fils, qu'on nommait l'abbé de Louvois, était au contraire un amateur passionné d'érudition et de belles-lettres. Célèbre dans le monde savant pour avoir soutenu à dix-sept ans des thèses latines et françaises avec une éloquence brillante, il avait gardé toute sa vie un vif amour des lettres et des sciences. « C'était [1], dit « Saint-Simon, un homme d'esprit, savant et aimable, « que les Jésuites empêchèrent d'être placé, et qui eût

[1] Saint-Simon, éd. Chéruel, t. XV, p. 138.

« été un très-digne évêque, qui aurait honoré et paré « l'épiscopat. » La mort de son père, arrivée lorsqu'il était encore enfant, et les tendances jansénistes de son oncle, l'archevêque de Reims, l'empêchèrent de faire la brillante fortune à laquelle il semblait être destiné, mais, en homme d'esprit, il sut se contenter d'être l'abbé de Louvois et remplir « par lui-même, comme « dit encore Saint-Simon, et avec réputation, la belle « place dans les lettres de bibliothécaire du Roi ». Chargé, dès sa jeunesse, de la garde de la Bibliothèque royale, nous le verrons, lorsqu'il sera arrivé au plein développement de ses facultés, exercer une sorte de protectorat bienfaisant sur les savants, et aider de tout son pouvoir le développement des sciences. Après un voyage en Italie, il rapporta 3,000 volumes de prix pour la Bibliothèque.

Le fantasque et singulier cardinal de Bouillon était aussi fort aimé de messieurs de Saint-Germain. Malgré sa vanité ridicule et la boursouflure de son esprit, qui se peignent au naturel dans sa grande écriture, ce n'était pas un homme dépourvu d'esprit. Il aimait à protéger les savants. A Rome, il était lié avec les hommes instruits et les érudits. Les Bénédictins lui dédièrent l'édition de saint Athanase. Il avait Mabillon en particulière estime, et il l'invitait à venir le voir à son abbaye de Saint-Martin de Pontoise, dont il avait fait un lieu admirable, orné de mille magnificences. Il était ainsi, bien que fort lié avec les Jésuites, un des

protecteurs avoués des Bénédictins, et nous aurons lieu de revenir sur ce singulier personnage en parlant de ses lettres à Mabillon.

Il faut encore citer parmi les prélats français de haut rang qui étaient les amis des érudits et fréquentaient les assemblées de l'abbaye, le cardinal de Coislin, l'austère évêque d'Orléans, et son neveu le duc de Coislin, évêque de Metz, qui légua à la bibliothèque de l'abbaye la précieuse collection de 400 manuscrits grecs, dont il avait hérité du président Séguier, son arrière-grand-père, et depuis longtemps confié la garde aux moines de l'abbaye.

Dans le Parlement, les amis et les protecteurs n'étaient pas moins nombreux. M. de Lamoignon, le premier président, qui avait alors une si haute réputation d'intégrité; le président Le Pelletier, que Saint-Simon qualifie de vraiment homme de bien, et qui, fort avant dans la faveur du Roi, sut y renoncer sans un regret pour rentrer dans la retraite avant même d'avoir atteint la vieillesse; le premier président de Harlay; le président de Lamoignon, fils de celui que nous venons de citer, et d'autres encore, étaient les visiteurs assidus de la petite colonie d'érudits, et la haute magistrature, qui s'est toujours honorée en France en cultivant les lettres, n'était pas moins disposée à favoriser de tout son pouvoir cette nouvelle école de science, destinée à ajouter une gloire de plus à la littérature française.

Parmi les seigneurs de la cour, le duc d'Aumont était fort des amis de l'abbaye. Après avoir servi avec distinction dans toutes les guerres du temps et été ambassadeur en Angleterre, le grand seigneur érudit aimait à assembler chez lui, comme le dit l'histoire de l'Académie des inscriptions, « l'élite des personnes savantes et curieuses. Sa grande politesse les y attirait avec joie, et sa magnificence leur fournissait tous les jours les antiques les plus rares pour exercer leur critique : son propre goût aidait à former celui des autres et donnait de l'émulation à tout le monde [1]. » Ces réunions étaient fort tenues en estime parmi les gens de lettres, et le noble hôte finit lui-même par avoir une place considérable dans la société savante de son temps. Il mourut membre de l'Académie des inscriptions.

Le duc de Chevreuse était lui aussi en rapports fréquents avec l'abbaye, dont il aimait fort les membres. Élevé par Port-Royal, il avait été naturellement mis en relation avec la société de Saint-Germain, et, bien

[1] *Histoire de l'Académie des inscriptions*, t. I, p. 335. « C'est un seigneur, dit Spanheim dans le *Récit de la cour de France*, qui a des biens considérables, un hôtel à Paris, des plus magnifiquement meublés qui s'y voient, et lequel, depuis quelques années en çà, quoique sans lettres ou savoir, se mit dans la curiosité de la recherche des antiquités romaines, ou plutôt dans la réputation de protéger ceux qui s'y adonnaient. Ce fut aussi à l'occasion d'un maître d'hôtel qu'il avait, curieux des médailles antiques et qui en avait un assez beau cabinet, que le duc établit une assemblée chez lui pour y discourir une fois la semaine sur de pareilles médailles et en tirer les usages ou les connaissances qui y auraient du rapport. » (*Relation de la cour de France*, p. 135.)

qu'ayant complétement changé d'opinion, il n'en était pas moins resté fort ami des habitants de l'abbaye. Mabillon était souvent visité par ce grand seigneur si aimable, à l'esprit cultivé et ouvert, dont Saint-Simon nous a laissé un si beau portrait. Il amenait avec lui son beau-frère, le duc de Beauvilliers, l'autre gendre de Colbert, et les religieux estimaient fort ces deux hommes de mérite, que leur rare union a rendus célèbres dans l'histoire des cours.

Il est inutile de répéter ce que nous avons dit déjà de la protection accordée libéralement par le Roi aux savants moines de l'abbaye, et, en général, aux érudits de l'époque. On a dit sur l'intelligente protection que ce prince sut avoir pour les lettres et les arts, tout ce qu'on peut en dire, et avec raison. Ce sera peut-être cependant ajouter quelque chose à cet éloge si rebattu que de dire que, malgré son peu d'instruction personnelle et son peu de goût pour l'histoire du passé, lorsqu'elle ne servait pas de thème à la louange de son règne, Louis XIV sut comprendre que les travaux de profonde érudition ajoutaient une gloire de plus à celles dont il avait su s'entourer. Il se faisait souvent entretenir des divers travaux auxquels se livraient les savants du moment. Lorsqu'on lui présentait quelqu'un de leurs ouvrages, il trouvait toujours un mot aimable à dire, qui, répété et commenté, n'était pas sans produire un grand effet. L'ardeur pour *faire* sa cour était si grande qu'elle portait à lire même les in-

folio des Bénédictins, lorsque le Roi leur faisait l'honneur de les parcourir. C'est ainsi que dom Félibien ayant été admis à l'honneur de lui offrir lui-même une histoire détaillée de la ville de Saint-Denis, voici, raconte l'*Histoire de la congrégation de Saint-Maur*, comment le modeste Bénédictin fut reçu par le puissant monarque : « Avant[1] que cet ouvrage fût rendu public, « dom Félibien, accompagné du prieur de Saint-Denis, « alla le présenter au Roi, et fut introduit dans le cabi- « net de Sa Majesté par le cardinal de Noailles. Après « que le prieur eut fait son compliment en peu de mots, « l'auteur présenta son livre, en suppliant le Roi de « l'agréer avec la même bonté qu'il avait autrefois « agréé divers ouvrages que M. Félibien, son père, « avait composés pour son service. Le Roi lut tout le « titre du livre, et témoigna quelque surprise de voir « dans l'estampe du frontispice que le corps de saint « Louis fût porté par son propre fils Philippe le Hardi. « Il parcourut les premières pages, et tombant sur le « plan de la ville de Saint-Denis : « — Voilà, dit-il, « une ville qui n'a pas laissé de nous coûter autrefois », « se souvenant des guerres civiles de 1652. Il feuilleta « encore quelque temps le livre et dit : « Voilà un bel « ouvrage » ; puis, le fermant, il dit au prieur de Saint- « Denis : — Mon Père, je vous remercie, priez bien « Dieu pour moi pendant ma vie et après ma mort.

[1] *Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin, p. 414.

« — Sire, répondit le prieur, tout le royaume est trop « intéressé à la conservation de Votre Majesté pour « y manquer.

« A la sortie du grand cabinet de Versailles, dom « Félibien et son prieur allèrent présenter l'ouvrage à « Mgr le Dauphin, à Mgr le duc de Bourgogne et à « Mgr le duc de Berry, son frère, qui le reçurent très- « favorablement. Après avoir fait leur présent à M. le « chancelier, ils allèrent à Saint-Cyr pour en offrir un « exemplaire à madame de Maintenon.

« Quelques jours après, dom Félibien alla, avec « dom Mabillon, à Saint-Germain en Laye, où il pré- « senta son Histoire au jeune roi d'Angleterre, « Jacques III, qui reçut ce présent avec des marques « de joie et d'estime. Il le présenta à M. le duc d'Or- « léans, qui lui promit de le lire.

« Huit jours après cette mémorable distribution, le « Roi, en voyant le cardinal de Noailles, lui dit : — Vrai- « ment, monsieur le cardinal, je ne croyais pas que « l'*Histoire de Saint-Denis* dût être si variée et si « agréable qu'elle est : j'en trouve la lecture fort atta- « chante. Il faut que le Père Félibien ait eu de bons « Mémoires, surtout pour ce qu'il rapporte de mon « règne, car je le trouve fort exact.

« Cet éloge ne fut pas plutôt sorti de la bouche du « Roi, que la nouvelle Histoire servit d'entretien à « toute la cour, qui s'en occupa plusieurs jours. En « conséquence, le débit du livre fut si rapide qu'en

« six semaines il s'en vendit plus de deux cents exem-
« plaires. N'oublions pas que le duc de Perth écrivit
« à dom Félibien, de la part du roi d'Angleterre, en
« ces termes : « Le Roi a bien feuilleté votre ouvrage,
« mon Père, depuis que vous l'avez donné à Sa Ma-
« jesté. Il en est charmé, et m'a ordonné de vous en
« bien remercier de sa part. »

Le Roi accordant ainsi sa protection aux modestes et laborieux érudits de l'abbaye de Saint-Germain, ils étaient naturellement fort bien vus de la cour, et les appuis ne leur y manquaient pas. Le Père de la Chaise, confesseur du Roi, était lui-même un érudit aimable et bienveillant, qui se plaisait à user de son influence en faveur de ses confrères. Divers ouvrages de pure érudition lui furent dédiés; il se connaissait beaucoup en médailles et était l'ami de Vaillant, membre comme lui de l'Académie des inscriptions, où il était estimé. Il employait son crédit, qui, du reste, a été fort exagéré, à aider les savants, sans cependant cesser d'être un ardent antijanséniste, et les éditeurs de saint Augustin le comptèrent parmi leurs adversaires. Son successeur, le Père Letellier, dont Saint-Simon a tracé un si noir portrait, fut également membre de l'Académie des inscriptions, et nul ne s'étonna de ce fait, ce qui prouve au moins qu'il n'était si ignorant, ni si volontairement grossier que Saint-Simon le dépeint. Au contraire, les Bénédictins eurent à se louer de lui, dans une circonstance difficile : il s'intéressa à la mise en

liberté du Père Gerberon, le fougueux janséniste qui quitta même un moment l'Ordre. On voit donc, par tout ce qui précède, que le travail ingrat de l'érudition et de la science n'était nullement dédaigné à la cour, et que la bienveillance royale suivait avec intérêt les travaux des ouvriers laborieux qui fouillaient ainsi le passé.

Nous n'avons pas encore parlé, à dessein, des relations de Bossuet avec la société de l'abbaye. Ces rapports furent trop fréquents et trop intimes pour ne pas mériter une place à part. Le grand évêque, qui passait pour un des premiers théologiens de son temps, genre de réputation qui a pâli pour lui dans la postérité devant celle d'écrivain et d'orateur, était, en effet, en communications suivies et pleines d'intimité avec le petit groupe d'érudits qui avait son centre à Saint-Germain des Prés. Il y allait souvent et encourageait du poids de toute son autorité les travaux des Bénédictins. Il se lia fort étroitement avec Mabillon, dont il mettait la science à profit; les travaux du moine érudit intéressaient beaucoup le prélat, dont le vaste esprit était ouvert à toutes les curiosités de l'intelligence. Cette illustre amitié, qui honore aussi bien Mabillon que Bossuet, est, du reste, facile à constater dans les aimables lettres que l'évêque de Meaux écrivait au religieux de Saint-Germain des Prés. C'est ainsi qu'en 1675 il lui écrit pour lui demander de venir prendre sa part des réunions d'érudits qu'il rassemblait

autour de lui pour étudier les questions relatives à la défense de l'authenticité des Saintes Écritures, réunions qu'il appelait gaiement son *Petit Concile*. La polémique que Bossuet, encore alors évêque de Condom, avait soutenue contre Richard Simon, dont les théories hasardeuses faisaient scandale, avait été la cause première de ces assemblées qui se maintinrent plusieurs années durant. Elles se composaient de savants prêtres ou laïques que Bossuet nommait en plaisantant ses rabbins : Thoynard, Renaudot, Caton de Court, Fleury, Fléchier, Cordemoy, le maréchal de Bellefonds, les deux frères de Veil ; plus tard, Fénelon et ses amis Beaumont et Langeron en faisaient partie. La place de Mabillon était toute marquée dans ce petit cénacle, d'où sortirent plusieurs des traités de Bossuet sur la Bible. Les réunions se tinrent d'abord à Saint-Germain, où les fonctions de précepteur du Dauphin retenaient Bossuet. Mabillon ayant été, en 1675, fort malade, et sa santé exigeant un repos qu'il ne pouvait ou ne voulait pas prendre à Paris, Bossuet obtint de ses supérieurs qu'il vînt passer quelque temps à Saint-Germain ; il le presse ainsi d'arriver au plus tôt :

« 23 mai 1675.

« J'ai[1] une joie extrême de ce que nous pourrons « vous tenir ici quelque temps. Je vous supplie de té-

[1] Bossuet, *Œuvres complètes*, édition de Versailles, t. XXXVII, p. 79.

« moigner à vos Pères l'obligation que je leur ai de « m'accorder cette grâce. Les Pères des Loges vous « recevront avec plaisir, vous y serez très-bien logé, « et en état de faire tout ce qui sera nécessaire pour « votre santé. Si vous avez besoin des médecins, nous « vous en donnerons de très-affectionnés, qui ne vous « importuneront pas et qui vous soulageront. Loin de « vous fatiguer l'esprit, nous songerons à vous divertir, « et votre divertissement fera notre utilité. Venez donc « quand il vous plaira, le plus tôt sera le meilleur. « Dites à M. de Cordemoy tout ce qui vous sera néces- « saire, on y donnera l'ordre qu'il faut.

« Je suis, de tout mon cœur, votre très-humble, etc. »

Lorsque, plus tard, Bossuet eut pris possession du siége de Meaux, Mabillon eut souvent l'occasion de le voir, pendant les fréquents séjours qu'il allait faire à l'abbaye bénédictine de cette ville, nommée l'abbaye de Saint-Faron. Il était toujours reçu à bras ouverts par le prélat. L'abbé Le Dieu raconte ainsi, dans son curieux journal, une de ces visites, rendue à Bossuet, qui était à sa maison de campagne de Germiny : « L'après-dînée[1], le Père Mabillon et le Père Ruinart le sont venus voir : il les a fort entretenus sur M. Simon et de son dessein de le réfuter ; il les a menés à la promenade dans le bois en carrosse et de Trilport ; ils s'en

[1] *Journal de l'abbé Le Dieu*, t. II, p. 293.

sont retournés à Meaux, à Saint-Faron, sur leurs chevaux. » Ce fut sans doute Bossuet qui mena Fénelon et Fléchier à l'abbaye de Saint-Germain, car nous verrons plus tard l'un et l'autre en rapport avec quelques-uns des plus savants moines de l'abbaye, et garder, malgré l'éloignement ou le soin de leur diocèse, un fidèle souvenir à ce foyer d'austères études.

Un autre prélat de haut rang, que nous n'avons fait que nommer tout à l'heure, mais qui tenait une trop grande place dans la vie de Mabillon pour qu'il ne nous soit pas comme imposé d'y revenir, l'archevêque de Reims, Le Tellier, fils du chancelier, était aussi parmi les amis les plus dévoués et les protecteurs les plus zélés de l'abbaye. Ce personnage considérable par sa position et son caractère est en même temps une des figures les plus caractéristiques du haut clergé à cette époque. Saint-Simon, qui ne lui pardonne pas d'être le fils d'un ministre, en a tracé un portrait très-peu favorable, dont la justice équitable de l'histoire ne peut admettre tous les traits. Sa hauteur était proverbiale à la cour, où l'on prétendait qu'il avait dit une fois qu'il ne concevait pas comment on pouvait être honnête homme si l'on n'avait pas 10,000 écus de rente. Sur quoi, Boileau, interrogé par lui sur l'honnêteté de quelqu'un, lui aurait répondu : « Monseigneur, il s'en « faut de 4,000 livres de rente pour qu'il soit hon- « nête homme. » De son côté, madame de Sévigné a consacré dans un de ses plus charmants récits l'humeur

peu accommodante du prélat. « L'archevêque de Reims[1] revenait hier, écrit-elle à sa fille, fort vite de Saint-Germain, comme un tourbillon. S'il croit être grand seigneur, ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre, tra tra tra ; ils rencontrent un homme à cheval : gare! gare! le pauvre homme veut se ranger, son cheval ne le veut pas; enfin le carrosse et les chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre et le cheval, passent par-dessus et si bien par-dessus, que le carrosse en fut versé et renversé : en même temps, l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais et le cocher et l'archevêque même se mettent à crier : — Arrête, arrête le coquin, qu'on lui donne cent coups. L'archevêque en racontant ceci disait : — Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles. » Mais ces travers ne l'empêchaient pas d'être administrateur consommé (Saint-Simon lui-même lui accorde ce mérite), habile à mettre les hommes en valeur, et d'avoir quelques-unes des qualités supérieures de son frère Louvois; il laissa dans son diocèse des traces durables de son passage. D'un naturel impérieux, aimant à être obéi, mais en même temps d'une intelligence peu commune, M. de Reims fit disparaître

[1] *Lettres de madame de Sévigné*, édition Hachette, t. II, p. 401.

autour de lui toutes les traces que les guerres civiles de la Ligue, puis de la Fronde, n'y avaient laissées qu'en trop grand nombre, et fut un des principaux prélats de son temps. S'il ne fut pas fidèle en tout à ce qu'on demande à un évêque, il sut, du moins, remplir avec éclat quelques-unes des principales fonctions de sa charge. Lors de la célèbre assemblée du clergé en 1682, l'ardeur des opinions gallicanes du prélat fut si vive que Bossuet eut de la peine à la modérer. Peu ami des Jésuites, avec qui il eut plusieurs démêlés où il déploya toute l'impérieuse vigueur de son caractère, et défenseur avoué des jansénistes dont les doctrines étroites convenaient à son esprit, l'archevêque de Reims était un des protecteurs les plus actifs et les plus zélés de Mabillon; il lui écrit souvent, soit pour lui demander des livres, soit pour lui annoncer l'envoi de quelques manuscrits qu'il le prie d'examiner. Fort amateur de beaux livres et de manuscrits, il en avait une précieuse collection, et excitait les érudits de Saint-Germain par ses encouragements.

Nous le verrons, pendant le voyage de Mabillon en Italie, en correspondance réglée avec celui-ci pour l'achat de livres précieux destinés à enrichir sa bibliothèque, qu'il laissa du reste à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Il semble avoir eu pour Mabillon une affection sincère; il s'occupait de ses affaires, de sa santé avec intérêt, et lui rendait les services qui étaient en son pouvoir. C'est ainsi qu'ayant rencontré dans

son diocèse deux jeunes gens portant son nom et qui désiraient entrer dans les Ordres, il lui en écrit avec un empressement aimable, mais en même temps avec un certain air de protection qui sent le grand seigneur assez convaincu de son importance :

« Reims, ce lundi 30 mars 1685.

« Je me sers de cette occasion [1] pour vous dire « qu'en tonsurant vendredi dernier plusieurs jeunes « gens de mon diocèse, j'en vis deux qui portent votre « nom. Je vous prie de me mander s'ils sont vos « parents, et à quel degré : s'ils vous appartiennent « et si vous les aimez comme on m'en a assuré, je « veux avoir soin de leur petite fortune. Je vous em- « brasse de tout mon cœur. »

Et quelques mois après il ajoute encore :

« J'ai reçu votre lettre du premier de ce mois; j'ai « depuis fait venir vos deux petits parents chez moi, « je les ai trouvés d'une bonne physionomie; le prin- « cipal de mon collége m'en a dit beaucoup de bien, « je vous promets que j'aurai soin de leur éducation. »

Chargé, pendant la minorité de son neveu l'abbé de Louvois, de l'administration de la Bibliothèque du Roi, l'archevêque de Reims signala son court passage

[1] *Correspondance des Bénédictins français.* Bibl. nat., fonds français, 17680, f°s 127, 128.

par l'impulsion qu'il sut donner à cette institution déjà si florissante. Grâce à lui, la Bibliothèque s'enrichit chaque jour davantage; il faisait acheter partout des livres et des manuscrits, et stimulait sans cesse le zèle de ceux qui étaient attachés à cette collection déjà célèbre dans l'Europe entière.

C'est une singulière figure que celle de cet évêque, homme de gouvernement, avec des défauts aussi saillants que ses qualités, qui semble plus fait pour gouverner les hommes que les consciences : il peut être considéré comme le type, que, grâce à Dieu, nous ne connaissons plus, de ces prélats grands seigneurs, qui justifiaient leur élévation non pas tant par leurs vertus sacerdotales que par l'utile emploi qu'ils savaient faire de leur autorité et de leur crédit pour le bien de l'Église qui leur était confiée.

Telle était alors la situation de la société de l'abbaye, ayant sa place marquée, et une place fort considérable, dans la société des érudits. Aussi tous les étrangers lettrés qui viennent à Paris ne manquent-ils pas de la visiter : il y en avait encore un grand nombre qui restaient fidèles aux traditions du moyen âge, et venaient faire un séjour à Paris en allant en Italie ou au retour. Certes les beaux temps de l'Université parisienne étaient loin, et l'on n'arrivait plus de tous les coins de l'Europe étudier à Paris, comme aux siècles passés. L'habitude n'était pas cependant tout à fait perdue, et presque tous les savants d'Europe y venaient au moins

une fois en leur vie. L'abbaye de Saint-Germain des Prés recevait leur visite; ils venaient y connaître les moines bénédictins, et se mettre par eux en rapport avec les savants de Paris.

Voici comment un Anglais, le docteur Lister, l'un des premiers naturalistes du temps, plus tard premier médecin de la reine Anne, raconte la visite qu'il fit à Mabillon. Ce récit, tiré du curieux voyage qu'il publia à son retour en Angleterre, nous a paru peindre à merveille la douceur et la gravité qui régnaient dans ce centre d'austères études.

« J'ai visité le chœur de l'abbaye de Saint-Germain « des Prés avec l'autel en bas[1]; j'avais déjà vu la même « disposition à Saint-Jean de Lyon : ces deux autels « sont des tables communes. J'étais accompagné par « M. l'abbé de Villiers, homme fort savant, qui a un « appartement à l'abbaye. Il me conduisit aussi à la « bibliothèque : ce sont deux grandes galeries bien « remplies. Au bout de l'une d'elles il y a un grand « cabinet pour les manuscrits. Ceux-ci occupent en « outre une grande armoire dans la bibliothèque, où les « plus anciens sont serrés avec plus de soin encore... « Étant à l'abbaye, j'allai voir à sa cellule le P. Ma- « billon, qui a si bien mérité de la république des lettres « par ses écrits, et surtout par son excellent traité de « diplomatique. Il me parut un homme du meilleur

[1] *Voyage de Lister à Paris. Société des bibliophiles.* Paris, 1875, p. 112.

« caractère et de la plus grande franchise, et il apprit « avec plaisir que notre catalogue de manuscrits anglais « marchait vite sous les presses d'Oxford. Il me parla « avec reconnaissance des facilités qu'on lui avait « données pour visiter [1] la bibliothèque Cottonéenne. « Ce fut avec beaucoup de peine qu'il apprit la mort « du docteur Bernard, et il me parut faire une estime « merveilleuse du docteur Gall, doyen d'York.

« Dans une autre conversation que j'eus avec le « P. Mabillon, car il était mon voisin, et j'allais sou- « vent le voir, comme je lui parlais de tout ce que « nous avions découvert de Palmyre, des écrits aux- « quels cela avait donné lieu et de ceux qu'on se pro- « posait encore d'imprimer à ce sujet, il me parut « regretter que tous ces traités, qui étaient de pure « matière d'érudition, fussent tous en anglais. Il crai- « gnait, me dit-il, qu'il n'en arrivât pour nous comme « pour la France, où, depuis qu'on en avait tant cultivé « la langue, on avait commencé à négliger le grec et le « latin.

« Il me montra quelques dessins au crayon rouge, « assez bien faits par des religieux de ses confrères, « l'un desquels était présent, d'anciens monuments qui « se voient sur la montagne de Framond, auprès de

[1] Le voyageur anglais commet ici une erreur. Mabillon, en effet, n'alla jamais en Angleterre; mais il était, comme on le verra plus loin, en rapports fréquents avec les savants de ce pays et avait, par leur moyen, communication ou copies des manuscrits conservés à Londres ou à Oxford. C'est à cela, sans doute, que Lister fait allusion.

« Salin, au milieu des Vosges, entre l'Alsace et la Lor-
« raine. Il y a là les ruines d'une ancienne ville. »

Les étrangers n'étaient pas, on le voit, moins bien reçus dans l'antique abbaye que les hôtes de chaque jour. Ils y trouvaient toujours un visage aimable et un accueil gracieux. La petite société d'érudits que nous avons essayé de faire connaître à nos lecteurs ne manquait donc ni d'animation ni d'activité. On y vivait uniquement occupé à l'étude des monuments de l'histoire, et cherchant à faire revivre les temps qui n'étaient plus. N'ayant qu'un public fort restreint, travaillant pour l'amour désintéressé de la science, ils portent dans leurs travaux une patience, une persévérance qui ne manquent pas de grandeur, et qui ont mérité le retour de faveur inattendu que leur a valu le goût si vif de nos jours pour l'étude des documents originaux. Car, il faut bien le dire, les noms de du Cange, de Baluze, de Mabillon et de leurs émules sont plus connus aujourd'hui qu'ils ne l'étaient alors que ces savants et hardis travailleurs accomplissaient en silence les œuvres d'érudition dont profitent nos générations moins capables de constance et de travail profond. Il semble, à voir ces rudes travailleurs qui accomplissent, soit à l'ombre du cloître, soit dans la vie privée, la plus simple et la plus obscure, de si colossales entreprises, qu'on ait, dans le domaine moral, un spectacle semblable à celui que les forêts de la Gaule germaine offraient lorsque la hache des moines bûcherons

de la règle de Saint-Benoit y ouvrait de nouvelles voies au christianisme et à la civilisation. A leur tour, les héritiers d'une antique renommée consumaient leur vie dans les ingrats labeurs de la recherche de nos origines, et défrichaient pour nous le passé, comme pour apprendre à des générations plus faibles à aller retremper là les fortes croyances religieuses et l'amour d'une patrie que tant de siècles ont formée.

Pas plus autrefois qu'aujourd'hui, rien n'est cependant incontesté en ce monde, et il ne faudrait pas croire que l'abbaye et ses hôtes n'eussent pas leurs adversaires. A chaque nouvel ouvrage publié par un Bénédictin, les contradictions s'élevaient, ainsi que les controverses. Parfois puériles, parfois, au contraire, fondées en raison, ces querelles littéraires ou historiques étaient une preuve de la vie et de l'activité qui circulaient dans les esprits. Chose singulière! l'un des érudits les moins disposés en faveur des travaux des Bénédictins était en même temps un des esprits les plus libres de son temps, l'Oratorien Richard Simon. Son nom est resté célèbre à cause de ses controverses avec Bossuet, qui le malmena si fort. C'était un esprit hardi et aventureux, qui ne ménageait rien. Sa science profonde, sa connaissance de l'hébreu, lui avaient en quelque sorte révélé une partie des difficultés de l'exégèse moderne, et il employait à les résoudre des solutions dont la hardiesse et la nouveauté faisaient scandale. Forcé de quitter l'Oratoire, et retiré en Normandie, il y mourut,

dit-on (le fait a été récemment contesté), du chagrin que lui causait la perte de ses papiers que, dans un moment d'inquiétude, il avait cru nécessaire de brûler. Chrétien convaincu et catholique non moins ferme, il entretenait de nombreuses relations avec les protestants et cherchait à tirer parti de leurs travaux. Cet érudit si original, et que son temps ne comprenait pas, était cependant, je ne sais pourquoi, un adversaire constant de l'abbaye de Saint-Germain, et quelques-unes de ses lettres sont pleines d'insinuations malveillantes plus ou moins fondées contre ces messieurs de Saint-Germain des Prés. Il porte contre eux, entre autres choses, l'accusation ridicule de chercher à gagner de l'argent en publiant les éditions des Pères plutôt qu'a rendre service à la religion et à la science. Il eut même maille à partir avec quelques-uns d'entre eux, et ses critiques ne respectaient personne lorsqu'il croyait avoir raison.

Mabillon n'eut cependant jamais aucun démêlé personnel avec Richard Simon, mais il prit une part active dans une autre controverse qui fit alors du bruit dans le monde des érudits. Il s'agissait du livre inimitable de l'Imitation de Jésus-Christ, dont l'auteur semble s'être enveloppé d'un mystère impénétrable pour le plus grand désespoir des érudits. Depuis longtemps les Augustins et les Bénédictins se disputaient l'honneur d'avoir eu l'auteur de ce livre qui semble tombé du ciel parmi les membres de leur Ordre.

Les uns l'attribuaient à Thomas à Kempis, les autres à un moine du nom de Gersen qui aurait vécu avant lui. Les prétentions des Bénédictins s'appuyaient sur des manuscrits qu'ils prétendaient antérieurs au temps où vivait Thomas à Kempis. La controverse durait depuis longtemps, et le fameux Gabriel Naudé y prit une part active pour combattre les prétentions de l'Ordre de Saint-Benoît. Mais les Bénédictins s'étaient bien défendus, et dans une assemblée tenue en 1671 devant l'archevêque de Paris et des érudits dignes de foi, ils avaient produit leurs manuscrits qui avaient été reconnus plus anciens que ceux que l'on connaissait jusqu'ici. En foi de quoi un procès-verbal avait été dressé et signé par les noms qui inspiraient alors le plus de confiance, tels que ceux de Baluze, Vion d'Hérouval, Cotelier, Faure, Valois et Lecointe. Se fondant sur ces autorités, un Bénédictin, dom Delfau, publia une nouvelle édition de ce livre fameux, en y joignant une dissertation pour l'attribuer à Jean Gersen. Aussitôt les défenseurs de Thomas à Kempis protestèrent et firent paraître une vive attaque intitulée dans un latin un peu barbare *Vindices Kempenses*. Cette fois Mabillon dut descendre dans l'arène. Il rédigea un mémoire intitulé *Animadversiones in vindices Kempenses,* où il défendait vivement l'authenticité des manuscrits sur lesquel les Bénédictins fondaient leurs prétentions. Mais même dans ces débats d'érudition qui ont le don d'émouvoir si fort la bile des écrivains, sa douceur et sa

charité accoutumées ne se démentirent pas. Il commence ainsi[1] : « Je n'ai point le dessein de renouveler « ces discussions qui ne mettent pas la vérité dans son « jour et n'excitent pas la charité, et j'aimerais mieux « céder le droit et l'honneur d'un si admirable ouvrage « que d'en réclamer l'auteur pour notre Ordre avec une « obstination qui porterait la moindre atteinte à la « charité chrétienne... » C'était défendre sa cause en vrai disciple de l'Imitation. Les arguments de Mabillon, bien qu'ils parussent alors concluants, ne terminèrent point le procès : et ses adversaires ne se tinrent pas pour battus. Nous le verrons, dans ses voyages en Allemagne et en Italie, toujours à la recherche de manuscrits qui puissent appuyer sa cause. Mais il n'a pu gagner son procès : malgré une seconde assemblée tenue en 1687, où il semble que la cause de Jean Gersen soit décidément gagnée et tranchée en sa faveur par les plus grands noms de l'érudition française au dix-septième siècle[2], l'incertitude dura toujours. Depuis lors l'existence même de Gersen a été contestée, puis affirmée de nouveau. L'ancienneté des manuscrits, sur laquelle se fondaient les Bénédictins, a été également mise en doute, et enfin reconnue fausse par les plus habiles savants de notre siècle. Grâce à Dieu, l'auteur du livre *De Imita-*

[1] Mabillon, *Œuvres posthumes*, t. I, p. 55.

[2] Antoine Faure, Sainte-Beuve, Vion d'Hérouval, Cousin, du Cange, Eusèbe Renaudot, Baluze, J. Hardouin, J. d'Herbelot, Châtelain, Noël Alexandre, Ellie Dupin, François Delaunay, Caillé du Fourny, Emery Bigot, Bulteau, Oudin, Clément, Chamillard

tione Christi est plus inconnu que jamais. Je dis grâce à Dieu, parce que le mystère même qui entoure l'origine de cet ouvrage, où tour à tour toutes les générations viennent chercher des consolations et des leçons, donne un charme de plus à cette voix inconnue, qui semble sortir du fond mystérieux du sanctuaire. Le jour où l'on saurait quel est l'auteur de ce livre unique en son genre, la science y gagnerait peu, et la singulière puissance de persuasion qu'il a sur les esprits les plus divers en serait peut-être diminuée. Il semble que plus tard, lorsque les années eurent calmé les premières ardeurs de l'érudit, Mabillon ait lui-même compris l'inanité de ces revendications à l'égard d'un livre qui ne parle que d'oubli de soi-même et d'humilité[1]. « Je « ne cherche point, écrivait-il, d'occasion d'écrire tou- « chant le livre de l'Imitation; au contraire, je les fuis « toutes, n'y ayant sur cette matière que trop de livres « qu'on ne lira jamais. »

Les controverses de toute nature n'étaient donc pas plus rares alors entre les savants qu'elles ne le sont de nos jours. Comme la science était moins développée et moins sûre d'elle-même, les contestations littéraires ou scientifiques étaient peut-être, au contraire, plus fréquentes et plus passionnées; on mettait au jour les plus bizarres théories et parfois les doutes les plus étranges. Le Père Hardouin, homme, du reste, de beaucoup

[1] *Mabillon*, par Chavin de Malan, p. 305.

d'esprit et de savoir, qu'un de ses biographes appelle un prodige d'érudition, mais le plus paradoxal des savants modernes, n'allait-il pas jusqu'à prétendre que toute la littérature classique était fausse, et l'œuvre des moines du moyen age? Cette singulière incrédulité qui touchait à la déraison lui attira plus d'une rebuffade. A sa mort, le savant Jacob Vernet, professeur à Genève, et en relation avec tous les savants d'Europe, fit sur lui cette épitaphe :

IN[1] EXPECTATIONE JUDICII
HIC JACET
HOMINUM PARADOXOTATUS
NATIONE GALLUS, RELIGIONE JESUITA
DOCTE FEBRICITANS
CREDULITATE PUER
AUDACIA JUVENIS
DELIRIIS SENEX
VERBUM DICAM : HIC JACET HARDUINUS.

Boileau disait plaisamment en parlant du septicisme du bon Père, qui attribuait Virgile et Horace à des

[1] Ici repose
Dans l'attente du jugement
De tous les hommes le plus paradoxal,
Français de nation, Jésuite en religion,
Déraisonnant doctement,
Enfant par la crédulité,
Jeune homme par la hardiesse,
Vieillard par le radotage.
Je le nommerai : ici repose Hardouin.

moines du moyen âge : « Je ne sais ce qui en est de « ce système ; mais quoique je n'aime pas les moines, « je n'aurais pas été fâché de vivre avec Frère Horace « et dom Virgile. »

D'autres, sans aller aussi loin, niaient la possibilité de distinguer l'authenticité des documents et ruinaient par la base toute science du passé, en déclarant apocryphes la plupart des vieilles chartes et des anciennes chroniques. Quelques-uns, au contraire, prétendaient déterminer à leur guise les règles nécessaires pour discerner le vrai du faux. Les continuateurs des Bollandistes avaient sur ce sujet leurs théories, différentes de celles des Bénédictins : le plus célèbre d'entre eux, le Père Papebrock, venait même d'essayer de les formuler dans une des préfaces des *Acta Sanctorum,* dont il poursuivait sans faiblir le gigantesque labeur. Sans aller aussi loin que son paradoxal confrère, il n'en attaquait pas moins vivement l'authenticité de nombre de chartes tenues jusqu'alors pour véridiques. L'amour de la vérité historique lui faisant ainsi dépasser les bornes d'une saine critique. Enfin, comme il arrive toujours lorsqu'une science prend un développement inattendu, partout dans l'étude des documents se faisait sentir le besoin d'une méthode sûre et fixe, qui établît les principes incontestables et servît de guide dans le discernement si délicat de l'authenticité des pièces.

Les Bénédictins s'étaient tenus pendant quelque temps en dehors de ces controverses, où ils sem-

blaient cependant destinés à prendre place par leurs travaux et leur savoir. Un incident les força en effet bientôt à entrer dans la lice. Le Père Papebrock attaqua, dans son *Traité de Diplomatique*, l'authenticité des chartes conservées au monastère de Saint-Denis. Les diplômes de l'abbaye bénédictine remontaient à l'époque mérovingienne, nul jusqu'alors ne les avait contestés, et ils formaient les plus anciens titres de l'Ordre de Saint-Benoît. On juge de l'émoi et de l'indignation des religieux. Il fallait venger l'honneur de l'Ordre attaqué. Mais avec un coup d'œil de véritables savants, les rudes travailleurs de l'abbaye de Saint-Germain jugèrent que la meilleure manière de défendre la valeur des documents attaqués était, non pas tant de justifier leur authenticité propre, que de poser des règles sûres et incontestables, qui servissent comme de pierre de touche pour distinguer le vrai du faux. C'était comprendre dignement leur mission, et s'élever d'un intérêt particulier de leur Ordre à l'intérêt général de la science. Cette tâche si difficile de poser des règles et d'établir les principes de la diplomatique, Mabillon, malgré sa modestie, se crut en état de l'accomplir, et avec une simplicité parfaite, il se mit à l'œuvre. Bien que sa santé, constamment mauvaise, l'obligeât parfois à interrompre tout travail, malgré les fréquents voyages littéraires que ses supérieurs l'envoyaient faire tantôt en Flandre, tantôt en Alsace ou en Normandie; enfin, malgré ses autres œuvres déjà

si considérables, — collaboration active au *Spicilegium* de Luc d'Achery, publication des *Analecta,* travaux nécessaires pour la continuation des *Actes des Saints* et la préparation de la collection plus importante encore des *Annales de l'Ordre de Saint-Benoît,* — le moine bénédictin trouva le loisir de composer un *Traité sur l'art de distinguer l'authenticité des documents,* et ce traité fut son chef-d'œuvre. Voici avec quelle tranquillité il en annonce la composition à un des jeunes religieux de l'Ordre, qui s'était consacré à lui, et qui devait plus tard remplacer Michel Germain dans sa place de disciple confident : « Il y a déjà quelques jours « que j'ai reçu votre lettre du 21 avril, écrit Mabillon « à dom Ruinart, le 25 mai 1679 [1]; je vous suis bien « obligé du soin que vous prenez de ma santé; elle « est toujours un peu languissante, mais un peu meil- « leure que par le passé... Je commence l'impression « de notre deuxième partie (des *Actes des Saints*); le dé- « faut de papier nous a fait différer plus de deux mois. « Je travaille à une dissertation touchant les chartes, « pour distinguer les véritables d'avec les fausses. Le « Père Papebrogue (*sic*), qui en a donné connexture, « m'a donné sujet de réfuter les règles qu'il avance, « que je trouve fausses. »

Dès qu'on sut, dans la société de l'abbaye, que Mabillon préparait un ouvrage destiné à poser les

[1] Mabillon, *Correspondance.* Bibl. nat., fonds français, 19049, f° 416.

principes de la diplomatique, chacun s'efforça de l'aider dans sa difficile entreprise. Claude Estiennot, qui, avec son infatigable activité, avait parcouru presque toutes les archives de la France, se mit à ses ordres et lui prêta l'appui de sa longue expérience. Vion d'Hérouval lui permit, avec sa libéralité ordinaire, de puiser dans sa collection de documents ecclésiastiques : Baluze lui communiqua ses remarques et ses notes ; le président de Harlay prêta des manuscrits qui sortaient de son riche cabinet. Nous parlerons tout à l'heure du zèle que mit du Cange à aider son disciple et son émule. Enfin, rien ne fut négligé pour mettre Mabillon en pleine possession de son sujet et lui permettre de se tirer à son honneur de cette tentative, qui paraissait singulièrement hasardeuse. On peut juger de l'ardeur que mettait Michel Germain à aider son maître et son ami. Il l'accompagna dans les courses qu'il dut faire successivement en Lorraine, en Champagne et dans les provinces voisines, afin de recueillir des documents, comparer les pièces originales aux copies, et s'armer pour ainsi dire de toutes pièces. Enfin, en 1681, parut chez la veuve Billaine, au Palais-Royal, un magnifique volume in-folio, de 635 pages, orné d'un gracieux frontispice et de nombreuses planches gravées, intitulé : « *De re diplomatica,* par dom Jean Mabillon, prêtre et moine de l'Ordre de Saint-Benoît. »

L'apparition de ce traité doctrinal d'une science

aussi délicate, qui n'était encore qu'à ces commencements, fut un véritable événement dans le monde savant, non-seulement de Paris ou de la France, mais de l'Europe entière.

La diplomatique est l'art de distinguer les vieilles chartes, de juger sainement les anciens titres, comme Mabillon le disait en débutant, de reconnaître les pièces véritables et authentiques de celles qui sont fausses et falsifiées[1]. Le livre de Mabillon était un traité complet de tout ce qui regardait cette science encore mal définie, que sa complexité même rendait plus difficile à éclaircir. Tout ce qui concernait l'antiquité, la matière, l'écriture des diplômes, les sceaux, les dates, enfin tout ce qui pouvait aider à se reconnaître dans les documents écrits, que nous ont laissés les anciens âges, y était exposé avec clarté et méthode. L'ouvrage était conçu avec ordre et simplicité, imprimé avec soin, et revu avec une vigilance d'érudit. Fidèle à sa modération habituelle, Mabillon commençait ainsi sa préface : « Deux choses nous ont poussé à écrire ce livre : « d'un côté l'utilité de cette science nouvelle, et de « l'autre la nécessité d'une défense... Dans la rédac- « tion de ce travail, nous avons eu grand besoin de la « prudence chrétienne pour ne pas manquer à la cha-

[1] M. Léon Gautier définit ainsi avec plus de largeur la science de la diplomatique : « C'est, dit-il, la science qui a pour objet non-seulement la critique des anciens titres, mais leur connaissance approfondie. » (*Quelques mots sur la paléographie et la diplomatique*, p. 64.)

« rité, tout en soutenant chaleureusement la vérité... « En réfutant les objections que nous ont faites des « adversaires irrités, nous nous sommes efforcé à la « fois de ne point aller trop loin dans la réplique et « de dire toute la vérité... Si nous avons manqué à « la charité chrétienne, nous l'avons fait à notre insu, « et nous prions le lecteur de nous le pardonner. « Qu'il se souvienne, ajoute-t-il encore plus loin, que « s'il est plus difficile de défendre que d'accuser, à « plus forte raison est-il plus facile de causer des bles- « sures que de les guérir. » A la fin de cette préface tout entière rédigée avec une spirituelle bonhomie qui contraste avec la pompe majestueuse du latin, Mabillon rend un public hommage de reconnaissance à du Cange, qui avait aidé cette œuvre comme si elle eût été sienne, de ses conseils et de ses exhortations, « en triomphant même parfois de ma résistance ».

Comme tous les livres qui répondent à un besoin, et qui paraissent à leur moment, la *Diplomatique* fut reçue avec admiration et reconnaissance par tous les savants du dix-septième siècle. Écrit en latin comme les ouvrages d'érudition du temps, il fut vite connu dans toutes les villes d'Europe où il y avait des érudits, et il n'en manquait pas alors. De toutes parts, il s'éleva un murmure de reconnaissance et d'admiration pour cette œuvre vraiment magistrale, qui partait ainsi d'un des foyers les plus connus de la science européenne. C'était pour la France une gloire de plus, qui la faisait

rester vraiment à la tête des nations, par le savoir comme par les armes. Aussi la joie des amis de Mabillon fut-elle vive, en le voyant d'un coup passer maître dans la science, et, dans son naïf orgueil, le fidèle Michel Germain put-il écrire en parlant des études d'érudition : « Nous avons d'habiles gens en ce genre d'études, qui feront la loi aux étrangers aussi bien sur cet article que sur les autres. » C'était, en effet, un honneur tout particulier pour la France et pour les Bénédictins, d'avoir ainsi été les premiers à donner, pour ainsi dire, le code des règles à suivre dans la connaissance des documents. Le livre était dédié à Colbert, comme par un secret instinct que c'était une de ces œuvres qui font honneur à la grandeur d'un pays. Le ministre sentit si bien le service rendu par le moine savant à l'érudition française, qu'il voulut lui faire donner par le Roi une pension de 2,000 livres. Le moine refusa obstinément, disant que rien ne lui manquait dans son monastère, et qu'il espérait qu'on y aurait toujours assez de charité pour satisfaire tous ses besoins. « Que penserait-on de moi, disait-il, si pauvre, et né de parents pauvres, j'étais venu dans le cloître y chercher ce que le siècle ne m'eût jamais donné? »

Mabillon gardait, en effet, dans le succès de son travail la modestie et la douceur qui sont comme la marque propre de son caractère. Aussitôt une œuvre faite pour la plus grande gloire de Dieu, il rentrait dans le silence et l'ombre de son cloître. S'il travail-

lait, c'était pour accomplir sa mission, et il ne demandait aucune récompense personnelle.

Une des rares critiques qui s'élevèrent au moment de la publication de sa *Diplomatique* partit du savant mais hargneux Adrien de Valois. Il se prétendit attaqué par Mabillon et cria à l'ingratitude. Michel Germain, qui avait aidé son maître dans l'ouvrage attaqué, et qui, sous la robe du moine, gardait toute la vivacité querelleuse du paysan picard, voulait se défendre; mais Mabillon ne lui en donna nullement licence : « Il est plus à propos, dit-il, que Dieu per-« mette qu'il nous arrive de petites humiliations pour « contre-balancer les louanges que les hommes nous « prodiguent. » Toutefois le bon religieux ne put se tenir, et il épancha toute son indignation dans une scène très-vive qu'il alla faire au contradicteur de son maître. Voici du moins comment le coupable se plaint lui-même à Luc d'Achery de la véhémence de Michel Germain. La lettre est amusante et peint à merveille, et la vivacité du défenseur de Mabillon, et la mauvaise humeur d'Adrien de Valois, dont l'emportement et l'exagération sont manifestes :

« 27 novembre 1684.

« Vous [1] ne savez pas peut-être ce qui s'est passé « avec dom Mabillon, dom Germain et moi, ou si vous

[1] *Correspondance des Bénédictins français*. Bibl. nat., fonds français, 17681, f° 130.

« le savez, je ne doute pas qu'on ne vous ait déguisé « la vérité. Il est bon que je vous informe du fait suc- « cinctement. Après toutes les peines que j'ai prises à « voir et corriger patiemment leurs ouvrages, après « les bontés que j'ai eues de leur communiquer et « donner même mes observations durant plusieurs « années, pour récompense, ils se sont avisés tous « deux d'écrire contre moi. Le plus jeune et le plus « hardi a commencé le premier dans son livre : *De « Palatiis regum Francorum;* il a cherché de gaieté « de cœur à me reprendre partout où il a cru le pou- « voir faire. Dom Mabillon a suivi tôt après, et sachant « de moi que j'avais répondu au P. Chifflet et que « j'allais faire imprimer ma réponse, il m'a prévenu « de dessein formé, faisant imprimer une dissertation « sur les années de Dagobert Ier dans le troisième tome « des *Analecta*, comme s'il avait voulu se rendre le « principal auteur de mon observation touchant les « années du règne de Dagobert; et afin de me choquer « davantage, il s'est éloigné de mes sentiments et a « combattu mes opinions et ma doctrine autant qu'il « a pu. Étant attaqué par ces deux que je croyais mes « amis, et qui sans doute les devaient bien être, j'ai « été obligé de me défendre contre eux. Dom Germain, « ayant appris que j'écrirais, me vint voir un peu « devant son voyage d'Allemagne, et me demanda « chaudement s'il était vrai ce qu'on disait que j'écri- « vais contre lui. Je lui répondis franchement que

« oui, et qu'il fallait bien que je me défendisse, et « que je l'avais déjà dit à quelques-uns de mes amis. « Alors, se levant surpris, tendant les bras, et fermant « les poings comme s'il m'eût voulu battre, il me dit « d'une voix émue : *Si vous le faites, nous vous per-* « *drons*, et dans la même conversation, il me répéta « plus de douze fois ces mots : *Nous vous perdrons*. Il « m'en ajouta plusieurs autres très-désobligeants, mais « très-ridicules, que j'omets ici. Et il me parut que « D. J. Mabillon l'avait envoyé comme le plus jeune « et le plus emporté des deux, afin qu'il me fît la « prière qu'il n'avait osé me faire lui-même, et qu'il « tachât de m'intimider et de m'empêcher d'écrire. « Aussi dom Mabillon ne me vint point voir ni dire « adieu devant son voyage, comme il se pratique entre « amis. Dom Germain, après son retour, me rendit une « visite, et ensuite dom Mabillon, deux fois. Mais nos « entretiens ne furent que des choses vues et apprises « en Allemagne. Quelques mois après, ma défense « *contra Germanum* a paru, et un chapitre sur dom « Mabillon, où j'ai tâché de garder toute la modéra- « tion possible; mais il a bien fallu me défendre sans « aversion, en patience, et sans blesser la charité chré- « tienne. S'il y a faute, elle est toute de la part des « agresseurs. Je vous en fais juge, mon Révérend Père, « et je vous envoie mon fils pour apprendre des nou- « velles de votre santé, et pour vous témoigner le « regret que j'ai que ce malheureux incident ait causé

« une si longue interruption de nos conversations...
« Je ne laisserai pas de conserver tout entière l'an-
« cienne amitié que j'ai pour vous, et d'autant plus
« que depuis tant d'années elle n'a jamais été ébranlée
« par aucune faute de l'un ni de l'autre de nous deux. »

Au contraire, le Père Papebrock, dont les principes de critique avaient été directement contredits par l'ouvrage de Mabillon, donna, à propos de la *Diplomatique,* un de ces exemples de sincérité et d'amour du vrai qui sont rares en tout temps et chez tous, mais plus encore peut-être chez les savants, dont les convictions sont d'autant plus fortes qu'elles sont plus raisonnées. Dans son livre, Mabillon avait attaqué et contredit sans ménagements le P. Papebrock et l'avait à peu près convaincu d'erreur. Loin de se montrer irrité, le savant Jésuite lut l'attaque, en pesa la valeur, s'avoua vaincu. Et, sans tarder, il écrivit cette lettre, véritable modèle de candeur et de bonne grâce à reconnaître son erreur, qui fait honneur à celui qui l'a écrite, et comme chrétien, et comme savant :

« Je [1] vous avoue que je n'ai plus d'autre satisfaction
« d'avoir écrit sur cette matière que celle de vous avoir
« donné occasion de composer un ouvrage aussi accom-
« pli. Il est vrai que j'ai senti d'abord quelque peine
« en lisant votre livre, où je me suis vu réfuté d'une
« manière à ne pas répondre; mais enfin l'utilité et la

[1] Ruinart, p. 85.

« beauté d'un ouvrage si précieux ont bientôt surmonté « ma faiblesse, et pénétré de joie d'y voir la vérité dans « son plus beau jour, j'ai invité mon compagnon à « venir prendre part à l'admiration dont je me suis « trouvé rempli. C'est pourquoi ne faites pas difficulté « toutes les fois que vous en aurez occasion de dire « publiquement que je suis complétement de votre « avis. *Tu porro, quoties res tulerit, audacter testare quam « totus in tuam sententiam iverim.* Aimez-moi, je vous « prie ; *je ne suis pas un savant, mais je désire m'instruire.*»

La réponse de Mabillon n'est pas moins remarquable, et l'on ne sait vraiment qui des deux est le plus digne d'admiration [1]. « A mon retour d'Allemagne, « écrit-il à Papebrock, on m'a remis la lettre dans « laquelle vous exposez votre sentiment sur mon « ouvrage. Je ne puis me lasser d'admirer une si « grande modestie jointe à une érudition si profonde. « Je n'en connais pas d'exemple aussi illustre. Quel « est, en effet, le savant qui, vaincu dans la discussion, « a jamais eu le courage de l'avouer et de proclamer « publiquement sa défaite? Vous le faites au delà de « tout ce qu'on peut dire, et il ne vous suffit pas d'être « le premier par la science, vous voulez l'être encore « par la modestie. Mais loin de moi de m'enorgueillir « de mon succès : je préférerais être l'auteur de cette « lettre si humble plutôt que de concevoir une vaine

[1] Mabillon, *Œuvres posthumes*, t. I, p. 460.

« gloire pour mon ouvrage. Priez Dieu qu'il m'ac-
« corde, à moi qui cherche à vous imiter dans la
« science, d'être digne de vous suivre aussi dans les
« voies de l'humilité chrétienne. »

Lorsque parut l'ouvrage sur la *Diplomatique*, l'admiration fut universelle, et tous les savants approuvèrent une œuvre qui venait en quelque sorte à point pour émanciper complétement une science qui grandissait chaque jour. Nous verrons que plus tard les contradictions s'élevèrent, et que la valeur du livre fut contestée. Nous n'avons nulle autorité pour trancher la question; nous renvoyons les lecteurs qui voudraient s'édifier sur ce sujet aux savants travaux contemporains, qui établissent victorieusement l'inébranlable solidité des principes posés par Mabillon. Rien ne serait plus ridicule de notre part que de nous essayer à parler d'une matière sur laquelle nous avouons une absolue incompétence. Aussi nous contenterons-nous de mettre sous les yeux des lecteurs le jugement qu'en ont porté deux des érudits les plus éminents de notre époque. L'un est tiré d'un ouvrage de M. Léopold Delisle, l'autre est dû à la plume de M. Léon Gautier[1]. « Le plus illustre des disciples de
« Luc d'Achery augmenta singulièrement les collec-
« tions de son maître; il s'appliqua avant tout à dissiper
« les ténèbres qui enveloppaient les documents de

[1] *Cabinet des manuscrits*, par M. Léopold Delisle, 1874, t. II, p. 63.

« l'histoire du moyen âge, et, dans son immortel « traité *De re diplomatica,* il posa les règles qui ont « résisté aux plus vives attaques, et dont la vérité a été « confirmée par les travaux plus modernes. »

De son côté, M. Léon Gautier exprime en ces termes son admiration pour l'œuvre de Mabillon : « C'est le « livre [1], dit-il, qui a créé la science diplomatique, « et peu de sciences ont eu le bonheur d'être tout « d'abord formulées avec cette supériorité. Mais ce « chef-d'œuvre a le grand défaut pour notre temps « d'être écrit en latin : les Français ne lisent plus le « latin. »

« Grâce[2] au génie de Mabillon, dit également un « des jeunes savants les plus distingués de notre école « moderne d'érudition, la diplomatique n'eut presque « pas de tâtonnements et d'essais : cette science débu- « tait par un chef-d'œuvre. »

Après ces appréciations venant de juges si sûrs et si autorisés, nous sommes en droit de dire que le chef-d'œuvre de Mabillon est une des gloires du siècle de Louis XIV, et que ce n'est pas une des moindres singularités de ce temps, que de voir ainsi sortir de la plume d'un humble moine vivant en dehors de toute la pompe et de la grandeur du temps, un de ses monuments littéraires les plus durables. Ce n'est pas aussi

[1] *Quelques mots sur l'étude de la paléographie et de la diplomatique.* Paris, 1864, p. 76.

[2] *Le Contemporain,* 1er février 1878. Article de M. E. Babelon *Une querelle scientifique entre Jésuites et Bénédictins.*

sans émotion qu'à la fin de ce livre si spécial et qui ne s'adresse qu'à un nombre restreint de lecteurs, on voit le religieux bénédictin finir son œuvre par cette espèce de cri de guerre lancé, sans que peut-être il s'en doutât, aux siècles d'incrédulité qui allaient venir : « *Christus* « *veritas esto principium atque finis.* » — Que le Christ, la vérité, soit le commencement et la fin. — C'était, en effet, avoir rendu un immense service, non-seulement à la science pure, mais à la vérité religieuse, que d'avoir justifié et mis au-dessus de toute atteinte du scepticisme ces innombrables documents où l'histoire civile et l'histoire religieuse sont pour ainsi dire enlacées et solidaires. Permettre ainsi d'établir sur une base solide tout le passé de notre histoire, ce n'était pas seulement venger la vérité historique des attaques qu'elle avait subies, c'était aussi permettre aux défenseurs de la foi d'aller y chercher les meilleures armes pour sa défense. Car montrer ce que l'Église a été pour notre monde moderne, n'est-ce pas faire comme le commentaire vivant de sa doctrine? Et pour donner à l'exclamation de Mabillon un sens qu'il ne soupçonnait pas, ne peut-on pas dire que dans toutes les branches des arts modernes, aussi bien dans les lettres que dans les arts, dans les sciences que dans l'érudition, on voit la foi, au début de la route, amenant les esprits aux sources pures de la vérité? Un jour viendra où, le savoir ayant dissipé toutes les ombres, tout cœur sincère sera forcé de le reconnaître et de re-

venir à Celui qui a été notre commencement et doit aussi être notre fin.

La publication de la *Diplomatique* acheva de faire passer Mabillon au nombre des premiers érudits de France. Les personnages les plus considérables du royaume se plurent à lui témoigner publiquement l'estime que leur inspiraient et sa personne et son talent. L'archevêque de Reims, dont nous avons déjà parlé, tout fier d'avoir été le protecteur d'un homme aussi remarquable, redoubla d'égards et de prévenances. Bossuet se lia plus intimement avec lui, et le traita avec une sorte de considération respectueuse, comme un homme sur l'autorité duquel il était bon de s'appuyer. Fénelon, encore simple abbé, ne lui était pas moins attaché. Leurs relations étaient même assez fréquentes, si nous en croyons le charmant billet où il remercie Mabillon des félicitations qu'il lui avait adressées le jour où le Roi l'avait nommé à l'archevêché de Cambrai :

« Quoique les compliments ordinaires aient peu de « solidité [1], il y en a de sincères que je suis ravi de « recevoir. Les marques d'une amitié telle que la vôtre, « mon Révérend Père, me donnent une sensible joie. « Puisque vous m'aimez toujours, continuez, je vous « en conjure, à m'en donner la preuve la plus essen- « tielle qui est de vous souvenir de moi devant Dieu. « Demandez-lui que je n'aie dans l'usage des biens de

[1] *Vie de Mabillon*, par Chavin de Malan, p. 285.

« l'Église d'autre règle que la charité et l'intérêt de « l'Église elle-même. J'honore de tout mon cœur l'Or- « dre de Saint-Benoît et votre congrégation qui en est « la partie la plus vénérable. Me refuseriez-vous, mon « cher Père, d'être là-dessus ma caution ? Ne craignez « point de répondre pour moi : si j'étais libre d'aller à « Paris, j'aurais déjà été chez le Père Général pour « vous témoigner à l'un et à l'autre combien je suis « dans ces sentiments... » Peu de semaines après, Fénelon écrit de nouveau à Mabillon, qui avait sans doute profité de la correspondance pour lui donner quelques avis : « Vous ne sauriez [1], mon Révérend Père, me par- « ler avec trop de liberté et de confiance ; je suis charmé « de voir dans vos lettres votre amour pour l'Église « et votre amitié pour moi. Le Roi a voulu absolu- « ment que je conservasse le titre de précepteur des « princes pour diriger leurs études, pour conserver « leur confiance, et pour ne rien déranger par rapport « aux gens de mérite qui y sont appliqués de concert « avec moi, et qui ne seraient pas de même avec un « autre. Je résiderai neuf mois à Cambrai, et je don- « nerai trois mois en divers petits voyages à ma fonc- « tion de précepteur. C'est obéir au Roi, et n'user pas « de toute la liberté que le concile de Trente me « pourrait donner. Encore même n'est-ce pas pour « toujours. M. le duc de Bourgogne a treize ans. Voilà,

[1] *Correspondance des Bénédictins français.* Bibl. nat., fonds français, 17679, f° 80.

« mon cher Père, un compte que je vous rends avec « confiance. Priez pour moi, et aimez toujours l'homme « du monde qui est avec le plus de vénération votre « très-humble et très-obéissant serviteur. »

Plus tard, lors de l'affaire du quiétisme, l'archevêque de Cambrai n'eut pas à se louer des Bénédictins de Rome, qui se montrèrent assez ardents contre son livre; mais il n'en continua pas moins à rester en correspondance avec dom Lamy et en rapports affectueux avec Mabillon. Lorsque celui-ci écrivit la préface du septième volume des *Œuvres de saint Augustin,* qui fut vivement attaquée comme trop favorable aux jansénistes et aux gallicans, Fénelon la blâma ouvertement et en fit une sévère critique. Mais la bonne foi parfaite et l'entière soumission du moine érudit ne furent pas seulement mises en question, et leurs rapports, quoique devenus, par la force des choses, plus éloignés, n'en furent pas altérés. Car ce serait faire injure à ce caractère empreint d'une si douce austérité, que de laisser dans l'ombre la piété du moine pour ne parler que de la science de l'érudit.

Les immenses travaux de Mabillon, dont nous ne faisons même pas l'énumération complète, ses relations forcées avec les savants et les prélats les plus distingués du temps, n'interrompaient pas, en effet, un jour l'accomplissement le plus complet et le plus minutieux d'une règle dont chacun connaît la rigueur. Jamais il ne se faisait dispenser lui-même d'un

office, et chaque fois que ses supérieurs ne l'en avaient pas spécialement déchargé à cause de ses travaux, on voyait le Père Mabillon au chœur, à sa place, chantant les louanges de Dieu dans l'antique abbaye où tant de générations avait prié, perdu dans la foule de ses confrères dont rien ne pouvait le faire distinguer, sinon peut-être l'ardeur modeste de sa piété. Partout, au réfectoire, à la récréation, comme à l'étude dans sa cellule, il portait un visage aimable et égal. Se dérobant, autant qu'il le pouvait, aux marques d'estime, sans affectation comme sans impatience, il n'était vif que sur un point, sur l'observation absolue des moindres détails de la règle. « On ne lui a « jamais entendu dire, — rapporte son biographe, et « tous les Mémoires du temps sont d'accord sur ce « point, — une parole piquante ou de raillerie; il se « donnait lui-même garde de faire aucun geste qui fît « paraître du mépris pour qui que ce soit. » Lorsque quelque personnage d'importance venait visiter l'abbaye, ce qui arrivait souvent, il fallait le chercher, « car il se cachait toujours dans la presse en ces rencontres ».

Cette modestie, ce goût de s'effacer, cette humilité si chrétienne se lisent à chaque page dans l'immense correspondance de Mabillon dont nous allons être obligé de parler en détail. A côté de lettres de pure érudition, on y voit des lettres de direction et de piété, des prières et des actes d'humilité; partout se montre le religieux fervent et austère à côté de l'homme de science.

Aimant les petits, dont il n'oubliait pas qu'il tirait son origine première, tout heureux d'aller de temps en temps embrasser son vieux père dans sa cabane de paysan, il n'oubliait pas non plus, au milieu de ses profondes études, qu'il devait être par état le serviteur des pauvres, et la seule occasion où il se crût autorisé à demander quelque chose à ses supérieurs, c'est lorsqu'il s'agissait de faire l'aumône. N'ayant rien à lui en propre que sa science, il la distribuait sans compter, et se plaisait surtout à instruire les petits enfants et à leur faire le catéchisme : il allait aussi souvent dans les colléges et assistait avec une joie naïve à ces exercices littéraires qui y étaient autrefois si fort goûtés.

Il est facile de comprendre quelle fut, après la publication de la *Diplomatique*, dans la société érudite du temps, l'autorité de Mabillon, qui se trouvait être un des plus grands savants de son temps. Sa réputation de science attirait la curiosité de tous ceux qui s'occupaient du même genre d'étude; la douceur de son commerce lui gagnait les cœurs. Sa piété incontestable et le soin qu'il mettait à se tenir en dehors de toute controverse irritante, le tenaient pour ainsi dire au-dessus des partis. Chacun était certain de trouver en lui un ami sûr et un bon conseiller; les jansénistes estimaient la rigueur, l'austérité de sa vie, et appréciaient en lui un ami de saint Augustin, tandis que les Jésuites, qui avaient aussi dans leur sein une forte école d'érudition, ne ménageaient pas à l'auteur de la *Diplomatique* les

témoignages de leur admiration. Tous les papes qui se succédèrent sur le trône pontifical pendant sa vie lui firent donner des marques publiques de leur estime et des encouragements pour ses travaux, encouragements qu'il s'étonnait toujours d'avoir mérités, tout en en sentant le prix. Le Roi n'ignorait pas cette approbation générale. Après la publication du livre qui a fondé la réputation de Mabillon, avant de l'envoyer en mission littéraire, à ce que raconte son biographe, il témoigna le désir de le voir. L'archevêque de Reims et l'évêque de Meaux, Le Tellier et Bossuet, se chargèrent de le lui amener. Ce dut être un spectacle original que cette présentation d'un humble moine revêtu de sa robe noire, qui devait faire tache au milieu de la magnificence de Versailles, au puissant monarque par deux des principaux prélats du royaume. La scène ne dut pas même manquer d'une certaine grandeur, comme Louis XIV savait toujours en mettre dans ce qu'il faisait. Cette fois, la venue du plus illustre représentant de la science historique, devant qui tout pouvoir humain est un jour obligé de s'incliner, sortant de sa retraite pour saluer un roi dans sa puissance, pouvait prêter à de saisissants contrastes. Mais comme les hommes se retrouvent toujours, l'entrevue donna lieu à un échange de reparties assez piquantes entre Le Tellier et Bossuet qui ne s'aimaient pas. M. Le Tellier dit au Roi en lui amenant Mabillon : « Sire, j'ai l'honneur « de présenter à Votre Majesté le plus savant homme

« de votre royaume. » Bossuet, qui crut que ce que M. Le Tellier avait dit était pour le piquer, dit de son côté : « M. l'archevêque de Reims devrait ajouter : et le plus humble. »

Telle était la situation de Mabillon à Paris dans la société des érudits, que nous avons essayé de faire connaître; mais ce n'était qu'un côté de sa vie littéraire. Bien loin, en effet, de le renfermer dans le cercle étroit de ses relations journalières, l'activité de Mabillon le met en rapport avec les savants de l'Europe entière. Ce qui est demeuré de son immense correspondance permet de mesurer l'étendue des relations entretenues alors par les savants et les érudits.

De la peinture de la société de l'abbaye, nous allons passer à celle de ses correspondants. Ce sera, pour ainsi dire, faire le tour de l'Europe savante, et nous verrons défiler devant nous toute une série de figures caractéristiques. Leurs lettres sont là comme le vivant témoignage des liens pacifiques que l'amour de la science savait établir dans cette Europe du dix-septième siècle, si divisée de langues, de mœurs, de nations, entre tous ceux qui la cultivaient. Sans ôter à chacun sa physionomie propre, les rapprochements inattendus font, au contraire, comme ressortir plus nettement encore les différents caractères nationaux de tous ces hommes, qui n'ont de commun que le but qu'ils poursuivent.

CHAPITRE III

LES CORRESPONDANTS DE MABILLON HORS DE FRANCE.

Relations des savants entre eux à cette époque. — Les correspondances des Bénédictins. — Mabillon consulté. — Les correspondances de Mabillon. — Les correspondants anglais et allemands. — Les lettres des Bénédictins de Rome. — D. Estiennot. — D. Antoine Durban. — Jean Guillot. — Les correspondants italiens. — Les cardinaux. — Les savants. — Magliabecchi.

Lorsqu'on ouvre pour la première fois un des gros in-folio manuscrits qui renferment les correspondances bénédictines, ou du moins ce qui a échappé de ces correspondances à l'incendie de Saint-Germain des Prés en 1794, la surprise est grande, et ce n'est pas sans étonnement qu'on voit passer devant ses yeux les noms les plus divers et les plus disparates. Ces feuillets jaunis, dont quelques-uns portent les traces encore visibles du feu d'où ils ont été arrachés, semblent faire revivre pour un moment toute une galerie de figures différentes les unes des autres, un peu étonnées peut-être de se trouver ensemble. Ces lettres, réunies sans grand ordre, sont aussi un saisissant témoignage des relations que, d'un bout de l'Europe à l'autre, les savants de tout ordre, de toute nation et de toutes les confessions religieuses entretenaient ensemble.

Les lieux dont elles portent la date sont séparés entre eux bien plus encore par ce que nous appellerions volontiers la distance morale, que par la distance matérielle. Il y en a de Rome comme d'Oxford, de Vienne comme de Copenhague. Ce sont tantôt des abbés des puissants monastères de Bénédictins d'Allemagne ou d'Italie, tantôt des professeurs faisant l'ornement des savantes universités de ces mêmes contrées, puis des évêques, des grands seigneurs, des rois ou de puissantes princesses. La reine Christine, le grand-duc de Toscane, l'empereur Charles VI s'y heurtent d'une façon toute démocratique à l'humble régent de collége ou à l'érudit à manteau noir, qui vit des bienfaits des grands. Il y a là un spectacle du passé tout nouveau, une face des anciennes sociétés qu'on ne connaît guère, et qui a disparu avec elles. Toutes ces correspondances, qui partent de lieux si différents, ont cependant un trait commun ; ce sont toutes, à de rares exceptions près, des correspondances entre érudits ou entre les amateurs d'érudition et les savants qu'ils protégent. La langue pas plus que les différences de nation et de mœurs, ne semblent arrêter personne. Lorsque les lettres viennent du Nord, elles sont presque toujours rédigées en latin, parfois, mais rarement, en français : jamais lorsqu'elles viennent du Midi; elles sont alors en latin, lorsqu'elles ne sont pas en italien, dont la connaissance était encore usuelle en France. Mais le latin est encore la langue

la plus usitée, et vraiment, à voir combien l'usage en était commode et comme il servait bien aux relations de peuple à peuple, en étant commun à tous sans être propre à personne, on se prend presque à regretter que cette coutume ait aussi complétement disparu de nos mœurs. Quand on voit, il y a deux cents ans, les savants allemands communiquer sans peine avec leurs émules d'Italie ou de France dans une langue que chacun comprenait et qu'il pouvait employer à son tour sans que l'amour-propre national en souffrît, on est tenté de déplorer que les choses se soient à ce point modifiées, et que, tandis que les hommes se sont rapprochés par les communications rapides, ils aient peut-être plus de peine à se comprendre que jamais. Seule, une langue morte pouvait servir ainsi d'idiome commun ; dès qu'on passait à une langue parlée, l'orgueil de chaque nation se révoltait et prétendait être ménagé. Le latin servait alors de langue commune aux savants de toute nation, et ils en usaient largement. D'un bout à l'autre de l'Europe, on les voit en relations constantes : s'écrivant l'état de leurs travaux et demandant des nouvelles de littérature ou d'érudition. Les princes lettrés ne dédaignaient pas d'entrer, eux aussi, dans cette espèce de république internationale de la science, et suivaient d'un œil curieux et attentif les progrès des travaux ainsi que la correspondance des savants de leurs possessions ; ils trouvaient même parfois d'utiles renseignements dans ces lettres d'érudits, renseignements qui se glissaient

presque inconsciemment sous la plume de ceux qui les écrivaient, et ils savaient fort bien en profiter. Car ce serait faire injure à la plupart de ces savantes correspondances que de les croire empreintes, à quelque degré que ce soit, de cette absence d'amour de la patrie, qu'on ne peut trouver que dans des cœurs abaissés ou des cerveaux mal réglés. Au contraire, à chaque page de ces lettres, qui semblent encore tout animées de l'esprit de leurs auteurs, se trahit la vivacité des divers sentiments nationaux, et, à les lire, on devine sans peine d'où vient la lettre, sans qu'il soit besoin de regarder sa date : l'Italien, le Français, l'Allemand sont toujours tels et n'abdiquent jamais leur orgueil patriotique.

Ces remarques qui nous ont été suggérées par la lecture des correspondances bénédictines, peuvent s'appliquer d'une façon plus générale. Si l'on veut vérifier ce que nous disons sur l'espèce d'internationalité des savants entre eux, il suffit de jeter les yeux sur les différents recueils de lettres publiés jusqu'à ce jour, et qui laissent deviner bien des richesses épistolaires enfouies dans les diverses bibliothèques de l'Europe. Qu'on jette les yeux sur les lettres du Hollandais Cuper, qui laissa soixante-dix volumes de lettres manuscrites venant de tous les coins de l'Europe et même du Nouveau Monde, et de tant d'autres savants allemands qui ont une immense correspondance ; qu'on parcoure celles de Leibnitz en particulier, celles du célèbre savant anglais

Thomas Gale, aussi bien que celles de Magliabecchi, et l'on ne pourra qu'être frappé comme nous de ces relations suivies et constantes à travers tous les obstacles de temps et de lieux, entretenues par les esprits les plus divers, à une époque où la poste était si lente, si peu sûre, et coûtait si cher. Nous n'en voulons qu'une preuve de plus : il y a à la Bibliothèque nationale de Paris plus de douze cents lettres manuscrites adressées à l'abbé Nicaise, érudit ignoré, vivant en province, qui, grâce à ces lettres, commence à sortir de l'obscurité. Elles lui sont adressées par plus de cent trente personnes qui lui écrivent d'Italie, de Hollande, de Prusse, de Suisse, sans parler des lettres qui lui viennent de tous les coins de France. Il est vrai que le pauvre abbé consacra sa vie à cette correspondance dont il tirait vanité, et qu'à sa mort on fit sur lui cette épitaphe satirique dont nous citerons le fragment qui peint bien l'activité de sa correspondance :

Ci-gît l'illustre abbé Nicaise,
Qui, la plume en main, dans sa chaise,
Mettait lui seul en mouvement
Toscan, Français, Belge, Allemand,
Non par discordes mutuelles,
Mais par lettres continuelles,
La plupart d'érudition,
A des gens de réputation.
De tous côtés, à son adresse,
Avis, journaux, venaient sans cesse,
Gazettes, livres frais éclos,
Soit en paquets, soit en ballots.
Lui, toujours en nouvelles riche,
De sa part n'en était pas chiche.
. . . . . .

C'était le facteur du Parnasse.
Or, gît-il, et cette disgrâce
Fait perdre aux Huet, aux Noris,
Aux Thoynard, Cuper et Leibnitz,
A Basnage le journaliste,
A Bayle le vocabuliste,
Aux commentateurs Grævius,
Kuhnius, Perizonius,
Mainte curieuse riposte;
Mais nul n'y perd tant que la poste.

L'usage de correspondre ainsi les uns avec les autres était, du reste, déjà ancien chez les érudits et les savants. C'était une manière de suppléer au manque de nouvelles, une sorte de presse anticipée, afin de se tenir au courant des travaux et des découvertes. Les lettres de Guy Patin en sont un brillant exemple; l'immense correspondance de Chapelain, quoique plus littéraire, est une nouvelle preuve de la fréquence de cet usage, qui, à première vue, semble si contraire à un temps où les communications étaient difficiles, et souvent même tout à fait interrompues [1]. Malgré tous ces obstacles, il y avait comme un réseau de correspondances régulières entre les hommes de travail, qui ne négligeaient aucune occasion de savoir où en étaient leurs émules ou leurs rivaux, quitte à se servir de ces

[1] Les débris des lettres adressées au savant Peiresc, qui voient aujourd'hui le jour grâce aux soins des érudits modernes, viennent encore appuyer ce que nous disons. L'histoire de l'incurie avec laquelle les héritiers de cet homme, célèbre autrefois dans l'Europe entière, dispersèrent ou détruisirent ses papiers, est inimaginable : on raconte même que plus d'une lettre précieuse servit à faire des papillotes pour boucler les cheveux de la petite-fille du savant, auquel elle était adressée.

mêmes observations pour les combattre et les attaquer.

Les Bénédictins de Saint-Maur, dont le travail littéraire et érudit occupait presque toute la vie, et qui défendaient l'Église par la plume, n'étaient pas les moins actifs à nouer quelqu'un de ces commerces épistolaires qui pouvaient être de la plus grande utilité à leurs études. La correspondance bénédictine, ou du moins ce qui a échappé au temps et à l'incendie, ne compte pas moins de soixante-dix volumes in-folio manuscrits. Certes, dans cette collection si volumineuse, on peut relever beaucoup de pièces et chartes ayant rapport au gouvernement intérieur de la congrégation, mais, pour la plus grande partie, ces volumes sont remplis de lettres adressées aux moines de Saint-Germain des Prés, de tous les coins de la France et de l'Europe, sur les sujets les plus variés, soit par leurs confrères, soit par des personnages de tout rang et de toute nation, savants de profession ou aimant les sciences.

Si nombreuses que soient les lettres recueillies à la Bibliothèque nationale, elles ne sont qu'une faible partie des correspondances bénédictines. Dans toutes les bibliothèques de l'Europe, qui, pour la plupart, ont reçu en dépôt les archives des couvents, il y en a des fragments plus ou moins considérables. Partout on trouve les lettres envoyées de Paris ou de France à l'étranger, et dont nous avons en partie les réponses. Dans les trois volumes de lettres publiés il y a plus de

trente ans par M. Valery, la plupart viennent des dépôts étrangers. L'activité intellectuelle des Bénédictins est partout attestée par l'activité de leurs correspondances. Toujours l'érudition et les travaux qui s'y rapportent sont le fond commun de ces lettres; les divers écrivains se tiennent au courant des découvertes ou se consultent sur des points douteux. On se donne aussi des nouvelles littéraires sur les ouvrages parus; mais le plus souvent on ne s'inquiète qu'en passant de ce qui est purement littéraire : l'affaire principale, c'est l'érudition et la science. De temps à autre, et comme par mégarde, la mention d'un fait se glisse presque involontairement sous la plume, mais les correspondants ne sont pas des nouvellistes; ils n'écrivent pas pour donner le récit des événements du jour, ils écrivent pour leur profit scientifique, et n'ont pas de temps à perdre pour s'occuper de ce qui ne regarde pas directement leur préoccupation dominante. Ce n'est pas qu'ils emploient la langue sèche et nette de la science de nos jours; ils sont de leur temps, et, le latin aidant, ils n'ont horreur ni des périphrases ni des compliments; les belles périodes latines sont fort de leur goût, et l'emphase ne leur déplaît pas. Mais tout à coup, au milieu de cette pompe admirative, alors obligatoire, un trait net, une critique acérée et à l'emporte-pièce, trahissent les esprits exercés à la critique historique et les juges expérimentés en fait d'érudition. Un trait malin, une naïveté moqueuse,

paraissent souvent à l'improviste au milieu des belles phrases sonores, et les caractères divers, les esprits particuliers, se peignent ainsi à leur insu au milieu des érudites dissertations [1].

Ces correspondances bénédictines, si jamais elles voient le jour et sont publiées dans leur ensemble, formeront cependant un des documents les plus précieux pour l'histoire littéraire de la France. Elles formeront une mine inépuisable pour le curieux comme pour le chercheur et l'historien. Ce sera, si on me passe l'expression, comme une résurrection de toute une société disparue, qui sortira de son tombeau, grâce à ces longues suites de lettres encore inconnues et enfouies dans les bibliothèques. Cette tâche, qui devrait tenter l'érudition moderne, sera certes fort laborieuse, car l'entreprise, pour être complète, demanderait de longues et patientes recherches. Mais le résultat à atteindre mérite, à plus d'un titre, de la faire entreprendre; et ce sera rendre un vrai service à la science que de faire sortir de l'ombre des collections où elles dorment inconnues, ces précieuses

[1] Seules, les lettres qui viennent de Rome font exception à ce que nous venons de dire et contiennent régulièrement des nouvelles soit religieuses, soit politiques. Il y avait en effet un grand intérêt pour l'Ordre de Saint-Benoît en France à être toujours tenu au courant de ce qui se passait à la cour pontificale et des dispositions du Pape, et c'est sans doute ce qui cause la physionomie différente des correspondances de Rome. Nous aurons lieu de revenir à diverses reprises sur ces intéressantes lettres, en parlant de celles qui étaient adressées directement à Mabillon.

épaves d'un passé qui n'aura pas à souffrir de leur apparition dans la pleine lumière de l'histoire.

Fidèle à notre dessein, nous allons encore suivre ici les traces de Mabillon, et essayer de donner une idée un peu plus exacte de ce qu'étaient les correspondances bénédictines, en faisant faire, en quelque sorte, à nos lecteurs le tour des correspondants de l'illustre auteur de la *Diplomatique*. Cette simple étude, toute superficielle qu'elle puisse être, de ce qui reste des lettres écrites et reçues d'un seul de ces Bénédictins, donnera mieux l'idée de ce qu'étaient alors leurs relations.

Lorsqu'on ouvre un de ces respectables volumes où sont réunis un peu au hasard, soit les lettres adressées à Mabillon, soit les quelques brouillons de ses lettres conservés par lui ou les siens, la vue de ces feuilles, qu'on dirait comme flétries par le temps, n'est pas sans faire éprouver une vague émotion. Le temps donne comme une sorte de poésie et de mystère à ces feuilles muettes qui nous parlent d'une époque qui a disparu tout entière, et l'impression augmente lorsqu'on voit, à chaque page, ceux qui tiennent la plume uniquement occupés à lutter par un travail persévérant contre les effets de cette invincible puissance : et voilà qu'à leur tour ces rudes travailleurs qui essayaient de sauver quelque débris au milieu de l'universel naufrage, sont tombés eux aussi dans l'oubli, et devenus le sujet des recherches des érudits de nos

jours. L'antique histoire de la tapisserie de Pénélope ou du tonneau des Danaïdes revient involontairement à l'esprit. Et cependant, ici du moins, il y a quelque chose qui est encore debout et qui défie les efforts de l'éternelle marée des siècles; de ces pages usées et jaunies, tracées par une main depuis longtemps devenue poussière, s'échappe à tout moment l'expression d'une foi vive et ardente, d'une piété forte et sereine. On sent à chaque ligne que celui qui écrit n'est point dupe de son œuvre, qu'il sait mieux que personne la vanité de tout ce qui est humain lorsqu'on n'appuie pas son œuvre sur l'immobile fondement de la vérité : il sait que tout est vaincu par le temps; et c'est au nom et pour la gloire de la vérité qu'il se livre à ce patient et ingrat labeur. Devant les manifestations à chaque instant renouvelées de ces croyances à une immortalité qui ne passe pas, le sentiment de ce néant qui est au fond de tout ici-bas disparaît : ce ne sont plus des petits hommes apportant péniblement une petite pierre à un édifice que le vent renverse à tout moment, mais de laborieux ouvriers qui bâtissent sur la pierre solide, sur le roc que rien ne détruira.

La correspondance de Mabillon conservée à la Bibliothèque nationale ne comprend pas moins de onze volumes in-folio. A ce chiffre déjà respectable de volumes il faut joindre un nombre considérable de lettres à lui adressées, ou écrites par lui et contenues dans d'autres recueils. Aussi, au milieu de tous ces

documents si divers, qui viennent, pour ainsi parler, des quatre coins de l'horizon, est-il assez difficile de se reconnaître et de se rendre compte de leur valeur. Il nous serait même impossible de faire une analyse, fût-ce la plus sommaire, de cette immense correspondance, et il nous faut demander au lecteur son indulgence, s'il règne une certaine confusion dans l'espèce de description (je me sers du mot à dessein) que nous allons essayer de lui faire des relations épistolaires d'un savant du dix-septième siècle. Nous ne nous astreindrons pas plus aux dates qu'aux matières; cette confusion même est à notre sens un des éléments du tableau, et aidera à donner l'idée de ce qu'étaient ces échanges littéraires entre des gens aussi différents par le costume que par les mœurs. Nous n'avons nullement l'ambition de faire connaître dans le détail la correspondance de Mabillon; notre unique but est de nous servir du recueil de ces lettres pour donner une idée générale de ce qu'étaient alors les communications des savants entre eux, et leur situation dans la société. Pour cela, on nous permettra peut-être de citer un peu pêle-mêle quelques-uns des noms des divers auteurs des lettres adressées au savant Bénédictin, en y joignant quelques fragments qui fassent connaître ce qu'étaient ces lettres, et en ajoutant sur leurs auteurs quelques détails qui les caractérisent et leur donnent leur physionomie propre. Nous y ajouterons aussi quelques passages des lettres de Mabillon lui-même, afin de laisser parler le plus

souvent possible cet aimable guide qui nous conduit dans une société que nous ne connaissons guère, dont il fut à la fois l'un des principaux membres avant d'en devenir une des plus pures gloires et l'un des plus brillants ornements.

C'est ainsi qu'une des premières lettres contenues dans le recueil des lettres de Mabillon nous présente un de ces grands personnages ecclésiastiques, plus grands seigneurs qu'évêques, que nos sociétés modernes ne connaissent plus; une des figures les plus originales du monde ecclésiastique à cette époque. C'est une lettre écrite en latin, et adressée au cardinal Ferdinand de Furstenberg, prince évêque de Paderborn, ensuite transféré à l'évêché de Munster. Ce prélat, l'un des esprits les plus cultivés de son temps, protecteur des lettres et de l'érudition, auteur lui-même de poésies latines imprimées à Paris, était en même temps un évêque plein de zèle pour la religion. Dans les diocèses qu'il gouverna successivement, il laissa partout les traces de son passage, fondant des écoles, des collèges, appelant les Jésuites pour réformer le clergé, ouvrant des hôpitaux et visitant les malades, pendant qu'à ses heures de loisir, il composait des vers latins faciles et agréables sur des sujets de piété, ou écrivait des lettres latines à son ami Nicolas Heinsius, Hollandais et protestant.

A ce grand personnage, qui savait si bien remplir son rôle, Mabillon écrit d'aimables lettres dans un

beau latin fort pompeux, où il le remercie de l'envoi de ses livres, « qui sont plus précieux pour nous que tous les trésors de l'Orient[1] ».

Ce n'est pas seulement de Munster ou de Paderborn que Mabillon reçoit de savantes missives; il lui en arrive de tous les coins de l'Allemagne et de la Suisse, de Fulde, célèbre alors par son Université, de Trente, comme de Cologne et d'Ypres. Du fond des Grisons, l'abbé de la puissante abbaye de Dissentis, qui n'était rien moins que prince du Saint-Empire romain, et chef de la Ligue des Grisons, lui écrit régulièrement sur des sujets de pure érudition. Ces lettres latines, datées d'un lieu qui est aujourd'hui à peu près inconnu, perdu au milieu des âpres solitudes des Alpes Rhétiques, semblent comme les vivants témoins d'une culture intellectuelle et d'une activité littéraire dans les riches couvents d'autrefois, qu'on se plaît trop à juger sur quelques exemples de mollesse et de relâchement.

Mabillon n'est pas en communications moins fréquentes avec les célèbres abbayes de Saint-Gall et d'Einsiedeln, et ceci, avant même que dans son voyage d'Allemagne il ait lié des relations personnelles avec plusieurs de leurs membres. Il est en correspondance réglée avec le Père Herman Skenk, le bibliothécaire de Saint-Gall, et avec l'abbé d'Einsiedeln. Il les tient au courant de ses travaux, de ceux de ses

[1] Correspondance de Mabillon, *Lettres inédites*. Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 28.

confrères, et les exhorte à ranimer autour d'eux le zèle pour les bonnes études. Tout à côté, on trouve dans les mêmes précieux volumes nombre de lettres datées d'Oxford et signées par l'un des professeurs les plus célèbres alors de cette célèbre Université, de Bernard, ami particulier de Huet, l'évêque d'Avranches, qui dit de lui que « peu de gens égalaient son érudi- « tion, et presque personne sa modestie ». Ces lettres, dans une langue qui nous a paru plus voisine de l'anglais que du latin, sont pleines des démonstrations de l'admiration la plus vive. Ce savant « professeur de l'astronomie », qui était en même temps fort homme de bien, ne tarit pas en exclamations et en protestations. Voici la singulière adresse que Bernard donne à Mabillon pour lui faire parvenir les réponses : « M. Bernard, professeur de l'astronomie, en Oxford, *leave at the post-house in London*. M. Gale, *at Paul's schoole* (sic) *in London. Transmittet Dr Blomer capellanus Domini legalis regis magnæ Britanniæ in ædibus Turennicis.* » A côté des lettres de Bernard, on en voit qui portent la signature de Madox, le père de l'érudition anglaise, qui laissa soixante-quatorze volumes in-folio de pièces diverses au British Museum, celles d'Ernest Grabe, alors professeur célèbre à Oxford, après avoir fait ses débuts en Allemagne, et avoir hésité longtemps entre le catholicisme et l'anglicanisme, de Thomas Milles, de Smith, de Seller, tous savants en possession de la réputation. Ils écrivent soit à Mabillon, soit à ses con-

frères, et ces lettres témoignent d'un commerce assidu et d'un échange continuel d'idées et de nouvelles.

Le célèbre Gale, qui jouissait d'une réputation européenne, écrit, lui aussi, à Mabillon, et se tient en relation avec lui. Dans une de ses lettres, Gale, en offrant un ouvrage à Mabillon, lui parle en ces termes[1] : « Je « vous offre par cette lettre, ô vous qui êtes l'orne- « ment de notre siècle, un exemplaire des historiens « d'Oxford, et je vous prie de l'accepter comme preuve « de ma reconnaissance envers vous. »

Les échanges de bons procédés entre l'abbaye de Saint-Germain et l'Université d'Oxford, que tout séparait cependant, sont constants et réciproques tant que dure la paix entre la France et l'Angleterre. Gale charge Mabillon de lui acheter des livres, et Henry Smith, après avoir fait un long séjour à Paris, envoie à Mabillon des copies de manuscrits pour lesquelles il met les plus savants professeurs d'Oxford en réquisition, tels que Cotton et Williamson.

De Hanovre, qui tenait déjà de si près à la Grande-Bretagne, l'illustre Leibnitz, qui se piquait d'être encore meilleur érudit que grand philosophe, mis en communication lors de sa fameuse controverse avec Bossuet, avec les érudits de Paris par l'intermédiaire de Pellisson, est également en rapports directs avec Mabillon. Il lui demande des renseignements dans

[1] Bibl. nat., *Correspondance des Bénédictins*, fonds français, 17679, f° 124.

un beau français un peu germanique, qui ne manque ni de précision ni même d'un certain charme dans sa gaucherie naïve. Le moine de Saint-Germain des Prés envoie au philosophe allemand des livres rares, fait faire pour lui des copies, reçoit de son mieux les visiteurs d'outre-Rhin qu'il lui adresse et se met à leur disposition avec la meilleure grâce du monde. De son côté, Leibnitz se montre très-reconnaissant et presque déférent envers un homme aussi savant et aussi complaisant, qui ne ménage ni son temps ni sa peine, alors, dit Leibnitz, que « les ouvrages [1] dont vous avez enrichi et enrichissez encore le public rendent votre temps extrêmement précieux ». A son tour, lorsqu'il a trouvé un détail curieux, l'explication d'un fait ou d'une expression obscure, il la fait passer à Mabillon ou à du Cange avec un soin minutieux. Tous les rapports entre ces deux érudits, que tout séparait, la langue, la religion, les mœurs, sont empreints d'une courtoisie simple qui a bien la marque du temps et leur donne un air de bonne compagnie dont nous n'avons plus le secret.

Il n'est pas dans toute l'Allemagne, soit au midi, soit au nord, de savant digne de ce nom qui ne tienne à honneur d'être en relation avec Mabillon. Il reçoit des lettres de Trèves, d'Augsbourg, de Ratisbonne, de Constance : il en vient jusque d'Osnabrück, petite

[1] Mabillon, *OEuvres posthumes*, t. I, p. 493.

ville où se réfugièrent plusieurs savants français, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Puis ce sont des lettres des couvents bénédictins de Flandre et des Pays-Bas, de Bruxelles, d'Ypres, de Münster. On retrouve dans les recueils tous les noms célèbres au moyen âge pour leurs écoles et leurs moines savants : de Trente, c'est le Jésuite Rasler; de Fulde, c'est Schannat, l'un des premiers historiens allemands, qui, tout jeune, lui demande des conseils. Il en est ainsi de presque tous les monastères d'Allemagne, où se perpétuaient encore les traditions d'étude léguées par les âges précédents. Les communications des savants entre eux s'étendaient si loin que l'on voit, non sans quelque étonnement, des lettres qui sont adressées à Mabillon, de Danemark, par des conseillers du Roi, datant leurs épîtres d'un nom latin, *Hafniæ Danorum,* sous lequel on a quelque peine à reconnaître Copenhague. Pour ne pas sortir des pays germaniques, il faut encore citer parmi les correspondants de Mabillon les noms de Tenzel, l'illustre numismate saxon, qui latinisait son nom en celui de Tenzelius, ainsi que celui du Jésuite Kircher, l'un des fondateurs de la science des hiéroglyphes.

En Hollande, nous trouvons les premiers Bollandistes, qui, fidèles aux enseignements de leurs prédécesseurs, s'efforçaient de mener à terme leur gigantesque entreprise ou au moins de lui faire faire quelques progrès. Mabillon est en correspondance avec le plus savant d'entre eux, le Père Papebrock, et nous avons vu la

lettre admirable qu'il reçut de lui sur la diplomatique. Lorsque la collection des *Acta Sanctorum* fut condamnée par l'Inquisition d'Espagne, les Bénédictins, Mabillon surtout, s'employèrent de leur mieux à empêcher que la décision ne fût ratifiée à Rome, et Mabillon écrivit même à ce sujet au cardinal Colloredo une lettre fort pressante où il lui expose toute sa pensée avec une liberté qui fait honneur tant à celui qui écrit qu'à celui qui devait recevoir ces vives paroles :

« Une sentence aussi injuste[1], aussi inique, pour-
« rait peut-être être supportée si la vente, la lecture et
« les bons fruits de cet ouvrage n'étaient empêchés
« dans tout le royaume d'Espagne par ce décret si mal
« fondé. A ce mal je ne vois pas d'autre remède que
« l'autorité du Saint-Père, qui seul peut protéger
« contre une censure aussi inique une œuvre immense,
« très-utile et nécessaire à l'Église catholique tout
« entière, lui rendre son prix et sa valeur en rappor-
« tant le décret si précipité et si peu fondé de l'Inqui-
« sition d'Espagne. Certes, la vérité blessée, et le ser-
« vice de l'Église fort compromis en cette occasion,
« semblent exiger ce service de Votre Éminence. »

La condamnation du tribunal espagnol ne fut, en effet, pas suivie d'effet à Rome, qui imposa seulement silence aux deux partis, et permit ainsi aux Bollandistes de continuer en paix cette œuvre immense, qui est une

[1] *Correspondance de Mabillon*, Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 288.

des gloires de l'érudition moderne. Les rapports étaient fréquents entre ces hommes si bien faits pour se comprendre. Le savant Jésuite tenait le moine de Saint-Benoît au courant des progrès de son entreprise, du changement fréquent de collaborateurs que la tâche si ardue rendait nécessaire; il lui demande tantôt des conseils, tantôt des explications. Un jour, il lui écrit pour lui expliquer les raisons qui l'ont obligé à renoncer à faire l'impression des travaux terminés en France à cause du prix que demandaient les imprimeurs, ce qui le privera d'aller à Paris, où il aurait dû voir Mabillon.

« Je[1] n'ai plus, dit-il, l'espoir de voir Votre Révérence, « puisque celui que j'avais fondé sur la typographie « royale est, à ce que l'on nous répond enfin, nul ou « presque nul. Si cette réponse m'avait été donnée il « y a cinq mois, peut-être qu'à l'heure présente l'œuvre « ferait gémir quelque presse de Belgique. Lyon est « trop loin, et les libraires n'y impriment ni n'y ven- « dent guère de livres d'histoire. J'avoue que j'aurais « désiré Paris, mais j'ai reculé d'horreur en considé- « rant le prix énorme que les libraires demandent... « Si, en effet, pour deux de vos volumes qui ne sont « pas aussi compactes qu'un seul des nôtres, ils deman- « dent le prix élevé que nous dit Votre Révérence, je « crains que pour nos trois volumes ils n'exigent qua- « rante livres et plus; si vous y ajoutez le prix des

[1] *Correspondance des Bénédictins français.* Bibl. nat., fonds français, 17681, f° 17.

« volumes précédents et les droits d'entrée, qui voudra « acheter des livres aussi chers, soit en Allemagne, « soit en Belgique? Nous retardons donc la composition, « jusqu'à ce que les temps soient meilleurs ou qu'on « nous offre de moins dures conditions. »

Parmi les savants hollandais, alors en si grand nombre, nous n'en voyons qu'un petit nombre qui soient liés personnellement avec Mabillon ; mais ces personnages, dont les noms en *us* semblent parfois si étranges, avaient tous des correspondants attitrés en France, et y venaient même faire de fréquents séjours. Le fameux latiniste Grævius écrivait régulièrement à l'abbé Nicaise ; les deux Gronovius, également célèbres comme linguistes, étaient venus faire de longs séjours à Paris, et y avaient noué des relations avec tous les érudits du temps. L'évêque d'Avranches, Huet, était en correspondance réglée avec Cuper, et le fameux ministre protestant Basnage n'en continua pas moins, malgré sa sortie de France en 1685, et ses incessantes polémiques contre Louis XIV, à rester en rapport avec ses anciens amis. Il alla même jusqu'à réclamer le concours des Bénédictins pour ses travaux, et celui d'entre eux qui fut chargé de transmettre cette demande a soin de prier qu'il ne soit pas fait « attention à la qualité d'étranger et de protestant de ce savant maintenant étranger ».

Mais si du Nord nous passons au Midi, et de l'Allemagne ou de la Hollande à l'Italie, le nombre des

correspondants de Mabillon se multiplie singulièrement, et les figures sont plus caractéristiques et plus originales. Il lui vient des lettres de tous les coins de l'Italie ainsi que de l'Espagne, d'où le patriarche des Indes lui écrit pour le prier de se mettre en relation avec lui. La guerre même n'interrompait pas ces correspondances, et le biographe de Mabillon rapporte à ce sujet qu'un prélat espagnol lui écrivait que les armes suspendant les rapports littéraires, il fallait y suppléer par les lettres : « *Mitte litteras,* écrivait-il, *mitte litteras* « *ut oblecter,* écrivez-moi, écrivez-moi afin de me « consoler. » Mais c'est en Italie cependant que les correspondances de Mabillon sont les plus nombreuses. De Rome, par exemple, il reçoit nombre de lettres des plus grands personnages de la cour du Pape et des plus célèbres érudits, tandis qu'il est tenu au courant des nouvelles de la Ville éternelle par ses confrères en religion qui y sont établis.

La congrégation de Saint-Maur avait, en effet, une petite maison à Rome avec un procureur général chargé de défendre ses intérêts auprès du Pape. Nous aurons lieu de parler avec plus de détail de cette colonie de Bénédictins français établie auprès de la cour pontificale, lors du voyage de Mabillon en Italie; mais les lettres de dom Estiennot et de ses confrères qui faisaient de longs séjours à Rome sont trop curieuses et trop animées pour n'en pas citer quelques extraits qui nous feront connaître les principaux correspondants romains de Mabillon.

Nous avons déjà parlé d'Estiennot, de son érudition, et de la passion qu'il portait dans ses travaux ; sa science et son amour des vieux papiers ne l'empêchent pas d'écrire avec vivacité et agrément. Le savant et l'homme d'esprit se peignent à merveille dans ces lettres, où règne la plus parfaite liberté. En voici un échantillon : dom Estiennot se fera ainsi connaître lui-même mieux que nous ne le saurions faire.

« Rome, le 30 décembre 1684. »

« PAX CHRISTI.

« Mon [1] Révérend Père, je vous souhaite une bonne « et heureuse année, et vous assure de mes amitiés et « services, celle-ci et toutes les autres *in æternum et* « *ultra*. Vous avez dû recevoir trois ou quatre de mes « lettres sur lesquelles j'attends réponse et savoir ce « dont vous aurez besoin des bibliothèques Vaticane et « de la reine de Suède, dont nous sommes les maîtres. « J'ai vu les manuscrits de celle de la Reine[2], et en ai « tiré douze ou quinze de cartulaires, chroniques, etc., « que vous aurez dans nos tomes de fragments. On « m'a prêté le catalogue des manuscrits de presque « toute l'Italie, mais je ne l'ai que d'hier, et n'ai pu « encore en faire des extraits.

« On parle ici aussi bien qu'à Paris de votre voyage « d'Italie, et Mgr le cardinal Casanata, que je fus

[1] *Correspondance de Mabillon*, publiée par Valery. Paris, 1846, t. I, p. 47.

[2] La reine Christine de Suède.

« voir jeudi, me dit qu'il fallait absolument que vous « vinssiez voir les bibliothèques de ce pays-ci, et « nous marquer vous-même les choses dont vous avez « besoin. Je lui promis de vous en écrire, et si vous le « croyez, et vos amis, vous viendrez faire ici une sta- « tion de quelques mois. Nous vous donnerons cellule, « pain, vin, etc., l'hospitalité entière, et vous serez « *padrone della casa*. Vous nous enverrez ce qu'il vous « plaira de votre itinéraire ou des *acta*, mais je crois « qu'une douzaine ne sera pas trop, car j'en donnerai à « M. l'abbé Schelstrate et au bibliothécaire de la Reine, « outre ceux qu'on a coutume de donner, car j'en reçois « de bons et agréables services. J'apportai hier neuf ou « dix manuscrits de la bibliothèque de la Reine, qui sont « chroniques de monastères, volumes de lettres, etc. »

. . . . . .

« Dom Jean Durand, qui vous salue, aimant autant « que moi l'étude, nous y passons assez souvent sept « ou huit heures par jour. Cela nous occupe, nous « divertit, et ne vous sera pas inutile. Je ne croyais « pas devoir avoir aussi facilement tout ce que je souhai- « tais dans ce pays-ci, mais j'y ai trouvé encore deux « ou trois exemplaires du *De re diplomatica*, que j'ai « donnés fort à propos, et cela a fait un bon effet; « car en ce pays-ci, le secret pour avoir, c'est de « donner. Ainsi, quand vous nous enverrez de vos « livres, nous vous enverrons des nôtres... »

. . . . . .

Un autre jour, il raconte, non sans un naïf orgueil, le nombre de ses courses dans les bibliothèques de la ville, surtout dans celle de la reine Christine de Suède Cette fantasque princesse, après avoir promené par toute l'Europe son ennui et ses excentricités, venait en effet de s'établir à Rome, où elle devait faire le désespoir des papes qui se succédaient sur le trône pontifical par les caprices de son caractère violent et emporté, qui ne souffrait aucune règle. Elle avait apporté à Rome sa bibliothèque fort riche en manuscrits, et elle se montrait tantôt fort libérale, tantôt fort difficile dans les communications de ses trésors. Puis la plume part pour ainsi dire dans la main du bon Bénédictin, et il fait un portrait plein de vie du pape Innocent XI, dont l'extrême sobriété était connue et mal comprise, et finit en lançant un trait malin contre les Italiens, que sa vivacité française ne comprend qu'à moitié :

« Nous [1] gardons ici toutes les mesures que nous « pouvons, et nous voyons plutôt trop peu que trop. « Pour le reste, mes amis et vous pouvez être en repos. « Mgr le cardinal m'a dit plus d'une fois que je pou- « vais étudier en toute sûreté, voir les bibliothèques, etc. « Nous n'allons à celle du Vatican que rarement, ni à « celle de la Reine qu'une fois le mois, et on se plaint « que nous n'y allons pas assez souvent. Je n'en sache

[1] Valery, t. I, p. 54.

« point dans Rome qu'on ne nous ait ouverte, ou qu'on « ne nous ait invité d'aller voir ; j'ai été prié plusieurs « fois d'aller à celle d'Altemps avant que d'y aller. « Ainsi nous garderons toutes les mesures que la petite « prudence pourra nous suggérer, et je ne prévois rien « qui nous puisse faire de l'embarras. Presque tous les « Jésuites français qui sont ici me viennent voir et « m'invitent à leurs cérémonies ; ayant même témoigné « au R. P. Assistant que je souhaitais voir une Bulle « dont j'avais besoin, lui-même m'apporta leurs privi- « léges, etc., et je les ai encore. Ainsi de ce côté-là « ni du côté des Cours, je ne vois rien qui nous puisse « faire obstacle. Il a fallu autrefois pour avoir un « manuscrit de saint Augustin de la biblothèque de la « Reine, employer des cardinaux : je lui ai demandé « cette grâce à elle-même, et elle me l'a accordée « très-obligeamment ; j'en jouis paisiblement, et on « m'en donne plus quelquefois que je n'en veux...

« Dans les folies du carnaval on a représenté, dans « une ville d'Italie, le doge et les quatre sénateurs « montés sur des ânes, et des Espagnols tirant les « ânes par la queue et les voulant empêcher d'aller. « Cependant les ânes, ou en ruant ou poussés par « ceux qui les montaient, ont été les plus forts, et les « Espagnols ont été obligés de les laisser passer.

« Il y a longtemps qu'on a ici discontinué le journal ; « on n'y pense qu'à *campare,* c'est-à-dire qu'à ce qui « peut servir à s'avancer et à se mettre à son aise,

« *panis et spectacula*. Peu de bien si on ne peut en avoir « beaucoup, mais jouir de ce bien et vivre sans s'incom- « moder et en prenant toutes ses aises, voilà le génie « du pays; et un habile homme est celui qui, comme « disait il y a quelque temps un cardinal, *sa camminare*. « Je ne sais pas, disait-il, la théologie, ni l'histoire « ecclésiastique, ni, etc., mais je sais vivre, et vivre à « la cour. Sa Sainteté est encore alitée ou de goutte ou « de fluxion sur les jambes; il y a pourtant au moins « quatre cautères; mais comme il ne fait pas d'exercice, « il ne se peut qu'il n'amasse des humeurs. Il dépense « tous les jours un teston, c'est-à-dire 31 sols de France. « Il n'est rien de plus modeste, et si tous ceux qui l'ont « précédé avaient fait comme lui, la chambre aposto- « lique aurait plus de pistoles qu'elle n'a d'écus. Mais « cela ne contente pas bien des gens qui ne savent « que le métier d'estafiers, etc. Ainsi il y a bien de « la misère dans Rome, quoiqu'il y ait, à ce qu'on « dit, soixante mille hommes de moins qu'il n'y a eu « sous Alexandre VII. Il y en a encore beaucoup pour- « tant. J'ai été aujourd'hui à Saint-Pierre, où il y « a indulgence. Je n'ai jamais vu tant de monde « assemblé... »

Les incartades toujours renaissantes de la reine de Suède faisaient à cette époque l'amusement de Rome et mettaient parfois à une rude épreuve la patience du gouvernement pontifical. Les lettres des Bénédictins sont remplies d'anecdotes sur cette

fille de Charles XII, qui, n'ayant pu atteindre à la grandeur véritable, voulait au moins être une des curiosités de son siècle, à force de singularité et de bizarrerie. « Vous avez lu [1], écrit un jour Claude « Estiennot, qu'un homme ayant été pris par des « sbires qui le menaient en prison, s'attacha aux « barreaux d'une fenêtre dans la juridiction [2] de la « Reine, et qu'ayant crié, quelques gens de la Reine « vinrent au secours et firent lâcher prise aux sbires. « On a fait le procès aux gens de la Reine, et ils ont « été condamnés à être pendus. La Reine a cru, par « cette sentence, être outragée, et dans la pensée que « c'est monsignor Imperiali, trésorier de la chambre, « qui a fait rendre ce jugement, lui a écrit cette lettre « dont M. Bernardi, scalco de Sa Sainteté, qui me « vint voir hier, me donna copie : « A Monsignore « Imperiali, tresoriero della camera apostolica. — Il « vituperar voi e il vostro padrone il Papa, si chia- « ma oggidi far giustitia nell vostro tribunale. Io vi « compatisco assai : ma molto piu vi compatiro quando « sarete cardinale. Intanto vi do parola che quelli che « voi havete condennato a morte, comparerono, si « piace a Dio, un pezzo, e se pure havranno a morire

[1] Valery, t. II, p. 76.

[2] On appelait autrefois à Rome le Franco, ou juridiction libre, le privilége qu'avaient certains palais, tels que ceux des ambassadeurs étrangers, de servir d'asiles et de ne pouvoir être franchis par la police. Cet abus, que plusieurs papes voulurent abolir, donna lieu à la querelle dite des Franchises.

« d'altra morte che della naturale, non morirono solo. « Dal palazzo questo 29 Lujlio 1687. La Regina. » — (Honte à vous et à votre maître le Pape, si vous vous avisez de faire exécuter l'arrêt de votre tribunal. Je vous plains beaucoup, mais je vous plaindrai bien plus encore lorsque vous serez cardinal. En attendant, je vous donne ma parole que ceux que vous avez condamnés à mort ne seront pas, s'il plaît à Dieu, exécutés de longtemps, et que s'ils viennent à mourir d'une autre mort que de la mort naturelle, ils ne mourront pas seuls. — De mon palais, le 29 juin 1687. La Reine.)

« Monsignor le trésorier Imperiali ayant porté a « Sa Sainteté la lettre que la Reine lui avait écrite pour « lui en faire des plaintes et savoir s'il ne devait pas se « précautionner, le Saint-Père lui dit : — N'ayez pas « peur, c'est l'effet de la canicule; quand elle sera « passée, la Reine changera d'avis : avec les dames il « faut prendre patience, car elles ne sont pas toujours « raisonnables... Le [1] marquis d'Ornano, de la famille [2] « de la Reine, ayant su que monsignor Imperiali « revenait de sa vigne en calèche seul, le fut attendre « en carrosse sur le chemin et fit presser sa calèche « par son carrosse contre la muraille, de sorte que le « monsignor courut risque d'être blessé et la calèche

[1] Valery, t. II, p. 79.

[2] On appelait autrefois en Italie la *famille* d'un grand seigneur ou d'un prince tous ceux qui composaient sa maison, aussi bien les officiers attachés à sa personne que les simples serviteurs ou les estafiers.

« brisée : le marquis ayant mis pied à terre, mit ensuite « l'épée à la main et fit la peur entière au monsignore. »

Dans une autre occasion, l'intempérance de langue de la Reine fit encore le divertissement de la société romaine, qui aimait fort les plaisanteries et les pasquinades. Christine de Suède ayant été fort malade, fut un moment en grand danger : puis la force de sa constitution prit le dessus sur la fièvre, et elle fut bientôt hors de péril. Toute la noblesse envoya prendre de ses nouvelles et la complimenta sur son prochain rétablissement. « Le Pape[1] la sachant mieux, écrit-on à Paris de la petite maison des Bénédictins de Rome, lui a envoyé son confesseur pour lui dire que Sa Sainteté venait de faire ses dévotions et des prières pour sa santé, qu'elle l'assurait qu'elle n'en mourrait pas. La Reine répondit qu'elle remerciait le Pape de ses bontés, qu'elle le croyait homme de bien : mais qu'elle ne croyait pas qu'il fût assez saint pour faire un miracle en sa faveur, et conclut par ces mots qui sont plus expressifs en italien qu'en français : « Io voglio « morir catholica, ma non sciocca. » (Je veux mourir bonne catholique, mais non pas une sotte.)

On voit avec quelle liberté ces bons érudits manient la plume ; Claude Estiennot surtout est d'une verve intarissable : sous sa plume alerte, toutes espèces de nouvelles se mêlent étrangement à l'érudi-

[1] Bibl. nat., fonds français, 19646, f° 53.

tion. Il nous fait passer en revue toute la société romaine de l'époque, encore fort rude, où l'épée joue un grand rôle dans les relations sociales. « Le marquis « Raymondi (dit-il un jour dans une missive adressée « cette fois au bon M. Bulteau)[1], qui donna un souf- « flet dans l'église de Saint-Jérôme de la Charité, le « Saint Sacrement exposé, à l'abbé Morosini, gentil- « homme du cardinal Ciceri, s'est retiré de Rome, « après l'ordre qui a été donné de se saisir de sa per- « sonne, partout où on pourrait le faire.

« Il y aura cette année sept grands opéras dans « Rome : deux chez le connétable Colonne, qui a dit « à M. Fontana, ingénieur, de ne rien épargner pour « les décorations et les machines ; deux chez le duc de « Zagarolle Rospigliosi, deux à Capranica par plu- « sieurs chevaliers romains et un à Caprecci, sans « toutes les autres comédies, qui se feront chez les « particuliers ; ce qui fait croire que le carnaval sera « plus long ici qu'à Venise, et qu'il y viendra grand « nombre d'étrangers. On croit que la reine de Suède « en fera aussi un. Il y a peu de jours que les sbires « passant par les écuries de l'ambassadeur d'Espagne, « quelques-uns de ses palefreniers leur demandèrent « ce qu'ils venaient faire, et les menacèrent de leur « casser les bras s'il leur arrivait d'y repasser jamais, « ce qu'ayant été rapporté à M. l'ambassadeur, il fit

[1] Lettres de dom Estiennot. Bibl. nat., fonds français, 19644, f° 89.

« donner des coups de bâton à ses palefreniers et les « fit chasser ensuite ; il crut se faire un mérite de cela « auprès de Sa Sainteté, et ayant été à l'audience quel- « ques jours après (et que Sa Sainteté lui accorde « autant de fois qu'il la demande), il la supplia d'agréer « que les femmes cantatrices chantassent aux opéras « de M. le connétable ; le Pape s'en excusa sur les « conséquences que cela aurait.

« On veut que le R. P. Laderchi continue les Annales « du cardinal Baronius, et que Mgr le cardinal Collo- « redo ait l'inspection sur cet ouvrage, mais rien n'a « encore paru.

« Mgr le cardinal Aguirre me fit voir hier un livre « du R. P. confesseur de Sa Sainteté ; il décrit la vie « de Mahomet, la naissance et les progrès de sa secte, « celle de l'Alcoran, qu'il rapporte et qu'il réfute, « article par article. Je le parcourus, pendant que Son « Éminence entendait la sainte messe ; j'y trouvais « bien de la lecture et de l'érudition ; il doit être im- « primé bientôt, à ce que me dit le seigneur cardinal, « qui me fit voir aussi une partie de ses recueils, des « conciles et des mémoires qu'on lui a envoyés depuis « peu de divers endroits de l'Espagne ; il y a de fort « bonnes pièces, entre autres trois ou quatre chroni- « ques d'églises particulières, où l'on trouve des remar- « ques fort belles ; je m'accommoderais de beaucoup « de ces pièces, et elles vous accommoderaient aussi ; « mais il ne serait pas honnête de les lui demander. »

L'aimable Estiennot, « *Stephanotius noster* », comme l'appelait Mabillon, n'était pas le seul à écrire à Paris. Voici, par exemple, une lettre d'Antoine Durban, un autre des Bénédictins français de Rome, où il fait part à Mabillon du succès de ses œuvres à Rome. Il lui raconte ainsi une conversation qu'il a eue sur ce sujet avec le savant cardinal Bona :

« Je[1] ne serais point véritablement votre ami si je « ne vous en faisais part et ne vous disais que l'estime « qu'il fait de vos deux premiers volumes est très-« grande, que vos notes historiques, chronologiques « et doctrinales lui semblent très-judicieuses, que « l'ordre que vous avez tenu est très-bon, et qu'on ne « vous doit point blâmer d'avoir fait un discernement « des saints qui sont véritablement à l'Ordre d'avec « ceux qui ne lui appartiennent point, ou qu'on peut, « de bonnes raisons, lui contester. C'est ce que me dit, « il y a deux jours, ce bon et savant cardinal qui a « donné à vos deux premiers volumes une place fort « honorable dans sa bibliothèque, et une très-belle « couverture pour marque (me dit-il, sans que je lui « eusse encore rien dit de cet ouvrage) de l'estime que « j'en fais et de leur auteur.

« Le jour de Saint-Louis il y a eu chapelle de qua-« rante-huit cardinaux à Saint-Louis des Français. « M. de Babilonne (*sic*) y a officié ; la musique de voix et

[1] *Correspondance de Mabillon*, Bibl. nat., fonds français, 19652, f° 159.

« d'instruments y a été admirable, et l'église très-bien « tendue et fort richement parée; à l'entrée de l'église « en dedans, étaient deux riches tableaux, un du roi de « France, un autre de la Reine, et entre les deux celui « du Pape... »

Il faut encore que le lecteur nous permette de lui citer un fragment d'une lettre d'un autre Bénédictin, Jean Durand, celle-là adressée à Luc d'Achery : au milieu de détails d'érudition, elle contient une belle histoire de revenant, racontée non sans un certain talent, et qui pourrait servir de thème à un des récits effrayants qui sont aujourd'hui à la mode. Voici comment le bon religieux la raconte : « Je [1] vous « fais part d'une histoire qu'on dit être arrivée à Madrid, « qui est terrible si elle est véritable; je l'ai apprise de « M. de Leybum, auditeur de Mgr le cardinal de Mont- « fort, qui dit que le nonce du Pape en Espagne en a « mandé les circonstances. On dit que M. le marquis « d'Astorga, que le R. P. Durban a vu ici ambassadeur « pour le roi d'Espagne, et qui a acquis une des pre- « mières charges de la maison de la Reine, que ce « marquis, dis-je, avait un Maure qu'il pressa tant « qu'il l'obligea de se faire baptiser; ce Maure, qui « n'avait reçu le baptême que pour complaire à son « maître, conserva toujours la mauvaise disposition de « son cœur durant sa vie qu'il passa en athée et en

[1] *Correspondance des Bénédictins français,* Bibl. nat., fonds français, 17678, f° 173.

« misérable ; il y mourut comme il avait vécu ; après « qu'il eut expiré, on le laissa le temps ordinaire avant « de l'ensevelir ; lorsqu'on se mit en état de lui faire « cette charité, on le trouva tout chaud ; on crut qu'il « n'était pas mort. On attend un espace de temps fort « considérable ; on le trouva encore chaud, comme s'il « eût eu une fièvre violente ; cependant il ne respirait « plus il y avait longtemps ; on fit venir les médecins, « qui ne connurent rien dans un mal où il n'y avait « point de remède. Tout le monde de la maison du « marquis alla voir ce Maure, et ils furent également « surpris de cet accident. Enfin le marquis d'Astorga, « qui porte toujours la lunette sur le nez pour marque « de gravité, y alla lui-même. Sitôt qu'il parut en pré- « sence du cadavre du Maure, ce cadavre lui parla en « cette sorte : — Monsieur le marquis, par un juste juge- « ment de Dieu, je suis condamné aux flammes éternelles « pour avoir reçu le saint baptême avec fiction et pour « avoir mené une vie pleine de déréglements. Et, en lui « montrant du doigt un lieu qu'on ne voyait point des « yeux du corps : — Voilà, dit-il, la place qui vous « est préparée en enfer, si vous ne faites pénitence. Un « homme plus hardi que le marquis d'Astorga aurait « eu peur d'un compliment de cette nature, et l'on dit « que cela a fait une telle impression sur son esprit qu'il « s'est retiré dans un monastère pour y faire pénitence. « Je prie Notre-Seigneur de lui faire la grâce d'en faire « une qui soit salutaire... Permettez-moi de saluer ici

« nos bons amis, D. Jean Mabillon, D. Michel, D. Jean « Buclay, D. Alexis et M. Bulteau, de qui le livre me « paraît toujours plus beau. »

Voici encore le récit détaillé de la prise de possession par le cardinal d'Estrées de son titre cardinalice. Le prélat profita de l'occasion pour célébrer magnifiquement la gloire du Roi, et son zèle contre l'hérésie, dont il venait de donner des preuves nouvelles, en révoquant l'édit de Nantes. Cette curieuse cérémonie que rien ne rappelle plus aujourd'hui est agréablement racontée, et nous transporte deux siècles en arrière :

« Dimanche dernier[1], la cérémonie qu'on attendait « et à laquelle on se préparait depuis si longtemps, se « fêta dans l'église de la Trinité du Mont, avec toute « la magnificence et la solennité possibles...

« On m'a dit qu'on gravait une planche de l'appa- « reil de cette cérémonie, et qu'on disposait une rela- « tion entière de tout ce qui s'est passé; on pourra « vous l'envoyer quand elle paraîtra; cependant, en « voici le détail en peu de mots :

« L'église de la Trinité est fort élevée et en vue pres- « que à toute la ville; toute la façade et les deux clo- « chers qui en font une partie, et s'élèvent assez haut « des deux côtés, étaient couverts de peintures faites « exprès, à la réserve des bases et des chapiteaux des « colonnes de la façade, qu'on avait dorés, et qui fai-

[1] Dantier, p. 343.

« saient une très-juste et agréable symétrie. Au-des-
« sous de la façade, sur un vaste piédestal, s'élevait
« plus haut que les clochers un grand palmier doré,
« planté sur un trophée d'armes, au fond duquel était
« assise la Religion, tenant deux couronnes, comme
« pour couronner le Roi et la France, qui étaient au-
« dessous en forme d'un Hercule gaulois et d'une dame
« pleine de majesté. A la base du piédestal, on voyait
« une hydre parmi des ruines avec toutes ses têtes cou-
« pées des deux côtés; sur la façade des clochers étaient
« deux niches et deux statues peintes, qui représen-
« taient la Foi et une autre vertu.

« Au-dessous du piédestal, on voyait un vaste ta-
« bleau, représentant des missionnaires prêchant et
« distribuant des aumônes à des nouveaux convertis,
« brûlant les livres hérétiques. Des deux côtés, il y
« avait deux tableaux où l'on voyait, dans l'un, abat-
« tre des temples, et, dans l'autre, édifier des églises.
« Sur la porte étaient les armes de France, soutenues
« par deux anges dorés, tout cela en relief; et en des-
« sous, un tableau, où était saint Louis, combattant
« contre les Sarrasins; de chaque côté de la porte,
« était un grand médaillon avec le portrait de Clovis,
« et un tableau au-dessous, où l'on voyait les idoles
« abattues, et de l'autre, un médaillon de Charlemagne,
« et au-dessous des Saxons baptisés. Au devant du per-
« ron était un grand tableau qui représentait Philippe-
« Auguste chassant les Juifs de France. Le haut et les

« rampes du perron étaient embellis de plusieurs orne-
« ments, et les deux extrémités terminées par deux
« colonnes triomphales, ou composées de trophées et
« ornées au milieu des portraits de Constantin et de
« Théodose. La pente de la montagne jusqu'à la place
« d'Espagne est plantée d'arbres, qui font en ce temps-
« ci une verdure assez agréable. On avait planté de
« grands piliers des deux côtés des arbres, lesquels
« étaient couronnés des armes du Pape et du Roi, et
« de chandeliers à plusieurs branches ; cette suite de pi-
« liers était terminée par deux plus grands que les
« autres qui soutenaient les portraits du Pape et du Roi
« transparents et illuminés. Des deux côtés, et au de-
« vant de l'église, le long de la montagne, on avait
« planté d'autres piliers ornés de la même manière.
« Toute la façade de l'église, le perron, les bords de la
« montagne et l'allée qui descend à la place d'Espagne
« étaient éclairés d'une infinité de flambeaux de cire
« blanche et de lampes rangées dans un très-bel ordre,
« ce qui faisait, parmi l'obscurité de la nuit, la plus
« belle illumination qu'on puisse rêver. Toute la place
« d'Espagne et les rues voisines à la montagne, où est
« l'église de la Trinité, étaient éclairées de lampes et
« de lanternes qui rendaient la nuit aussi claire que le
« midi. M. le cardinal avait fait distribuer de l'huile
« et des chandelles aux pauvres gens, afin que leurs
« maisons fussent éclairées, sans qu'ils en fussent in-
« commodés. Chaque figure, chaque tableau, et pres-

« que chaque pièce de cette décoration était accompa-
« gnée et expliquée par quelques passages de l'Écri-
« ture, qui semblaient avoir été faits exprès, et tout
« l'ouvrage convenait si parfaitement au lieu et au
« sujet, qu'on ne pouvait rien désirer de plus.

« L'église était ornée par dedans avec une magnifi-
« cence extraordinaire. Toute la voûte était tapissée
« avec tant d'art, qu'on ne pouvait rien y ajouter. La
« corniche était ornée d'un dais de velours rouge, avec
« une crépine d'or. Les deux côtés de la nef étaient
« ornés de deux rangs de tapisserie. Le premier était
« de haute lisse relevé d'or et d'argent; on dit que ces
« tapisseries ont été faites aux Gobelins; l'autre rang
« était de brocart. Le haut de l'église et les pilastres
« étaient tapissés de brocart très-riche; le bas de
« l'église était orné des portières de M. le cardinal,
« avec un grand tapis, le tout relevé en broderie d'or.
« Environ quatre-vingts prélats et grand nombre de
« seigneurs et de dames, entre autres le duc de Man-
« toue et la princesse de Modène et les duchesses
« de Braciano et de Belmont, assistèrent à la grand'-
« messe, chantée par la plus excellente musique de
« Rome. Après la messe, on chanta le *Te Deum* au
« bruit des trompettes et des boîtes, qu'on appelle ici
« mortalets. Cette cérémonie fut suivie d'un discours
« en latin, à la louange du Roi, du Pape, prononcé
« par le Père Semery. Je suis Français, j'ai dit à la
« louange du Pape, parce que dans le peu que je pus

« entendre de ce discours, j'y entendis souvent nom-
« mer Innocent avec éloge. J'étais assez bien placé
« pour ouïr la cérémonie, mais je ne suis pas assez
« près pour entendre le discours ; je ne puis donc vous
« en dire le détail ici même, ni en porter jugement.

« Tout cela fut suivi d'un magnifique repas, dans la
« grande salle du collége *De propaganda fide,* qui est
« à un bout de la place d'Espagne. MM. les cardinaux
« d'Estrées et Maldachin, M. l'ambassadeur et soixante
« prélats y dînèrent, et y furent servis avec un très-bel
« ordre et une magnificence extraordinaire. On avait
« préparé, dans la grande place d'Espagne, vis-à-vis
« le portail de l'église de la Trinité, deux grands bal-
« cons pour les cardinaux, les seigneurs et les dames
« pour voir le soir l'illumination. Son Excellence leur
« donna une superbe collation dans une maison de la
« place d'Espagne qui joignit ces balcons; il y trouva
« environ dix ou douze cardinaux, le duc de Mantoue,
« les duchesses de Braciano et de Belmont, et même
« l'agent d'Espagne y fut aussi, et un grand nombre de
« personnes de considération. Il y avait un balcon au
« milieu de la place, pour les violons et les musiciens
« qui faisaient un agréable concert, tandis que les car-
« dinaux faisaient la collation et qu'on jetait à pleines
« mains les confitures aux dames et aux seigneurs, qui
« étaient dans leurs carrosses, sur la place. De mémoire
« d'homme, on n'a point vu à Rome de plus belle
« cérémonie, ni qui se soit passée si heureusement; el

« jour fut si beau et la nuit si tranquille que pas une « des lampes ne fut éteinte, quoique les jours précé- « dents et le lendemain il eût fait beaucoup de vent. « On donna à 8 ou 9,000 pauvres l'aumône qu'on « n'avait pas eu la commodité de leur donner le jour « précédent. Son Excellence fit donner du pain et de « la viande pour dîner à tous les religieux mendiants « de Rome, qui sont en très-grand nombre. On croyait « que cette cérémonie serait terminée par une promo- « tion de cardinaux, car le Pape tint le consistoire le « lendemain ; mais on s'est trompé, et on ne fit que « trois évêques dans ce consistoire, entre lesquels est « le Père Monte Caseny, archevêque d'Avignon. Je me « recommande à vos prières, et suis, Monsieur, « votre très-humble et très-affectionné serviteur,

« Jean Durand. »

L'ardeur patriotique de ces bons Bénédictins français, qui gardaient tout vivant en eux le culte de la France, éclate à tout moment dans ces missives, et ils n'ont garde de laisser échapper l'occasion de donner un coup de patte aux Italiens. Cette verve gauloise s'exprime parfois d'une façon fort piquante. Ainsi, Jean Durand rendant compte de l'entrée du cardinal de Médicis ne manque pas d'assaisonner son récit de ces malicieuses remarques : « Le cardinal de Médicis[1] fit son entrée

[1] Lettres à Michel Germain, Bibl. nat., fonds français, 19645, f° 121.

« par la porte du Peuple. Son train était fort nombreux; « il y avait plus de cent carrosses à six chevaux. Je vis « hier le palais de ce cardinal, qui est magnifiquement « meublé. J'entrai dans ses antichambres, où je vis « grand nombre de gentilshommes de sa suite tous vê- « tus à la française, très-superbement. Mais il faut « avouer qu'il est aisé de voir à leur marcher et à « leurs manières décontenancées que la nature les a « produits pour porter des soutanes et non pas des « épées. Nos Français ont un tout autre air ou, comme « on dit ici, *un' altra disenvoltura.* » Un autre jour, c'est une affaire d'étiquette qui met toute la société romaine en rumeur, et que le bon Bénédictin ne peut s'empêcher de raconter avec une nuance d'ironie :

« Le [1] comte de Castlmène (*sic*), ambassadeur d'An- « gleterre, n'a pu continuer ses visites au Sacré Col- « lége, parce que la duchesse de Modène voulut qu'il « lui rendît visite après la reine de Suède, et avant les « cardinaux. La prétention de cette princesse est « fondée sur ce qu'elle est mère de la reine d'Angle- « terre, car celle de duchesse de Modène, dans un pays « où nos seigneurs les cardinaux tiennent le haut du « pavé, ne serait pas un titre suffisant pour prétendre « avoir la préséance. Cela cause beaucoup d'embarras « à l'ambassadeur, car, d'un côté, il ne veut pas mé- « contenter la mère de la Reine, et de l'autre, les cardi-

[1] *Correspondance des Bénédictins*, Bibl. nat., fonds français, 17678, f° 171.

« naux lui ont déclaré qu'ils ne recevraient point ses « visites, s'il visitait la duchesse de Modène avant « leur collége. Chacun parle de cette affaire selon « son inclination ; les uns blâment la duchesse de de- « mander un honneur qui ne s'accorde qu'aux « reines; en second lieu, elle a toujours été ici inco- « gnito, elle a reçu toutes les visites des cardinaux ou « des princes, dans une maison religieuse; et lors- « qu'elle va par les rues, elle donne la main dans son « carrosse à une simple marquise. D'où vient donc « qu'elle veut tout d'un coup sur l'éminence, dans le « lieu même de sa grandeur? Les autres disent que nos « pères les cardinaux devraient se faire gloire de céder « aux dames, particulièrement chez eux, puisque chacun « prend plaisir de faire honneur, chez soi, à un étran- « ger; d'ailleurs, cela ne saurait tirer à conséquence.

« Voilà les grandes affaires de Rome; saint Augustin « n'avait-il pas raison de dire que : *Majorum nugæ* « *negotia vocantur?* »

Enfin, nous ne pouvons finir cette rapide esquisse des correspondances bénédictines de Rome, sans citer encore quelques fragments d'un autre membre de la petite colonie française établie à Rome : celui-là, Jean Guillot, est un nouvelliste passionné auquel rien n'échappe ; qui ne ménage rien, ni personne. Son patriotisme lui fait souvent emboucher la trompette, et la gloire du Roi est sa première préoccupation. C'est ainsi qu'il raconte avec lyrisme l'entrée à Rome du mar-

quis de Lavardin, qui venait y braver la colère du Pape en querelle ouverte avec la France.

« Enfin[1], M. l'ambassadeur est arrivé à Rome; « ce fut le 16e du mois de novembre, sur les deux « heures après midi, qu'il entra dans cette capitale « du monde chrétien, avec un cortége magnifique, « un grand train, et dans le plus bel ordre du monde. « On vit d'abord passer plus de 80 cavaliers, entre « lesquels il y avait bien 20 chevaliers de Malte, en- « suite 25 ou 30 calèches, suivies de plus de 50 che- « vaux et mulets chargés de bagages, 23 chevaux de « carrosse. Après quoi, marchaient 50 ou 60 officiers « de marine, 83 pages, et quelques carrosses de M. l'am- « bassadeur suivaient, et ensuite celui où il était, appar- « tenant à M. le cardinal Maldachin. Dans le fond du « derrière étaient, à la droite, madame l'ambassadrice; « à la gauche, Mgr le cardinal d'Estrées et, près de lui, « mademoiselle de Lavardin. Dans le fond du devant « étaient, à la droite, M. l'ambassadeur; à sa gauche, « M. le cardinal Maldachin, aux portières MM. de « Gesvres et Darvaux. Ce carrosse était suivi de 21 « ou 22 autres; il y en avait des cardinaux, des am- « bassadeurs de Portugal, de Venise, de Savoie, de « Malte, de M. le duc de Braciano... L'ambassadeur « d'Espagne n'y envoya point. Ils étaient tous à six « chevaux, excepté quelques banquiers. On avait en-

[1] Lettres de Jean Guillot, Bibl. nat., fonds français, 19646, f° 1.

« voyé devant une calèche avec du bagage pour voir « ce que l'on ferait, et à son entrée, on demanda au « conducteur s'il avait du bagage ; mais ayant répondu « à la française, on le laissa passer, et ensuite tout le « reste, sans que personne osât rien demander pour la « douane. On tira un coup de canon du château Saint-« Ange, pour avertir Monte-Cavali.

« Les Romains, à l'aspect d'un si grand train et d'une « si longue suite de bagages, se récrièrent. Quant à « l'abbé et nous, nous nous étions postés dans un lieu, « hors de la piste, d'où nous voyions commodément. « Lorsque M. l'ambassadeur passa, nous fûmes remar-« qués, et quelqu'un dit en nous montrant : « Voilà « une embuscade, mais il n'y a rien à craindre, ce sont « nos bons Pères. » Le lendemain nous allâmes pour « faire la révérence à Son Excellence, présentés par « M. l'abbé Ferrière, qui nous avait envoyé son car-« rosse. Il nous reçut obligeamment, et parlant à « M. le R. P. procureur général, il lui dit : J'ai vu, à « Saint-Germain, vos Pères, votre R. P. général qui est « un homme de grand mérite, dom Jean Mabillon, et « quand vous leur écrirez, je vous prie de les assurer « que je suis leur serviteur, et que je me recommande « à leurs bonnes prières. Il ne se peut rien de plus « engageant. Tout Farnèse est rempli de monde qui « vient complimenter Son Excellence, mais personne « ne paraît de la part du Pape, qui a fait défense aux « sbires et même aux soldats de se trouver en aucune

« manière avec les Français, et de sortir même des « cabarets quand il en viendrait. . . . . .

. . . . . .

« Un Italien voyant entrer M. l'ambassadeur dans « Rome, dit un assez bon mot : J'ai bien vu, dit-il, « arriver dans cette ville des ambassadeurs ordinaires « et extraordinaires, mais je n'avais point vu de com- « mandement comme celui-ci. J'oubliais de vous dire « que Son Excellence fit paraître sa magnificence, non- « seulement dans son train, mais encore dans les « pièces d'argent que lui et madame jetaient de leur « carrosse, depuis la rue du Cours jusqu'à Farnèse. Les « pauvres Romains les amassaient avec presque autant « d'empressement et de dévotion qu'ils auraient fait « des médailles de Sa Sainteté. »

Un autre jour, le correspondant français s'attarde à raconter les aventures de l'ambassadeur d'Espagne, épris d'une folle passion pour une chanteuse en renom. On est tout étonné de trouver des anecdotes aussi frivoles sous la plume d'un grave érudit; aussi faut-il ajouter qu'il lui fut interdit de continuer sur ce ton, et qu'il se soumit de bonne grâce au silence, que la prudence de ses supérieurs lui imposa. Voici le récit en question, qui peint à merveille les mœurs du temps :

« Le 28 février [1], l'ambassadeur d'Espagne a fait

[1] Lettres de Jean Guillot, Bibl. nat., fonds français, 19646, f° 104.

« représenter sa belle comédie : la marquise Ruspoli, « sœur de M. le cardinal Ricci, y a été invitée et y a « assisté ; il lui est arrivé un accident fâcheux. Comme « elle sortait, ses gens voulant lui faire place dans le « même temps que la Georgine, fameuse cantatrice, et « qui avait fait le principal personnage à la comédie, « l'écuyer de l'ambassadeur d'Espagne, voulant faire « passer celle-ci, dont son maître est passionnément « amoureux, et la faire monter en carrosse, passa son « épée au travers du corps du premier des estafiers de « la marquise Ruspoli, qui s'intéressait pour sa maî- « tresse, et le coucha mort à ses pieds ; il déchargea « ensuite un grand coup sur la tête d'un second, qui « venait au secours de son compagnon ; le coup est « mortel. Un troisième reçut pareillement un coup qui « n'attrapa que le bord de son chapeau, qui en fut « coupé. Le doyen des estafiers de ladite dame aurait « eu part à ce massacre, s'il n'eût parlé espagnol et « passé pour tel. Cette action paraît fort brutale, on « ne sait ce qui en sera, le cardinal Ricci cependant « n'en fait pas grand bruit. L'ambassadeur a envoyé « à cette dame son secrétaire pour lui faire des excu- « ses et la prier de pardonner l'imprudence de « son écuyer. On traite cela seulement d'impru- « dence.

« La Georgine a été depuis ce temps-là empoisonnée ; « on la croyait hier morte. On ne dit pas encore de la « part de qui, soit des amis de l'ambassadeur, dont on

« ne pouvait guérir la passion, soit des autres musiciens « de Rome par jalousie, soit encore des gens de la « marquise Ruspoli par vengeance... »

La Georgine ne mourut pas évidemment des suites de cette tentative d'empoisonnement, car peu de jours après, dom Jean Guillot écrit encore à Paris :

« L'ambassadeur d'Espagne [1] tient la Georgine dans « une maison à la Longara; il prétend lui faire jouir « du droit des franchises; il y a peu de jours que Son « Excellence fit donner force coups de bâton à des « sbires qui avaient eu la hardiesse d'aller faire quel- « que excursion proche de cette maison. Sa passion « pour cette coquine va jusqu'à la folie. Il y a peu « qu'il fit des vers à sa louange, et voulut les faire « imprimer; mais comme le maître du sacré palais « refusait d'en donner la permission à l'imprimeur, « parce qu'ils étaient dédiés à Georgine, qu'il qualifiait « de la plus illustre et glorieuse dame qui soit le long « des rives du Tibre, il s'emporta contre lui; mais après « son emportement, il consentit de supprimer le nom « de Georgine et laisser le reste. L'ambassadrice en « souffre beaucoup, et n'est pas sans volonté de s'en « venger. L'ayant une fois trouvée à sa rencontre « dans le palais d'Espagne, elle lui donna des soufflets; « on dit que le duc de Mantoue la veut faire enlever, « et que l'ambassadeur a quatre ou cinq cents hommes

[1] Lettres de Jean Guillot, Bibl. nat., fonds français, 19646, f° 104.

« pour la garder. On dit une chose assez plaisante de « cet ambassadeur. Il a dans son palais un dogue qui « connaît tous ceux à qui son maître doit et qui vien- « nent demander de l'argent ; il les mord et les déchire, « quand ils ont la hardiesse de venir. Voilà un beau « moyen de se délivrer de ses créanciers. Je ne sais si « on s'en trouverait bien en France. »

Mais il est temps de revenir aux correspondants de Mabillon. Après avoir montré l'activité des rapports entretenus entre les confrères français établis à Rome et leurs amis de Paris, il faut maintenant parler de ceux que le savant Bénédictin avait directement avec d'illustres personnages de la cour romaine. Tenu au courant des affaires et sachant bien quels étaient ceux à qui il s'adresse, Mabillon entretient des correspondances réglées avec des cardinaux comme avec de simples érudits. Il nous faut d'abord citer cinq cardinaux des plus considérables alors, Bona, Casanata, Barbarigo, Colloredo et d'Aguirre.

Le cardinal Barbarigo, évêque de Padoue, l'un des plus illustres prélats de l'Italie au dix-septième siècle, était à la fois un homme d'une piété reconnue, et l'un des plus zélés protecteurs des lettres et de l'érudition. Sa piété égalait son amour des sciences, et dans son évêché de Padoue il laissa des traces de cette double passion : grâce à ses soins, des chaires de grec, d'hébreu, de syriaque, de chaldéen et d'arabe furent ouvertes dans les séminaires de la ville ; il y établit même une

très-belle imprimerie de caractères orientaux, ce qui était encore fort rare, et rendait d'immenses services à l'étude des langues. Ses lettres à Mabillon, toutes pleines de bonne grâce et d'affection, sont là comme une preuve de plus de l'amour de ce grand homme de bien pour l'étude, et lorsqu'on voit sur l'une d'elles, tracée de la main de Mabillon, cette simple note : « Mort en odeur de sainteté, 1697 », on ne peut s'empêcher de faire intérieurement un retour sur cette accusation de favoriser l'ignorance, sans cesse répétée et jetée sans cesse à la face de l'Église, alors qu'au contraire c'est elle qui a mené partout les esprits au seuil de la vérité. La douce figure de l'évêque de Padoue, qu'on a appelé le Borromée du dix-septième siècle, ne semble-t-elle pas témoigner que de tout temps la science a été protégée par la foi, que l'aimer et lui faire faire des progrès n'empêche même pas de devenir un saint?

C'est encore un savant de premier ordre que le pieux et modeste cardinal Bona. Érudit de talent, connaissant à fond l'antiquité chrétienne, mais aussi doux, aussi modéré dans ses opinions que les érudits sont d'ordinaire tranchants et acerbes, créé cardinal par Clément IX, il fut au moment d'être élu pour le remplacer sur le trône pontifical à sa mort; ce qui donna lieu à une pasquinade comme les Romains les goûtaient fort : « *Papa Bona,* dit Pasquin, *sarebbe un solecismo.* »

On composa sur cette plaisanterie la charmante épigramme suivante, qui fit alors le tour du monde lettré :

Grammaticæ leges plerumque ecclesia spernit.
Forte erit ut liceat dicere papa Bona
Vana solœcismi ne te conturbet imago,
Esset Papa bonus si Bona papa foret.

Le cardinal Bona avait fort admiré l'édition de saint Bernard imprimée par Mabillon, et l'avait présentée lui-même au Pape. Les rapports des deux savants personnages devinrent fréquents lorsqu'ils eurent une controverse sur la question des azymes, le cardinal soutenant que jusqu'au neuvième siècle on s'était servi indifféremment de pain levé et de pain azyme dans l'Église latine, Mabillon défendant l'opinion contraire. Leur correspondance à ce sujet est le modèle de ce que devraient être les controverses entre gens sincères qui s'estiment réciproquement et ne cherchent que la vérité. La courtoisie la plus parfaite, une douceur grave, une profonde conviction de leur bonne foi réciproque donnent à ces lettres, rédigées dans un latin facile, mais non dépourvu de pompe, un caractère tout particulier de simplicité, et même une certaine grandeur qui vient de la pureté des sentiments et de la noblesse d'âme de leurs auteurs. On sent que les deux adversaires n'ont qu'un seul souci, la recherche de la vérité, de cette vérité qui, comme le dit Mabillon, en finissant un traité sur cette question, qu'il dédia au cardinal Bona, doit être recherchée et

défendue avec modestie et sincérité (*modesto ac puro animo*).

L'aimable cardinal s'employait de son mieux pour aider les travaux de Mabillon et des Bénédictins. Il raconte lui-même agréablement comme il se rendit de sa personne chez la reine Christine de Suède pour obtenir d'elle la permission de faire copier des manuscrits que Mabillon désirait avoir. La permission accordée par la princesse qui n'était pas toujours d'aussi bonne composition, le cardinal s'aperçut qu'il n'avait pas l'indication exacte des manuscrits désirés, et que Mabillon n'avait oublié que cette partie essentielle de sa commission, ce dont il le raille avec bonhomie.

Bien différent est le cardinal d'Aguirre, ancien Bénédictin espagnol, qui avait enseigné avec succès à l'Université de Salamanque. Caractère élevé et fort, homme de gouvernement, tout en étant resté d'une austérité religieuse, ce cardinal n'en était pas moins un érudit et un travailleur infatigable. Il était à Rome le protecteur attitré des Bénédictins réformés de France, sans être pour cela hostile aux Jésuites. Le Saint-Siége n'avait pas de plus ardent défenseur, et il attaqua ouvertement la Déclaration de 1682, s'employant toujours à la défense des droits de l'Église et du Pape. Cette part active prise aux affaires religieuses du temps ne l'empêchait pas d'être un travailleur acharné; il publia à ses frais la collection des conciles d'Espagne. Vivant comme un moine et fort pauvre, malgré

sa pension espagnole, qu'on ne lui payait pas, toujours à mi-chemin entre Rome et Madrid, traversant sans cesse le midi de la France dans des courses incessantes, ce prélat, qui semble avoir tenu une grande place à la cour pontificale, était en même temps un homme d'esprit, et ses bons mots étaient célèbres. Lors de la querelle du quiétisme, il fut fort contraire à Fénelon, dont la doctrine effrayait un peu sa raison plus froide; mais la vivacité de Bossuet ne laissait pas que de l'étonner, et il fit à ce sujet cette spirituelle critique : « *Episcopus Meldensis vult vincere justum est, vult triumphare nimis est.* » Regrettant sous la pourpre romaine les loisirs de son couvent de Salamanque, le cardinal d'Aguirre portait une affection toute spéciale à Mabillon; il lui écrit en latin sur ses livres, et ses lettres sont, comme sa personne, d'une gravité forte qui n'exclut ni la raillerie ni même parfois la plaisanterie. C'est ainsi qu'il revient sans cesse sur l'ennui de recevoir et de faire des visites qui absorbent tout son temps : « Il[1] m'a fallu différer de vous répondre jusqu'à mon « retour à Madrid, où j'espérais avoir plus de temps « pour le faire, tant à vous qu'à d'autres illustres sa- « vants étrangers. Mais Charybde évité, je suis tombé « en Scylla : des affaires plus graves, des visites en « plus grand nombre, une plus grande quantité de « lettres encore sont venues m'assaillir; elles m'acca-

[1] *Correspondance des Bénédictins,* Bibl. nat., fonds français, 17678, f° 10.

« blent sans relâche, et c'est à peine si elles me laissent « le temps de vivre... Heureux êtes-vous, vous à qui « par la grâce divine il est donné de pouvoir joindre « une vie si religieuse et une observation stricte des « règles à une érudition si profonde et un travail « si assidu de l'antiquité ecclésiastique et des saints « Pères..... A la fin de mars, j'espère pouvoir quitter « l'Espagne et traverser la France. Je voudrais bien « que vous puissiez venir au moins jusqu'à Lyon, où je « resterai quelques jours chez les Anisson. Si la chose « ne vous paraît pas trop difficile, écrivez-moi par l'or- « dinaire de France quel jour à peu près vous pourriez « me donner rendez-vous à Lyon. »

Dans une autre lettre, le même cardinal revient encore sur le fardeau des affaires qui mangent pour ainsi dire sa vie :

« Vous[1] connaissez, dit-il, cette détestable occupa- « tion, c'est-à-dire les visites sans nombre dont saint « Jérôme se plaint chez les Romains déjà de son temps, « meilleur pourtant que le nôtre? Que dirait-il de notre « temps, certes d'airain même ici? » Et l'érudit distrait de ses études se désole de ne pouvoir achever son édition des conciles d'Espagne, ni d'y mettre les notes nécessaires : « En huit mois de temps elles seraient « faites si j'étais libre. Mais quand Dieu m'en donnera- « t-il le loisir?... »

[1] *Correspondance des Bénédictins,* Bibl. nat., fonds français, 17678, f° 11.

Mais les deux plus fidèles correspondants de Mabillon dans le Sacré Collége étaient les cardinaux Casanata et Colloredo. Le premier, Napolitain d'origine, était bibliothécaire de la Vaticane.

Grand amateur de livres, il dota et enrichit si bien la bibliothèque de la Minerve qu'on lui donna son nom. Saint-Simon, qui n'est point tendre pour la cour de Rome, porte de lui ce jugement à sa mort en 1686 : « Rome[1] perdit en Casanata un de ses plus illustres « cardinaux par sa piété, par sa doctrine, par le nom- « bre et le choix des livres qu'il ramassa, et par le bien « qu'il fit aux lettres. »

On l'appelait à Rome le père de la république des lettres ; ce fut lui qui encouragea le plus Mabillon à venir en Italie, et nous verrons plus loin avec quelle bienveillance il l'accueillit. Sa correspondance avec Mabillon est fort active ; il lui écrit constamment, le consulte sur des points d'érudition, lui fait chercher des manuscrits et lui en envoie : le tout dans un latin fort soigné qui ne laisse pas que d'être parfois assez obscur. Sa bienveillance ne lui fait défaut qu'une fois, à propos des fameuses dissertations de Du Pin, ce fougueux gallican, au sujet desquelles il écrit à Mabillon une lettre très-vive, se plaignant, non sans amertume, que le Roi les autorise à paraître.

Les lettres du cardinal Colloredo sont plus nom-

[1] Saint-Simon, éd. Chéruel, t. II, p. 376.

breuses encore. D'une illustre famille allemande établie dans le Frioul, d'abord simple Oratorien, Leander Colloredo était devenu cardinal et grand pénitencier. Fort ami des savants, il avait une véritable affection pour Mabillon. Ses lettres mériteraient d'être traduites et publiées, car elles contiennent de nombreux détails sur ce qui se passait à Rome. Elles sont pour Mabillon d'une bienveillance presque tendre qui leur donne un charme réel. On y voit les traces d'un esprit distingué, éveillé sur tous les sujets; parfois même la raillerie spirituelle paraît sous les habits d'emprunt que lui donne l'usage du latin, usage qui enlève toujours, si facile qu'il soit, à la pensée quelque chose de son imprévu et de sa vivacité naturelle.

Voici, par exemple, le récit de son entrée au conclave où fut élu Clément X, qui ne manque ni de grâce ni d'agrément :

« Au[1] moment d'entrer au conclave pour la créa-
« tion d'un nouveau pontife, je me sens obligé de vous
« écrire pour que vous aidiez par vos prières et celles
« de vos confrères cette entreprise ardue et redoutable.
« Le besoin pressant de l'Église militante et la bien-
« veillance à l'égard d'un ami vous en font un devoir,
« afin que, Dieu aidant, il soit élu un pontife qui soit
« selon le cœur de Dieu, et remplace en perfection le
« très-saint pontife Innocent XI. Car ayant été auprès

[1] *Correspondance de Mabillon,* Bibl. nat., fonds français, 19651, f° 165.

« de lui à sa mort, je sais avec quelle grandeur « d'âme il rejeta loin de lui toutes les choses de ce « monde et ne se laissa attacher par aucun lien de la « chair et du sang. Fasse donc le ciel qu'il sorte de ce « conclave un nouveau Melchisédech, sans père, sans « mère, sans généalogie, de qui nous puissions écrire « de nouveau comme du très-saint Innocent qu'il ne « se passait pas la moindre chose et qu'il ne passait « rien aux siens. »

Enfin, avant de quitter le Sacré Collége, il nous faut parler d'un autre ami de Mabillon, bien différent de ceux que nous venons d'énumérer, mais dont la figure originale, plus vive, moins couverte, pour ainsi dire, de la poussière des vieux livres, fera diversion dans ce monde un peu grave de savants personnages. Nous voulons parler de Henri Noris, qui était alors connu dans toute l'Europe comme un érudit de premier ordre, et entretenait des relations avec les savants de tous les pays. Il fut créé cardinal en 1695, beaucoup plus tard par conséquent; mais son portrait se trouve à sa place naturelle parmi les cardinaux amis de Mabillon. C'était un esprit vif, ardent, mais sans beaucoup de suite ni de logique. Il s'était fait religieux augustin par admiration pour le grand saint de ce nom. Après avoir été théologien du grand-duc de Toscane, puis professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Pise, il fut revêtu de la pourpre par Innocent XII. Il avait publié plusieurs ouvrages de science sacrée et fait le recueil

des inscriptions de Pise. D'abord fort enclin au jansénisme, en relations d'amitié avec le Père Quesnel, il s'était singulièrement refroidi à l'égard de cette doctrine dont l'étroitesse contrastait trop avec la souplesse de son esprit et l'aimable douceur de son caractère. L'austérité de Port-Royal ne l'accommoda pas longtemps. L'abbé de Chantérac, qui le vit beaucoup à Rome lorsqu'il y fit un long séjour pour défendre le livre de Fénelon, nous le représente « comme[1] occupé et amusé « de tout ce qui regarde la magnificence des meubles et « de tout le reste des choses qui ont rapport à la vie com- « mune d'une manière fort opposée à la modestie de « l'état religieux dans lequel il a vécu, aussi bien qu'à « la sévérité de la doctrine de saint Augustin, dont il « se déclare si hautement le zélé défenseur ».

Ce bel esprit délicat était un écrivain d'une élégance irréprochable. Intime ami de l'illustre Magliabecchi, dont nous allons parler tout à l'heure, et qui formait avec lui le plus complet contraste, il lui écrivait régulièrement, et toujours avec verve et esprit. C'est ainsi que plus tard, lorsqu'il fut appelé à faire partie du Sacré Collége, il lui dépeint comiquement la gêne que lui impose l'étiquette des cardinaux :

« Malgré[2] tous mes soins, je ne puis finir d'arranger « ma demeure, qui ne peut contenir les vingt-huit per- « sonnes qui forment ma cour. J'ai acheté cinq car-

[1] M. de Chantérac à Fénelon, *Correspondance générale*, t. X, p. 544.
[2] Valery, t. III, p. 15.

« rosses, et je possède huit chevaux. J'ai dépensé plus « de mille scudi pour ma chapelle, et je répète souvent « avec Sénèque ce qu'il dit dans le XIVe livre de Ta- « cite : *Ubi est animus ille modicis contentus?* Où est cet « esprit content de peu de chose? — Je n'ai plus de « pieds pour marcher, parce que les cardinaux ne peu- « vent aller à pied à travers Rome. Je n'ai plus de « mains pour écrire, parce qu'un secrétaire *ab epistolis* « se tient à mes côtés pour le faire à ma place, pas plus « que pour me verser à boire, un autre *a potionibus* « étant là pour me rendre cet office. Si je veux m'ha- « biller, trois valets de chambre m'entourent, et je « joue le rôle d'une statue qu'ils viennent habiller. Le « pis est, et ce qui me rend le plus malheureux, c'est « que dès huit heures du matin le temps ne m'appar- « tient plus, et qu'il me faut le consumer à donner des « audiences ou à assister à des congrégations. Aussi je « puis dire comme saint Paul aux Galates : Je vis, mais « non plus moi. Une seule chose me console dans cette « grande métamorphose, c'est de penser que la des- « cription vous fera rire. »

Fort ami des Bénédictins, Noris l'était particulièrement de Mabillon; il lui dédia un de ses livres. Plus tard, cependant, Mabillon crut avoir à se plaindre de lui, mais leurs relations amicales n'en furent pas altérées, et leur correspondance continua. C'est ainsi qu'ayant publié un livre sur les médailles, il chargea Mabillon d'en faire la distribution :

« J'ai [1] enfin publié un volume des époques syro-
« macédoniennes ; voulant en envoyer quelques exem-
« plaires à Paris à mes amis, bien plus à mes protec-
« teurs, je les ai fait envoyer tous à la fois là où par
« votre entremise ils seraient le plus sûrement remis à
« leurs destinataires. Voilà plus de trois mois que j'ai
« envoyé ces exemplaires de Livourne à Marseille à
« M. Rigord, procureur du Roi, lui demandant de
« veiller à ce qu'ils vous fussent expédiés ; mais jus-
« qu'alors je n'ai reçu aucune réponse du sieur Rigord,
« tout commerce de lettres privées par mer étant in-
« terrompu. Si son frère, celui qui a fait paraître une
« dissertation sur la médaille d'Hérode Antipas, est
« encore à Paris, Votre Révérence pourra se servir de
« lui pour être plus sûr de l'envoi des volumes. Une
« fois reçus, vous voudrez bien les distribuer ; ainsi
« vous en donnerez un exemplaire aux savants sui-
« vants, parmi lesquels vous aurez la première place ;

« 2° A Étienne Baluze ; 3°, 4° à Claude Nicaise, et
« vous lui en enverrez un autre pour Nicolas Thoy-
« nard ; 5° à François Dron, chanoine de Saint-Thomas
« du Louvre ; 6° à Jean Vaillant ; 7° à André Morell ;
« 8° à l'auteur anonyme de l'*Antiquité des temps*, im-
« primé en français, qui m'a envoyé le volume. . .

. . . . . .

« Vous voyez dans quel embarras je vous jette,

[1] *Correspondance des Bénédictins*, Bibl. nat., fonds français, 17681, f° 5.

« mais comme ce sont affaires de livres, vous y veil-
« lerez, je crois, de bon cœur, vous qui passez toute
« votre vie parmi les livres, et qui vivrez même éter-
« nellement dans les ouvrages si nombreux que vous
« avez publiés, tandis que dans peu mes écrits devien-
« dront des cornets pour l'encens ou le poivre, si bien
« qu'il serait peut-être plus sage que vous donniez
« plutôt aux parfumeurs ces exemplaires que de les
« distribuer à tant de savantes personnes.

« Saluez, je vous prie, dom Michel Germain, votre
« Achate. Adieu, et pardonnez-moi si j'ai abusé de
« vous. »

Les exemplaires annoncés ayant fini par arriver, Mabillon se hâte de répondre qu'il a fait la commission et distribué les exemplaires à ceux à qui ils étaient destinés. Il en fera parvenir un même à Morell : « Si [1],
« dit-il, on laisse entrer le livre à la citadelle que nous
« appelons Bastille, où, par ordre des ministres du Roi,
« il est enfermé pour la seconde fois... »

Ce n'est pas seulement avec de grands personnages revêtus de la pourpre romaine que Mabillon est en correspondance. Nous trouvons parmi les lettres qui lui sont adressées de Rome plus d'un nom resté célèbre dans la littérature italienne. C'est ainsi que les noms de Fontanini, de Sergardi, de Bianchini, de Cenni, Ciampini, Fabretti, se retrouvent sans cesse sous sa

[1] Valery, t. II, p. 279.

plume, lorsque nous ne voyons pas ces doctes personnages lui écrire directement.

Fontanini, l'un des plus célèbres critiques du temps, fameux pour ses profondes connaissances, jouissait alors à Rome d'une réputation incontestée. Orateur brillant autant que profond érudit, les discours qu'il prononçait, d'une élégance recherchée, étaient imprimés et couraient l'Europe. Caractère violent et altier, aussi indépendant dans son langage qu'ambitieux de parvenir, Fontanini eut une carrière fort agitée. Successivement favorisé et disgracié par les papes qui se succédaient, tantôt dans la plus haute faveur, tantôt chassé du Vatican, il est un exemple vivant de cette incertitude des choses humaines qu'il se plaisait sans doute, en bon littérateur, à dépeindre dans son élégant langage latin, en la couvrant des fleurs de la plus pure rhétorique. Ses lettres à Mabillon sont pleines de grâce aimable, mais l'âpreté du critique et de l'ambitieux se déguise mal sous les formes pompeuses du latin. Grand admirateur de Mabillon et des règles de critique émises par le savant Bénédictin, il s'en était fait le champion, et nous le verrons plus tard défendre le livre de la *Diplomatique* avec une véhémence qui étonnait un peu même l'auteur du livre.

C'est encore un littérateur dans toute la force du terme, avec toute la vivacité d'impression et la susceptibilité d'amour-propre que les facultés intellec-

tuelles développées à l'excès entraînent après elles, que Louis Sergardi, l'un des correspondants les plus assidus de Mabillon; cet écrivain, resté célèbre au delà des monts, est une figure fort originale et mérite une place à part dans cette galerie où nous promenons notre lecteur. C'était un Siennois, d'une famille distinguée, qui jouissait alors de la réputation de premier versificateur latin d'Europe. Sa faculté de faire des vers faciles et élégants dans cette langue morte que les modernes ne manient plus qu'avec tant de peine, était si prodigieuse, qu'un jour, étant à la campagne, en présence du pape Clément XI, il traduisit au pied levé en vers latins une élégie que récitait le poëte Perfetti sur la mort d'Alexandre Surdi, immédiatement après l'avoir entendue. Cet habile latiniste était aussi un satirique mordant et impitoyable. Ses satires latines sur la société de Rome ne ménageaient rien ni personne, et ses querelles acerbes avec Gravina, le fameux jurisconsulte napolitain, montrent que son caractère n'était pas plus endurant que sa verve n'était clémente. Ses démêlés avec Gravina prirent des proportions épiques, même pour ce temps de querelles littéraires, et les deux adversaires en vinrent un jour presque aux mains dans les rues de Rome. Familier du cardinal Ottoboni, il fut choisi par ce prélat après son exaltation sous le nom d'Alexandre VIII, comme son secrétaire littéraire. Mabillon, qui le connut à Rome, faisait grand cas de son jugement et lui

écrivait régulièrement. Ses lettres, ainsi que celles de Sergardi, ont été publiées dans les œuvres de Sergardi; elles roulent presque toutes sur les nouvelles littéraires ou érudites du moment. Celles du poëte italien sont vives, alertes, d'un jugement net et indépendant, parfois moqueur et satirique; on y devine un esprit libre et sans préjugés, qui se croit en droit de tout juger. Mabillon, dont le caractère était justement contraire à celui de son correspondant, semble avoir eu un penchant tout particulier pour cette nature franche et vive. Il appelle Sergardi « notre bon ami M. Sergardi ». Il est vrai qu'il était tout dévoué aux Bénédictins de Rome, et les protégeait de tout son crédit. Chargé pendant le court pontificat d'Alexandre VIII de la correspondance littéraire de ce souverain fort ami des lettres, Sergardi entretint une correspondance animée avec Mabillon. Il lui demandait des livres et des nouvelles de la république des lettres. C'est ainsi qu'il écrit pour avoir par lui comme un catalogue des livres nouveaux, afin d'expliquer plus clairement quel est le désir du Saint-Père : « Je vais d'abord répondre « à vos questions[1]; il faudrait autant que possible « m'envoyer tous les huit jours un catalogue des livres « qui vont paraître, afin d'avoir le temps de choisir ce « qui conviendrait.

« Les livres de science de toute nature, et surtout

[1] Valery, t. II, p. 209.

« d'érudition ecclésiastique et de philosophie moderne, « comme on dit aujourd'hui, seront acceptés avec plai- « sir ; il ne faut pas non plus négliger de noter les livres « de médecine, si le nom de leur auteur est considé- « rable et s'ils sont dignes de remarque, soit par leur « nouveauté, soit par leur savoir. Il suffira d'envoyer « à Rome tous les mois, ou même à un intervalle plus « éloigné encore, ces volumes lorsqu'ils formeront un « ballot. »

Sergardi continue ainsi pendant deux pages, demandant non-seulement les livres savants, mais ceux de littérature ancienne et moderne, priant Mabillon de se charger de lui procurer les ouvrages hollandais et anglais, si la difficulté des communications pendant la guerre le lui permet, sans cela il aviserait à les avoir directement.

Mabillon ne se fait pas faute de répondre à cet appel : il lui écrit régulièrement, lui donne les nouvelles religieuses et littéraires, et connaissant le peu de goût de son correspondant pour les Jésuites, il le tient au courant des nombreuses polémiques qui s'agitaient toujours à leur sujet. Sergardi se plaint, du reste, de la stérilité où sont les études littéraires à Rome : « Il y « a peu de gens en cette cour[1], dit-il, qui s'adonnent à « des études qu'ils disent inutiles. L'occupation de « nos beaux esprits est le barreau et la défense des

[1] Valery, p. 240.

« clients : celui qui soutire le plus d'or à un malheu-
« reux orphelin passe pour le plus lettré. »

Il faut encore citer parmi les correspondants romains de Mabillon, Ciampini, l'un des hommes de son temps qui eurent le plus d'ardeur pour l'érudition en Italie. Cet ami passionné de l'antiquité trouvait, malgré les charges importantes dont il était revêtu, le temps de travailler pour lui-même : il arpentait la campagne de Rome pour y faire des découvertes, au risque d'y perdre la vie, comme il faillit un jour lui arriver, étant entré imprudemment dans un souterrain qui cachait un puits profond où il tomba, sans se tuer pourtant, mais en se cassant la jambe.

A côté de lui, il faut placer un autre célèbre antiquaire, Fabretti, qui, lui aussi, devint plus tard l'ami de Mabillon. Cet archéologue, alors renommé dans toute l'Europe, qui eut avec le savant hollandais Gronovius des démêlés dont la violence était telle qu'elle frisait le ridicule, n'en était pas moins un fort bon homme, ne pensant qu'à une chose, à trouver des antiquités. Comme Ciampini, il parcourait par tous les temps la campagne romaine à la recherche des monuments de l'ancienne Rome. Toujours monté sur le même cheval que ses amis avaient appelé Marco Polo, il était si assidu à cette espèce de chasse, que l'on prétendait que son cheval sentait à l'odorat les monuments antiques et s'arrêtait de lui-même aussitôt qu'il s'en trouvait sur la route.

A ces correspondants romains il faut encore ajouter le

savant astronome Bianchini, ainsi que Cenni, qui venait d'écrire une vie de Mécène que l'érudition de nos jours n'a pas oubliée, et de bien d'autres savants de l'époque.

Les cardinaux Sfondrati et Slusio, l'un, ancien abbé de la célèbre abbaye de Saint-Gall et érudit estimé; l'autre, baron allemand, élevé au cardinalat par ses vertus plus encore que par la faveur d'Innocent; bibliophile passionné et expert, possesseur d'une des plus belles bibliothèques de Rome, sont aussi en relation avec Mabillon.

Nous pourrions encore joindre à cette liste, déjà trop longue peut-être, bien des noms de personnages considérables à diverses époques de la cour romaine, tels que ceux des cardinaux Fabroni, Paulucci, Gualterio, Gabrielli, que nous voyons tous en correspondance avec Mabillon, et surtout celui du cardinal Ottoboni, neveu du pape de ce nom, qui lui écrit régulièrement : c'était à Rome un des protecteurs attitrés des Bénédictins. Puis, pour être complet, il faudrait parler de Corradini, l'un des jurisconsultes les plus célèbres de l'Italie, comme du chevalier del Pozzo, amateur de belle peinture, qui possédait une collection célèbre; mais la place nous manque, et ce que nous en avons dit montre combien était active et intéressante la correspondance de Mabillon à Rome. En effet, malgré la diffusion des connaissances de l'érudition, la capitale du monde chrétien restait encore un des centres les plus actifs des études sur l'antiquité.

Si, de Rome, nous passons à Parme, nous trouvons deux personnages illustres dans la littérature italienne, qui sont tous deux en relation de lettres avec Mabillon, Bacchini et Arcioni, tous deux Bénédictins de l'abbaye de Saint-Jean l'Évangéliste.

Bacchini, le plus célèbre des deux, a laissé un nom dans l'histoire des lettres en Italie : il passait pour un des plus grands savants de sa patrie. Il cachait sa science sous un extérieur rude, et avait des manières brusques. Aussi amateur de musique que de science, ardent à tout apprendre, mais aussi indépendant de caractère qu'impartial dans ses jugements, il n'en était pas moins un religieux exemplaire, et la résignation dans les traverses qu'il eut à subir ne lui fit jamais défaut, car, soit jalousie, soit épreuve, on le chargeait souvent de fonctions domestiques dans son Ordre, et il était réduit à employer les heures de la nuit à l'étude, dont il ne pouvait s'arracher. Mabillon se lia étroitement avec cet homme distingué, lors de son voyage en Italie. Bacchini, en effet, ne fut pas seulement un savant de premier ordre, il fut encore un maître excellent et habile. Muratori et Maffei furent ses élèves, ainsi qu'une foule d'hommes distingués d'Italie au siècle dernier. Maffei l'appelait *Italiæ et sæculi decus*. La correspondance des deux érudits est toute littéraire : il n'y est question que des nouvelles qui pouvaient intéresser leurs travaux. Le moine savant se plaint constamment du peu de loisir

qui lui est laissé pour le travail intellectuel. « Dans « le lieu où je suis, dit-il à ce propos [1], il me faut obéir « à des gens qui croient faire assez de s'occuper des « affaires temporelles. J'ai demandé à genoux qu'il « me fût loisible de travailler en faisant passer à un « autre les soins de l'économat ; je n'ai pas obtenu ma « prière, car celui à qui s'adressait ma supplique l'a « rejetée, en disant que le monastère avait besoin de « mes services. Je suis donc, bien malgré moi, entraîné « et distrait dans une foule d'affaires qui sont bien éloi- « gnées des Muses : et il me faut accomplir ces affaires « de bon cœur et avec zèle, à cause de l'obéissance « où m'engage la profession que j'ai embrassée ; sans « doute cela vient du bon vouloir de Dieu, et j'y « acquiesce de bon cœur. C'est à peine si je puis « employer à l'étude quelques heures de la nuit ; tout « le reste est occupé aux soins de la maison. »

En effet, l'austère vertu et l'immense savoir de Bacchini ne le mirent pas à l'abri de la persécution. Il dut même quitter son couvent de Parme, et se retirer à Modène, devant les vexations d'un supérieur dont il n'avait pas assez ménagé les susceptibilités littéraires. Mabillon prit une part très-vive aux infortunes de son ami : « Lorsque vous aurez occasion « d'écrire au cher Père Bacchini [2], je vous prie de lui « témoigner mes reconnaissances pour le livre qu'il

[1] Valéry, t. II, p. 14.
[2] Valéry, t. II, p. 335.

« m'a fait la grâce de m'envoyer, dont je le remercie « de tout mon cœur. Il est bien étrange que l'on per- « sécute un si honnête homme : ou plutôt il serait « bien étrange s'il n'était persécuté, car c'est le sort « de presque tous les honnêtes gens. Je lui porte com- « passion, et si j'étais aussi puissant que je suis « pauvre, je lui offrirais tout ce qui serait en moi pour « son soulagement; mais en cela et en toute autre « chose, je n'ai presque que la bonne volonté. »

Tout autre était Arcioni, dont le caractère doux et aimable, l'esprit passionné pour les beaux-arts et la poésie, rendaient le commerce facile et agréable. Poëte lui-même et architecte de talent, habile à tirer parti de tout en architecture, il forme un contraste complet avec son ami et confrère Bacchini. Aussi, au lieu d'être sans cesse poursuivi, et en butte aux animosités, Arcioni fut trois fois snpérieur général de son Ordre, et mourut abbé du monastère de Plaisance. La différence de leur caractère se lit, pour ainsi dire, dans leur manière de se servir du latin. Bacchini écrit sans soin un latin négligé et un peu heurté, mais net, expressif, et ses lettres sont pleines de faits, de remarques intéressantes; celles d'Arcioni sont élégantes, soignées, d'un latin facile et aimable, mais sans grande signification ni portée.

Ces deux amis, si différents de nature comme de talent, étaient fort liés l'un et l'autre avec le savant par excellence de l'Italie du dix-septième siècle, avec Ma-

gliabecchi, et allaient souvent lui rendre visite à Florence. Nous les y suivrons afin de faire faire connaissance à nos lecteurs avec le plus assidu des correspondants de Mabillon, et en même temps avec une des figures les plus caractéristiques de ce temps, Antoine Magliabecchi.

Cet homme, renommé dans l'Europe entière, était fils d'un orfévre et orfévre lui-même. Tant que sa mère, qui l'avait élevé avec un soin touchant, vécut, il continua à exercer son métier sur le Ponte Vecchio ; mais l'amour, nous dirions plutôt la passion frénétique de la science, l'avait possédé de bonne heure, et, dès l'âge de seize ans, il passait ses nuits à lire en cachette les livres qu'il achetait du fruit de son travail. Un homme érudit, Ermini, bibliothécaire du cardinal de Médicis, remarqua cet ouvrier qui était en même temps un si ardent ami des Muses, comme on disait alors; il guida et encouragea ses premiers pas, et lui fit apprendre le latin, puis le grec, et enfin l'hébreu. Son intelligence, son ardeur et surtout sa prodigieuse et infaillible mémoire étaient telles qu'elles attirèrent l'attention sur l'humble Florentin, qui, ayant perdu sa mère à l'âge de quarante ans, se livra entièrement à sa passion pour l'étude. Employé lors de la formation de la bibliothèque réunie par Cosme III, il en devint le gardien et put satisfaire le besoin d'apprendre qui le dévorait. Il s'ensevelit, pour ainsi dire, tout vivant dans sa bibliothèque, dont il ne sortait presque

jamais, ayant obtenu du grand-duc la permission de recevoir ses ordres par écrit. Là, dans cette retraite uniquement faite par les livres, et ceci au propre, car ses chers livres encombraient les murs et le parquet de sa chambre, Magliabecchi se livra tout à son aise à ses ardeurs scientifiques; négligeant tout le reste, il ne vécut plus que pour la science, oubliant tout, jusqu'au boire et au manger. Sauf en hiver, il ne se couchait pas, et pendant toute la belle saison son lit était couvert de livres, comme tous les meubles de son appartement. Un vieux manteau lui servait de robe de chambre pendant le jour et de couverture pendant la nuit. Il avait pour table une chaise et pour siége une autre chaise de paille sur laquelle il demeurait comme attaché à sa lecture, qui l'absorbait jusqu'à ce que, épuisé de travail, il succombât au sommeil qui l'accablait. Afin d'éviter tout tracas de ménage, il ne mangeait guère que des fruits et des viandes salées. On raconte que, absorbé par son unique préoccupation, il se servait parfois des anchois séchés qu'il était en train de manger, comme signets dans les livres qu'il lisait. Avec cela, petit, laid et sale, le visage barbouillé de tabac, Magliabecchi formait certainement une des plus étranges figures que l'on puisse voir; mais sa mémoire était si vaste, son érudition si universelle qu'on le regardait comme une sorte de phénomène. Le grand-duc de Toscane l'avait en haute estime, et le traitait avec de grands égards. Il était du reste bon ami, et s'il passait pour une sorte

d'encyclopédie vivante, il n'en communiquait pas moins volontiers son savoir. Aussi n'y avait-il pas un savant à Florence qui ne se fît gloire de le connaître. Afin d'être à l'abri des ennuyeux, il avait fait faire une ouverture dans sa porte, par où il observait les visiteurs, et il ne laissait entrer que ceux qui lui convenaient: Il ne passait pas un étranger de distinction par la ville qui ne voulût le voir, et les plus grandes dames ne dédaignaient pas d'entrer dans son taudis pour considérer un homme aussi extraordinaire. Car lui, il ne se dérangeait pas, il ne sortait jamais de Florence, et l'on disait même en plaisantant qu'il n'était jamais allé plus loin que les faubourgs de la ville. Il alla cependant une fois à Lucques. Magliabecchi était lié avec tous les savants de l'époque ; il entretenait une correspondance des plus vastes de son temps. On en a publié cinq volumes au siècle dernier, et cette publication est fort incomplète, puisqu'elle ne contient que les lettres des Vénitiens, des Flamands, et une partie de celles des Allemands, dont quarante et une lettres de Leibnitz. Les lettres des Français sont restées inconnues, sauf celles de Mabillon, dont une partie a été retrouvée et publiée de nos jours avec les réponses de Magliabecchi. On voit par cette publication l'active correspondance que Mabillon entretenait avec l'illustre savant de Florence : c'est un échange continuel de nouvelles littéraires et d'érudition.

Le cadre de cette étude ne nous permet pas d'es-

sayer de faire ici l'analyse de la correspondance de Mabillon avec Magliabecchi. Avant même d'avoir fait son voyage d'Italie, le Bénédictin de Saint-Germain est en rapports constants avec le bibliothécaire du grand-duc de Toscane. L'un et l'autre sentaient le prix de cet échange d'idées et de nouvelles.

« C'est un grand bonheur pour moi, dit Mabillon [1], « d'avoir le bien de votre connaissance, puisqu'elle « ne m'est pas moins honorable qu'avantageuse. Les « lettres obligeantes que vous prenez la peine de m'é- « crire, et les pièces que vous y joignez, me sont des « preuves de l'un et de l'autre. »

De son côté, Magliabecchi accable son correspondant de phrases élogieuses et de compliments à l'*italienne*. Ses lettres sont presque toutes en italien, langue que Mabillon ne comprenait qu'à demi et qu'il était obligé de faire traduire; mais cette difficulté ne nuisait en rien à leur commerce. Magliabecchi lui envoyait les livres qui venaient d'être imprimés, lui faisait part des nouvelles des gens de lettres et des érudits, et réclamait de lui les mêmes bons offices. Lorsque parut la *Diplomatique,* il apprit bientôt que son nom y avait été cité avec éloge par le savant Bénédictin, et que le livre lui avait été envoyé. Aussitôt, ce sont des remercîments sans fin : « Du reste, lui dit- « il [2], après lui avoir annoncé l'envoi d'un livre de

[1] Valéry, t. I, p. 10.
[2] Valéry, t. I, p. 26.

« Noris, je suis on ne peut plus confus de l'honneur « que, par excès de courtoisie, vous m'avez fait en « me nommant dans votre immortel traité de la *Di-* « *plomatique*. Soyez sûr que j'estime à sa valeur, « c'est-à-dire infiniment, un si grand honneur, que « je n'aurais eu l'ambition de désirer. »

Mais les envois de livres ne marchaient pas vite, et, trois mois plus tard, Magliabecchi écrit encore : « J'at- « tends [1] de jour en jour, et avec la plus vive impatience, « l'œuvre si belle, si curieuse, si savante de la *Diplo-* « *matique*. Il n'y a personne qui ne m'en parle ou qui « ne m'en écrive avec les plus grands éloges. »

De son côté, Mabillon n'est pas en reste de compliments, et il lui répond :

« Je [2] viens de recevoir deux de vos lettres, l'une du « 10, l'autre du 13 du mois passé. Je suis confus des « honnêtetés que vous me faites au sujet de notre ou- « vrage. Je vous prie de ne me parler plus de remer- « cîments, je suis plus que satisfait de la grâce que « vous me faites de le vouloir agréer...

« Je ne sais si vous aurez reçu les lettres que je vous « ai écrites depuis mon retour d'un voyage que j'ai « fait en Bourgogne et à Lyon, où j'ai vu M. Anisson, « votre bon ami et le mien, qui nous a fait mille ami- « tiés, à dom Michel Germain, notre compagnon, et à « moi. Il est tout plein d'estime pour vous. Je crois

[1] Valéry, t. I, p. 61.
[2] Valéry, t. I, p. 35.

« qu'il se résoudra enfin à imprimer le *Glossaire grec* « de M. du Cange, semblable à celui que cet illustre « auteur a fait pour le latin. M. Baluze imprime un « *Actuarium* des conciles en six volumes. Le premier « est déjà bien avancé. Je ne sais si vous savez que « M. Bigot, notre bon ami, est chargé d'une tutelle des « enfants de monsieur son frère, qui le chagrine fort, et « qui le distrait de ses études et du commerce qu'il avait « de lettres avec ses amis. M. Ménage me fit voir ces « jours passés une de vos lettres, dans laquelle vous « faites encore mention de moi telle que j'en suis hon- « teux. Je l'avertirai d'adresser les lettres qu'il vous « écrira à M. Anisson... »

C'est sur ce ton d'aimable familiarité que s'écrivent les deux savants; mais sous ces compliments et ces formes doucereuses, Magliabecchi cachait un fonds de critique assez âpre qui se fait parfois jour; il était fameux pour son hostilité contre les Jésuites, qui lui inspiraient parfois d'étranges boutades. Dans ses lettres à Mabillon, cependant, sachant la modération de son correspondant, il ne se laisse pas aller à ses injustes préventions, et ne sort guère des sujets purement littéraires.

Malgré cette modération voulue, la curieuse figure de Magliabecchi se devine à travers la pompe complimenteuse de son langage; on sent la griffe du critique mordant et de l'érudit que rien ne met en défaut, sous les formes douces et rondes de l'écrivain italien. Nous

verrons plus tard l'étrange impression que sa vue produisit sur Mabillon, que le désordre et le manque de tenue du fameux Magliabecchi ne laissèrent pas que d'effaroucher un peu. Ce singulier personnage, qui a donné son nom à la plus illustre des bibliothèques de Florence, ne fut pas plus qu'un autre à l'abri de la calomnie : on alla même jusqu'à porter contre ses mœurs les plus graves accusations, et sa façon de se justifier, car il paraît que cette accusation n'avait pas le plus léger fondement, fut encore plus bizarre que ne l'était sa vie ordinaire. Il se fit donner, par ses amis les plus illustres, un certificat d'innocence, signé devant notaire, où l'on disait qu'il était un ange envoyé du ciel et revêtu d'une chair humaine, afin de communiquer au genre humain une parcelle de la sagesse divine : enfin un nouveau Messie. A ce prix, le savant irrité consentit à ne pas quitter la Toscane. Le Père Noris, qui n'était pas encore cardinal, refusa seul de signer cette étrange pièce, qui, certes, méritait bien quelque critique ; il s'en expliqua avec son ami, qui s'en montra fort irrité et ne lui pardonna jamais entièrement de n'avoir pas voulu attester qu'il était « un nouveau Messie ». A Florence, du reste, Magliabecchi n'est pas le seul correspondant de Mabillon : dans cette ville si fidèle au culte des lettres et des arts, il compte plus d'un ami, et le grand-duc de Toscane, Cosme III, se fait envoyer ses livres, sur lesquels il lui écrit des billets fort élogieux, que les confrères de Mabillon ont conser-

vés avec soin. Puis ce sont d'autres savants dont le nom est oublié, Carlo Mazzi, Poberi, Alexandre de Magnis, que nous voyons en relations épistolaires avec le moine de Saint-Germain. C'est ainsi que de presque toutes les villes d'Italie Mabillon reçoit de doctes missives tantôt en latin, tantôt en italien : il en vient de Modène, de Padoue, de Milan, de Parme, de Vicence, de Verceil, de Venise. Toutes, à de rares exceptions près, sont des lettres d'érudition.

Telles étaient les correspondances de Mabillon en Italie ; du moins telles étaient les plus importantes, car nous pourrions augmenter encore la liste de ceux qui lui écrivent régulièrement et citer bien d'autres noms alors connus dans le monde lettré en Italie. Mais la liste en serait à la longue assez fastidieuse, et nous aurons l'occasion d'achever la peinture que nous essayons de faire des relations des savants entre eux, il y a deux siècles, lorsque nous aurons à montrer Mabillon en Italie et à parler de l'accueil qu'il y reçut. Pour le moment il nous semble qu'il est temps de rentrer dans notre patrie, et, après avoir présenté au lecteur les correspondants étrangers de l'illustre Bénédictin les premiers, comme l'ancienne politesse française nous y obligeait, de montrer maintenant que ses rapports épistolaires ne sont ni moins étendus ni moins variés en France qu'à l'étranger.

CHAPITRE IV

LES CORRESPONDANTS FRANÇAIS DE MABILLON.

Les correspondants français de Mabillon. — Variété de ces correspondances. — Les Bénédictins et les savants. — Les évêques. — Les grands seigneurs. — Le marquis de Sévigné. — Les lettres à M. Marquette, conseiller au présidial de Laon. — La princesse de Salm. — Les lettres de direction et de piété.

On pourrait, en le modifiant un peu, prêter à Mabillon le langage que la Bruyère place dans la bouche du parfait savant, qui sait mettre de bonne grâce et sans se faire prier sa science au service des autres. « Je ne suis point farouche, lui fait-il dire, encore moins inaccessible : si vous avez à me parler, venez en assurance, je quitterai volontiers la plume. » Mabillon faisait mieux encore : il prenait volontiers la plume pour répondre à tous ceux qui le consultaient, et la chose est à notre avis plus méritoire; si, en effet, l'étude, bien superficielle pourtant, que nous avons faite des correspondances de Mabillon à l'étranger a pu donner une idée de l'étendue de son commerce épistolaire avec les savants de toute nation, celle que nous allons essayer de faire maintenant nous montrera que ces relations avec ses compatriotes ne sont ni moins nom-

breuses ni moins diverses. Les caractères particuliers que nous avons déjà dû signaler plus haut se retrouvent ici plus frappants peut-être encore. C'est la même variété, le même mélange de tous les rangs et de toutes les classes qui nous ont déjà frappés. Ces lettres viennent des lieux les plus divers, des personnages les moins semblables. Moines, cardinaux, magistrats, simples érudits ou savants, grands seigneurs épris de la science ou désireux de revenir à Dieu d'une façon irrévocable, se mêlent un peu confusément dans ces recueils de lettres qui semblent garder comme en dépôt la vivante expression d'un coin de la société du passé. Comme il est facile de le comprendre, le nombre des correspondants français de Mabillon est beaucoup plus considérable encore que celui des étrangers. Il est même presque impossible de s'expliquer comment le savant Bénédictin a pu tenir tête à tant de besognes différentes et écrire à tant de gens, tout en continuant ses travaux d'érudition qui réclamaient de si patients labeurs. Il essayait bien de défendre son temps, mais on le lui dérobait de toutes parts; il lui fallait répondre aux questions, éclaircir les difficultés, et sa plume marchait toujours. On ne lui faisait pas du reste beaucoup de crédit, et il est parfois obligé de se disculper d'avoir fait attendre une réponse [1]. « Il est vrai, dit-il un jour, que j'écris peu à présent et que je me restreins à ce

[1] Mabillon, *Corresp.*, Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 143.

qui est nécessaire, n'ayant pas moyen de fournir aux embarras que suscite le séjour de Paris, à moins que l'on ne se retranche. » Il est assez difficile de se reconnaître au milieu de cette foule de lettres disparates qui arrivent de tous les coins de la France, et il nous faut de nouveau demander au lecteur la permission de lui présenter un peu au hasard quelques-uns des correspondants de Mabillon : les classer par ordre serait une besogne peu aisée, et ôterait peut-être à l'exposition des relations de Mabillon son originalité propre. Il y aurait moins de vie et de vérité à ranger méthodiquement ces figures si dissemblables, tandis qu'à les laisser se montrer à nous sans ordre et confusément, elles pourront nous donner l'illusion du passé, et nous transporter un moment dans la cellule de Saint-Germain des Prés où arrivaient à la fois les lettres des plus illustres personnages, comme des plus obscurs amis de l'érudition et du travail.

Voici d'abord toute une correspondance avec Émery Bigot, dont le nom, pour n'avoir pas réussi à vaincre l'oubli, n'était point alors inconnu. Fils d'un magistrat fort érudit de Rouen, Émery Bigot fut un des hommes les plus instruits de son temps, tandis qu'il était en même temps un véritable homme de bien. Ne vivant que pour les livres et pour apprendre, il fit plusieurs fois le tour de l'Europe, ne voyant que les savants et les bibliothèques. A Florence, où il demeura un an, il refusa d'aller à la cour, où il était pressé de se

rendre afin d'être présenté au grand-duc, disant qu'il voyageait pour voir les livres, connaître les lettres et non les princes. Dans tous les lieux où il séjourna, il agit de même; lorsqu'il venait à Paris, il n'allait que chez les savants qu'il connaissait et ne fréquentait personne. Il était habituellement l'hôte de Ménage, qui, à sa mort, en parle en ces termes, où l'égoïsme et l'affection se mêlent d'une étrange façon :

« Si [1] j'étais à l'âge de quarante ans, je pleurerais « amèrement la mort de M. Bigot; mais je suis telle- « ment accablé de mes maux que je ne suis plus « capable d'être sensible aux maux des étrangers. Il y « a trente ans que M. Bigot logeait chez moi, toutes « les fois qu'il venait de Rouen à Paris, sans que nous « ayons jamais eu le moindre différend l'un avec « l'autre. Il était singulier en une chose : comme il « parlait peu, il ne me disait jamais rien de ce qu'il « avait dessein de faire, nonobstant la familiarité qui « était entre nous, jusque-là que, lorsqu'il fit le voyage « de Rome, il ne m'en dit jamais rien qu'un jour ou « deux avant de partir. Lorsqu'il me dit adieu, il me « demanda seulement si je n'avais rien à lui com- « mander... »

Émery Bigot était un bibliophile passionné, courant sans cesse les bouquinistes et les libraires; il finit ainsi par amasser une bibliothèque aussi précieuse par la

[1] *Menagiana.*

rareté des volumes, que riche par leur nombre. Cette collection, fruit de tant de laborieuses recherches, fut, malgré ses dernières volontés, vendue après sa mort, et passa à la Bibliothèque du Roi. Il aimait la science en amateur, n'ayant nullement la prétention de rien produire. Les notes qu'il prenait sans cesse dans ses lectures étaient à la disposition de ses amis, qui en profitaient sans scrupules. C'est ainsi qu'il aida du Cange dans ses deux glossaires. « Souvent, dit Vigneuil-Marville [1], il me montrait ses tablettes chargées de remarques grecques et latines, et me disait : — Voilà du butin pour notre ami. »

Son désintéressement était si parfait qu'on en abusait parfois, sans jamais encourir une plainte ou un reproche de sa part. Sa personne n'entrait jamais en jeu, et il ne rencontrait pas toujours des amis comme du Cange et Mabillon, qui savaient apprécier à sa valeur ce complet oubli de soi-même. Cette figure de savant désintéressé, qui ne demande rien pour lui-même, sorte de dilettante en érudition, mériterait de sortir de l'ombre où elle est ensevelie. Sa correspondance, qui s'étendait sur toute l'Europe, serait d'un haut intérêt pour l'histoire des lettres. Il y aurait là un vrai trésor de renseignements sur la vie littéraire ou plus exclusivement scientifique du dix-septième siècle. Les lettres qu'Émery Bigot écrit à Mabillon sont pour la

[1] Vigneuil-Marville, t. II, p. 211.

plupart purement d'érudition : elles roulent sur des questions de langue ou de critique historique.

Il répond à Mabillon avec une bonne grâce parfaite, mais sans jamais chercher à se faire valoir, se bornant toujours au rôle d'érudit consultant : « Je vous renvoie [1], écrit-il un jour, mon Révé-« rend Père, le papier que vous avez eu la bonté de « me communiquer, je n'y ai pas ajouté grand'chose, « parce que je suis à mes champs, où je n'ai point de « livres, et, de plus, parce qu'il est très-difficile de pou-« voir juger de la signification de ces mots-là sans « voir le texte tout du long ; comme ces mots peuvent « être corrompus, il n'y a que le sens et la suite qui « puissent vous apprendre les véritables leçons... »

Un autre jour, en remerciant du Cange de l'envoi d'un ouvrage, il lui envoie ce billet, où, sans le savoir, l'aimable érudit trace son propre portrait dans quelques lignes charmantes de simplicité :

« Rouen, ce 16 septembre 1685.

« MONSIEUR,

« Je [2] suis très-fâché d'avoir tant tardé à vous remer-« cier de la bonté que vous avez eue de m'instruire « de tout ce qui se passe à Paris dans la littérature. Je « vous assure que ce m'a été une grande joie que de

[1] *Cabinet des manuscrits*, par M. Léopold DELISLE, I, p. 328.
[2] *Ibid.*, p. 329.

« lire et de relire votre lettre. Par un excès de bonté, « vous m'avez envoyé ce que vous aviez autrefois « remarqué touchant le comté de Mortain, dont je « vous suis très-obligé. Je voudrais avoir quelque « chose qui pût vous être utile pour quelqu'un de vos « beaux et grands ouvrages, mais peu de chose « échappe à votre diligence. Cependant, comme nous « voilà aux vendanges, jetez, s'il vous plaît, les yeux « sur le papier ci-joint, et voyez s'il n'y a point quel- « que petit grappillon qui vous ait échappé... Je ne « puis lire présentement le *Commentaire sur l'Odys-* « *sée*. Je m'en vais à la campagne, où on ne parle point « de grec. Il y a huit jours que je songe quel petit « livre latin j'y pourrai porter, et je n'ai pu encore me « résoudre lequel je pourrai porter. Je ne veux point « de livre qui m'attache et qui demande quelque « attention, parce que je n'aurai pas le temps de lire « longtemps de suite. Peut-être que le hasard déci- « dera cela. »

A côté d'Émery Bigot, il faut placer parmi les correspondants assidus de Mabillon Antoine Faure, docteur de Sorbonne et grand vicaire de l'archevêque de Reims, « qui passait [1], dit Spanheim, pour un des plus habiles docteurs qu'il y eût en France dans les matières de l'antiquité ecclésiastique et des canons, d'ailleurs dans la connaissance générale des livres ».

[1] *Relation de la cour de France*, p. 273.

Celui-là aussi était un ami intime, qui fréquentait assidûment l'abbaye, lorsqu'il venait à Paris. Voici l'éloge qu'à sa mort Michel Germain fait de cet érudit, qui semble avoir eu une place à part dans l'estime de Mabillon :

« Ce 5 décembre 1689.

« Vous m'avez fait [1] un plaisir singulier, lorsque « vous avez bien voulu me donner de vos chères « nouvelles après lesquelles je soupirais bien fort. « Avant que d'y répondre, permettez-moi de me con- « soler avec vous de la perte incomparable que nous « venons de faire du très-savant M. Faure, docteur en « théologie, prévôt et chanoine de Reims, grand « vicaire de l'archevêque. La faculté de théologie « n'avait pas une tête de sa force, ni qui possédât si « à fond la science ecclésiastique, c'est-à-dire les con- « ciles, les Pères, la tradition, l'histoire et la critique « de l'Église, sans parler des autres connaissances. Il « avait amassé une très-riche et très-nombreuse « bibliothèque où sont des livres fort rares qu'on ne « trouve point ailleurs. Il avait plus de deux cents « volumes manuscrits, où étaient enfermées les pièces « qu'une longue recherche lui a pu fournir, des plus « rares pour l'histoire de l'Église d'Afrique qu'il vou- « lait donner au public, pour le *Saint Cyprien* et pour « l'*Optat de Milève*, qu'il prétendait aussi réimprimer

[1] Valéry, t. II, p. 200.

« avec des notes et des observations qui auraient effacé « celles des Anglais, qui, dans l'édition d'Oxford, ont « insulté très-méchamment à l'Église romaine sans « que Rome s'en tourmente beaucoup pour s'en dé- « fendre..... »

Lorsqu'il était à Reims, il écrivit à Mabillon, et la correspondance était fort active entre eux. On voit par leur mutuelle confiance qu'il ne s'agit pas entre eux de ces rivalités de savants qui sont si fréquentes; ils s'aident réciproquement; leur unique désir est d'avancer la découverte de la vérité historique, sans y chercher la moindre satisfaction d'amour-propre.

Antoine Faure était un homme doux et modeste, qui n'aimait pas la dispute. Gallican, comme on l'était presque toujours alors en France, mais ayant une connaissance trop profonde de l'histoire ecclésiastique pour s'écarter en rien de la véritable orthodoxie, « M. Faure », comme on l'appelait à Saint-Germain des Prés, ne fut pas plus que Bigot un écrivain de profession; il publia une édition de Maldonnat; mais ce fut surtout un amateur en fait de science, qui faisait profiter les autres de ses travaux et de ses recherches. Il nous faut aussi nommer encore ici, bien que nous l'ayons déjà cité parmi les hôtes de l'abbaye, Fleury, l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique* autrefois si estimée. L'aimable écrivain, dont l'érudition n'égalait peut-être pas le talent, ne se faisait pas faute d'avoir recours à son savant ami. Il lui écrit de Versailles

pour le consulter sur divers points d'histoire, toujours avec une simplicité qui n'est point dépourvue de grâce naïve, comme on écrivait encore à cette époque, alors que la langue n'avait pas perdu cette simplicité gracieuse, un peu traînante parfois, que la précision si voisine de la sécheresse des écrivains du dix-huitième siècle devait faire disparaître pour jamais.

Voici encore une autre figure qui se montre dans cette galerie et qui a bien son caractère propre, c'est Du Guet, le fameux janséniste, dont le charme et la douceur pénétrante font si fort contraste avec l'austère sévérité et la rigueur peu attrayante de ses confrères de Port-Royal, celui qu'on a appelé le Fénelon de Port-Royal. C'était en même temps un homme fort instruit et un théologien habile. Mabillon estimait beaucoup son jugement, et il lui soumettait parfois ses ouvrages avant de les imprimer, en lui demandant des corrections, ce que faisait Du Guet avec la même bonhomie que Mabillon mettait à les demander. La simplicité est égale de part et d'autre : Mabillon suit les avis de Du Guet aussi simplement que celui-ci les donne. Ces relations de savant à savant, qui n'engendraient aucune des rivalités d'amour-propre ordinaires en pareil cas, ont quelque chose de touchant et de vraiment chrétien.

Parmi les correspondants de Mabillon, nous retrouvons le grand écriveur de lettres du siècle, dont nous

avons déjà parlé plus haut, l'abbé Nicaise. De Dijon, où il vivait ordinairement, l'infatigable abbé, si avide de lettres, qui en reçoit des plus grands savants d'Europe, et est le correspondant attitré de Leibnitz, de Huet et de mille autres, ne pouvait manquer d'être en rapports épistolaires avec l'illustre auteur de la *Diplomatique*. Aussi est-il en rapport avec Mabillon, ainsi qu'avec Estiennot, qui lui écrivent avec une affection et une confiance qui font honneur au pauvre abbé. Mabillon ayant fait, en 1682, une course en Bourgogne, sans avoir pu voir l'abbé Nicaise, il lui dit :

« Paris, 1er septembre 1682.

« Je[1] vous suis fort obligé, Monsieur, de la part que « vous voulez bien me conserver dans votre amitié, « encore que je n'aie rien fait qui me dût attirer cet « avantage. C'est moi seul, avec dom Michel, qui ai « perdu en ne trouvant pas l'occasion de vous joindre « à Dijon. Ma joie aurait été sans doute trop sensible, « j'ai mérité d'en être privé. Il a fallu se soumettre et « entreprendre encore après cela le voyage de la Char- « treuse des Portes, dont l'abord est capable de rebu- « ter un homme cent fois plus constant que je ne le « suis. Nous y avons trouvé bien de l'honnêteté, mais « point ce que nous cherchions dans les manuscrits. « Notre peine n'a pourtant pas été entièrement inutile. « C'est à vous, Monsieur, à qui je dois demander des

[1] Bibl. nat., suppl. français, 1958, fo 61.

« nouvelles sur ce qui se passe à Rome touchant les « affaires présentes. J'entends parler de temps en « temps du départ de quelques prélats dans leurs dio- « cèses. Pour ce qu'on médite touchant ces matières « en cour, je n'en sais rien et je crois qu'il est impos- « sible d'y pénétrer : aussi n'y songeai-je guère. Il y a « bien apparence que je commencerai dans quelques « mois une nouvelle édition du *Saint Bernard,* votre « illustre compatriote. Je ne prétends pas pour cela in- « terrompre l'impression des *Actes de nos Saints,* dont « il reste encore trois volumes à faire. Notre troisième « tome des *Vetera Analecta* pourra être achevé avec le « mois de septembre. M. Baluze est allé voir sa chère « patrie, Tulle en Limousin : ce voyage de six semaines « retarde d'autant le premier tome des *Conciles* qu'il « imprime. Il y en doit avoir quatre ou cinq volumes « in-fol. Le grand volume de la *Morale* composé par « M. Merle, par ordre de Mgr de Reims, est presque « achevé, et l'on en attend le débit avec impatience. « On va imprimer à Lyon le *Glossaire grec* de M. du « Cange, ce savant homme qui vient de nous donner « le latin en trois volumes; le grec n'en contiendra « qu'un. On parle aussi de réimprimer à Lyon le *Saint* « *Chrysostome* et le *Sponde* ou l'*Abrégé de Baronius* « avec quelques observations d'un savant. Voilà, Mon- « sieur, à peu près ce que l'on dit de la littérature sé- « vère; pour les belles Muses, vous en avez plus de « nouvelles que personne. »

La confiance devait être grande entre les savants Bénédictins et leur correspondant bourguignon, car au plus fort de la lutte d'Innocent XI avec Louis XIV, Estiennot lui écrit ces lignes, où se révèle toute l'ardeur de ses sentiments français qui l'empêchaient de juger les choses au moins avec équité. Nous citons le passage qui est curieux :

« Vous[1] avez grande raison de préférer la paix à la « guerre, mais il faut souvent faire celle-ci pour avoir « celle-là. Le S. P. a envoyé querir le mylord Houwais « (*sic*) qui était à Castel Dandoff (*sic*) et s'y préparait à « partir. Il y a eu ensuite diverses conférences; on ne « sait encore à quoi elles aboutiront; cette cour semble « s'être fermé tous les moyens d'accommodement en « confirmant l'élection du prince Clément et en en- « voyant ses bulles, car Cologne est le nœud des af- « faires. On vient aussi de censurer la lettre de Mgr de « Tournai, et, par conséquent, indirectement les pro- « positions du clergé. La partialité a paru ici si clai- « rement pour la maison d'Autriche que je me suis « cent fois étonné que l'on n'en sauvait pas mieux les « apparences qu'on a fait, et j'ai cherché cette conduite « si fine, si politique et si éclairée qu'on attribue à « cette cour sans la pouvoir trouver. La passion et « l'ambition font faire bien des choses dont on se « repent, mais il est trop tard. »

[1] Bibl. nat., suppl. français, 4218, f° 45.

La confiance de l'abbé n'est pas moins grande, et dans une lettre il va même jusqu'à prier Estiennot de retrouver en Italie un mari disparu que sa femme réclamait en vain. Voici la lettre qui est agréablement tournée, et dont la fin, plus littéraire, donnera bien l'idée du ton ordinaire de la correspondance de l'abbé Nicaise :

« Vous voulez bien, mon très-cher et Révérend « Père [1], que je donne lieu à votre charité de s'exercer « en faveur d'une pauvre femme désolée de l'absence « de son mari, qui est à Rome depuis peu de mois. « Voici l'histoire. M. Laureau, procureur du Roi au « grenier à sel de cette ville, âgé d'environ trente-« cinq ans, alla à Paris, il y a quelques mois; il en « partit sans rien dire à son hôtel, où il laissa toutes ses « hardes; il n'en dit ni n'en écrivit rien à sa femme, « ce qui la mit fort en peine; il courut un bruit qu'il « avait été assassiné à Paris, ce qui l'obligea de s'y « transporter et de faire toutes les perquisitions pos-« sibles pour en découvrir la vérité, jusqu'à faire « déterrer une personne qu'on croyait être la sienne. « Elle retourna à Dijon, où elle a reçu une lettre de « son mari, écrite de Rome du 24 janvier, après « quatre jours de séjour. Il lui demande son extrait « du baptistaire et sa lettre de censure. La bonne « femme ne sait ce que cela veut dire, sinon que son

[1] *Correspondance des Benédictins,* fonds français, 17681, f° 3.

« mari s'est pu mettre dans la fantaisie de se faire « prêtre, puisqu'il est à Rome. Vous voyez bien, mon « Révérend Père, que c'est une imagination blessée « qui a besoin d'être guérie et redressée; M. Laureau « est un peu mélancolique et donne dans la dévotion « extraordinairement. Il n'y a jamais assez de messes « ni de vêpres pour lui; d'ailleurs bonhomme et fort « doux; il n'a jamais eu de bruit ni de querelle avec « sa femme, et c'est ce qui est de plus étonnant, « Je vous crois, mon Révérend Père, trop éclairé et « d'un trop bon savoir-faire pour ne pas être per- « suadé que vous ramènerez cet esprit à son bon sens « et à son devoir, et que vous l'obligerez à retourner « bien sage vers madame sa femme, qui lui accordera « l'indulgence de ses fautes; peut-être qu'il lui en « apportera de Rome, et qu'il lui promettra de n'y plus « retourner. Il faut qu'il vienne faire ses affaires, car « on demande un homme au Roi pour remplir sa « charge de procureur du Roi au grenier à sel. Il a « de plus acheté depuis peu une charge de greffier « au bailliage qui lui coûte plus de vingt mille francs, « et c'est pour cette charge qu'il était allé à Paris... « Il a plusieurs autres affaires domestiques auxquelles « madame sa femme ne peut fournir; s'il demeurait « penchant dans son opiniâtreté (ce que je ne crois « pas), vous lui ferez connaître, mon Révérend Père, « qu'il envoie ici incessamment une procuration à sa « femme pour agir en toutes choses. Vous nous ferez

« la grâce, mon Révérend Père, de nous adresser et les « vôtres et les siennes par M. de Marbod; vous trou- « verez ici celles de madame sa femme. Pardonnez-moi « toute la liberté que je prends à cet égard; le sujet « est digne de charité, et je n'en crois personne plus « capable que vous. Je vous écrivis il y a huit mois « par la même voie de M. de Marbod toute l'affaire « de M. Lauton; j'y joignis un billet pour le bon « M. Bitteri, notre ami ancien; j'en mets un ici pour « Mgr Fabretti, que je commence par ce distique « qu'un des plus savants hommes d'Allemagne, qui « est M. Leibnitz, m'a envoyé en faveur de Son Émi- « nence Mgr le cardinal Noris :

« *Purpura Norisium tandem veneraliter ornat,*
« *Ornaturque ipso purpura Norisio.*

« La pourpre orne Noris comme Noris la pourpre. « J'achève ma lettre en latin, et je souhaite à ce savant « prélat la pourpre comme au cardinal Noris, son « ami. Je vous prie, mon Révérend Père, de donner de « ma part ce distique à Son Éminence. »

Enfin, parmi les correspondants de Mabillon, nous ne pouvons omettre les deux Anisson, auxquels l'érudition de ce temps était si redevable; grâce à eux, en effet, plus d'une de ces œuvres considérables, mais qui ne s'adressaient qu'à un public fort restreint, purent paraître au jour. Aussi les voyons-nous en rapports fréquents avec Mabillon, qui ne cesse de faire leur éloge

et engager même vivement le cardinal d'Aguirre à faire imprimer ses œuvres chez ces illustres éditeurs, et à aller loger dans leur demeure, lorsqu'il traversait la France. Mabillon recevait la confidence de leurs projets littéraires, et s'employa de tout son crédit à les faire venir à Paris, où ils s'établirent, en effet, à la fin du dix-septième siècle.

La France à cette époque était encore couverte des monastères que le moyen âge avait vus s'élever en si grand nombre. En bien des lieux, la réforme et le retour à la règle primitive avaient été opérés à ce moment de renaissance religieuse qui succéda immédiatement aux guerres religieuses et civiles. Le relâchement et les désordres, fruits de la Ligue et plus tard de la Fronde, avaient disparu sous la puissante impulsion de cette série de réformateurs énergiques, qui se succédèrent pendant près d'un siècle et qui relevèrent les ruines morales et matérielles. Au moment où nous sommes, ce mouvement durait encore dans toute sa force, et dans la plupart, sinon dans toutes les antiques abbayes dont le sol était jonché, on voyait refleurir une régularité de mœurs et une ardeur au travail qui rappelaient les anciens âges et ne devaient s'attiédir que plus tard sous le souffle des idées nouvelles. Dans celles de ces maisons qui avaient assez de revenu pour permettre aux religieux de se livrer au travail intellectuel (car un grand nombre de monastères n'étaient, à vrai dire, que de

vastes fermes cultivées par les moines eux-mêmes), le goût pour les hautes études était alors dominant. Ce n'était pas seulement les Bénédictins qui s'y livraient avec un zèle persévérant, mais chez les autres Ordres, tels que les religieux de Cluny, les Cisterciens, les Dominicains, les Capucins, il y avait un mouvement général vers l'étude, et comme une sorte de renaissance littéraire. La correspondance de Mabillon pourrait, au besoin, servir de preuve à ce que nous avançons; de tous les coins de la France, lui arrivent des lettres de religieux de tous les Ordres qui le tiennent au courant de leurs études ou lui demandent des avis. On voit passer dans ces lettres les noms de toutes les grandes abbayes qui sont restées célèbres dans l'histoire.

L'abbaye de Moyen-Moustiers a pour prieur Pierre Alliot, qui est un ami intime de Mabillon et lui écrit constamment. Ainsi en fait aussi l'abbé de Senones, Hyacinthe Alliot, frère du précédent, religieux d'une rare élévation d'esprit, qui, nommé abbé par le Roi, refusa l'abbaye et ne consentit à l'accepter qu'après avoir été nommé par l'unanimité des membres du chapitre. Tous deux correspondent activement sur tous les sujets, mais le plus souvent sur des matières d'érudition. Mabillon ira les visiter lors de son voyage en Allemagne. Puis, ce sont des moines de presque toutes les abbayes célèbres, de Farmoutiers, de Signy, de Chalis, de Saint-Benoît-sur-Loire, de Cîteaux, de Cluny, de

Prémontré, et de mille autres qui viennent s'adresser à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, comme à un des centres les plus actifs de l'érudition historique et religieuse.

Les monastères bénédictins des diverses branches, Saint-Maur, Saint-Vannes, Saint-Wandrille, etc., ne sont naturellement pas les derniers à correspondre avec l'illustre auteur de la *Diplomatique*. A tout propos on lui écrit, soit pour donner des nouvelles, soit pour en demander; lui-même, lorsqu'il est sorti de l'abbaye, écrit à ceux qui y sont demeurés. Nous avons déjà parlé des lettres que les Bénédictins français de Rome écrivaient à Paris; l'échange de communications n'était pas moins fréquent d'une maison à l'autre. Là encore, et plus encore peut-être, le sujet habituel des lettres (nous ne parlons pas, bien entendu, de celles qui avaient trait au gouvernement de la congrégation, au spirituel comme au temporel, mais des relations particulières des religieux entre eux, que la règle n'interdisait nullement) était le plus souvent les études et les travaux d'érudition qui s'accomplissaient dans leurs maisons respectives. Ils demandent à Mabillon des nouvelles de ses travaux, lui disent ceux qu'ils ont sur le métier; parfois ils répondent à des questions d'histoire et d'archéologie qui leur ont été posées, et quelques-unes sont remplies de dessins à la plume qui servent comme d'illustrations aux renseignements donnés par écrit. Nous retrouvons là quelques-uns des

noms que nous avons cités en parlant de l'abbaye de Saint-Germain, et quelques autres qui ne nous sont pas encore connus, Guillaume Bastide, Filastre, Estiennot, J. Durand, Antoine Durban, Lamy, Denys de Sainte-Marthe, Bougis, Félibien, tous érudits de talent et travailleurs consciencieux, mais ayant gardé sous leur habit la pleine originalité de leur caractère. Ce qui rend aussi ces correspondances remarquables, c'est la parfaite franchise qui règne de part et d'autre. Les critiques, les observations sont reçues dans le même esprit qu'elles sont données, et les mains pieuses qui les ont réunies n'ont garde de laisser passer le fait sans le noter au passage. Ainsi dom Filastre ayant fait une fois des observations et des critiques à Mabillon, il lui répond ces quelques mots qui ont été copiés sur la lettre même : « Vous faites voir que vous m'aimez [1], « en prenant la peine de me marquer vos sentiments « touchant nos petits ouvrages, et vous m'obligez en « me faisant voir les défauts que vous y remarquez. Je « me rends très-volontiers à la correction que vous « faites du passage de Glaber, et je vous avoue que cet « endroit m'a toujours fait de la peine, et que ce n'a « été que l'évidence qui paraissait dans l'édition de « M. Du Chesne qui me l'a fait donner en ce sens. Si « l'on réimprime quelque jour cette pièce, je profi- « terai de votre avis, qui est fort bon. »

[1] *Correspondance de Mabillon,* Bibl. nat., fonds français, 19652, f° 329.

Nous avons dit que ces correspondances sont presque exclusivement d'érudition ou de piété ; pourtant de temps en temps, comme à l'insu de celui qui tient la plume, quelques anecdotes ou quelques traits qui peignent les caractères se glissent dans ces savantes missives. C'est ainsi que la lettre suivante que Mabillon écrit à un Bénédictin dont nous n'avons pu lire le nom, présente un singulier mélange de nouvelles du jour et de recommandations de minutieuse charité ; elle peint aussi vivement les sentiments d'animosité patriotique qui régnaient en France contre le prince d'Orange, au moment où il venait de détrôner Jacques II :

« Vous[1] avez bien fait de donner les sept exem-
« plaires pour Rome comme nous en étions convenus.
« Je m'imagine que dom Jean Lecerf a payé les sept
« exemplaires qu'il avait pris.

« Vous me ferez plaisir de prendre les restes des
« biscuits qui sont au pied de mon lit et de les donner
« à Frère Marin pour les distribuer à de pauvres ma-
« lades. Vous en userez néanmoins comme vous et
« dom Michel le jugerez à propos. Il vaut bien mieux
« les donner que de les laisser perdre. La nouvelle vint
« hier ici de la mort du prince d'Orange. On y ajoute
« encore celle du maréchal de Schomberg. Il n'est pas
« croyable quélle réjouissance a causée partout cette
« nouvelle. Ce n'étaient que cris, que réjouissances,

[1] *Correspondance de Mabillon,* Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 114.

« que feux de joie; on en a fait un devant chaque « maison. En effet, on ne pouvait apprendre un « coup plus avantageux à la religion et à l'État. Il « paraît manifestement que Dieu prend en main la « cause du Roi et de l'Église. Qu'il en soit béni à « jamais! Je ne sais combien de temps je demeurerai « encore ici. Je ne m'y ennuie pas, et je m'y porte « pour le moins aussi bien qu'à Saint-Germain, à mon « genou près, qui est toujours enflé; il y a apparence « que cela pourra durer. Il faut prendre patience, elle « ne sera pas bien difficile, car le mal n'est pas grand. « Mandez-nous si vous serez en état de faire un petit « voyage à Reims après l'Assomption, afin que je « prenne mes mesures sur cela en cas que ma jambe « me permette ce voyage. »

Un autre jour, une phrase courte et expressive vient peindre la misère croissante du peuple : « On[1] a éta- « bli des bureaux pour donner du pain aux pauvres de « la ville. Il y a trois mille familles dans la misère « et sept ou huit cents pauvres à l'Hôtel-Dieu. » Et l'année suivante nous relevons ce curieux *post-scriptum :*

« On[2] parle ici de faire défendre la comédie au con- « seil du Roi et d'interdire les perruques aux ecclésias- « tiques. Ce n'est pas le plus pressé de nos affaires

[1] *Correspondance de Mabillon*, Bibl. nat., fonds français, 19647, f° 293.

[2] *Ibid.*, 19649, f° 272.

« présentes. On a fait des cantiques spirituels avec de « fort beaux airs que l'on chante maintenant en cour. « Avez-vous les fastes du Roi imprimés depuis peu? « C'est un journal de ce qui s'est passé sous son règne « réduit dans une seule feuille. C'est un Père Jésuite « qui en est l'auteur, et M. Racine, des cantiques. » Une autre fois, au milieu de nouvelles d'érudition, c'est, à propos d'une affaire ecclésiastique, une remarque discrète, qui signale le sourd mécontentement causé par la nomination si fréquente alors de prélats de cour aux évêchés de France : « C'est[1] une pitié d'avoir à « faire à de jeunes prélats qui ont souvent plus de zèle « pour leur grandeur que pour l'édification et pour la « paix. »

Mais, comme nous l'avons déjà observé, ces remarques sur les nouveautés du jour sont rares, et ce sont toujours l'érudition ou la piété qui sont le fonds des lettres de Mabillon à ses confrères. A le lire, on n'oublie jamais que c'est un moine qui écrit, et, sous sa plume, les idées pieuses, parfois même mystiques, viennent en foule et sans peine, témoin cette belle lettre sur la solitude qui ne manque ni de charme ni de force :

« J'ai[2] lu votre *Traité de la solitude*, et je l'ai trouvé « bien fait, mais je souhaiterais que le P. L. nous eût

[1] *Correspondance de Mabillon*, Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 137.

[2] *Ibid.*, f° 465.

« aussi donné les moyens de s'entretenir avec soi-même,
« ce qui n'est pas une petite affaire, quelque inclina-
« tion que l'on ait pour elle. Car enfin, il faut, pour se
« plaire chez soi, se bien connaître soi-même, avoir
« bien réglé son intérieur, et y voir régner le bon
« ordre. Il faut de plus y trouver de la douceur et de
« l'onction, car on n'aime pas les conversations sèches.
« Il faut de la compagnie. En un mot, il y faut trouver
« Dieu, et l'y pouvoir entretenir, qui est une grâce
« qui n'est pas accordée à tout le monde, au moins
« pour longtemps : je ne sais même si Dieu appelle
« tous ceux qu'il veut être à lui, à cette introversion,
« pour me servir des termes des mystiques, et si plu-
« sieurs personnes qui, ayant bien réglé leur con-
« science, s'occupent avec recueillement aux emplois
« extérieurs, ne lui sont pas aussi agréables. Mais quoi
« qu'il en soit, il faut toujours faire de temps en temps
« des retours à cette solitude, même extérieure, comme
« à la source d'où l'on puise les grâces pour le recueil-
« lement et pour le bon usage des emplois extérieurs.
« Un travail occupé de Dieu, élevé à lui par des orai-
« sons jaculatoires qui partent du cœur, nourri par
« l'oraison souvent répétée, avec l'éloignement de la
« vue du monde, me tiendrait lieu d'un *habitavit se-*
« *cum*. Tendons à cette heureuse demeure. *Quærite*
« *Deum et confirmamini; quærite faciem ejus semper.*
« Vous remarquerez que l'auteur de la Lettre aux Frères
« du Mont-Dieu dit que la cellule est notre infirmerie :

« *Valetudinarium tuum est cella tua.* » Ce sont à peu près « les mots, si je ne me trompe, qui sont conformes à « la pensée du P. L. Je ne finirais point si je me croyais. .....La solitude et le silence valent mieux que tout « ce que je peux vous dire : mais pensez que l'amour « par lequel je vous aime en J. C. supplée au reste. »

Si, des Bénédictins, nous passons au haut clergé, nous trouvons, parmi les correspondants de Mabillon, plus d'un prélat considérable du temps, qui est en rapports fréquents avec lui. Nous avons parlé de Bossuet et de Le Tellier, en essayant de peindre la société de l'abbaye ; mais sans être aussi liés avec Mabillon que ces deux prélats, plusieurs autres étaient en correspondance avec lui. Le cardinal de Bouillon, ce personnage si original, dont la vanité et l'orgueil sont restés célèbres, paraît avoir eu une véritable affection pour l'humble Bénédictin, originaire comme lui des Ardennes, dont sa famille avait eu la souveraineté. Il le protégea toujours, et non content de le visiter à l'abbaye, comme nous l'avons dit, il lui écrit des lettres où, malgré sa hauteur accoutumée, il redevient presque simple. Aussi sont-elles peut-être, de toutes celles qu'on a conservées de lui, les plus agréables et les mieux écrites. D'ordinaire, le style lourd et boursouflé peint à merveille l'enflure intérieure de celui qui tient la plume. Cette fois, le descendant des princes d'Auvergne consent à n'être qu'un grand seigneur aimable, et, du coup, il écrit avec naturel, presque avec grâce. Les relations de

Mabillon avec le haut et puissant personnage étaient fort intimes : il allait le voir dans l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise, dont le cardinal de Bouillon avait fait une des plus belles résidences de France. Le moine austère devait se trouver dépaysé au milieu de toutes ces splendeurs, mais l'accueil du cardinal était toujours si cordial qu'il y retournait avec plaisir. Nous verrons plus tard que cette protection accordée à Mabillon n'était peut-être pas absolument désintéressée, et qu'il mit à forte épreuve la reconnaissance de l'érudit.

C'est encore un homme entiché de son rang et de sa grandeur que M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon. La vanité de ce personnage était proverbiale à la cour comme à la ville. « Toute sa maison, dit Saint-« Simon [1], était remplie de ses armes, jusqu'aux pla-« fonds et aux planchers ; des manteaux de comte et de « pair, dans tous les lambris, sans chapeau d'évêque ; « des clefs partout, qui sont ses armes, jusque sur le « tabernacle de sa chapelle. Ses armes sur sa cheminée, « en tableau avec tout ce qui se peut imaginer d'or-« nement : tiare, armures, chapeaux, etc., et toutes les « marques des offices de la couronne : dans sa galerie, « une carte que j'aurais prise pour un concile, sans deux « religieuses aux deux bouts ; c'étaient les premiers et « les successeurs de sa maison. Il me montra toutes

[1] Saint-Simon, édition Chéruel, t. I, p. 107.

« ces merveilles que j'admirai à la hâte, mais dans un « autre sens que lui... »

L'histoire de la réception de M. de Clermont-Tonnerre à l'Académie française, où l'abbé de Caumartin le railla avec tant de malice, sans que le prélat s'en aperçût, est restée légendaire; mais sous ces ridicules et ces travers se cachait un honnête homme, et même un homme éclairé, qui aimait les lettres et les arts. Plein d'estime pour Mabillon, il lui écrit avec une simplicité aimable et un intérêt réel. Trop épris du passé de sa famille pour ne pas comprendre, au moins à un point de vue personnel, l'intérêt des études historiques, il suivait avec attention les travaux des Bénédictins et les favorisait de tout son pouvoir. Il est vrai que l'homme dépeint par Saint-Simon se retrouve tout entier dans le fait d'avoir fait composer par le président Cousin, un véritable érudit, l'histoire des saints de la maison de Clermont-Tonnerre avec pièces à l'appui. Voici comment il remercie Mabillon d'avoir bien accueilli ce livre :

« Je [1] m'estime bien heureux, mon très-cher et « Révérend Père, qu'un si petit présent m'ait attiré « les actions de grâces d'un si grand personnage. « L'ouvrage que je vous ai envoyé a pris sa naissance, « son progrès et sa couronne dans le sanctuaire de « votre Ordre, et je me sentais obligé d'en faire re-

[1] *Correspondance de Mabillon*, Bibl. nat., fonds français, 19651, f° 121.

« monter les ruisseaux à la source, pour me décharger « du poids de la reconnaissance dont j'étais redevable. « La citation et l'approbation du P. Mabillon suffi- « raient seules pour rendre ce livre authentique, et il « est trop bon connaisseur pour n'y pas reconnaître et « vénérer plusieurs de ses saints Pères et confrères.

« Tels sont les sentiments de celui qui est avec au- « tant de vérité que d'estime, mon très-cher et Révé- « rend Père, votre très-humble et très-affectionné « serviteur,

« † Fr., év. de Noyon. »

L'évêque de Luçon, Henri de Barillon, un autre des évêques amis et correspondants de Mabillon, nous présente une figure différente. Celui-là était un évêque dans toute l'étendue du mot : sa douceur, sa piété, le soin tout particulier qu'il prenait de ses ouailles en faisaient un des prélats les plus universellement estimés du royaume. « C'était, dit Saint-Simon [1], un « homme qui ne sortait presque jamais de son dio- « cèse, où il menait une vie tout à fait apostolique. « Il était fort estimé et dans la première considération « dans le monde et parmi ses confrères... »

Ami de Rancé comme de Fénelon et de Bossuet, l'évêque de Luçon était particulièrement lié avec Mabillon, dont il appréciait la piété modeste aussi bien que la science qui fuyait le faste. Plus tard, Ma-

[1] Saint-Simon, édition Chéruel, t. II, p. 274.

billon publia, à la suite de son *Traité de la mort chrétienne,* une série de passages de l'Écriture choisis par Henri de Barillon, qui venait de mourir à Paris des suites d'une grave opération. Toute de paix et de mansuétude, la figure de « M. de Luçon » a été comparée à celle de saint François de Sales, dont il rappelait la douceur et la gravité.

Le célèbre cardinal Le Camus était également fort des amis de Mabillon. L'austérité de vie de ce prélat qui avait succédé à une jeunesse légère n'avait rien enlevé au tour piquant de son esprit et à la liberté de son langage. Ses reparties étaient fameuses, et ses bons mots emportaient la pièce. Aussi formait-il, par les contrastes mêmes de sa nature, un des personnages les plus originaux du temps, et Mabillon l'appelle-t-il, non sans une pointe de malicieuse ironie, un cardinal « digne d'être visité par une reine de Saba, s'il s'en « trouve quelqu'une [1] ».

Tout autre était l'évêque de Montpellier, Colbert de Croissy, neveu du ministre, non que sa vertu donnât la moindre prise à la critique : au contraire, l'austérité de sa vie et la rigueur de ses principes étaient célèbres. Mais c'était un esprit étroit, défenseur déclaré des jansénistes, jusqu'à prendre rang parmi les évêques qui refusèrent de recevoir la bulle *Unigenitus,* ce qui lui attira une bulle directement dirigée contre lui. A

[1] Valéry, t. II, p. 29.

l'époque où Mabillon le connut, cette obstination et cet esprit de révolte ne s'étaient pas encore fait jour, et « M. de Montpellier » passait seulement pour un des plus vertueux prélats du royaume. Il écrit à Mabillon pour le remercier de l'envoi des *Annales*. Cette lettre fut écrite à la fin du règne de Louis XIV, dans la triste période connue sous le nom de guerre de la succession d'Espagne. Elle ne manque pas d'une certaine beauté par la gravité vraiment épiscopale du ton :

« J'ai vu [1], mon Révérend Père, par la lettre que « vous avez écrite au P. Pougez, le présent que vous « voulez me faire de vos *Annales*. Je vous en fais mon « très-humble remercîment. Vous savez combien « tout ce qui vient de votre part m'est cher et pré- « cieux. Ainsi, soyez persuadé, s'il vous plaît, de la « reconnaissance que j'ai de l'honneur de votre sou- « venir. Ayez donc la bonté, s'il vous plaît, de faire « remettre un exemplaire en blanc entre les mains « du P. Blanchard, qui voudra bien, à ce que j'espère, « s'en charger, aussi bien que de vous rendre cette « lettre.

« Je crois qu'il vous aura dit bien du mal de notre « pauvre pays, et il aura raison, car il y en a bien « à dire à présent. Nos maux continuent toujours, « sans que la violence puisse nous en faire espérer

[1] *Correspondance de Mabillon*, Bibl. nat., fonds français, 19651, f° 128.

« une prompte fin. Il semble que Dieu, qui veut encore « nous châtier, ait envoyé un esprit de vertige qui « aveugle en ce pays-ci tous les hommes qui devraient « y apporter quelque remède. Quelque touchants et « quelque affreux que soient les maux matériels de « l'État, il me semble que les spirituels dont l'Église « est affligée présentement ne le sont pas moins.

« Considérant comme je fais, mon Révérend Père, « la bonté et la droiture de votre cœur, je ne doute « pas que vous ne soyez très-sensible aux uns et aux « autres, et que vous ne travailliez pas (*sic*) continuel- « lement par vos saintes prières à apaiser la colère « de Dieu; mais pour nous il semble que nous ne « cherchions qu'à l'attirer encore davantage par le « peu d'usage que nous faisons des fléaux et des « châtiments dont il se sert pour nous ramener à « lui. »

A côté de ces prélats qui étaient à la tête du clergé de France, on voit des noms plus modestes : des érudits de province, des régents de collége qui viennent s'adresser à Mabillon pour avoir des éclaircissements ou des encouragements; on lui confie des projets littéraires; on veut avoir son avis.

Puis, tout auprès de ces signatures obscures qui sont là, comme les humbles vestiges d'existences laborieuses et cachées qu'aucun rayon de gloire humaine n'est venu éclairer, on découvre, non sans surprise, quelqu'un de ces noms illustres qui ont échappé à

l'oubli ; c'est ainsi qu'un billet du maréchal de Noailles, daté des armées, fait le plus étrange effet au milieu des paisibles lettres d'érudits :

« Au camp devant Gironne, ce 28 juin 1694.

« J'ai vu[1], mon Révérend Père, avec beaucoup de « plaisir les marques que vous me donnez de votre « amitié, et de la part que vous prenez à ce qui me « regarde, sur ce qui s'est passé en ce pays-ci. Je « vous en suis très-reconnaissant, et encore plus des « actions de grâces que vous en avez rendues à Dieu, « des prières que vous faites pour obtenir la conti- « nuation de son secours ; c'est à lui à qui toute la « gloire en est due, et je n'y ai d'autre part que « celle qu'il a voulu m'y donner, en se servant de « moi pour accomplir les desseins de la Providence. « Continuez-moi toujours votre amitié dont je fais « tout le cas possible ; souvenez-vous de moi en vos « prières auxquelles j'ai beaucoup de foi, et soyez « persuadé qu'il ne se peut rien ajouter à l'amitié « sincère et à la véritable estime avec lesquelles je « suis tout à vous. »

Tout à côté, se trouvent des lettres signées de noms illustres dans la magistrature : les Ormesson, les Harlay, les Bouhier, qui viennent s'unir, comme dans un pacifique hommage, à la science désintéressée

[1] *Correspondance de Mabillon*, Bibl. nat., fonds français, 19655, f° 253.

du moine savant qui est lui-même de la plus basse origine, comme on eût dit alors, sans donner au mot aucune intention de mépris.

Dans ces recueils qui contiennent des pièces si diverses et qui évoquent devant nous tant de figures du passé, il se trouve une feuille dont la signature nous a causé une singulière émotion. Elle est signée d'un nom à jamais illustre dans notre littérature, qui vivra autant que la langue française, du nom de Sévigné, et elle est de la main de cet aimable marquis de Sévigné que chacun connaît, grâce à la plume de sa mère.

Qui ne se souvient en effet du marquis de Sévigné, qui a tant d'esprit et de bonne grâce, qu'il sait faire pardonner toutes ses folies? Qui n'a devant les yeux ces charmants portraits que l'inimitable écrivain nous a laissés, avec une sorte de complaisance maternelle, de ce fils si aimable, si enjoué, et qui maniait lui-même la plume avec une verve de race; de ce frère de si bonne composition qui cède de si bonne grâce le premier rang à une sœur qui ne semble pas le valoir? Tous les fervents de madame de Sévigné (et il y en a beaucoup) connaissent et aiment cette figure à la fois si fine et si douce, d'une grâce toute française! Tous savent aussi que l'aimable épicurien, si ami des plaisirs, même les moins délicats, pourvu qu'ils fussent déguisés sous le bel esprit, finit par revenir tout à fait à Dieu, suivant l'expres-

sion du temps, et mourut retiré avec sa femme dans une petite maison voisine du Port-Royal de Paris, livré à la pratique de la dévotion la plus austère, sous la direction des jansénistes.

Or, la lettre qui nous est tombée sous les yeux est dictée par les sentiments de piété et de repentir qui remplirent les dernières années du marquis de Sévigné. Elle est, nous le croyons du moins, inédite, et bien qu'elle ne soit pas adressée à Mabillon lui-même, mais à un de ses confrères, il nous a paru curieux de la mettre sous les yeux du lecteur. Il y aurait un intéressant contraste à établir entre ces graves paroles, toutes empreintes d'une piété forte et froide, et les légères épîtres de la jeunesse du marquis, d'une si gracieuse désinvolture. Nul doute que si ces lignes fussent tombées sous les yeux de sa mère, elle n'eût su en tirer quelques-unes de ces réflexions piquantes où le sérieux du fond se mêle si bien à la vivacité de l'expression. Nous nous contenterons de placer ici, sous les yeux de ceux qui liraient ces pages, cette lettre si sérieuse, en remarquant seulement que le dix-septième siècle tout entier est dans ces lignes si austères, écrites par l'ancien ami de Ninon de Lenclos : on commençait par fréquenter les lieux de plaisir, et l'on finissait par s'ensevelir sous l'aile du jansénisme [1] :

[1] *Correspondance des Bénédictins,* Bibl. nat., fonds français, 17681, f° 116.

« Vous me souhaitez le plus grand de tous les biens « que nous puissions souhaiter et demander en cette « vie, qui est la paix de Jésus-Christ, car il y a « apparence que s'il y avait eu quelque chose de plus « désirable, Jésus-Christ l'aurait laissé à ses apôtres « en les quittant.

« Je prie ce même Seigneur qu'il vous rende la « charité que vous avez pour moi ; j'espère avec l'aide « de sa divine miséricorde que vos prières seront « exaucées, et qu'il me fera la grâce de supporter tous « les maux qu'il m'enverra, et de ne point abuser des « biens qu'il me donnera. Il permet que je tombe sou- « vent, mais il me relève tout à l'heure : tout ce qu'il « y a qui ne vient point de Dieu, c'est un dépit d'être « tombé, mais, par sa bonté, je me mets dans l'assiette « d'esprit que vous m'avez conseillée, et qui est la con- « naissance de ma faiblesse, et une résignation entière « de souffrir jusqu'à la mort tout ce qu'il plaira à « Dieu de m'envoyer ; vous voyez donc que je suis bien « éloigné d'avoir de l'orgueil ; au contraire, que je « désire être le plus humble de tous les hommes, « puisque je suis le plus faible. J'en suis tous les jours « sur la lecture des épîtres de saint Paul, qui me dés- « abuse bien de l'opinion que nous pourrions appuyer « sur le mérite de nos actions ; il dit à Timothée, en « parlant de Notre-Seigneur, qui nous a sauvés et appelés « par sa sainte vocation, non point à cause de nos « œuvres, mais par la délibération de son conseil, et à

« Tite : Quand la bénignité et l'humanité de notre « Sauveur est apparue, il nous a sauvés, non point par « œuvres de justice que nous ayons faites, mais selon « sa miséricorde. Je veux m'en tenir là toute ma vie, « et considérer le désir que j'ai de l'aimer de tout mon « cœur comme un pur effet de la plus grande grâce « qu'il a jamais faite à aucun homme, puisque je suis « le plus grand pécheur de tous ceux qui ont été depuis « Adam.

« J'espère, avec l'aide de Dieu, m'acheminer vers « Paris, un peu après la Toussaint; je souhaiterais « avec passion avoir trouvé une humeur sortable à la « mienne, pour établir une société permanente; de- « mandez cette bonne rencontre-là à Dieu, car il faut « que ce soit lui qui fasse cette liaison.

« Adieu, mon très-cher et Révérend Père; aimez- « moi de tout votre cœur en Notre-Seigneur Jésus- « Christ, que je prie de vous bénir et me faire la grâce « de suivre vos bons avis.

« SÉVIGNÉ. »

Enfin, pour terminer cette revue, trop longue peut-être déjà, de la correspondance et des correspondants de Mabillon, le lecteur nous permettra-t-il de mettre encore sous ses yeux quelques fragments d'une des correspondances les plus volumineuses de Mabillon, qui, cette fois, n'a trait en aucune façon à l'érudition? Elles sont adressées par le savant Bénédictin à un

magistrat municipal de Laon avec lequel il s'était lié, dans les fréquents séjours qu'il faisait à la vieille abbaye bénédictine de Saint-Vincent. M. Marquette, conseiller au présidial de Laon, paraît avoir été un homme de bien, et en même temps avoir eu l'esprit cultivé et le caractère élevé, si nous en jugeons d'après sa correspondance avec Mabillon :

« Paris, 6 novembre 1689.

« MONSIEUR,

« Il [1] n'appartient qu'à vous de flatter agréablement « les gens, et vous savez si bien tourner les choses que « si je n'étais bien persuadé de ce que je suis, je « pourrais bien tomber dans le piége que vous me « dressez. Je ne suis pas même tout à fait assuré de la « crainte de quelque surprise, si je ne joignais aux « sentiments de mon indignité le peu de fond qu'il y a « à faire sur l'amitié et l'estime des hommes. Ce n'est « qu'en Dieu qu'on trouve une amitié solide, non plus « que les véritables honneurs et la véritable grandeur. « Il veut bien souffrir que nous y aspirions, mais je « serais bien digne de compassion si je me croyais « capable de quelque chose de grand, moi qui ne suis « né, et n'ai été élevé que dans les choses basses et « ravalées. Tout ce que je pourrais espérer, par l'élé- « vation des deux personnes dont vous me parlez,

[1] *Correspondance de Mabillon,* Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 95.

« serait peut-être d'avoir quelque accès auprès d'elles « pour des choses de médiocre conséquence. S'il y en « avait quelqu'une de cette nature qui pût vous regarder, « Monsieur, je vous assure que je me ferais un très- « grand plaisir de m'y employer de mon mieux pour la « faire réussir; et je croirais avoir fait un très-bon « usage du petit crédit que je pourrais avoir, s'il pou- « vait servir de quelque chose à une personne aussi « bien intentionnée, et qui a le cœur aussi bien placé « que vous. Je ne veux point d'autre preuve de la dis- « position de votre cœur que la part que vous voulez « bien me donner dans votre bienveillance, et, si je « l'ose dire, dans votre amitié. Je vous assure que je la « préfère aux dignités du monde, et je suis assuré que, « si je n'y peux pas correspondre entièrement par les « effets, je peux au moins en mériter, en quelque façon, « la continuation par les sentiments de respect et « d'amour que je veux conserver toute ma vie pour « votre personne et pour toute votre famille. J'espère « avoir quelque jour l'honneur de vous renouveler de « bouche ces mêmes sentiments, et je vous prie de « trouver bon que je présente ici, par avance, mes res- « pects à madame Marquette, que j'honore autant que « je dois.

« Je suis, etc.

« J. MABILLON. »

Les lettres à M. Marquette sont très-nombreuses, et

toutes empreintes d'une simplicité naïve qui ne manque pas d'une certaine grâce. Mabillon était son pourvoyeur de bons livres. Voici comment il annonce à son ami l'envoi d'une caisse de livres ; nous aimons à reproduire ces lettres qui font, pour ainsi dire, prendre sur le vif les rapports sociaux qu'on entretenait il y a deux siècles :

« Nous [1] avons fait, notre Frère Denys et moi, l'em-
« plette des livres que vous souhaitez. Vous en avez le
« mémoire et le prix de l'autre côté de cette lettre.
« Nous n'avons pu acheter le troisième tome de
« M. Hamon [2] sur la prière et les devoirs des pasteurs
« pour les raisons que je vous ai marquées. Ce n'est
« pas qu'il y ait de très-bonnes choses, mais il sera
« toujours temps de vous l'envoyer lorsque vous nous
« ferez savoir votre dessein sur cela. Peut-être serez-
« vous bien aise d'avoir tout ce qu'a fait ce très-pieux
« auteur. On doit donner encore un premier tome de
« lui sur les cantiques. Pour ce qui est des *Essais de*
« *morale sur les Évangiles*, je vous ai dit qu'il y avait
« cinq volumes, mais vous les aurez reliés en quatre. Il
« en coûte 8 sols moins, et cela n'est pas moins com-
« mode, le *Carême* étant relié tout en un. Si vous me
« jugez capable de vous rendre service, je vous prie de

[1] *Correspondance de Mabillon*, Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 103.

[2] Auteur de divers ouvrages ascétiques alors fort goûtés, malgré le jansénisme de leur auteur, l'un des solitaires de Port-Royal.

« ne me pas épargner, puisque je suis de tout mon « cœur, etc...

« *Les Lois civiles,* rédigées en ordre, 6 livres.

« Les quatre premiers tomes des *Essais de mo-* « *rale,* 8 liv. 10 sous.

« Les quatre autres tomes sur les Évangiles, 7 liv. « 13 sous.

« Deux petits tomes de M. Hamon, 3 liv. 10 sous.

« *De la prière continuelle,* du même, 3 liv. 10 sous.

« Une lettre touchant Remiremont.

« Un petit traité de la Messe.

« Un crucifix et le portrait du Pape donnés par « Fr. Denys.

« Le tout dans une caisse. »

Le conseiller au présidial de Laon semble avoir pris un vif intérêt à un certain moine bénédictin nommé Frère Denys, son parent, qui s'était sauvé de son couvent et vivait caché à Paris, sans qu'on ait eu l'air de chercher beaucoup à le reprendre. Mabillon était le confident des peines du bon président et s'employait de son mieux à soulager la misère du pauvre hère : il lui fait passer de l'argent, tout en essayant de le ramener au devoir. Les lettres sont pleines des nouvelles du moine fugitif. C'est ainsi que Mabillon répondant à M. Marquette qui lui avait demandé si les Bénédictins se chargeraient de son fils aîné, passe rapidement sur ce sujet pour arriver aux nouvelles du pauvre infortuné :

« 4 juin 1690.

« Je[1] vous prie d'être persuadé que j'aurais toujours « un grand plaisir d'avoir quelque occasion de vous « rendre service. Celle dont vous me parlez, touchant « monsieur votre fils aîné, sera un sujet de joie et de « reconnaissance, tout ensemble, de ce que vous voulez « bien confier à nos Pères son éducation. Je vous offre « de tout mon cœur ma médiation et mes sollicitations « pour cela, et je serai toujours prêt pour faire tout ce « que vous souhaitez de moi. J'attendrai donc le temps « que vous avez destiné pour exécuter ce dessein, si « ce n'est que j'aie l'occasion de vous voir auparavant, « car peut-être pourrai-je bien faire un tour vers vos « quartiers, je n'ose pas dire à Laon, n'ayant pas le « cœur d'aller voir un lieu qui me causerait trop de « chagrin par l'augmentation de la douleur que je res- « sens continuellement de la démarche de notre pauvre « frère et ami. Hélas! il n'est pas revenu, cet enfant « dévoyé, et je ne sais si j'ose espérer encore sitôt son « retour! Il m'écrit de temps en temps; il voit et sent « son mal; mais son cœur n'est pas encore efficacement « touché. Obligez-moi de joindre vos prières aux « nôtres, afin d'obtenir de Notre-Seigneur ce que nous « souhaitons avec tant d'ardeur. Je demande pour lui

[1] *Correspondance de Mabillon*, Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 107.

« la même grâce à Mme Marquette, à laquelle je pré-
« sente mes très-humbles respects. Je fais ce que je
« peux pour avoir une entrevue avec ce pauvre infor-
« tuné, espérant par ce moyen de le fléchir un peu par
« mes sollicitations. Je vous en dirai davantage, la pre-
« mière fois que j'aurai l'honneur de vous écrire. Je
« suis fâché que le Père Prieur de Saint-Vincent vous
« quitte; il a de l'esprit, de l'honneur et du bon cœur.
« Si vous voulez bien me faire l'honneur de me conti-
« nuer votre petit commerce de lettres, je vous prie
« de ne pas penser à affranchir les vôtres, car assuré-
« ment cela me fera de la peine. Obligez-moi donc,
« Monsieur, de me l'épargner et de croire qu'elles me
« seront bien plus agréables, lorsque vous en userez
« avec nous sans façon, comme je suis sans compliment
« et de tout mon cœur, etc... »

Quelques jours après, Mabillon revient encore sur le même sujet avec une sollicitude vraiment touchante, qui révèle toute la tendresse chrétienne de son cœur, resté plein de chaleur sous son austère habit. La poussière des vieux livres n'avait pas desséché en lui cette source d'émotion tendre et ce zèle pour les âmes qui doivent toujours tenir la première place chez ceux qui ont consacré leur vie à Dieu :

« 23 juin 1690.

« Monsieur,

« Je[1] ne suis pas moins sensible que vous aux « peines et aux misères de notre ami infortuné. Je « l'aime, mais je l'aime chrétiennement, et je ressens « avec beaucoup plus de douleur le misérable et pi- « toyable état de son âme que celui de l'extrême né- « cessité où je sais qu'il est réduit. Je sais qu'il est « dans Paris, qu'il passe bien souvent des journées « presque entières sans avoir de quoi manger. Je sais « encore qu'on lui a prêté depuis peu environ deux « pistoles, mais cela n'ira pas bien loin, s'il n'est déjà « dissipé. Enfin, je sais qu'il n'est pas touché au point « qu'il faudrait, pour pouvoir espérer bientôt son « retour. Je l'ai fait avertir plusieurs fois de me don- « ner quelques heures d'entretien, avec promesse de ne « me point servir que comme il voudra de la confiance « qu'il aura en moi en cette rencontre. Mais il ne se « fie plus à moi qui lui ai donné tant de marques « d'amitié et qui voudrais encore donner mon sang « pour son âme et pour son salut. Mais enfin le temps « n'est pas encore venu, et il n'y a que la nécessité, « après la grâce de Notre-Seigneur, qui le puisse faire « retourner à son devoir. De sorte qu'il semble que ce

[1] *Correspondance de Mabillon,* Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 167.

« serait une miséricorde cruelle que de lui donner de « quoi l'entretenir dans ce funeste état qu'il n'est pas « encore prêt de quitter. J'aurais cent choses à vous « dire là-dessus, mais il faudrait un entretien de « bouche pour cela. Je n'ai point d'avis à donner dans « cette rencontre à une personne sage et bien inten- « tionnée comme vous. Mais si vous me le permettez, « je vous dirai néanmoins ma pensée. Ne pourriez- « vous pas récrire à ce pauvre enfant que vous savez « qu'il est à Paris, que vous êtes prêt à l'assister, « mais comme il ne serait pas sûr de mettre de l'ar- « gent dans une lettre, et que vous n'avez pas de com- « modité présente pour lui faire tenir cet argent par « d'autre voie, que vous avez prié mademoiselle Che- « valier de lui donner ce que vous avez jugé à propos? « Cependant, vous écririez à mademoiselle Chevalier « que nous puissions nous voir ensemble, afin de « prendre des mesures pour faire les choses pour le « bien de notre pauvre ami. Je vous promets de ne « me point servir de cette occasion pour le reprendre. « Tout ce que je souhaite et que je cherche, c'est de « le faire revenir de lui-même. J'ai été chercher ma- « demoiselle Chevalier chez madame Beauvain, mais « elle était déjà sortie. C'était pour lui parler de l'en- « tretien qu'elle a eu avec F. D. dont vous avez pris la « peine de m'informer par votre lettre pénultième, de « laquelle je vous remercie de tout mon cœur. A une « autre fois le reste. Mes compliments, s'il vous plaît,

« à Mme Marquette. Je suis, avec respect, Monsieur,
« votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« D. J. Mabillon. »

Les exhortations de Mabillon réussirent à faire rentrer une première fois au bercail celui qu'il se plaît à désigner sous le nom de la « pauvre brebis égarée ». A sa considération, le coupable fut traité avec tant de douceur et d'indulgence qu'il en profita pour s'évader de nouveau. Rentré, soit de gré, soit de force, une seconde fois dans son couvent, la pénitence fut, cette fois, fort rude, si nous en croyons la lettre suivante de Mabillon, qui s'employa de nouveau à faire adoucir ses peines :

« 25 janvier 1692.

« Je [1] reçus avant-hier des lettres de notre péni-
« tent, qui me donne bien de la peine. Il m'écrit que,
« depuis quelque temps, il devient sourd et presque
« entièrement perclus de ses membres. Un religieux
« du Mont Saint-Michel m'assure la même chose ; je
« n'ai pas de peine à le croire, et j'ai toujours bien
« cru qu'étant délicat comme il est, il ne pourrait
« jamais supporter une année de pénitence. C'est
« bien loin de vingt auxquelles il est condamné par
« sentence, c'est-à-dire à quinze ans de prison fermée

[1] *Correspondance de Mabillon*, Bibl. nat., fonds français, 19649, fo 222.

« et à cinq dans le monde. Je m'en vais faire mon « possible pour le soulager. Après cela, ceux qui de- « vraient être le plus sensibles à son malheur ne man- « queront pas encore de me jeter la pierre, et de dire, « comme ils ont déjà publié partout, que je suis cause « de sa rechute par trop d'indulgence. J'ai cru faire « les choses selon Dieu; si j'ai été trompé, je ne peux « avoir de regret que du peu de succès de la douceur « dont on a usé dans sa première pénitence. J'espère « qu'il sera plus sage dans la seconde, et, en tout cas, « il faudra s'attendre encore à essuyer les duretés de « ses plus proches, sans parler des autres. Pourvu que « je ne fasse rien contre Dieu en cela et en toute autre « chose, je serai content. Je vous écris tout ce détail « un peu au long; je ne serais pas fâché que l'on sût « l'état où se trouve ce pauvre infortuné, que je regar- « derai comme heureux, s'il prend, comme il me pa- « raît, ses maux en patience. Je crains plus sa tête que « tout le reste. »

Les lettres de Mabillon au sujet du « pauvre infortuné » sont très-nombreuses et témoignent de son ardeur à lui procurer quelque soulagement. Il finit par y réussir, mais il lui fallut essuyer plus d'une critique, si nous en croyons la lettre suivante, où il se plaint, non sans quelque amertume, de voir son zèle si peu compris et si peu secondé :

« Ce 28 juin 1693.

« Monsieur [1],

« J'ai reçu l'écu que vous avez eu la bonté de « m'envoyer. Je crois que notre pensionnaire aura « reçu à présent les deux petits livres prêtés que je lui « ai envoyés. Voilà une lettre de notre pauvre ami « infortuné, qui m'en a écrit une très-longue en des « termes fort vifs, mais qui, dans le fond, marquent « toujours une bonne disposition. Jamais aucune « chose ne m'a plus coûté que celle-ci ; mais il est bon « d'avoir quelquefois de ces occasions pour rabattre « la fumée de l'orgueil qui ne se plaît pas à être « négligé. S'il n'y avait que moi qui en souffrît, le « parti peut-être ne serait pas difficile à prendre avec « la grâce de Dieu; mais il faut boire le calice avec « toutes ses amertumes : c'est une médecine qui est « plus utile que les complaisances des hommes. Il « faut attendre de Dieu ce que les hommes ne veulent « pas nous accorder, ou attendre avec patience le « retardement du Seigneur qui fera tout réussir, « comme je l'espère de sa bonté, pour un plus grand « bien. Permettez-moi de présenter mes respects à « Mme Marquette... »

Toutes ces lettres de Mabillon, sans avoir une vraie valeur littéraire, ne sont-elles pas fort agréables, tant

[1] *Correspondance de Mabillon*, Bibl. nat., fonds français, 19649, fo 222.

par leur simplicité que par leur accent de sincère émotion? On y voit à découvert la douceur compatissante, la bonté vraie du modeste religieux à qui sa science profonde, sa réputation incontestée, ne donnent pas même une pensée de vanité, et qui consacre, sans un regret, un temps cependant bien précieux à l'ingrate besogne d'une œuvre obscure de charité fraternelle. Les lettres à M. Marquette nous amènent à parler également d'une correspondance de Mabillon avec une autre personne, différente en tout point du conseiller au présidial, mais qui ne s'en adresse pas moins à lui pour avoir aide et secours dans une entreprise plus difficile peut-être que la conversion d'un moine apostat, la réforme d'un monastère de femmes.

La princesse Christine de Salm, abbesse du chapitre des dames nobles de Remiremont, avait entrepris de réformer cette abbaye, qui n'avait de religieux que le nom. Elle demanda au savant Bénédictin un travail destiné à appuyer ses efforts, en prouvant que, jusqu'au quinzième siècle, Remiremont avait été un monastère régulier, où l'austère règle de Saint-Benoît était appliquée sans restriction. Les efforts de la pieuse princesse furent vains. Malgré le savant mémoire rédigé par Mabillon, malgré les efforts et les exemples de leur abbesse, les religieuses de Remiremont ne voulurent pas changer de vie, et préférèrent demeurer simples chanoinesses, sans vœux ni obligations reli-

gieuses. Cet état de demi-relâchement dura jusqu'à la Révolution. Seule l'abbesse faisait des vœux; elle était princesse de l'Empire et appartenait presque toujours à une maison souveraine. Celle dont il s'agit, trompée dans ses efforts pour amener la réforme de son monastère, n'en continua pas moins à tout faire pour y introduire l'ordre et la régularité, et donna elle-même l'exemple. Mise en rapport avec Mabillon, elle continua à lui écrire pour avoir ses conseils et ses avis. Il lui répond en latin, avec ses suscriptions magnifiques qui nous étonnent un peu au haut de lettres de direction : *Illustrissimæ dominæ principissæ.* Ce fut même grâce à ses soins que la pieuse dame, prise de scrupules sur la validité de sa nomination à la place qu'elle occupait, en obtint la confirmation à Rome. Cette démarche fait honneur à sa délicatesse, car, à cette époque, ces sortes de charges étaient considérées par tous comme des prébendes dont les États disposaient légitimement, et servaient à assurer le sort des personnes de distinction sans fortune. Voici la lettre par laquelle Mabillon donne à un de ses confrères de Rome la mission de faire la demande secrète de confirmation. Elle est si honorable pour l'abbesse de Remiremont que, le temps ayant ôté toute importance à la discrétion qu'il recommandait, nous croyons pouvoir la mettre sous les yeux de nos lecteurs. Il y a, du reste, une certaine opportunité à montrer que, dans tous les temps, malgré les usages et les mœurs, les saines règles de

l'Église ont été observées et défendues, et que les consciences droites ont toujours su s'affranchir du joug des idées reçues, lorsqu'elles blessaient la vérité :

« 25 août 1692 [1].

« En attendant que je vous écrive, touchant le « mémoire que vous m'avez envoyé de la Bibliothèque « Vaticane, souffrez, mon Révérend Père, que je vous « prie d'une grâce pour une personne de qualité qui « a beaucoup de bonté pour moi. Je m'en vais vous « dire la chose, dont je vous recommande le secret. « Vous en verrez vous-même la nécessité et l'impor- « tance.

« Madame l'abbesse de Remiremont (qui est une « abbaye autrefois de notre Ordre, maintenant de cha- « noinesses, située dans le diocèse de Toul en Lorraine, « immédiate au Saint-Siége) a obtenu à l'âge de neuf « ans un bénéfice dans cette église, qui lui a donné « entrée dans cette abbaye, dont elle est pourvue « depuis longtemps en qualité d'abbesse. Elle a appris « que ses parents avaient donné quelque argent pour « avoir la place de chanoinesse qui était nécessaire « pour parvenir à l'abbaye. Cette manière de faire « des présents était si fort usitée qu'on n'y faisait pas « la moindre réflexion du monde.

« On croit encore que, pour l'abbaye même, ses

[1] *Correspondance de Mabillon,* Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 175.

« parents avaient promis quelque argent aux gens qui « y pouvaient contribuer; mais on ne sait pas si on « en a donné, et il y a même apparence du contraire.

« Cependant, cette bonne abbesse, désirant mettre sa « conscience en repos, a été conseillée de se pourvoir « à Rome pour se faire réhabiliter.

« Je m'adresse à Votre Révérence pour cet effet, « vous priant de lui procurer un Bref de la Péni- « tencerie, adressé à son confesseur, pour la réhabiliter « sans que la chose puisse éclater dans le monde. Vous « voyez l'importance qu'il y a de garder le secret en « cette rencontre. Je ne doute pas que Son Éminence « Mgr le cardinal Colloredo ne vous accorde faci- « lement cette grâce lorsque vous lui en aurez fait la « supplique.

« C'est ce que je vous prie, mon Révérend Père, de « faire au plus tôt, et de faire pour cela toutes les « avances nécessaires; j'aurai soin de les faire restituer « à nos officiers.

« Cette dame s'appelle Dorothée, princesse de Salm, « abbesse de Remiremont, immédiate au Saint-Siége : « *Dorothea princeps* ou *principissa Salmensis, abbatissa* « *secularis canonicarum de Romaricimonte, Sedis Aposto-* « *licæ immediata, subjecta nullius*, etc.

« Je vous prie d'adresser la réponse et le Bref sous « mon adresse à dom Jean Prou, pour être rendu à mon « absence à dom Thomas Blampin, sans faire part de « cela à personne au monde... »

La grande dame allemande était en rapports pleins de confiance avec le moine de Saint-Benoît. Elle lui écrit dans un beau français germanique assez amusant dont voici un échantillon. L'orthographe en est si invraisemblable qu'il a fallu la rectifier en quelques endroits pour la compréhension du lecteur, sans lui ôter toutefois sa physionomie tudesque qui est caractéristique.

« 16 may [1].

« Je crois, mon Révérend Père, que madame Defie « (*sic*) vous aures fait mes exuses, sur ce que nous ne « pouvons avoir l'honneur de vous escrire à cause « d'un mal de poitrine dont j'ay este fort incommodée « depuis que je suis en ce pais icy, mes particulière- « ment depuis que j'ay fait un voyage sur la frontière « pour une affaire de famille ou j'ay veu beaucoup de « mes parens que je ne connaissois point, et les- « quelles sont tous lutériens, et nous va confié une de « leur fille pour aprendre le francès et un peu d'édu- « casion francès, dont ils font grand cas; pour moy « ie me trouverais fort heureuse, si j'en pouvès faire « une bonne catholique. Je vous supplie, mon Révé- « rend Père, de me mander les livres propres à per- « suader les lutériens. C'est une fille fort douce et « fort aymable et qui serais une excellente chanoi- « nesse, je la recommande à vos prières et moy aussi,

[1] *Correspondance de Mabillon,* Bibl. nat., fonds français, 19658, f° 247.

« mon Révérend Père, j'en ay plus grand besoin « que jamais, car j'ay trouvé icy des embarras et des « peines par-dessus les yeux, et nos dames sont plus « animés que jamais, sans que l'on puisse voir encore « au moyen, pour les apeser. Je me réjouis fort de voir « le Père Domilarion (dom Hilarion), je ne manquerès « pas de le prier de me faire l'honneur de venir à « Remiremont. Je luy ai fait faire mes compliments « au chapitre par le Père D. qui vint hier icy, et « avec lequel j'ay bien parlé de vous, mon Révérend « Père. Je vous supplie de m'honorer de temps en « temps de vos lettres et de me mander ce que devien- « dra madame Quion (Guyon). J'espère que M. de « Meaux la remettera en bon chemin. Commant-est- « elle tombée entre ses mains, est-ce par ordre du Roy, « *ou par sa propre volontée?* elle ne manquera pas aux « lumières de ce grand prêstre : il la convertira, ou il « la contiendra, et l'un et l'autre est de grande consé- « quence pour la religion. Quand vous voudrez me faire « l'honneur de m'escrire, vous n'ourez qu'à m'adresser « vos lettres à Remiremont par Nancy et les envoyer à « la poste le lundy; elles me seront surement rendues.

« Ma sœur vous est fort obligée, mon Révérend Père, « de l'honneur de vostre souvenir : elle vous honore « autant que moy, et je crois que c'est beaucoup dire; « je rends mil grâces très-humbles au Révérend Père « Prieur. Je vous supplie de me maintenir un peu dans « l'honneur de son souvenir et du Père D. Thierry au-

« près duquel je me recommande. Quand vous me fe-
« rez l'honneur de m'escrire, je vous supplie de me
« mander les livres nouveaux qui se feront. Nous atten-
« dons icy mon neveu qui a été pris prisonnier en pas-
« sant d'Hollande en Angleterre par un armateur de
« Dunkerque. Le Roy a eu la bonté de lui donner la
« liberté avec les manières du monde les plus obli-
« geantes pour toute notre famille, à ce que me mande
« M. le Prince. Sa Majesté a même donné la liberté,
« sur la parole de mon neveu, à un jeune Rhingraft et
« à deux seigneurs de la cour de l'Empereur, qui ont
« été pris avec luy, et pour achever de nous combler de
« faveur, il a permis à mon neveu de s'en retourner
« en Allemagne par Balle et de nous venir voir en pas-
« sant. Nous l'attendons aujourd'huy, c'est une grande
« joie pour nous qui ne l'avons pas vu depuis l'âge de
« sept ans. »

Le nom de la princesse de Salm n'est pas le seul nom de femme que nous trouvions dans la correspondance de Mabillon. Bien que ses études et la vie retirée qu'il menait ne le missent guère en vue, et qu'il ne fût en aucune façon un directeur à la mode, sa piété et son mérite ne laissaient pas que d'attirer vers lui des âmes vraiment pieuses, et là encore se retrouve cette singulière variété que nous avons si souvent constatée. A côté des lettres d'érudits, on voit se dessiner le profil d'humbles religieuses, dont la douceur et le charme modeste contrastent étrangement avec

leurs graves et sévères voisins. Là encore, il règne une confusion qui semblerait toute démocratique, si elle ne prenait sa source dans les sentiments communs de chrétienne humilité. Accolés aux noms obscurs d'humbles religieuses bénédictines, comme ceux de madame Germain, sœur du Bénédictin Michel Germain, et également Bénédictine, de madame Drouyn de Sainte-Brigitte, on voit ceux de madame de Villars, abbesse de Sully, et de la Sœur Ignace de Fitz-James, religieuse carmélite au monastère de Pontoise, puis de madame de Rebeville, abbesse de Montvilliers, et d'autres encore. Le pieux Bénédictin semble avoir été aussi bien apprécié par les grandes dames cachées dans le cloître que par leurs plus modestes compagnes. On ne s'attendrait guère non plus à voir la douce et mélancolique figure de Sœur Louise de la Miséricorde venir prendre sa place parmi celles qui aimaient à écouter ses leçons. Il faut bien l'y placer, si nous en croyons le charmant billet qu'elle lui écrit pour lui demander ses prières, et où se retrouvent voilés sous l'austérité de la Carmélite, le charme et la grâce de la fille d'honneur de la Reine. Elle lui écrit pour lui recommander une affaire qui intéressait un de ses parents, mari de sa nièce, et termine ainsi son billet :

« Il[1] voulait employer Madame la princesse de

[1] *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, t. II, p. 27.

« Conti, mais je l'ai assuré que s'il ne faisait rien à « votre prière, tout le reste serait inutile. Ne doutant « pas, mon Révérend Père, qu'il n'ait plus de déférence « pour votre vertu que pour toutes les grandeurs du « monde, qui, en effet, ne sont rien devant Dieu, nous « vous supplions aussi de nous obtenir de la patience « de Jésus-Christ sa divine grâce, dont j'ai fait un si « mauvais usage jusqu'ici, afin que, marchant avec « ferveur dans la pénitence que je suis obligée de faire, « je n'aie pas à répondre au dernier jour sur mes « crimes passés et sur mon infidélité présente à suivre « les lumières qui me condamneront si je ne commence « à les mettre en œuvre. Je suis avec respect, mon « Révérend Père, en Notre-Seigneur, votre très-humble « et très-obéissante fille et servante.

« Sœur Louise de la Miséricorde,
« Religieuse Carmélite indigne. »

Évidemment la Sœur Louise n'avait pas trouvé dans le Père Mabillon un de « ces confesseurs d'eau douce », comme elle appelait en souriant ceux qu'elle avait rencontrés à la cour.

Enfin, pour terminer, il faut encore parler de madame de Blémur, religieuse bénédictine, qui, dans son cloître paisible, avait su, tout en étant une religieuse modèle, devenir presque l'émule des moines de Saint-Germain par sa science et son goût pour l'étude. Semblable aux grandes religieuses du moyen âge, dont

le savoir avait égalé les vertus, elle s'était appliquée dès l'enfance aux travaux les plus sérieux avec un zèle et une ardeur que rien ne pouvait calmer. Aussi, sachant le latin en perfection, et fort érudite en toutes sortes de connaissances, madame de Blémur fut-elle exhortée par ses supérieures à ne pas laisser se perdre les talents qu'elle avait si visiblement reçus pour en faire usage. Elle écrivit sous le nom de *l'Année bénédictine*, un recueil des vies des Saints de cet Ordre, fort estimé des érudits, et divers autres ouvrages, entre autres deux gros volumes intitulés : *Légendes de tous les saints*, qui représentaient une somme prodigieuse de labeur patient et intelligent. Mais, en devenant auteur et en avançant dans la connaissance des sciences humaines, la religieuse n'en devint que plus empressée à se cacher dans son couvent et à faire de nouveaux efforts pour arriver à la perfection de son état, si bien qu'à plus de soixante-six ans, elle sortit de la maison de la Trinité de Caen et entra dans un nouveau monastère de son Ordre, fondé à Châtillon par la duchesse de Mecklembourg, où l'observation de la règle était plus austère et où aucun adoucissement n'était souffert. C'est là qu'elle mourut en 1696, en donnant des exemples de piété admirable. Mabillon rédigea après sa mort une lettre circulaire pour tous les monastères de femmes de l'Ordre de Saint-Benoît, où il dépeint en quelques pages, avec une émotion visible, cette vie si cachée, toute consacrée à Dieu,

dans le travail et l'humilité. On sent quelle sympathie avait dû l'unir à une personne aussi distinguée par l'esprit et le savoir, qu'elle avait su faire tourner à la gloire de Dieu, sans jamais sortir des convenances de son état, et dont l'attitude religieuse forçait même les plus prévenus à convenir qu'elle avait « beaucoup plus de mérite et d'humilité encore que de science [1] ».

Ces rapports de Mabillon, qui, malgré sa piété à la fois vive et simple, semble plutôt fait par son savoir même et l'austérité de ce savoir pour écarter qu'attirer les esprits féminins, ne montrent-ils pas une fois de plus quelle solide éducation les femmes chrétiennes recevaient autrefois? Lorsqu'on les voit apprécier à sa valeur et goûter un esprit aussi sérieux que celui de Mabillon, on serait tenté de s'étonner. Mais n'était-on pas à la fin d'un siècle où tant d'illustres chrétiennes avaient su prouver au monde, toujours sceptique et railleur à cet endroit, qu'une forte éducation littéraire, en développant l'esprit des femmes, les rend plus aptes aux véritables vertus, sans rien leur ôter de la grâce et du charme qui leur sont propres? Au dix-septième siècle surtout, où elles ont joué un rôle si brillant, ce ne sont certes pas celles qui avaient été dotées de ce trésor utile à tout, qui donnèrent le moins l'exemple des vertus domestiques et religieuses. Depuis la vertueuse madame Acarie, qui soutint seule

[1] Mabillon, *Lettre circulaire sur la Mère de Blémur, religieuse bénédictine.*

toute sa famille entraînée dans la Ligue, paya toutes les dettes de son mari, établit ses enfants, et finit par introduire le Carmel en France, jusqu'à l'aimable et inimitable madame de Sévigné, qui fut l'élève de Ménage, et n'en éleva pas moins bien ses enfants, on pourrait faire la liste des femmes françaises qui durent alors à leur solide éducation, et au goût pour les lettres qu'elle leur inspira, les salutaires et hauts enseignements qui donnèrent à leur vie cette dignité forte, cette virilité chrétienne si remarquables.

Le lecteur aura peut-être trouvé que nous nous attardions beaucoup dans cette peinture de la correspondance et des correspondants de Mabillon, et cependant elle est, nous le craignons, fort incomplète, et il nous serait facile de l'étendre encore, en multipliant les citations. Ce qui vient d'être dit suffit, nous le croyons du moins, à donner une idée assez exacte des relations si diverses, si variées, entretenues par le modeste Bénédictin, du fond de sa cellule de Saint-Germain des Prés, aussi bien avec la plupart des savants d'Europe et de France qu'avec des personnages de tout rang et de toute condition. Cette analyse superficielle nous aura permis de constater par les écrivains eux-mêmes quelle singulière animation régnait, à travers toute l'Europe civilisée, entre une classe de personnes que tout séparait, et, en même temps, combien cette société, si nombreuse, si animée, si active, était différente de la société litté-

raire proprement dite. Sauf celui de Racine, aucun autre nom des auteurs célèbres de ce temps ne se trouve sous la plume des Bénédictins érudits; s'ils sont en relation avec les grands évêques de ce temps qui ont été en même temps de grands écrivains, c'est parce qu'ils font partie d'un même corps, dont ils défendent en même temps la cause, d'une façon différente. Sans cela, en tant qu'érudit et qu'amateur du passé historique de la France, Mabillon vit dans une société à part, qui ne manque ni d'animation, ni de fécondité, et qui a sa pareille dans toutes les grandes villes de l'Europe. C'est là un côté du dix-septième siècle qui est resté un peu dans l'ombre, effacé par les côtés plus brillants de cette époque, qui, de loin, nous apparaît dans une si belle et si imposante unité, mais qu'à considérer de près, on trouve avoir été, au fond, pleine de contrastes et de contradictions, comme le sont toujours les sociétés humaines. Il semble qu'il y ait bien de la distance entre ces érudits qui ne pensaient qu'aux événements de l'histoire passée, et ces héros du présent qui étaient en train de préparer de la besogne aux érudits futurs, et l'on se croirait à mille ans de distance du grand roi et des pompes de Versailles, si de temps en temps une remarque jetée par hasard ne venait nous rappeler à la vérité. C'est l'impression que cette note mise en surcharge sur une lettre de dom Félibien : « Le service de M. de Turenne aura lieu le 29 de ce mois », a produite sur nous, à la lecture de ces

lettres qui parlent tant du passé et si peu d'un présent devenu pour nous à son tour un passé si lointain.

Mais ces relations avec les savants, ces correspondances si étendues ne suffisaient pas à l'ardeur de savoir de ces érudits d'autrefois, et, à cette époque où l'on remuait si peu, où les voyages sont rares, plus rares qu'au moyen âge, où chacun semble rester volontiers où le sort l'a placé, les savants ont gardé une facilité à remuer et un goût pour le mouvement qui est encore une de leurs marques distinctives. Chaque savant, digne de ce nom, devait avoir à son actif au moins un voyage, non de plaisir, non pas même de curiosité pittoresque ou artistique, mais uniquement de curiosité scientifique. De tous les savants dont nous avons parlé comme composant la société de l'abbaye, il n'en est peut-être pas un qui n'ait été, au moins une fois, en Italie ou en Allemagne, et, le plus souvent, fait son tour des grandes universités d'Europe. C'était dans ces courses que se nouaient pour ne plus se rompre ces sortes d'intimités littéraires dont nous avons parlé. Mabillon va encore ici nous servir de guide, et nous faire voir, par son exemple, ce qu'était, il y a deux cents ans, un voyage d'érudit. Sa qualité de moine, bien loin de lui rendre ces voyages plus difficiles, lui donnait, au contraire, des facilités de plus, sûr qu'il était de rencontrer partout des monastères de son Ordre, dont son habit lui ouvrirait les portes plus facilement qu'à un autre.

Dans l'intérieur même de sa Congrégation, en France, ces voyages d'un monastère à un autre, pour les visiter et rendre compte de leur état, aussi bien que les courses archéologiques dans une province, étaient fréquemment confiés aux moines les plus savants et les plus recommandables. La réputation de Mabillon lui attira à plusieurs reprises de semblables missions et le fit charger de deux voyages pour le Roi, en Italie et en Allemagne, afin d'y chercher des livres destinés à la bibliothèque du Roi. Si le lecteur veut bien l'accompagner avec nous dans quelques-unes de ses lointaines pérégrinations, il verra comment les savants d'autrefois voyageaient et quel était le but qu'ils poursuivaient. Les choses ont tant changé depuis lors que ce ne sera peut-être pas sans surprise et sans intérêt que nous suivrons le docte Bénédictin dans ses courses d'érudition.

CHAPITRE V

LES VOYAGES LITTÉRAIRES DE MABILLON. L'*ITER GERMANICUM*.

1684

Voyages littéraires des Bénédictins. — Ce qu'étaient ces courses de pure érudition. — Excursions de Mabillon en Flandre, 1672; — en Lorraine, 1680; — en Bourgogne, 1682. — Le voyage d'Allemagne. — L'*Iter Germanicum*. — Huningue. — Bâle. — Les monastères bénédictins de Suisse et de Bavière. — Ratisbonne et Augsbourg. — Salzbourg. — Munich. — Retour par l'Alsace. — Voyage en Normandie, 1684. — Thierry Ruinart.

Ce n'était pas sans quelque peine que Mabillon quittait, lorsque l'obéissance le lui imposait, la paisible retraite de Saint-Germain des Prés. Son goût pour la retraite lui faisait préférer la vie réglée du couvent aux courses lointaines qui amènent toujours à leur suite quelque irrégularité et quelque désordre. Mais l'amour de l'étude était bien vif, et, pour le satisfaire, force était d'aller puiser à leurs sources les renseignements nécessaires. Aussi les voyages qu'il fit, à diverses reprises, sont-ils assez nombreux, et méritent-ils d'être racontés avec quelque détail. Mais ce mot de voyage a tellement changé de sens de nos jours, où les communications sont devenues si aisées, qu'il est

nécessaire d'abord de montrer ce qu'étaient ces voyages des Bénédictins et leur but.

Le dix-septième siècle est peut-être le moment de l'histoire où l'on a le moins voyagé : les progrès du luxe et les améliorations des routes n'avaient fait que rendre les communications plus difficiles, en faisant perdre l'habitude de voyager à cheval ou en litière, comme au moyen âge. De lourds carrosses avaient remplacé les montures plus agiles et qui passaient partout : ces pesantes machines ne pouvaient aller que sur de bonnes routes et s'embourbaient souvent. Madame de Sévigné semble avoir eu plus de peine à aller aux Rochers que, cent ans auparavant, son arrière-grand'mère, assise sur sa mule, n'en eût eu pour aller à Rome ou à Vienne. Aussi ces déplacements étaient-ils à la fois très-fatigants et très-dispendieux, et l'on ne les affrontait guère dans les hautes classes de la société sans une pressante nécessité. Il n'en était pas ainsi pour nos Bénédictins, et, pour se mettre en route, il ne leur fallait aucun appareil. Leur petit paquet à la main, après une prière dans l'église de l'abbaye, et l'accolade fraternelle donnée aux confrères, ils partaient allègrement, le plus souvent à pied, profitant des occasions fortuites qui s'offraient à eux d'abréger la route, en montant dans quelques voitures publiques ou privées. Une fois sortis des faubourgs de Paris, les voyageurs récitaient ensemble l'*Itinerarium,* ou prières pour les temps de voyage, et, le soir, ils arrivaient dans

un monastère où ils demandaient une hospitalité toujours accordée. On allait ainsi d'étape en étape, bravant le froid et la pluie, jusqu'au lieu désigné, sans crainte des mauvaises routes et des fondrières. La France était alors couverte de couvents de tous Ordres où un asile était préparé pour les religieux en voyage, et l'on était sûr de trouver un gîte le soir. La congrégation de Saint-Maur, entre autres, avait un nombre considérable de maisons : là, lorsque la venue d'un confrère était annoncée, on le recevait à bras ouverts; mais ce n'était pas seulement chez leurs confrères que les voyageurs trouvaient un bon gîte et une bonne réception : toute maison religieuse, digne de ce nom, tenait à honneur d'avoir une hôtellerie ou un hospice ouvert aux étrangers. Partout où l'on passait, on rendait visite à l'église pour adorer Dieu, et, au besoin, on se détournait de la route pour visiter les sanctuaires vénérés et faire d'une course d'érudition un saint pèlerinage. Puis, aussitôt après avoir satisfait aux devoirs de piété, on demandait à voir la bibliothèque du couvent ou les archives. Une fois la demande admise, et elle ne l'était pas toujours, soit par méfiance, soit par crainte de montrer un chartrier trop en désordre, on parcourait les manuscrits, les chartes, et l'on en prenait l'indication ou les copies, si l'on trouvait quelque pièce qui en valût la peine et que le temps le permît. Une fois la récolte faite, le précieux butin recueilli, on allait plus

loin accomplir la même besogne, et l'on rentrait au monastère d'où l'on était sorti, avec une ample moisson de notes, d'indications, de copies, parfois même de manuscrits précieux lorsqu'on avait eu, soit l'argent pour les acquérir, soit l'éloquence nécessaire pour persuader aux détenteurs de les céder à l'abbaye de Saint-Germain, plus puissante que toute autre et plus capable de les mettre en valeur. Pendant tout le temps du voyage, rien d'essentiel n'était changé à l'observation de la règle, et partout l'on vivait en religieux de Saint-Benoît, fidèle aux moindres observances, autant que le permettaient les nécessités de la route. Puis, au retour, il fallait mettre à profit la récolte que l'on avait su ramasser pendant le voyage et en grossir les ouvrages qui avaient été la cause de ces déplacements. Car ce n'était ni par plaisir, ni même par pure curiosité de savant que ces courses étaient entreprises, mais toujours dans un dessein déterminé, et pour recueillir les matériaux nécessaires aux grandes entreprises littéraires de la congrégation.

Dans ses voyages, Mabillon se montre à nous le même que dans sa cellule de Saint-Germain. Toujours calme et doux, le plus actif au travail comme le plus facile à contenter, copiste infatigable, ne se lassant pas de questionner sur le passé hommes et monuments, regardant tout ce qui pouvait l'aider dans ses recherches avec ce coup d'œil prompt et perspicace de l'érudit, dont la culture et l'intelligence ont, pour

ainsi dire, affiné le sens critique. Du reste, faisant simplement sa besogne de voyage, parlant peu, ne se faisant jamais valoir. A le voir passer tel que nous le dépeint son biographe, qui avait été souvent son compagnon de route, on l'eût pris plutôt pour un moine mendiant que pour un des plus grands savants du royaume de France. « Il était réglé, dit Ruinart [1], « sur les chemins comme dans le cloître..... Jamais il « ne s'accorda rien que ce que la règle permet pour se « dédommager de la fatigue du voyage. Son abstinence « était plus austère sur les chemins que dans le monas- « tère, par la difficulté de trouver ce qui convient à « notre genre de vie, ce qui lui est arrivé particulière- « ment dans les voyages d'Italie et d'Allemagne, où « les hôtelleries ne sont pas si commodes qu'en France. « Ses habits étaient fort pauvres. Jamais de linge ni « de commodité contraire à nos usages; il souffrait « avec patience les injures du temps et les incommo- « dités des voitures, sans jamais se plaindre de rien, « offrant aux autres avec joie ce qui était le plus com- « mode, pour se réserver le plus dur et le plus pauvre « pour lui-même. » Le même auteur ajoute qu'il ne se faisait pas faute de mendier son pain à la porte des couvents, lorsque besoin en était; heureux sans doute d'avoir ainsi l'occasion d'exercer en réalité cette pauvreté volontaire dont il portait l'habit. Ces occasions

[1] *Vie de Mabillon,* par Thierry Ruinart, p. 134, 135.

ne devaient pas se présenter bien souvent, car partout où il arrivait et se faisait connaître, on le recevait avec joie et empressement, heureux qu'on était de voir de près un homme aussi illustre. Toujours accompagné de son fidèle ami, Michel Germain, dont le caractère gai et parfois vif faisait un si grand contraste avec le sien, il venait ainsi chercher un gîte, à l'improviste, dans un des nombreux monastères de l'Ordre de Saint-Benoît, sûr d'y être bien reçu, « tâchant seulement d'y arriver « avant complies, pour n'occasionner aucun déran- « gement [1] ». Les voyageurs étaient accueillis sans aucune formalité dans l'hôtellerie où tout était installé avec un soin, même avec un certain luxe, bien différent de l'austère simplicité de l'intérieur du couvent. « Dans [2] chaque monastère, il y avait une par- « tie des bâtiments consacrée à recevoir les hôtes. « Les chambres à coucher avec leurs murailles nattées « de paille, leurs lits toujours dressés et honnêtement « agencés, surmontés d'un dais carré et drapé en serge « violette, brune ou grise, l'oratoire décoré d'une « image et d'un crucifix, les fauteuils de paille à haut « dossier, la table couverte d'un tissu de laine, d'une « écritoire, de plumes, de papier, d'un bréviaire et de « deux ou trois volumes de dévotion; la haute che- « minée garnie et décorée d'un tableau », tout, dans l'hôtellerie, respirait la propreté et le bon ordre. Un

[1] *Règles de Saint-Maur*, p. 186.
[2] *Ibid.*, p. 187 et suiv.

religieux en avait la garde spéciale, et devait, à des jours marqués, ouvrir les fenêtres, essuyer les meubles, balayer le plancher, afin que tout fût prêt pour héberger l'hôte qui se présenterait. Aussitôt que l'arrivée d'un étranger était annoncée, le même religieux allait au-devant de lui et devait le « saluer à genoux avec toute démonstration de bienveillance et de respect[1] ». Il devait, ensuite, lui offrir tout ce qui était convenable pour la saison ; si le voyageur était un religieux déchaussé, on devait lui laver les pieds; l'heure du repas arrivé, il était introduit dans le réfectoire de l'hôtellerie, petite salle bien blanchie, ornée de vieux cadres, de siéges en bois. Le repas était servi avec propreté et simplicité; parfois même, une certaine élégance régnait dans ces modestes festins, souvent offerts à de grands personnages qui venaient chercher dans le monastère un abri plus décent que les mauvaises hôtelleries. « Si[2] la qualité et la condition des hôtes le « requièrent,—dit la règle des monastères de la congré- « gation de Saint-Maur, — et si le supérieur l'agrée, on « pourra joncher la table de quelques fleurs et donner « des cuillers et des fourchettes d'argent. » Le religieux chargé de l' « hôtellerie » était aux ordres des étrangers et devait leur rendre tous les services possibles.

Mabillon fit ainsi plusieurs tournées littéraires, avant d'être, officiellement, chargé de voyager pour le Roi,

[1] *Règles de Saint-Maur*, p. 187 et suiv.
[2] *Ibid.*

c'est-à-dire, de chercher à l'étranger des livres et des manuscrits pour la bibliothèque royale. En 1672, il parcourut ainsi la Flandre. Il écrit à dom Luc d'Achery, pendant cette course, une lettre qui peint à merveille cette singulière promenade de bibliothèque en bibliothèque. Il commençait alors la publication des *Actes des Saints de l'Ordre de Saint-Benoît,* et avait déjà fait paraître deux volumes des *Vetera Analecta :*

« 25 août 1672.

« Il [1] me semble vous entendre murmurer contre « moi de ce qu'il y a si longtemps que je ne vous ai « point écrit, mais les chemins de traverse que nous « avons tenus m'ont empêché de le faire. De Saint-« Martin de Tournai, nous avons été à Saint-Amand; « de là, à Saint-Guylaine, à Saint-Denys, à Lobez, « Alne, Gembloux, Cambron, Villers, Wavres, et « nous sommes enfin arrivés à Louvain tous deux en « bonne santé, Dieu merci! Nous avons été très-bien « reçus dans tous ces monastères, et j'y ai trouvé « beaucoup de bons mémoires qui nous seront très-« utiles. Mes conjectures sur l'anonyme se sont trou-« vées véritables; j'ai copié le traité attribué à Ber-« tram touchant l'Eucharistie sur le manuscrit de Lobez. « Nous n'avons pas cru qu'il fût à propos de nous ex-« poser au voyage du..... à cause des dangers qu'il y

[1] *Correspondance de Mabillon,* Bibl. nat., fonds français, 19649, f° 22.

« a sur les chemins qui approchent de Liége. Je vis « hier à Louvain le P..... qui est un honnête homme « et qui a bien de l'estime pour vous ; il approuve fort « le dessein de saint Augustin et me parla fort avan- « tageusement de M. Baluze, que je salue affectueuse- « ment. J'ai trouvé un, deux ou trois livres contre « M. Van Buscum, je me persuade que vous les aurez « à Paris. Je l'irai voir, Dieu aidant, en passant par « Gand, où nous serons dans trois ou quatre jours. « Nous avons toujours marché à pied depuis Lille, « nous aurons maintenant la commodité des canaux « presque jusqu'à Saint-Bertin, où nous terminerons « notre voyage . . . . . .

« . . . . . Je n'ai « pas encore reçu aucune de vos lettres, cependant « j'avais donné charge qu'on les adressât à Lille et de « Lille ici. Si vous voulez m'écrire, adressez vos lettres « à Saint-Omer, en l'abbaye de Saint-Bertin, où nous « serons dans quinze jours ou environ. Nous retour- « nerons par Saint-Riquier et par Beauvais, et j'espère « que nous serons à Paris avant la fin de septembre. « Obligez-moi de présenter mes respects à M. de Sainte- « Beuve, le docteur, et à monsieur son frère, comme « aussi à MM. du Cange, d'Hérouval et Cotelier lorsque « vous les verrez. J'écris au R. P. général Claude.

« Nous allons demain à l'abbaye de Rouchecloître, « *Rubeam Vallem,* qui est une abbaye de Cîteaux, à « une lieue d'ici, dans laquelle il y a beaucoup de ma-

« nuscrits. Nous reviendrons ici au Gisre (?) pour re-
« prendre la voie des canaux. D. Claude vous salue.
« Obligez-moi de faire mes recommandations à
« D. Antoine Durban. »

Au retour, Mabillon écrit ses impressions de voyage à un ami, avec une brièveté un peu sèche, qui est bien d'un temps où l'on était peu prodigue de descriptions : « Oui [1], je suis de retour du voyage de
« Flandre, d'hier au soir, mais sans avoir vu ni
« Mouzon, ni Saint-Pierremont. J'ai été sur le point
« d'y aller de Namur, mais les courses de la garnison
« de Maestricht m'en ont empêché, et le mauvais temps
« a été cause que je n'y ai point été de Liesse ou de
« Thiérache. Pour ce qui est de mon voyage, je ne
« sais par quel bout commencer pour vous en faire le
« récit. Je ne sais même si ce récit serait à votre goût;
« c'est pourquoi je me contenterai de quelques ré-
« flexions et de quelques particularités que je crois les
« plus propres à vous donner un petit passe-temps.
« Le pays de Flandre est très-beau, soit qu'on consi-
« dère la fertilité et l'agrément naturel de la cam-
« pagne, soit qu'on considère les villes qui sont très-
« bien bâties et ornées. Les habitants sont d'un bon
« naturel, portés à la dévotion jusqu'à la superstition.
« Les églises et les monastères y sont magnifiques.....
« A Ypres, j'ai vu l'épitaphe restituée sur le tombeau

[1] Mabillon, *Correspondance*, Bibl. nat., fonds français, 19659, f° 124.

« de M. Jansénius, auquel j'ai donné de l'eau bénite.
« Je crois que D. Luc vous aura envoyé cette épitaphe
« et deux autres que les Jésuites ont faites contre sa
« mémoire, que je lui ai envoyées de Flandre... En
« voilà assez pour le voyage que nous avons terminé
« par Notre-Dame de Liesse, où j'ai prié pour vous. »

En 1680, avant de faire paraître la *Diplomatique*, Mabillon fit une autre tournée littéraire en Lorraine. Il écrit à Magliabecchi : « Je reviens [1] d'un voyage « assez long que j'ai fait en Lorraine pour y voir les « archives et les bibliothèques du pays, afin de mettre « la dernière main à notre ouvrage des chartes. » Nous n'avons que peu de détails sur ces deux premières excursions de Mabillon; il n'en avait lui-même fait aucune relation, et s'était contenté des notes qu'il avait recueillies pour ses travaux particuliers. S'étant aperçu que la plus grande partie des fruits de sa tournée littéraire était ainsi perdue, sinon pour lui-même, du moins pour les autres, il prit le parti de rédiger dorénavant le journal de ses faits et gestes, lorsqu'il serait hors de son couvent. En 1682, le besoin de ses immenses travaux qui ne s'arrêtaient jamais le conduisit en Bourgogne ; cette fois, il tint sa promesse et écrivit en latin le premier de ses voyages, l'*Itinerarium Burgundicum*. Ce récit, ou plutôt, comme le nom lui-même l'indique, cet itinéraire, composé, ainsi que

[1] Valéry, t. I, p. 4.

l'auteur le dit lui-même, tant pour aider en quelque manière la science littéraire que pour rendre compte aux savants du fruit de ses voyages, ne ressemble en rien aux récits de voyage, tels qu'on les écrit d'ordinaire et qui forment toute une branche de littérature. Encore bien moins ressemble-t-il à ces peintures brillantes de la nature qui ont été faites avec tant d'abondance dans ces derniers temps. Mabillon raconte simplement, un peu sèchement même peut-être, jour par jour, les diverses étapes de sa route. Il n'y a pas ou très-peu de descriptions des pays qu'il traverse, peu d'observations sur les mœurs de leurs habitants; mais, en revanche, les bibliothèques qu'il visite sont décrites avec le plus grand soin, ainsi que les manuscrits et les monuments qui peuvent être d'un secours historique. Les inscriptions sont relatées avec soin, souvent copiées; les pierres tombales ne sont pas omises, pas plus que les chartes ou les sceaux. Enfin, c'est le récit des pérégrinations d'un érudit qui va à la recherche de ce qui peut l'aider dans ses travaux. Il n'y faut donc pas chercher, comme on dit aujourd'hui, le pittoresque ou l'imprévu, surtout dans le voyage en Bourgogne; mais la simplicité extrême du récit, la joie naïve du chercheur qui se voit en face de trésors toujours nouveaux dont il peut profiter, enfin une certaine finesse gauloise qui se fait jour à travers la pompe toujours un peu roide du latin, leur donnent un charme particulier. Il semble que ce soit

comme un repos de voir un voyageur, fût-il moine et érudit, raconter simplement, sans frais de rhétorique, sans ces longues digressions sur la beauté des paysages de la nature, qui ressemblent à une page de botanique ou à une boîte de couleurs en désordre, comme il est de mode de faire aujourd'hui.

Pendant deux mois, Mabillon, toujours escorté de Michel Germain, parcourut quelques-unes des provinces du sud-est de la France, allant de monastère en monastère, afin de visiter les bibliothèques et les chartriers, copiant partout les inscriptions, prenant note des manuscrits, reçu avec une égale hospitalité par tous les divers Ordres religieux dont les couvents se trouvaient sur sa route. A Joigny, les Capucins l'accueillent à merveille, et il admire la belle bibliothèque que le cardinal de Gondi [1], grand-oncle du fameux cardinal de Retz, avait laissée à la garde de ces religieux. A Auxerre, la belle église de Saint-Germain le frappe vivement, mais les manuscrits contenus dans la bibliothèque du monastère le charment bien plus encore. En passant auprès de Chablis, il remarque que la bourgade est assez considérable, grâce à l'excellence de son vin [2]. A Tonnerre, il est reçu dans une maison de son Ordre; mais c'est chez les Minimes qu'il trouve les plus beaux livres, et il remarque entre autres le *Roman de la Rose,* orné de ravissantes figures. Enfin, après di-

[1] *Iter Burgundicum, OEuvres posthumes* de Mabillon, t. II, p. 2.
[2] *Iter Burgundicum*, p. 5.

verses stations dans les monastères de la contrée, les deux voyageurs arrivèrent dans la grande ville de Dijon, qui gardait encore des restes de son antique splendeur. Là, ils demeurent quatre jours à visiter le monastère fameux de Sainte-Bénigne et la célèbre bibliothèque du président Robert, ainsi que celle de Philibert de Marre, autre membre du Parlement de Dijon, possesseur d'une riche collection d'antiquités. Ces deux amateurs ne se firent pas prier pour montrer leurs trésors à nos deux pèlerins d'érudition, mais leur admiration fut surtout excitée par la bibliothèque de Bouhier. Ce dernier était le père du président Bouhier de Versailleux qui eut, au commencement du dix-huitième siècle, une position considérable dans le monde lettré, et a laissé de curieux souvenirs sur la Régence. La collection formée par son père avec un goût sûr et après de constantes recherches était soigneusement conservée et augmentée par le fils. « Il y avait trois pièces, dit Mabillon [1], dont la « première servant comme de vestibule; on y voyait les « portraits des auteurs illustres, des globes de géogra- « phie et une collection de livres très-variés. En entrant « dans la seconde, on ne voyait qu'une espèce de por- « tique oblong, dont les côtés, comme le plafond, « étaient recouverts de boiseries en noyer, sculptées « avec soin, mais qui contenait une quantité considé- « rable de volumes renfermés dans des armoires; enfin,

[1] *Iter Burgundicum*, p. 8.

« à côté, s'ouvre le musée intérieur, orné de la même « façon, destiné à contenir la collection de manuscrits, « dont la plupart sont anciens, mais un grand nombre, « principalement des chartes, ont été copiés et illus- « trés de la main du conseiller Bouhier. Reçus avec la « plus parfaite amabilité dans ce sanctuaire intérieur « par le célèbre président Bouhier, nous y passâmes « une partie de la journée, deux jours de suite, à y « consulter ces ouvrages et à prendre note de ce qui « pouvait être utile à nos travaux. »

L'abbé Nicaise, dont nous avons parlé plus haut parmi les correspondants de Mabillon, se trouvait alors absent de Dijon ; les deux voyageurs regrettèrent vivement ce contre-temps qui les privait d'un aimable cicerone. La bibliothèque de Philibert de Marre, dont une partie est aujourd'hui à l'État, attira ensuite l'attention des voyageurs, qui quittèrent Dijon, pourvus d'une ample moisson de documents, pour se rendre au fameux couvent de Saint-Jean de Losne, où les attendaient un chartrier et une bibliothèque bien garnis. Nous ne les suivrons pas de bien près dans leur route à travers la Bourgogne jusqu'au Lyonnais. A chaque pas, ils s'arrêtent dans quelque maison célèbre. L'abbaye de Cluny, qui était un des lieux qu'ils tenaient le plus à voir, les retint huit jours. L'abbé commendataire de ce monastère si renommé était encore le cardinal de Bouillon, qui, sans doute, avait annoncé leur arrivée. Accueillis avec une bienveillance courtoise par le

prieur, D. Lestinois, les pèlerins y demeurent une semaine entière, et le calme écrivain ne sait assez admirer, et le beau site sur les bords de la Saône, et la basilique, et les offices religieux dont la pompe et les splendeurs l'étonnent; les archives du couvent lui sont aussi ouvertes avec une libéralité parfaite, et il quitte cette abbaye, l'une des plus célèbres de France, avec une foule de notes, de renseignements qui lui étaient très-précieux, émerveillé de la beauté des édifices et de la grandeur des lieux. De là, toujours en quête d'antiquités littéraires, les deux Bénédictins poursuivent sans incident leur route jusqu'à Lyon, en faisant un détour pour visiter la Chartreuse des Portes, située dans une des premières ondulations des Alpes. Il ne semble pas que la beauté de ces lieux ait frappé les voyageurs : « Après avoir traversé la rivière de l'Arbarine, dit « Mabillon [1], nous gravîmes les Alpes, et, par des che- « mins impraticables, en passant par-dessus des mon- « tagnes abruptes et des amas de rochers, nous arri- « vâmes enfin le troisième jour après la Pentecôte. Le « prieur nous reçut fort bien. Nous fûmes étonnés de « l'horreur de ce lieu si resserré entre des gorges de « montagnes si étroites qu'il n'y a pas la place pour « le laboureur de semer du blé, ni pour le vigneron de « planter la vigne. »

Après quelque séjour dans ce couvent austère, les

[1] *Iter Burgundicum*, p. 25.

voyageurs, suivant la route, ou, pour parler plus vrai, les précipices, arrivent à Lyon. « Nous arrivâmes à « Lyon, dit Mabillon [1], le 21e de mai, et nous ne fîmes « pas un grand séjour dans cette ville, grande, peuplée, « illustre, très-agréable et très-magnifique, parce qu'il « ne s'y trouvait pas ce qui faisait tout l'attrait de « notre voyage, des anciens ouvrages remarquables. » Aussi, n'espérant rien découvrir de nouveau, nos voyageurs ne restèrent-ils que deux jours dans cette ville célèbre, promenés et fêtés par Anisson, qui fut leur cicerone et leur montra lui-même les beaux édifices de la ville.

De Lyon, Mabillon continua sa route par Roanne et les lieux environnants, à la recherche d'un certain nécrologe qui devait lui servir à établir des dates importantes, et qu'il croyait trouver dans les monastères de cette contrée. Les recherches ayant été vaines, il fallut s'avouer vaincu et continuer son chemin. Après avoir traversé Bourbon-Lancy, les voyageurs arrivèrent à la non moins célèbre abbaye de Septfonts, où la régularité et l'austérité des religieux et de l'abbé les frappèrent vivement. Puis ils vont à Moulins, où Mabillon ne manque pas de visiter le tombeau du duc de Montmorency, élevé par sa veuve, et d'en copier l'inscription. De Moulins, ils se rendent à un monastère de l'Ordre de Cluny, où ils trouvent les archives sous les scellés, le

[1] *Iter Burgundicum*, p. 26.

prieur venant de mourir. Force est bien à nos voyageurs de se rabattre sur la bibliothèque des religieux, où ils font cependant de nombreuses découvertes : dans l'église, ils remarquent les tombes de plusieurs membres de la famille de Bourbon. De là, ils gagnent la Charité-sur-Loire, où ils sont reçus dans une maison de leur Ordre et où ils ne trouvent que peu de chose, — quelques faibles restes de l'immense quantité d'anciens ouvrages que la fureur des hérétiques avait détruits à la fin du siècle précédent. Ils y découvrent cependant encore quelques manuscrits, et, entre autres, un autographe précieux du fils de Lothaire, Louis le Fainéant, le dernier des Carlovingiens. Enfin ils arrivent à Orléans, où ils sont accueillis par leur ami, Claude Estiennot, qui était alors prieur du couvent de Bonne-Nouvelle, « infatigable comme toujours, ajoute Ma-« billon, dans son ardeur à réunir les antiquités des « églises voisines ». Ils visitent la riche collégiale de Saint-Aignan, où Mabillon trouve un autographe en tout semblable à une des pièces dont il s'était servi pour sa *Diplomatique*. Puis lassés, et trouvant que la course avait été longue, mais chargés de riches dépouilles, les deux voyageurs rentrent au logis, le 16 juin, afin de rendre compte de leurs découvertes à leurs confrères de Saint-Germain, de les mettre en ordre et d'en tirer parti.

De cette course en Bourgogne, Mabillon rapportait une ample moisson de documents qu'il utilisa dans

ses ouvrages, et dont une partie fut insérée dans ses *Analecta*. Mais elle eut encore une autre conséquence. Mabillon, en effet, avait été chargé par Colbert d'examiner des titres regardant la maison royale et conservés dans le monastère de Souvigny. Une fois revenu, il alla faire son rapport au ministre. « M. Baluze [1], dit-« il lui-même, vint nous chercher pour nous mener « en carrosse chez M. Colbert. » Celui-ci fut charmé de la netteté et de la perspicacité que le Bénédictin sut mettre dans ses conclusions, et si nous en croyons le biographe de Mabillon [2], « il en eut toute la satis-« faction qu'il pouvait attendre, et il reconnut faci-« lement que ce religieux n'avait pas moins de bonne « foi et de sincérité que d'habileté et d'expérience « dans les matières. Cela ne fit qu'augmenter le désir « qu'il avait de donner quelques marques de son « estime pour lui, et comme il en cherchait l'occasion, « on lui suggéra d'engager le Père Mabillon à faire un « voyage en Allemagne aux dépens du Roi, pour y « visiter les archives et les bibliothèques. » Malgré sa modestie et son peu de goût pour toute espèce de distinction, Mabillon ne put refuser cette mission, et, sur l'avis de ses supérieurs, qui, sans l'y contraindre, l'y engagèrent fortement, il consentit à entreprendre ce nouveau voyage.

Mais, cette fois, ce fut aux frais du Roi, et par

[1] *Correspondance de Mabillon*, Bibl. nat., 19649, f° 191.
[2] Ruinart, p. 95.

conséquent moins simplement que lorsqu'il voyageait en simple religieux. Colbert lui fit remettre 2,500 livres avant son départ, afin de solder au moins les premiers frais de la route. Mais si la partie matérielle du voyage devait lui être facilitée, l'entreprise était beaucoup plus considérable. Pour un Français du dix-septième siècle, s'en aller ainsi en Allemagne, dans un pays inconnu, dont on ne parlait pas la langue, ce n'était pas une petite affaire, et ce ne fut sans doute pas sans quelque appréhension sur la réception qui les attendait que Mabillon et son fidèle compagnon, Michel Germain, firent leurs préparatifs de départ vers la fin de juin 1683. La France, en effet, était loin d'être aimée en Allemagne à cette époque. La hauteur de Louis XIV, ses conquêtes, son ambition toujours croissante effrayaient ses voisins d'outre-Rhin, mais ne leur inspiraient guère d'amour, et les susceptibilités nationales étaient fort en éveil. La conquête de la Franche-Comté et l'entrée des Français à Strasbourg avaient porté les craintes et les animosités à leur comble. La guerre n'allait pas, du reste, tarder à se rallumer. De part et d'autre on s'y préparait. La paix de Nimègue n'était qu'une trêve, et chacun le sentait. Ce n'était donc pas chez une nation amie que les moines français se préparaient à faire une course littéraire; mais ils étaient sûrs d'y rencontrer bien des amis chez les gens de lettres et les savants qui les connaissaient de réputation. Dès qu'en effet la mission de Mabillon fut

connue dans la partie méridionale de l'Allemagne qu'ils devaient visiter, aussi bien qu'en Suisse, ce fut une joie universelle dans tous les monastères de Bénédictins et chez les érudits de ces contrées. Du fond de la Souabe, on lui écrivait ces lignes où se lit le double sentiment de joie de voir un si illustre érudit et de la crainte que sa qualité de Français ne lui attire des désagréments : « Autrefois [1] votre arrivée eût causé « une joie universelle, maintenant il en est autrement, « non à cause de vous, mais à cause des temps. Si la « tempête se calme un peu, venez avec joie dans les « bras de vos frères. *Ce sera une consolation pour tous « d'avoir seulement aperçu un si grand homme.* »

Le livre de la *Diplomatique* avait, en effet, eu un prodigieux succès parmi les érudits d'Allemagne, et si Michel Germain avait pu, après l'apparition du travail, défier, en quelque sorte, ces savants étrangers d'égaler son maître, ceux-ci lui avaient rendu pleine justice. Ils le considéraient comme un des plus grands savants de France, et, dans leur langage pédantesque, lui donnaient les noms les plus pompeux. Dans son enthousiasme, un écrivain allemand, non content de lui donner le surnom de grand, le compare « à un aigle dans les nuées » et l'appelle « le prince de l'érudition » .

Ainsi prévenus d'avance de la bonne réception qui attendait l'auteur de la *Diplomatique* chez les savants,

[1] *Vita D. J. Mabillonis. Vetera Analecta,* 1723.

ainsi que de la malveillance que leur nom de Français pourrait leur attirer de la foule sur leur chemin, les deux voyageurs se mirent en route le 30 juin 1683. Ils étaient munis de lettres de recommandation pour l'électeur de Bavière, que la Dauphine de France, sœur de ce prince, avait écrites à la demande de Bossuet. Ils voyageaient au nom du roi de France et à ses frais : aussi, malgré l'hostilité latente des Allemands contre tout ce qui venait de l'autre côté du Rhin, le succès du voyage n'était-il pas douteux. La mission officielle des deux Bénédictins était de visiter les bibliothèques, les archives, les chartriers des villes et des monastères où ils passeraient, afin de se rendre compte de ce qui s'y trouvait en fait de documents curieux ou importants pour l'histoire, d'en prendre note et, sans doute aussi, de voir s'il y aurait moyen d'en acquérir pour le compte du Roi. Fidèle à ses résolutions de ne pas laisser perdre les fruits de ses pérégrinations, Mabillon rédigea un journal quotidien qui lui servit à composer le récit imprimé de son voyage. Ces notes manuscrites, contenues dans un petit cahier, seraient fort curieuses à comparer jour par jour avec ce récit, et permettraient de se rendre compte du travail de l'écrivain. Il faut espérer que bientôt quelque jeune érudit leur fera voir le jour.

Si la course en Bourgogne n'a pas découragé le lecteur, nous allons suivre le voyageur dans cette Germanie où il va pénétrer. En essayant de nous

rendre compte de ses impressions, nous aurons ainsi l'occasion de faire une petite incursion dans un coin du monde savant en Allemagne, il y a deux siècles, et de visiter quelques-unes de ces grandes abbayes bénédictines, qui avaient été si longtemps les foyers les plus actifs des hautes études intellectuelles et n'étaient pas encore déchues de leur antique splendeur. Les deux voyageurs devaient parcourir la Franche-Comté, la Bavière, le Tyrol, la Suisse et l'Alsace. L'invasion des Turcs en Autriche, qui assiégeaient Vienne, les empêcha d'aller jusqu'à cette capitale, comme leur itinéraire primitif le comportait.

Le récit de Mabillon débute ainsi : « Le moment [1] « paraissait peu favorable : de toutes parts, des bruits « et des préparatifs de guerre, la colère des Allemands « à cause de la prise de Strasbourg, et, surtout, l'inva- « sion de l'armée ottomane dans la Haute-Autriche, « pour ne rien dire du siége de Vienne, qui ne s'ouvrit « que pendant le cours de notre voyage... Cependant « nous partîmes le dernier jour de juin, et la voiture « publique nous mena en neuf jours à Besançon... »

Ce qui les frappa tout d'abord, chose curieuse chez des religieux érudits, fut l'aspect imposant des forts qui dominent la ville, « où, dit Mabillon [2], les jeunes nobles, « qu'on appelle pages du Roi, sont préparés au courage « et à l'art de la guerre ; peu de jours avant notre arrivée,

[1] *Vetera Analecta*, t. IV, p. 5. *Iter Germanicum.*
[2] *Iter Germanicum*, p. 6.

« ils avaient donné un bel échantillon de leur savoir-« faire sous les yeux mêmes du Roi ». Après avoir visité les antiquités romaines de la ville, ils examinèrent en détail la célèbre collection de l'abbé Boisot, plus connu sous le nom de l'abbé de Saint-Vincent. C'était un homme aimable et lettré, en correspondance réglée avec mademoiselle de Scudéry. Sa bibliothèque était renommée parce qu'elle contenait les papiers du cardinal Granvelle, ainsi que des manuscrits venant de Bude et ayant fait partie de la bibliothèque réunie par Mathias Corvin. Puis nos voyageurs reprirent leur route vers Bâle, mais en faisant un détour pour visiter l'antique abbaye de Luxeuil, où Mabillon fit une trouvaille qui dut réjouir son cœur d'érudit : il y découvrit le manuscrit d'une liturgie gallicane, vieille de plus de mille ans, qu'il publia à son retour. De Luxeuil, où il avait fait une halte si fructueuse, Mabillon, en traversant la haute Alsace, arriva, le 19 juin 1682, à Huningue, à la porte de Bâle [1]. « Ayant laissé nos « paquets dans une auberge, nous allâmes saluer le « gouverneur de la citadelle. Celui-ci nous accueillit « avec sa bonne grâce accoutumée, et nous pria de « rester trois jours chez lui. Nous nous rendîmes « volontiers à ses ordres, afin d'avoir le temps de « visiter Bâle. Il faut connaître la générosité naturelle « et l'amabilité de cet illustre seigneur, pour croire à

[1] *Iter Germanicum*, p. 13.

« toutes les marques de bienveillance et d'honneur « que nous reçûmes de sa part pendant le séjour. « Huningue, qui n'était jusqu'alors qu'un petit bourg, « se glorifie maintenant d'une citadelle très-bien for- « tifiée, dominant la plaine où coule le Rhin, à peine « éloignée de Bâle de mille pas. Louis le Grand l'a « élevée pour la défense de l'Alsace, non sans mécon- « tenter les voisins. Le premier gouverneur qu'il y « ait placé est le marquis de Puysieux, de l'illustre « famille des Brulart de Sillery, parce qu'il était per- « suadé que ce seigneur saurait calmer les inquié- « tudes des habitants de Bâle, se faire aimer de tous, « et garder Huningue à l'abri des ennemis par son « courage et sa fidélité. »

Ce M. de Puysieux, dont Mabillon vante si fort la bienveillance, était, si nous en croyons Saint-Simon [1], « un petit homme fort gros et entassé, plein d'esprit, « de traits et d'agréments, tout à fait joyeux, doux, « poli et respectueux, et le meilleur homme du monde. « Il savait beaucoup, avec goût et une grande modestie; « il était d'excellente compagnie et un répertoire de « mille faits curieux : tout le monde l'aimait. » Nos érudits trouvèrent donc là à qui parler, et, de cette citadelle jetée ainsi en avant-poste, montés sur des chevaux que leur prêta l'obligeant gouverneur, les voyageurs allèrent visiter les abbayes des environs,

[1] Saint-Simon, éd. Chéruel, t. IV, p. 236.

une entre autres, proche de Soleure, où l'abbé les reçut avec une amabilité toute française, remarque Mabillon (*gallicana prorsus humanitate*), et où la beauté de la musique faite durant tout le cours de la messe par des chanteurs, des musiciens, et l'orgue, le charma. L'aimable abbé de Beinvillen leur montra lui-même la bibliothèque du couvent, et leur donna des lettres de recommandation pour les abbayes de Suisse.

Le lendemain, ils poussèrent jusqu'à Bâle. Là, ils trouvèrent, sinon un ami, du moins une personne qui leur était connue, Buxtorf. C'était un savant hébraïsant, fils d'un père non moins célèbre alors dans le monde savant. Ravi de voir arriver ces doctes voyageurs, il se fit leur cicerone, et leur montra lui-même la bibliothèque de la ville dont il était le gardien. Là, nos Bénédictins purent lire le testament autographe d'Érasme, après quoi, toujours accompagnés par leur guide, ils allèrent voir la cathédrale, où est son tombeau. De là, Buxtorf les mena chez le sénateur de la ville de Bâle, dont le nom a acquis de nos jours une célébrité historique, Fesch, ancêtre du cardinal de ce nom. Ce magistrat possédait une superbe collection de livres et de manuscrits très-anciens. Accueillis avec cordialité par le maître du lieu, ils purent considérer tout à leur aise ces trésors, ainsi qu'un cabinet de curiosités de tout genre que le même amateur avait réunis dans l'étage supérieur de sa demeure. Mabillon fait de

plus la remarque qu'à Bâle « les heures ne sont pas disposées sur les cadrans des horloges comme en France, et qu'une heure est placée là où nous mettons midi ». Il note ensuite que les matrones de la ville se montrent rarement en public, et jamais dans les festins, « à moins qu'elles ne servent elles-mêmes leurs hôtes ».

Retournés de Bâle à Huningue, les deux voyageurs, munis de leurs lettres de recommandation et montés sur des chevaux fournis par M. de Puysieux, et non sans avoir fait de très-tendres adieux à leur hôte, qui resta depuis en correspondance avec Mabillon, entrèrent en Allemagne, c'est-à-dire dans la Suisse allemande, le 21 juillet. Mais il faut laisser parler Mabillon, qui semble avoir éprouvé une certaine émotion en entrant ainsi en pays inconnu, dont les usages ne laissaient pas que de l'effrayer un peu : « Nous [1] « commençâmes à fouler le sol germanique, disant « adieu pour trois mois environ à nos mœurs et à notre « langue maternelle, et devant nous habituer aux « usages d'Allemagne et de Suisse dont voici les prin- « cipaux traits. Lorsqu'on arrive dans une auberge, « l'hôte et l'hôtesse, tendant la main droite aux nou- « veaux venus, vous assurent de la joie qu'ils ont de vous « voir arriver. Puis il faut traverser une salle où il y a « une si grande quantité de mouches pendant l'été, à « cause du poêle où elles se cachent l'hiver, qu'il est

[1] *Iter Germanicum*, p. 17.

« nécessaire de les chasser à coups de fouet. L'odeur « nauséabonde du tabac n'est pas moins désagréable. « Là, on vous sert une nourriture qui déplaît plus sou- « vent qu'elle ne plaît. Le pain est mauvais, noir et « plein de son ; les mets sont, suivant la coutume du « pays, remplis de poivre et d'autres épices de ce genre. « Tout est inscrit avec soin sur une tablette (*omnia « accurate in tabella describuntur*). La forme des lits « est odieuse aux Français, « *Gallis insolens* » ; ils sont « plus courts que le corps, remplis d'une foule de « coussins, si bien que l'on y est plus assis que couché. « Ce qui le garnit n'est pas plus commode, puisque, « même dans l'été, au lieu d'une légère couverture, « il faut supporter un lourd édredon rempli de plumes. « Pour le reste, tout est assez brillant et assez propre. « Dans toutes les salles des catholiques, on voit un « crucifix placé en vue à la place d'honneur. Au-dessus « des portes d'entrée des maisons, et de celles des « chambres à coucher, est fixé un écriteau où « *un esprit « sain et chaste, la gloire de Dieu et l'affranchissement « de la patrie* » sont demandés à Dieu, ainsi que l'inter- « cession de sainte Agathe, qui est leur patronne « contre l'incendie. Lorsqu'on s'en va, l'hôte qui sert « les arrivants vous montre vos dépenses inscrites à la « craie sur la tablette ; puis, en les repassant l'une après « l'autre à demi-voix, il en fait l'addition, dont il ne « pourrait pas impunément s'écarter de la moindre « chose, tant est grande la bonne foi et l'honnêteté de

« cette nation. La coutume est de souhaiter bon voyage « à ceux qui s'en vont, pour l'amour de saint Jean. »

Ce petit tableau des auberges allemandes d'autrefois n'est-il pas fort agréable, et le bon Bénédictin qui trouvait les lits allemands si incommodes n'a-t-il pas eu bien des gens de son avis depuis lors ?

Le premier jour du voyage ne fut pas des plus heureux. Mabillon raconte gaiement la mésaventure de son passage du Rhin [1] : « Ayant laissé passer, — « dit-il, — le pont de Bâle, ce qui nous tourna mal, « nous suivîmes la rive supérieure du fleuve pour « arriver à la porte de Rhinfeld, ville fondée, dit-on, « par César. Là, nous demandâmes à passer le fleuve ; « mais nous eûmes beau aller et venir auprès du bate- « lier, nous ne réussîmes, ni par argent, ni par prières, « à en obtenir la licence, et, pendant ce temps, deux « heures durant, un soleil ardent nous dévorait, arrêtés « que nous étions à l'entrée de la ville. Nous suppor- « tâmes ainsi la peine d'un assaut donné récemment à « cette place par les nôtres, forcés d'endurer en plein « soleil les colères vengeresses du batelier. Il fallut « bien songer à traverser le Rhin ailleurs, car nous « voulions aller à Baden, en Suisse, et force nous fut « d'aller jusqu'à Sechingen, village extrêmement mal- « traité dans la dernière guerre, et dont le pont avait « été brûlé par les Français... Là, ayant obtenu à

[1] *Iter Germanicum*, p. 17.

« grand'peine le passage des féroces bateliers, après « être montés par-dessus une haute montagne, nous « trouvâmes un gîte dans un village calviniste appelé « Broul, qui est de la campagne ou du canton de « Berne, et situé sur l'Aar. Le lendemain, ayant tra- « versé la Reuss, nous atteignîmes Baden, ville célèbre « par la Diète des cantons et ses eaux chaudes. La « réunion de la Diète helvétique y avait lieu à ce « moment... »

Là les misères des voyageurs cessèrent. L'envoyé du Roi, M. de Gravelle, leur fit un très-bon accueil, les invita à dîner à sa table et voulut payer tous les frais de leur séjour. Les églises de la ville et les couvents des environs furent naturellement le but des courses de nos voyageurs. Ces églises frappèrent Mabillon par le soin minutieux avec lequel elles étaient tenues. « Tout respire, dit-il [1], dans les églises la pro- « preté et la décence, bien plus certes que dans nos « basiliques. Ce reproche nous a déjà été fait dans le « voyage du célèbre Joseph, où il écrit qu'il a vu à « Dijon des temples grands, il est vrai, mais peu soi- « gnés. Le grand autel, dit-il, absorbe à lui seul presque « tout le soin de l'église; l'obscurité, les toiles d'arai- « gnée et le peu d'entretien des autres parties placent « ces édifices sacrés bien au-dessous des églises en « Allemagne, que la piété des fidèles met un soin

[1] *Iter Germanicum*, p. 21.

« jaloux pour l'honneur de Dieu à orner comme une « demeure céleste...

« Bien plus, les Allemands regardent comme aidant « beaucoup à la piété cette élégance et ce concert de « voix et de divers instruments que, nous autres Fran- « çais, nous regardons comme y mettant un obstacle. « Je parle de la musique et des instruments de musique, « car il serait à souhaiter que la brillante propreté des « églises fût aussi grande chez nous que l'amour de la « musique est grand chez les Suisses et les Allemands... »

En quittant Baden, les Bénédictins se rendirent à un monastère de leur Ordre, célèbre dans ces parages et du nom de Moury. Ils y furent menés par « M. le Baron, secrétaire de la Diète », et reçus à merveille par l'abbé, qui leur ouvrit ses chartriers, sa bibliothèque avec le plus aimable empressement. Ils y firent une récolte abondante. « C'est à Moury, dit « Mabillon [1], que j'ai remarqué pour la première fois « cette coutume observée dans presque toutes les villes « d'Allemagne : un des serviteurs parcourt la nuit tous « les bâtiments dans la crainte d'un incendie, et, à « chaque heure depuis le couvre-feu (c'est-à-dire de « huit heures en hiver et neuf en été), il crie quelques « mots à divers endroits afin de prouver qu'il est bien « éveillé. Écoutez, crie-t-il à neuf heures en été, ce « que je vais dire : Voici neuf heures qui sonnent, étei-

[1] *Iter Germanicum*, p. 24.

« gnez la lumière et le feu, afin que Dieu vous protége, « ainsi que Marie. Aux heures suivantes, il annonce « celle qui vient de sonner. Cet usage vient, comme je « l'ai dit, du danger des incendies qui est très-grand « dans cette partie de l'Allemagne, parce que tout y est « fait avec du bois de sapin, tellement que même il y « a la plupart du temps des planches de sapin sur les « toits au lieu de tuiles. » Là, le docte voyageur ne manque pas de citer une phrase de Tacite qui fait la même remarque sur l'emploi du bois dans les bâtiments en Germanie. Il ajoute que tout est en bois de sapin, qu'on en met sur les routes et sur les ponts; mais il admire en même temps leur propreté et leur bonne tenue. Ce qui est moins agréable pour les voyageurs, c'est l'usage de placer fréquemment des barrières sur les routes, ce qui gêne la marche. « Mais, par contre, « ajoute-t-il, ce qui est à la fois joli et commode, ce « sont ces fréquentes fontaines que l'on rencontre à « chaque pas. »

De Moury, nos voyageurs s'en furent à Einsiedeln par Zug, dont ils admirent le lac. Mabillon ne manque pas de remarquer, en passant, les troupeaux répandus sur les montagnes dans leurs cantonnements d'été, les huttes où les foins nouveaux sont serrés avec soin; les bergers, qui ne quittent pas leurs troupeaux, lui semblent également dignes d'attention, ainsi que leur nourriture qui ne se compose guère que de lait et de fromage. Puis, à côté de ces remarques sur la nature

qui étonnent chez un érudit, on retrouve l'historien dans le soin avec lequel il note, en passant dans un bourg de ce canton, qu'il y eut là une bataille où trois cents catholiques environ mirent en fuite à peu près six mille hérétiques, ainsi que le lieu où Zwingle fut tué [1].

Enfin ils arrivent à la célèbre abbaye d'Einsiedeln. Ils furent reçus avec une parfaite cordialité par l'abbé, homme de mérite et écrivain d'érudition; ils eurent libre entrée dans les archives du couvent. Après avoir été faire leurs dévotions au sanctuaire vénéré de Notre-Dame des Ermites, admiré le trésor de l'église, ils passèrent le reste du jour à fouiller les vieux manuscrits. Le passage des deux Bénédictins de France est ainsi relaté dans le journal du couvent : « Aujourd'hui est « arrivé du monastère de Moury le P. Charles, qui a « amené avec lui les deux Bénédictins de l'abbaye de « Saint-Germain des Prés de Paris qui s'en vont recueil- « lant, non-seulement ici, mais dans tous les monas- « tères bénédictins, les actes de l'Ordre, dans cette fin « qu'avec les actes de leur propre maison, ils devien- « nent de droit public. Belle entreprise certainement « lorsque enfin elle aura vu le jour! Ils demeurèrent « avec nous jusqu'au 30 juillet; ce jour-là ils partirent « pour Fischingen. Le 28, ils prirent avec nous leur « repas au réfectoire; les autres jours, comme ils ne « mangent pas de viande, ils prirent leur repas à part,

[1] Dantier, *Rapport sur les correspondances bénédictines*, p. 269.

« mais nos Pères leur tinrent continuellement com-
« pagnie. »

Continuant leur route, nos voyageurs passèrent le lac de Zurich, sur un pont [1] d'une seule arche dont la hardiesse les étonna, et traversèreut Zurich pour arriver enfin au monastère de Saint-Gall, qui jouissait d'une renommée européenne. C'était la plus puissante abbaye bénédictine de Suisse; l'abbé était prince de l'Empire et un très-grand personnage. Le titulaire actuel était absent, mais, averti de l'arrivée de Mabillon, il avait donné des ordres pour qu'on lui prodiguât tous les égards possibles. La beauté des bâtiments du couvent remplit d'admiration les voyageurs; ce qui ne les étonna pas moins, ce fut de voir le couvent situé au milieu d'une bourgade presque entièrement calviniste. « Pour arriver au monastère, dit Mabillon [2], il « faut traverser une petite ville indépendante (*modo* « *liberum oppidum*), assez jolie, tout entière calvi- « niste, située dans une vallée qui ne manque pas « d'agrément, mais étroite. Un mur la sépare seule « du monastère, qui ferme la ville du côté du midi, et « s'adosse de ce côté à la montagne. La porte d'entrée « est double : les habitants de la ville ferment la « porte extérieure contre les religieux, et les religieux « ferment la porte intérieure contre les habitants. »

[1] Le pont de Ripperschweill, qui a 1,800 pas de long et sépare les deux parties du lac de Zurich.

[2] *Iter Germanicum*, p. 31.

La splendeur du couvent, l'abondance des cheminées et des boiseries, causent un certain étonnement, pour ne pas dire un certain scandale, aux Bénédictins de Saint-Maur, dont la vie était beaucoup plus austère; mais ils ne peuvent contenir leur admiration à la vue de la bibliothèque et des trésors qu'elle renfermait, ainsi que de l'imprimerie qui y était jointe. C'était encore, en effet, un des centres les plus actifs des hautes études intellectuelles en ces contrées que l'abbaye de Saint-Gall, et qui soutenait sans fléchir son antique réputation : les religieux y savaient le grec et l'hébreu, et Mabillon y fut reçu comme un ami par l'un de ses correspondants les plus réguliers, le Père Skenk, dont nous avons déjà parlé, et il s'y lia fort intimement avec le Père Sfondrati, qui devint également un de ses correspondants les plus assidus. C'était un homme distingué, aussi bon théologien qu'habile orateur. Issu d'une ancienne famille italienne qui avait joué un rôle et comptait déjà deux cardinaux, celui-ci devait devenir abbé de Saint-Gall, avant d'être le troisième cardinal de son nom.

Non content de visiter la bibliothèque du couvent et d'y faire sa provision de remarques, Mabillon alla voir celle de la ville, qui était située dans un ancien couvent de Dominicaines chassées par la réforme. « C'est en ce temps, raconte-t-il [1], que nous reçûmes

[1] *Iter Germanicum*, p. 36.

« la nouvelle du siége de Vienne par les Turcs, qui « nous fit un peu hésiter à poursuivre notre voyage. « Nous nous demandions s'il y aurait sûreté sur les « routes jusqu'en Bavière, où la crainte des armes otto- « manes s'était sans nul doute déjà répandue. D'autres « raisons venaient encore s'ajouter à cette crainte, rai- « sons qui nous rendraient peut-être suspects dans un « moment de crise si périlleuse, ou qui certainement « suffiraient à nous faire fermer la porte des biblio- « thèques qui étaient l'unique but de notre voyage. « Mais enfin nous nous rassurâmes, décidés à suivre le « conseil qu'on nous donnait d'aller au moins jusqu'à « Kempten, où nous pourrions savoir plus assurément « l'état des choses. Et c'est ainsi que nous quittâmes « le monastère de Saint-Gall, le dernier de la congré- « gation bénédictine de Suisse que nous ayons visité. »

La trace du passage de Mabillon dans cette fameuse abbaye, et du zèle qu'il déployait à ranimer partout le goût du travail intellectuel, se trouve marquée dans la préface de la *Chronique de Trithème,* publiée peu après par les moines de Saint-Gall [1]. « Cette chronique, « y est-il dit, revoit de nouveau le jour, le célèbre « Père Mabillon nous ayant fortement animés à en « entreprendre la publication, pendant le séjour qu'il « fit dans notre maison de Saint-Gall, séjour dont « nous avons gardé un doux souvenir. »

[1] Ruinart, p. 103.

Avant de quitter le monastère de Saint-Gall, Mabillon raconte ainsi à Thierry Ruinart le bon accueil qui leur avait été fait par tous et le succès de leur voyage :

« A Saint-Gall, ce 5 août 1683 [1].

« Je ne vous saurais dire les amitiés que l'on nous « fait partout. M. l'ambassadeur de Gravelle nous a « comblés d'honneur à Baden, où les États de Suisse « se tenaient. Il nous a fait dîner avec lui, nous deux « seuls, et nous a défrayés à l'hôtellerie. Outre cela, il « nous a donné des lettres de recommandation pour « tout notre voyage. On nous a fait aussi toutes les « caresses possibles aux abbayes de Moury, de Notre-« Dame des Ermites, de Fischingen et de Saint-Gall. « Nous y avons trouvé de très-bonnes choses, et entre « autres deux traités de saint Ambroise : *Contra hære-« ticos* et *De laudibus sanctorum*, non encore imprimés. « Nous partons aujourd'hui pour aller à l'abbaye de « Weingarten et, de là, à celle de Kempten. Nous pren-« drons là résolution de continuer notre voyage. On « doute s'il y aura sûreté d'aller plus loin, à cause du « siége de Vienne. Nous vous en écrirons. Nous avons « avec nous un fort honnête homme à cheval qui « nous accompagne. Outre cela, de chaque abbaye on « nous donne pour garde un reître et un homme à « cheval. Vous voyez que nous ne sommes pas mal

[1] Mabillon, *Correspondance*, Bibl. nat., fonds français, f° 14.

« escortés..... Obligez-moi de dire à dom Thomas que « nous avons trouvé ici de nouvelles preuves que le « commentaire attribué à Bède sur saint Paul est de « Florus, comme je l'ai dit dans le premier tome de « nos *Analectes*. Nous avons trouvé aussi un ancien « homéliaire de saint Augustin, écrit il y a bien mille « ans. Nous en rapporterons les extraits... Nous nous « portons bien, Dieu merci. J'ai eu quelque légère « incommodité qui s'est dissipée ici. Adieu, mon cher « Père; tenez-vous gai et priez Dieu pour moi. »

Après avoir traversé la ville impériale de Ravensbourg, nos pèlerins arrivèrent au monastère de Weingarten, petite ville située en pleine Souabe allemande. Ils y passèrent deux jours fort agréables, cordialement reçus par les moines en l'absence du prieur. « Là, dit « Mabillon [1], les choses changent d'aspect, les routes « sont plus planes, les mœurs, différentes, bien qu'elles « aient à peine moins de liberté que celles de Suisse; « la langue, à ce que nous avons appris d'autrui, est « plus pure, les maisons de paysans sont moins propres « et moins élégantes; enfin dans les monastères béné- « dictins se trouve une autre branche de l'Ordre, celle « de Souabe, qui remonte au concile de Constance, « c'est-à-dire en l'année 1416..... Le monastère de « Weingarten, qui est exempt (*liberale*) et relève de « l'Empire, envoyait alors à Vienne un secours de

[1] *Iter Germanicum*, p. 38.

« troupes, consistant en cinq cents fantassins armés, « qui sont payés par les contributions des villes et des « bourgades soumises au monastère, et par ceux qui « sont exempts d'un tribut annuel. »

Dans cette puissante abbaye qui devait fournir ainsi des troupes à l'Empire, nos Bénédictins trouvèrent aussi les archives les plus riches et une superbe bibliothèque, où Mabillon remarqua que « même les « livres imprimés [1] étaient reliés avec de la peau de « cerf, comme cela se voit souvent en Allemagne, où « la chasse aux cerfs est si fréquente, et où l'on a l'habi- « tude de pendre dans les demeures les têtes de cerf, « leur ramure ou leurs cornes, ou même de les repré- « senter tout debout (*aut certe eorum exstantes effigies*) ».

De là, ils se rendirent à la non moins célèbre abbaye de Kempten, qui était le monastère des nobles de Souabe. « Il est situé [2], dit notre auteur, auprès des « murs de la ville de Kempten (la ville tout entière « est soumise maintenant à l'hérésie), et se compose « d'édifices neufs et d'une très-belle église. Le prince « abbé qui gouvernait l'abbaye était alors le très- « illustre dom Rupert, qui avait succédé au cardinal « de Bade, que nous avions connu autrefois, durant « son séjour au monastère de Saint-Denis de Paris. »

Reçus avec la plus magnifique hospitalité, nos voyageurs remarquèrent la belle imprimerie du monastère,

[1] *Iter Germanicum*, p. 40.
[2] *Ibid.*, p. 41.

allèrent de là faire une visite à une autre maison où la discipline était plus sévère, et ne quittèrent Kempten qu'après avoir promis d'y revenir au retour. Ils en virent partir cent hommes d'armes qui allaient au secours de Vienne. Après une course à Ottenbourg, où les moines avaient un collége de jeunes enfants, ils arrivent enfin à la porte de la ville impériale d'Augsbourg, située, dit Mabillon, « dans une plaine d'une « beauté et d'un agrément incomparables, d'une grande « fertilité, et jouissant d'un climat très-sain ». Là, il leur fallut montrer leurs passe-ports, comme plus tard, en Bavière, ils furent obligés de le faire partout et à tout moment. Une fois admis dans la cité, ils allèrent loger à l'abbaye de Saint-Ulric, mais ils durent encore faire une station à la porte du couvent jusqu'à ce que le repas des religieux fût fini, parce que durant ce temps l'accès du couvent est fermé, remarque, non sans quelque malice, le Bénédictin de Saint-Maur. Une fois admis, et accueillis comme des frères, ils passèrent trois jours dans cette grande ville, la plus peuplée de ces régions. Plus de la moitié des habitants étaient luthériens, ce qui n'empêchait pas la ville d'être remplie d'églises et de couvents qu'ils s'empressèrent de visiter, sans oublier les bibliothèques et les archives, où ils trouvèrent de nombreux documents qui vinrent grossir leurs portefeuilles. Ils trouvèrent entre autres la bibliothèque publique de la ville remarquablement riche en manuscrits grecs.

Au moment de quitter Augsbourg, Mabillon écrit à Thierry Ruynart la lettre suivante, qui résume ses impressions; elle fait prendre en quelque sorte sur le vif le changement d'idées que la vue des personnes et des choses avait opéré chez lui.

« A Augsbourg, le 18 août 1683 [1].

« Je crois que vous avez reçu, mon Révérend et cher « Père, les lettres que nous vous avons adressées de « Saint-Gall. Nous n'avons pas eu d'occasion favorable « pour vous en faire tenir d'autres depuis notre départ « de cette abbaye; nous sommes venus à Weingarten « et de là à Kempten, où M. le Prince qui en est « l'abbé nous a comblés d'honneurs. Nous vous dirons « à notre retour, Dieu aidant, le détail de ces ab- « bayes et des amitiés que nous y avons reçues. Je « n'ai pas le temps de vous en dire beaucoup, à cause « que nous sommes assez occupés pendant le temps de « notre séjour dans les abbayes. De Kempten, nous « sommes venus à celle d'Ottenbourg, qui n'en est « éloignée que de six heures, et de là à celle d'Ursin, « de douze heures. Toutes ces abbayes sont tout à « fait splendides; mais, quoique celle de Kempten ait « le plus d'apparence, j'estime encore davantage celle « de Saint-Ulric, où nous sommes à présent. Il y a « partout de fort belles bibliothèques, et j'ai honte

[1] Mabillon, *Correspondance*, Bibl. nat., fonds français, 19659, f° 16.

« des nôtres, quand je les compare à celles-ci. La « ville d'Augsbourg est fort grande et approche de la « grandeur de la ville d'Orléans, mais elle n'est pas « si peuplée à beaucoup près. Nous y avons vu la « bibliothèque publique du collége qui est possédée par « les luthériens. Je ne croyais pas qu'il y eût tant de « régularité en ce pays dans les religieux et les ecclé- « siastiques. Je vous assure que je suis fort édifié de la « régularité des monastères que nous avons vus. Il y « a un très-bon évêque en cette ville, qui est, au moins, « aussi exact que nos plus zélés évêques de France. « Les curés de ce diocèse sont aussi fort capables. En- « fin, je vous puis dire que j'ai une tout autre idée de « ce pays-ci que je n'avais. Je ne croyais pas vous « écrire une aussi longue lettre aujourd'hui. Il est « temps de souper, et nous devons partir demain pour « aller à l'abbaye de Schire, et de là, dans trois jours, « à Ratisbonne... On ne sait encore rien d'assuré « touchant le siége de Vienne... Si vous voyez nos « messieurs les savants, faites-leur nos recommanda- « tions. »

N'est-il pas curieux de voir par cette lettre combien alors les différentes nations se connaissaient peu entre elles, puisqu'un homme aussi instruit que l'était Mabillon, en relation avec les savants les plus distingués d'Allemagne, était obligé d'avouer aussi indirectement tous les préjugés de son esprit contre un peuple qui n'était cependant pas aux antipodes de la France?

Après ce fructueux séjour dans l'antique cité romaine, nos voyageurs traversèrent le Lech et entrèrent en Bavière le 19 août. « Notre voyage dans ce pays, « a dit Mabillon [1], fut très-heureux et dura un mois : « dans cette contrée, les prés, les bois, les grands « fleuves, et tout ce qui peut servir aux besoins de la « vie et à l'agrément, se trouvent en abondance, ex- « cepté la vigne, qui ne se trouve pas dans l'intérieur « du pays. Un ordre parfait règne dans tout cet État, « dont l'entrée est partout interdite aux hérétiques. De « là vient qu'il est interdit également d'y introduire « même les nouvelles, pendant que le reste de l'Alle- « magne est rempli de mille faux bruits qui y circulent « sans obstacle. Ici, au contraire, tout est si fort hé- « rissé d'obstacles, qu'alors que les partis inventent « ailleurs leurs mille nouvelles diverses, c'est à peine « si l'on ose croire à l'authenticité d'un bruit qui cir- « cule. Les voyageurs mêmes et les étrangers subis- « sent un sévère examen de la part des Bavarois. On « voit assez souvent sur les poteaux la représentation « d'une main coupée au couteau, ce qui est le châti- « ment infligé à celui qui ne déclare pas avec vérité le « lieu d'où il vient, ce qui est obligatoire en temps de « peste. Du reste, les Bavarois sont humains et portés « à la piété, comme le prouvent les églises et les ora- « toires sans nombre, surtout en l'honneur de la très-

[1] *Iter Germanicum*, p. 47.

« sainte Vierge Marie, qui s'élèvent chez eux, à ce qu'il « me semble, à près de trente mille, tous décorés et « tenus avec soin... »

Dans cette contrée nouvelle, si différente de la Suisse, nos pèlerins continuèrent à aller de monastère en monastère, fouillant archives et chartriers. Ayant successivement visité Korbach, Scheyrens, Geisfeld, ils arrivèrent enfin dans la ville libre et impériale de Ratisbonne : là, ils logèrent dans le monastère de Saint-Emmeramne, où ils trouvèrent, avec un bon gîte, une foule de vieux livres et de manuscrits à consulter. Là était en effet un manuscrit des Évangiles de l'an 870, dit de Charles le Chauve, manuscrit enrichi des plus précieuses miniatures et d'inscriptions non moins précieuses que le fidèle érudit copie tout au long dans son récit. Son soin est d'autant plus grand que ce manuscrit venait, à ce que la tradition assurait, du monastère de Saint-Denis de Paris, d'où il aurait été enlevé furtivement avec les reliques du saint martyr, et donné par l'empereur Arnulf à l'église de Saint-Emmeramne. Mais le critique sagace, tout en mentionnant cette tradition, pose des objections et se refuse à l'admettre.

A Ratisbonne, les Français voyageurs trouvèrent un envoyé du Roi près de la Diète, le comte de Crécy, qui fit le meilleur accueil à nos voyageurs, les invita à dîner, et leur prêta son carrosse pour aller faire des courses aux environs. Ici encore, les pèlerins littéraires n'eurent qu'à se louer des attentions de l'ambassadeur

de France. « M. de Crécy était, dit Saint-Simon, qui en « trace l'agréable portrait suivant[1], frère du Père Ver- « jus, Jésuite, ami intime du Père La Chaise, qui avait « fort contribué à sa fortune. C'était un petit homme, « accort, doux, poli, respectueux, adroit, qui avait passé « toute sa vie dans les emplois étrangers et qui en avait « pris toutes les manières, jusqu'au langage... Personne « ne savait plus à fond les usages, les lois et le droit de « l'Empire et de l'Allemagne, et fort bien l'histoire. »

Sous les auspices d'un tel guide, nos érudits virent tout et virent bien. Mabillon remarque en passant que « huit familles catholiques seulement sont tolérées « dans la ville, tandis que les seuls catholiques occupent « les faubourgs. Le Danube coule entre eux et la ville; « un pont de pierre joint la ville à l'île du Danube; un « pont de bois seulement joint les faubourgs à la ville[2] ». Mais la perle de la ville pour Mabillon, c'est cette fameuse bibliothèque de Saint-Emmeramne; il revient à plusieurs reprises sur les trésors qu'il y a trouvés, et il semble ne s'en être arraché qu'avec peine.

Le 25 août, la fête de saint Louis fut célébrée avec pompe dans l'église du couvent des Écossais, en présence de l'envoyé de France, les cymbales et les trompettes alternant avec les voix des chanteurs et les instruments de musique. Après avoir assisté à cette imposante cérémonie, les voyageurs reprennent leur route,

[1] Saint-Simon, éd. Chéruel, t. III, p. 143.
[2] *Iter Germanicum*, p. 58.

cette fois-ci vers Salzbourg, et la voiture de l'envoyé de France les conduit à quatre milles horaires au delà de Ratisbonne. Le soir de ce même jour, ils couchèrent dans un bourg où Mabillon remarque, non sans un secret étonnement, que les paysans célébraient la fête patronale, comme si la paix la plus profonde régnait dans l'Empire, à l'heure même où Vienne subissait le péril extrême d'un siége. « Nous admirâmes, dit-il [1], « une si grande sécurité chez des gens qui étaient me- « nacés d'un si grand désastre. Le soir (après les jeux « sans doute), nous assistâmes à des prières publiques « faites à cette intention, et qui durèrent une heure « entière ; pendant ce temps le peuple mélangé récitait « le rosaire et d'autres prières ; le curé étant à leur « tête fit un discours sur le malheur qui était imminent ; « tout le monde priait ensemble à haute voix et en « langue vulgaire ; les femmes priaient les bras étendus « en forme de croix. Au milieu de ces prières, celui « qui paraissait le personnage le plus considérable « demanda à voir nos passe-ports, poussé par je ne sais « quel soupçon. Retournés à l'auberge, nous trouvâmes « toutes les salles et les chambres remplies d'une foule « de peuple ; je ne sais si c'était la fête ou les prières « publiques qui l'avaient attirée. Si grande était la « presse que nous eûmes de la peine à trouver un petit « coin pour nous retirer seuls. »

[1] *Iter Germanicum*, p. 61.

Continuant leur chemin à travers diverses petites villes, les pèlerins arrivent à Ottingen, où ils remarquent un curieux usage. « Nous vîmes, dit Mabillon [1], sur la « place publique deux femmes assises sur une grosse « pierre, un collier percé de deux trous les attachant « l'une à l'autre. Nous envoyâmes quelqu'un pour de- « mander ce que cela voulait dire. Après s'être informé, « notre interprète revient et nous dit que ces deux « femmes s'étaient battues, et que c'était l'usage d'im- « poser ce genre de châtiment aux femmes batail- « leuses. »

Pendant la route, une pluie battante les ayant surpris, les deux Français, en arrivant à Langen, à l'auberge, demandèrent du feu pour se sécher, « oubliant, « dit Mabillon [2], qu'en Allemagne on n'avait pas cou- « tume d'allumer ainsi des feux passagers, et que les « cheminées n'étaient pas disposées pour cela, mais « qu'il y avait seulement des poêles et des fours pour « l'hiver, qui, même allumés, n'auraient pu sécher des « gens mouillés pendant le court espace d'un repas; il « y a aussi des foyers qui servent à la cuisine, mais ils « sont placés sur des constructions en pierre fort éle- « vées ». Le ciel s'étant rasséréné, ils arrivèrent à Salzbourg le même jour, 28 août. Ils allèrent loger dans une abbaye portant le nom de Saint-Pierre, dont l'abbé et les religieux leur firent les honneurs de la meil-

[1] *Iter Germanicum*, p. 63.
[2] *Ibid.*

leure grâce du monde. Mabillon trouvait là, en effet, un de ses correspondants d'érudition, le Père Joseph Meztler, chancelier de l'Université de la ville. Il y avait dans cette abbaye deux autres religieux, frères de celui-là, l'un doyen de l'Université, l'autre protecteur. Tous trois comblèrent d'attentions Mabillon, qui, charmé de leur bonne grâce et de leurs vertus, leur applique ces célèbres vers d'Horace :

...Animæ quales neque candidiores
Terra tulit...

Salzbourg était alors la capitale d'une de ces principautés ecclésiastiques comme il y en avait alors un certain nombre dans l'empire germanique. L'archevêque, prince de l'empire, était en même temps un souverain indépendant avec une cour et une armée. Les voyageurs admirèrent la ville et ses églises de marbre décorées avec magnificence. Le surlendemain de leur arrivée, ils furent présentés au prince et lui remirent les lettres de recommandation que leur avait données M. de Gravelle, qui était fort de ses amis. Puis ils allèrent saluer le doyen du chapitre, le prince Guillaume de Furstenberg, frère du célèbre évêque de Munster. « Ils trouvèrent en lui, dit Mabillon [1], un homme chez « qui la modestie et l'honnêteté le disputaient aux « autres vertus. » Il commença à leur parler en latin, puis en français. Comme les Bénédictins demandaient

[1] *Iter Germanicum*, p. 65.

des renseignements sur les livres et les bibliothèques, il leur dit que de récents incendies avaient tout détruit, et que s'il y avait quelque espoir de trouver un reste des anciennes richesses de la ville, ce serait dans le couvent de Saint-Pierre. Là, en effet, les voyageurs eurent toute liberté de continuer leurs recherches.

Salzbourg possédait une Université célèbre dans toute cette partie de l'Allemagne. Les étrangers furent invités à des soutenances de thèse qui avaient lieu avec une grande solennité. Le candidat reçu était pompeusement investi de l'anneau, du flambeau et du bonnet comme insignes du doctorat.

Après être demeurés trois jours à Salzbourg, Mabillon et son compagnon songeaient à se remettre en route, mais le prince-évêque les fit prier d'assister à la représentation théâtrale d'une pièce dont le sujet était l'histoire de Nabuchodonosor, mise en vers, qui devait être jouée dans le collége de la ville. Une invitation pareille était un ordre, et les religieux obéirent, peut-être sans grand plaisir. « Tout avait un air de fête, « dit Mabillon [1]; le théâtre était élégant, les décorations « souvent renouvelées, les trompettes et les violons ne « manquaient pas; la foule des spectateurs était grande. « A la fin, on distribua les prix aux élèves du collége. « Le primat assista au spectacle avec une quantité de « nobles seigneurs et de nobles dames, dont beaucoup

[1] *Iter Germanicum*, p. 68.

« des premiers personnages de Vienne et d'Autriche, « des deux sexes, presque tous habillés à la française, « que la crainte des Turcs avaient forcés à se réfugier « ici. » Mabillon ne dit pas que le spectacle d'une fête brillante donnée dans un si extrême péril, à laquelle se pressait toute la noblesse du pays, formait une scène singulière, qui ne parlait pas en faveur de l'ardeur du patriotisme des assistants. Le modeste Bénédictin se tait, mais son laconisme trahit son étonnement, presque son scandale. Le lendemain, avant leur départ, le prince les fit conduire dans son carrosse à ses jardins d'Heilbronn, ainsi appelé d'une claire fontaine qui y coulait. La description de ces jardins est curieuse et mérite d'être rapportée : « La vallée est étroite [1], fer- « tile et non dépourvue d'agrément, entourée qu'elle « est de montagnes couvertes de neiges éternelles. Le « palais du prince est très-simple, les jardins sont très- « beaux, ornés de fleurs, d'arbustes, de ruisseaux et « de cascades. Il y a des lacs qui sont remplis de « poissons délicieux, des oiseaux de mille espèces, en- « fin des grottes creuses, incrustées de pierres diverses « et de coquillages. Enfin, que n'y a-t-il pas pour « l'agrément et l'utilité ! Nous ne pûmes voir toutes « ces belles choses sans nous mouiller un peu. Retour- « nés à la ville après avoir pris notre repas, nous quit- « tâmes le monastère de Saint-Pierre en remerciant

[1] *Iter Germanicum*, p. 68.

« beaucoup d'un si bon accueil, chargés de livres, de « manuscrits et de petits présents dont les frères « Meztler nous avaient comblés. »

Ne pouvant aller jusqu'à Vienne, comme le voulait leur plan primitif, nos voyageurs se rabattirent sur Munich. Ils s'y dirigèrent en faisant des haltes dans les endroits où quelques curiosités archéologiques les retenaient. C'est ainsi qu'ils s'arrêtèrent sur les bords du Tegernsee, où il y avait un monastère renommé pour les antiquités qu'il renfermait, ainsi que pour sa belle bibliothèque. La beauté du site qui est si célèbre aujourd'hui, les bords si pittoresques de ce lac que quelques voyageurs préfèrent aux plus beaux lacs de Suisse, ne semblent pas avoir frappé nos Bénédictins, qui n'ont d'yeux que pour les pierres tombales du couvent ou pour les manuscrits où ils trouvent des preuves de la vérité de leurs conjectures historiques. Le 7 septembre, ils se dirigèrent vers un autre monastère, celui de Bénédict Bayern, où il leur arriva une aventure assez comique que Mabillon raconte avec gaieté : « La veille[1] « de la Nativité de Notre-Dame, nous arrivâmes vers le « soir au couvent de Bénédict Bayern, dont le nom était « de bon augure ; mais les événements ne répondirent « ni au nom ni à la fête que nous allions célébrer. Ce « jour-là même avait lieu la translation solennelle des « reliques de sainte Anastasie, patronne de l'église de

[1] *Iter Germanicum*, p. 71.

« l'endroit. Après avoir attendu longtemps dans le
« vestibule du monastère, entourés par une foule de
« serviteurs qui nous regardaient avidement, comme
« si nous venions d'un nouveau monde, on finit par
« nous dire qu'il ne restait plus de place dans l'hôtel-
« lerie des voyageurs, à cause de la foule des hôtes qui
« s'y étaient réunis pour la fête. Le préfet de l'hospice,
« homme assez poli, paraissait fort contrarié de ce
« contre-temps; il nous offrit une cellule vide pour y
« passer la nuit suivante. Nous le remerciâmes, en lui
« disant que nous n'étions nullement venus ici pour
« y chercher un abri, mais bien pour voir ce qui pou-
« vait avoir rapport à l'histoire du monastère et de
« l'Ordre dans les monuments de cette maison. Nous
« ne lui demandions qu'une seule chose, la permission
« d'employer le peu d'heures qui restaient encore avant
« la nuit à visiter le couvent et la bibliothèque. Ce bon
« homme ne put refuser cette demande. Aussi vîmes-
« nous le monastère, dont les bâtiments étaient neufs
« et bien bâtis, l'église pas encore entièrement achevée,
« la bibliothèque belle, avec une galerie pour atteindre
« les livres supérieurs. Le bibliothécaire, appelé du
« réfectoire, arrive jetant feu et flamme contre les
« Français. Michel Germain commença par écouter ce
« torrent d'injures avec douceur, tout absorbé qu'il
« était à regarder les livres. Sa patience dura quelque
« temps; mais, comme l'autre continuait toujours, il se
« mit à lui répondre avec politesse, n'étant plus alors,

« comme les circonstances le voulaient, *Germain,* mais « tout *Gaulois*. L'adversaire, bien loin de se calmer, « s'emportait toujours davantage, rapportant comme « vérités certaines les bruits les plus faux. Un Suisse, « notre interprète, vint au secours de Michel : c'était « un homme instruit, sachant même le latin; il dit à « l'honneur du Roi, du royaume, et de toute la nation « (il avait fait partie autrefois des gardes du Roi), mille « choses fort justes. Cet homme n'eut pas plutôt, pour « voir je ne sais plus quoi, mis le pied hors de la biblio- « thèque, qu'aussitôt le bibliothécaire ferma la porte « sur lui avec beaucoup de bruit. Ce ne fut sans doute « pas sans frémir que les Muses, plus humaines, enten- « dirent ce fracas dans leur paisible demeure. »

Malgré cet accueil peu flatteur, les chercheurs continuèrent à faire une rapide inspection de la bibliothèque de ce couvent inhospitalier; puis, la nuit venue, ils se retirèrent dans un village voisin, si l'on pouvait donner ce nom à deux maisons s'élevant le long de la route royale du Tyrol; ils trouvèrent là cependant un abri convenable pour passer la nuit.

Le lendemain, ils continuèrent leur route jusqu'à Munich, où ils arrivèrent vers le soir, rompus de fatigue, et trouvèrent un asile dans une auberge tenue à la française par un homme originaire d'Abbeville. « Car », ajoute Mabillon, pour expliquer leur descente dans un lieu public, « il n'y a dans la ville aucun couvent de notre Ordre. » Le lendemain, ils allèrent saluer

« M. de La Haye, célèbre par ses ambassades », alors envoyé extraordinaire du Roi auprès de l'électeur de Bavière. « Nous [1] lui présentâmes nos lettres : il nous « reçut avec sa bonne grâce et sa bienveillance accou- « tumées, nous admit à sa table, nous fit monter dans « son carrosse, et eut soin de nous faire voir tout ce « que la ville renferme de digne d'être vu, les églises, « le palais de l'Électeur, sauf la bibliothèque, où per- « sonne n'est admis facilement sans la permission du « prince, alors absent. L'illustre évêque de Meaux y « avait pourvu en obtenant des lettres de la Dauphine « pour nous recommander, mais elles ne purent nous « servir en l'absence de l'Électeur. »

Après avoir admiré les églises de la ville, Mabillon décrit le palais, « qui [2] est un des plus beaux de l'Alle- « magne, tant pour la beauté des bâtiments que pour « la magnificence intérieure des salles et des chambres. « Il y a quatre parties, ou, pour parler plus exacte- « ment, il faudrait dire quatre palais, chacun avec sa « cour spacieuse. Le plus grand des bâtiments est appelé « le palais de l'Empereur; l'escalier qui conduit à la « salle d'honneur, la salle elle-même ne le cède à au- « cune autre, tant pour les matériaux que pour la déco- « ration. Dans une autre galerie, on voit une quantité « de statues antiques; des fenêtres du palais on voit « des jardins fort beaux, et d'un autre côté l'arsenal. »

[1] *Iter Germanicum*, p. 74.
[2] *Ibid.*, p. 75.

Pendant que nos Bénédictins admiraient toutes ces belles choses, en regrettant sans doute d'avoir manqué le but de leur course, puisqu'ils ne pouvaient entrer dans la bibliothèque, un ordre du prince fit faire les prières solennelles des quarante heures pour implorer le secours du Ciel, au moment où l'armée allait entrer en campagne contre les Turcs. Cet ordre mit toute la ville en mouvement, toutes les classes des habitants, depuis les nobles jusqu'aux plus infimes serviteurs, faisant, à leur tour, des processions dans les différents quartiers. On voit par là quelle était partout en Allemagne la terreur que répandait devant lui le seul nom des Turcs. Et cet effroi était tout à fait justifié : Vienne prise, les musulmans se répandaient dans toute la partie méridionale de l'Allemagne, et qui sait si l'invasion, arrêtée mille ans auparavant par Charles Martel, n'aurait pas recommencé à l'autre bout de l'Europe ?

Malgré ces inquiétudes, qu'ils partageaient en bons chrétiens, nos Bénédictins français continuent leurs courses d'érudition et ne perdent pas leur temps. Mabillon tient Thierry Ruinart au courant de ses mouvements avec une grande régularité :

« Munich, 9 septembre 1683[1].

« Je ne doute pas, mon Révérend Père, que vous « n'ayez appris du Très-Révérend Père général ce que je

[1] *Correspondance de Mabillon,* Bibl. nat., fonds français, 19659, f° 19.

« lui ai écrit de Ratisbonne. Je n'ai pas eu la commodité « de vous mander pour lors de nos nouvelles, mais je « ne puis sortir d'ici sans vous en faire savoir. Depuis « celles que je vous ai écrites d'Augsbourg, nous avons « bien vu des abbayes et du pays. Car vous savez assez « que le chemin d'Augsbourg à Ratisbonne, de Ratis- « bonne à Salzbourg, à Munich, n'est pas d'une journée, « mais de plusieurs, surtout quand il faut se détourner « pour voir les abbayes qui sont hors du droit chemin. « Cependant, nous voici à Munich en bonne santé, « Dieu merci, et nous avons fait tout ce chemin avec « autant d'assurance que dans une paix profonde sans « rencontrer ni troupe, ni soldats. Nous avons vu de « bien belles choses à Saint-Emméran (*sic*) de Ratis- « bonne, grand nombre de bons et beaux manuscrits « desquels nous avons tiré de fort bonnes choses : un « livre d'évangiles écrit par l'ordre de Charles le Chauve « et donné par l'empereur Arnoul à cette abbaye ; ce « livre est une des plus belles pièces de l'Europe ; un « autel portatif du même empereur Arnoul, qui est « peut-être l'unique qui nous reste en ce genre. Il est « tout couvert de lames d'or très-pur, d'un pied de « large en carré et haut d'un pied et demi, avec une « pierre précieuse au milieu du bas pour servir de « pierre d'autel. Nous y avons vu aussi les pièces justi- « ficatives de la prétendue translation de saint Denys « et un tombeau d'une sainte Aurélie, que l'on prétend « avoir été fille de Hugues Capet. C'est un récit à faire

« à M. d'Hérouval, mais il faut réserver cette histoire à « notre retour. Je ne vous dirai pas les honneurs que « nous a faits M. le plénipotentiaire du Roi à la Diète. « Nous avons eu l'honneur de dîner deux fois à sa table, « et après nous avoir fait conduire dans son carrosse « à deux abbayes voisines, il nous a obligés de nous « servir de sa calèche pour notre sortie de Ratisbonne « qui fut le jour de la Saint-Louis, après avoir eu l'hon- « neur de dîner avec lui. Nous sommes arrivés à Salz- « bourg le mercredi suivant, et nous y avons séjourné « jusqu'au jeudi, M. l'archevêque, qui est prince sou- « verain de ce pays-là, nous ayant obligés de rester pour « assister à une tragédie qui devait se représenter à « l'Université, qui est gouvernée, comme vous savez, « par des Pères de notre Ordre. Nous avons vu aussi « la magnifique réception de trois docteurs, qui s'est « faite au son des trompettes, des timbales, etc. Après « notre sortie de Salzbourg, nous sommes venus en six « jours de Séon, d'Atle, de Rottenbourg, de Tegernsée « et de Benedictbeurn (*sic*), et de là nous sommes venus « ici. Je vous prie de voir messieurs nos savants et amis « et leur faire nos civilités, et de les prier de nous excu- « ser de ce que nous ne leur écrivons pas. N'oubliez pas « surtout M. d'Hérouval et M. du Cange, et prenez la « peine de dire à M. Baluze que je lui écrirai de Con- « stance ou de Richenouve. Nous avons vu aujourd'hui « le palais de Munich, qui est le plus beau de toute « l'Allemagne. Nous aurons l'honneur de dîner demain

« chez M. de La Haye, notre ambassadeur, et nous par-
« tirons d'ici samedi prochain pour aller à l'abbaye
« d'Andex, distante d'ici de six lieues ; nous irons de là
« à Fuessen, et ensuite nous retournerons à Kempten,
« suivant la promesse que nous en avons faite à
« M. l'abbé. Nous serons à Constance, Dieu aidant,
« vers le 20e du courant, et après avoir vu la biblio-
« thèque de Richenouve et l'abbaye de Willingen, nous
« retournerons par Strasbourg. Je vous prie de nous
« écrire en cette ville-là et d'adresser vos lettres à cet
« honnête homme à qui vous avez déjà adressé le
« paquet de livres. Nous serons bien aises d'apprendre
« des nouvelles de nos Révérends Pères et de nos amis :
« il y a assez longtemps que nous en sommes privés. »

Ne pouvant satisfaire à Munich leur curiosité d'érudits et franchir le seuil de la bibliothèque qui leur était impitoyablement fermée, nos voyageurs reprirent leur marche du côté du Tyrol, toujours s'arrêtant dans tous les couvents où ils pouvaient trouver des manuscrits à consulter. Ils retournèrent ainsi à Kempten, où ils ne trouvèrent pas un moins bon accueil que la première fois. Là arriva d'Insprück, le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, la bonne nouvelle de la levée du siége de Vienne et de la défaite des Turcs qui avaient fui, laissant tous leurs bagages et dépouilles à l'armée chrétienne. « La joie, dit Mabillon [1], fut d'abord timide

[1] *Iter Germanicum*, p. 79.

« et comme incertaine; on ne pouvait croire à un si « grand bonheur, si inespéré, alors que jusque-là tout « avait paru si désespéré; ce qui n'empêcha pas de « boire à la santé des héros chrétiens qui avaient « chassé les Turcs, mais avec modestie, comme il con- « venait dans une si grande fête. »

Puis il fallut bien se remettre en route et songer au retour, mais par une route différente. Ayant dit adieu à leurs amis de Kempten, Mabillon et son compagnon reprirent leur chemin, non sans un vif plaisir de se rapprocher de la France. Dans une abbaye de Cisterciens où on leur ouvrit les portes de la bibliothèque; nos érudits purent se dédommager de leur déception de Munich, en contemplant les plus précieux manuscrits, qui remontaient à une haute antiquité. Enfin, le 21, ils arrivèrent sur les bords du lac de Constance, qu'ils traversèrent; ils s'arrêtèrent aux portes d'un des faubourgs de la ville appelé Petershausen, où un couvent de leur Ordre se trouvait, séparé seulement par le Rhin et un pont fort élevé de la ville même, qui était ville impériale. « Nous savions, dit Mabillon [1], que nous trou- « verions là des gardiens peu favorables pour les arri- « vants : telle avait été la cause qui nous avait empêchés « de visiter Constance en partant, comme la direc- « tion de notre voyage semblait l'exiger. Notre guide, « Maximilien, répondit aux questions qu'on lui posa,

[1] *Iter Germanicum*, p. 81.

« et affirma que nous venions de Weingarten. Nous « entrons, nous rendons visite à nos confrères de « Petershausen, avec le dessein d'aller de là visiter la « cathédrale où s'est tenu le fameux concile; nous « n'avions, en effet, aucun espoir de rien emporter « de cette ville, où nous savions que la défiance innée « contre les Français empêcherait même de nous rece- « voir. Après le repas, on avertit en secret mon com- « pagnon de route qu'un conseiller impérial avait reçu « des lettres d'un ministre de l'Empereur, lui disant « que deux Bénédictins français, accompagnés d'un « interprète, parcouraient toute l'Allemagne on ne « savait trop pourquoi; qu'ils devaient à la fin arriver « à Constance, où il serait bon de les faire examiner, « et examiner avec soin par le Conseil. L'abbé de « Petershausen, prévenu en secret par le Conseil, « était chargé de faire connaître si nous descendions « dans son abbaye. Ayant été ainsi avertis de cette « conspiration, nous nous hâtâmes de sortir de la « ville sans l'avoir vue, et nous nous dirigeâmes vers « le monastère de Richenouve. C'est ainsi que nous « évitâmes les embûches des officiers impériaux. »

« Je croyais avoir le bonheur de vous écrire de « Constance, disait Mabillon quelques jours après à « Baluze dans une lettre datée de Strasbourg[1]; mais le « peu de temps que nous avons eu pour y rester ne me

[1] Bibl. nat., Picardie, 30.

« l'a pas permis. Quelque officier de l'Empereur était « entré en ombrage sur notre voyage, nous l'avons su, « cela nous a obligés à ne pas faire un long séjour en « cette ville qui est extraordinairement ombrageuse, à « l'égard surtout des Français. »

L'abbaye où les deux Français allaient ainsi se mettre précipitamment à l'abri était située dans une petite île au milieu du Rhin, à deux lieues au-dessous de Constance. Elle portait le nom de Reichenau, Richenouve, comme dit Mabillon, en donnant une finale française à ce nom trop germanique pour lui. C'était une des plus antiques maisons de l'Ordre de Saint-Benoît, qui avait jeté un vif éclat durant le moyen âge. Là, l'accueil fut tout autre : le prieur les reçut très-cordialement, et leur montra sans défiance toutes les curiosités archéologiques de son abbaye, qui en était toute pleine. Ils y virent la pierre tombale de l'empereur Charles le Gros (*Carolus Crassus*), dont ils copièrent l'inscription; puis des manuscrits de prix et du plus haut intérêt, des opuscules de Grégoire de Tours, des manuscrits de Virgile, de Paul Diacre; enfin mille richesses dont ils purent prendre connaissance sans obstacle. Ils demeurèrent trois jours dans cette hospitalière demeure, faisant dans les maisons religieuses des environs leurs recherches ordinaires. A Willingen, dans une antique abbaye, Mabillon fut reçu comme un ami par le prieur Georges Geysser et ses religieux qui connaissaient ses travaux, ceux de la congrégation de Saint-Maur, et qui

étaient depuis longtemps en relations épistolaires avec Mabillon. Ce fut une véritable fête pour tous que cette visite, et notre Bénédictin érudit ne manque pas d'appliquer à cette visite ce vers fameux :

O qui complexus et gaudia quanta fuere!

Au moment de quitter l'hospitalière abbaye de Richenouve, Mabillon raconte la singulière façon dont l'abbé prit congé de lui : « Le surlendemain de notre arrivée, « dit-il [1], comme nous nous préparions à partir, tandis « que l'excellent abbé se jetait à notre cou, il me glissa « dans la main un petit sac plein de monnaie, s'excu- « sant sur son peu de revenus de nous offrir si peu de « chose pour nous aider à continuer notre route. Moi, « au contraire, secouant la main comme si l'on y avait « mis du charbon ardent, je le remerciai en refusant, « malgré ses instances réitérées. Nous serions, disais-je, « les derniers des hommes, si, après avoir été reçus « par vous avec tant de libéralité, nous acceptions « encore cet argent, alors que nous n'avons besoin de « rien. L'abbé d'insister avec l'appui de Geysser. A la « fin, nous dûmes céder : on ne nous laissa pas partir « sans pleurer, et après nous avoir donné un guide hon- « nête pour nous conduire à travers la forêt d'Hercynie « (la forêt Noire). L'esprit est épouvanté au seul nom « de la forêt d'Hercynie, où tout est affreux et les che-

[1] *Iter Germanicum*, p. 85.

« mins impraticables, où nous rencontrâmes à peine « quelques villages, sauf la ville forte d'Erenbach, qui « est la ville la plus importante de la race hérunienne. « Dans les vallées, qui sont fort étroites, il y a des prés « assez fertiles où paissent des troupeaux ; la pente fort « roide des collines et des montagnes est peu propre « pour porter des moissons, et même pour nourrir des « troupeaux, à cause de la trop grande richesse de « l'herbe, à ce que l'on dit. De temps à autre, s'élèvent « des cabanes, la plupart avec un moulin où l'eau est « amenée par des tuyaux faits en bois de sapin. Des « pins tombés de vieillesse gisent çà et là ; ils tombent « d'eux-mêmes et pourrissent sur place, parce que les « routes ne sont pas, en bien des endroits, assez larges « pour les transporter. Nous ne serions pas sortis de « ces routes détestables, et nous n'aurions pu éviter « les précipices, si nos bons confrères de Willingen ne « nous avaient pas donné un guide. Nous arrivâmes « cependant le même jour au monastère de Saint-« Pierre, qui est à trois lieues de Fribourg en Brisgau, « au bout de la forêt Noire, où le ciel commence à se « voir un peu plus librement. »

Cette description de la terrible forêt d'Hercynie, objet de la classique terreur des anciens Romains, n'est-elle pas curieuse? On a peine à croire, lorsqu'à l'heure présente on se promène sur de bonnes routes dans cette paisible et riante forêt Noire qui n'a plus rien d'effrayant, qu'il y a deux siècles elle était encore

un lieu si redoutable. Arrivés à Fribourg, les voyageurs y apprirent la nouvelle de la mort de Colbert. Comme c'était sous ses auspices et par ses ordres qu'ils accomplissaient leur voyage, cette triste nouvelle les affligea vivement, et Mabillon marque dans son journal qu'il dit aussitôt la messe pour lui.

De Fribourg, Mabillon et son compagnon gagnèrent l'Alsace par Brisach et Colmar, et, le 30, ils entrèrent dans cette région de l'Alsace, « si fertile et si agréable « que je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu de « semblable ». Puis, passant par Schelestadt, et en s'arrêtant dans les monastères célèbres de la contrée, ils arrivèrent le 1er octobre à Strasbourg, d'où il écrit ces lignes, qui ressemblent fort à un soupir de soulagement : « Enfin[1] nous voici en France, après avoir heu- « reusement parcouru une bonne partie de l'Allemagne « avec tout l'honneur et le bonheur possibles. » La ville de Strasbourg lui paraît très-grande ; « elle n'est, dit-il, « inférieure à aucune ville de ces contrées par sa situa- « tion et le nombre de ses habitants ; les fortifications « que le Roi Très-Chrétien vient d'y faire construire la « rendent inexpugnable ».

Après avoir admiré la cathédrale, dont la tour les frappe par sa hauteur et son élégance, les Bénédictins ne manquent pas de rendre visite à la bibliothèque. « Nous vîmes, dit Mabillon[2], la bibliothèque sous la

[1] *Correspondance de Mabillon*, Bibl. nat., fonds français, 19659, f° 21.
[2] *Iter Germanicum*, p. 89.

« conduite du très-illustre et très-érudit Ulrich Obrecht, « qui nous offrit plusieurs fois le vin d'honneur, nous « donna les livres qu'il avait publiés, et nous montra « divers ouvrages de sa propre bibliothèque, dont les « marges étaient couvertes de notes écrites de sa « main. »

De Strasbourg, où Mabillon devait faire un plus long séjour, près de vingt ans plus tard, séjour dont il fera lui-même le récit détaillé, les deux voyageurs reprirent leur route vers Paris, à travers les Vosges et la Lorraine, faisant des haltes à Senones, à Saint-Dié, à Moyen-Moutiers, à Verdun, reçus partout avec joie dans les monastères, où ils étaient déjà bien connus. « Parvenus à Sedan [1], nous apprîmes que l'archevêque « de Reims était arrivé le même jour à Charleville ; nous « allâmes le trouver, tant pour lui rendre nos devoirs « que pour lui rendre compte de notre voyage. Je ne « puis ni passer sous silence, ni rapporter ici les « marques de bonté avec lesquelles il nous reçut. De « là, ayant gagné Reims, nous fûmes à Notre-Dame de « Liesse, où nous rendîmes à Dieu des actions de grâces « pour l'heureux succès de notre voyage. Puis passant « par Laon, Soissons, et enfin par Meaux, où nous « allâmes saluer l'illustre évêque, nous arrivâmes « enfin à Paris sains et saufs. »

Mabillon, après avoir encore parlé d'inscriptions et

[1] *Iter Germanicum*, p. 90.

de manuscrits, comme il convenait à un savant qui termine une course d'archéologie, finit son récit par ces quelques mots qui ne nous semblent pas dépourvus d'une certaine bonne grâce spirituelle, et qui témoignent qu'il était non-seulement un grand savant, mais aussi un homme d'esprit :

« Ici, lecteur, se termine le récit de notre voyage, « que nous avons raconté fort brièvement, quoique, « sans doute, la sécheresse du style et des observations « l'ait fait paraître trop long. Il nous eût été facile « d'ajouter nombre de remarques sur les mœurs « diverses des peuples que nous avons vus, si j'avais « cru que cela fût en sa place. Mais, afin de ne pas « paraître flatter en louant les uns, ni médire en blâ- « mant les autres, j'ai passé beaucoup de choses sous « silence. Si, en quelques endroits, quelqu'un pense « que nous avons manqué aux lois de la modestie, en « rapportant plus qu'il ne convenait des honneurs qui « nous ont été rendus, qu'il veuille se persuader que la « seule crainte de paraître ingrats envers ceux qui « nous avaient prodigué ces attentions, m'a porté à en « faire mention. En fin de compte, le but principal de « cet ouvrage est de montrer à tout le monde combien « la république des lettres est redevable à l'illustre « Colbert, qui, après avoir fait faire, grâce à la muni- « ficence du Roi, d'autres voyages d'une importance « bien plus grande pour les lettres et pour les arts, a « encore pris soin de faire exécuter celui-ci, à valoir

« ce que de raison... Tel est, dis-je, le but de cet itiné-
« raire. Car notre plus grand désir est de prouver
« publiquement notre reconnaissance et notre sou-
« venir. En un mot, quand notre ouvrage ne serait
« d'aucune utilité pour le public, certes, c'en sera une
« très-grande pour nous d'avoir acquitté un devoir
« auquel nous étions tenus. »

De retour dans sa paisible abbaye, Mabillon ne se crut sans doute pas quitte de sa dette de reconnaissance tant qu'il n'aurait pas mis à profit les nombreux matériaux qu'il rapportait de son voyage comme des dépouilles. Il revenait, en effet, chargé de notes, de copies, qu'il comptait bien ne pas laisser stériles dans ses portefeuilles. Avec sa constante activité, il se mit rapidement à l'œuvre, et, sans interrompre aucune de ses grandes entreprises littéraires qu'il continuait avec une persévérance invincible, il publia divers travaux qui étaient plus directement les fruits de son voyage en Allemagne. Ce surcroît de besogne absorba tous ses moments durant la fin de l'année 1683, si nous en croyons cette aimable lettre, qu'il écrit à l'abbé Nicaise pour s'excuser de ne lui avoir pas souhaité le nouvel an :

« 31 janvier 1684 [1].

« Monsieur,

« Il était de mon devoir de vous rendre compte de
« notre voyage et de vous prier de nous continuer

[1] *Correspondance Nicaise,* fonds français, 9371, f° 60.

« l'honneur de votre amitié, cette année-ci aussi bien « que les précédentes. Mais il est vrai que j'ai eu bien « des embarras depuis notre retour, qui m'ont empêché « de rendre ce devoir à mes meilleurs amis. Je crois « que vous savez que nous avons été jusqu'à Ratisbonne « et Salzbourg. Je m'en vais disposer un recueil des « pièces que nous avons trouvées. Je ne sais s'il y aura « quelque chose de votre goût. Nous avons trouvé de « belles inscriptions romaines rédigées dans un livre, « autres que celles des Gruter, etc., des anciennes for- « mules, quelques ouvrages de Pères non imprimés, « des Actes de martyrs, etc. Je n'ai pas encore reçu « tout ce que j'ai donné à transcrire. Nous avons trouvé « beaucoup plus de facilité que l'on n'en trouve à « Cîteaux, suivant ce que vous me faites la grâce de me « mander. Je ne doute pas néanmoins que la chose ne « réussisse, puisque vous avez la bonté de vous en « mettre en peine...

« Nous continuons les Annales du cinquième siècle « dont nous avons soixante feuilles imprimées. Mgr de « Reims nous veut engager avec M. du Cange à impri- « mer le recueil entier de M. Du Chesne des Historiens « de France. Cela n'est pas encore arrangé. »

Mabillon publia en effet l'année suivante, 1685, deux gros volumes qui étaient pour ainsi dire la justification de sa course littéraire au delà du Rhin. L'un, intitulé : *De la liturgie gallicane*, contenait, à propos de la publication d'un ancien lectionnaire gallican

remontant au sixième siècle de l'ère chrétienne, et écrit en caractères mérovingiens, tout un traité de la liturgie usitée en France avant Charlemagne. Dans ce traité, d'une érudition profonde, qui fit l'admiration des contemporains, Mabillon remettait pour ainsi dire en lumière tous les usages et les rites sacrés de la primitive Église des Gaules, et faisait revoir le jour après plus de mille ans à tout un code de la société ecclésiastique des premiers âges de la France. L'autre ouvrage était le quatrième tome des *Analecta,* dont les trois premiers volumes avaient paru avant le voyage d'Allemagne. C'était une collection de pièces, de documents curieux pour l'érudition, accompagnés d'observations et de commentaires. Cette œuvre importante, qui aurait suffi à occuper tout entier un érudit, était menée comme en passant par le savant Bénédictin. A son retour d'Allemagne, il y ajouta un quatrième volume contenant les principales pièces qu'il avait recueillies sur sa route dans les monastères ou les bibliothèques. Le récit de son voyage, auquel nous avons fait les emprunts nécessaires pour suivre sa marche, terminait le volume. On voit que cette promenade à travers les savantes abbayes d'Allemagne et de Suisse n'avait pas été stérile. Aussi l'heure du repos n'avait pas encore sonné pour le pieux travailleur, si tant est qu'elle dût jamais sonner pour lui ici-bas. L'archevêque de Reims à qui il avait dédié la *Liturgie gallicane*, en plaçant au commencement de l'ouvrage une harangue écrite dans cette latinité élégante et fleurie

dont on avait encore le goût, était devenu son protecteur avoué depuis la mort de Colbert. Dans la succession de l'illustre ministre, la garde de la bibliothèque du Roi avait été attribuée à l'abbé de Louvois; mais c'était encore à ce moment, ainsi que nous l'avons dit plus haut, un enfant incapable de faire autre chose que de se préparer à bien remplir sa tâche, comme il le fit en effet plus tard. En attendant, son oncle, l'archevêque de Reims, dont nous avons déjà, à plusieurs reprises, signalé le goût pour les recherches historiques, remplit à sa place les fonctions de garde de la bibliothèque, qui fut loin de mal se trouver de ce puissant et intelligent patronage. Connaissant la valeur de Mabillon, et instruit par le voyage en Allemagne des profits que l'on pourrait retirer d'une visite faite par ce savant dans la terre classique de l'érudition et des belles-lettres, il songea à envoyer Mabillon en Italie chercher des livres et des manuscrits. C'était à la fois rendre service aux intérêts littéraires de la France et procurer à un des premiers érudits du temps l'occasion de visiter l'Italie, occasion qui ne se représenterait sans doute pas une seconde fois. « M. l'archevêque de Reims, — raconte son bio-« graphe[1], — qui était auprès du Roi chargé de tout ce « qui regarde la littérature, qui connaissait à fond ses « rares talents, voulant donner une marque publique de « l'estime qu'il avait pour lui, bien qu'il en eût déjà

[1] Ruinart, *Vita Joannis Mabillonii*, p. 13, *Vetera Analecta*, 1723.

« donné plus d'un témoignage, résolut de l'envoyer en « Italie, tant pour enrichir la bibliothèque royale de « livres et de manuscrits que pour en faire retirer « quelque profit à l'Église et aux lettres. Ce prélat « parla de son dessein au Roi, qui l'approuva, et décida « qu'il ferait ce voyage non-seulement à ses frais, mais « sous ses auspices. Mabillon dut obéir à la volonté « d'un si grand roi et au conseil de l'archevêque, « quoique la raison semblât devoir le détourner d'entre- « prendre un si grand voyage, et d'abord les périls sur « mer, les fatigues de la route, l'âge déjà avancé (il « n'avait alors cependant que cinquante-deux ans), et « son peu de vigueur physique. »

Le plan du voyage en Italie était déjà formé, lorsque Mabillon tomba malade, et il fallut l'ajourner. Cependant, la santé du savant religieux s'étant remise, il en fut de nouveau question, et il écrit à l'abbé Nicaise, pour lui parler de ce projet, la lettre suivante : « Je [1] « ne mérite pas la considération que vous avez « pour moi, Monsieur, ni les qualités que vous me « donnez dans votre lettre. Je ne suis pas encore bien « déterminé sur le voyage de Rome, et une maladie « que j'ai eue depuis peu, et dont je ne suis pas encore « bien rétabli, me tient encore en suspens. Ce serait « un grand avantage pour moi en cas que je fisse ce « voyage, si je pouvais prendre vos lumières pour le

[1] *Correspondance Nicaise*. Bibl. nat., fonds français, 9361, f° 62.

« faire utilement. Si je ne pouvais aller par Dijon, « au moins vous prierais-je de me les communiquer « par vos lettres. Nous verrons dans quinze jours ce « qui se pourra faire, et je ne manquerai pas de « vous donner avis de la résolution que l'on prendra « là-dessus. Je crois que vous savez que l'on travaille « aux devises des médailles que l'on doit faire sur les « grandes actions du Roi. M. l'abbé Talmand, M. Féli- « bien, M. Charpentier, avec deux autres dont les noms « ne me reviennent pas, sont chargés de ces devises. « Ce n'est pas une petite occupation. Je vous prie, « lorsque vous aurez la bonté de m'écrire, de ne « me donner aucune qualité. Je suis content de celle « de mon état, et je n'en désire et n'en mérite point « d'autres.

« Excusez, s'il vous plaît, Monsieur, ma liberté, et « je vous prie de me croire assurément, etc... »

En attendant, toujours sur l'ordre de ses supérieurs, Mabillon dut faire une nouvelle course littéraire; il parcourut la Normandie, afin de se remettre entièrement. Malheureusement, il n'a rien laissé sur cette course, qui dut être fort intéressante, les provinces normandes étant alors couvertes de ces belles abbayes dont les ruines font aujourd'hui notre admiration et nos regrets. Cette fois, ce ne fut pas Michel Germain qui accompagna Mabillon, mais un jeune religieux qu'on avait mis sous sa direction et dont il s'occupait avec une tendre vigilance. Nous avons déjà parlé à plusieurs

reprises de Thierry Ruinart, qui devait laisser un nom dans l'histoire de l'érudition en France. Il n'était encore qu'un tout jeune homme lorsqu'on le confia à Mabillon. « J'ai oublié de vous dire [1], écrit celui-ci à « un confrère, que l'on m'avait donné un jeune reli- « gieux appelé Thierry Ruinart, natif de Reims, âgé de « vingt-cinq ans, qui ne sera prêtre qu'au mois de « septembre prochain. J'espère qu'avec la grâce de « Dieu, il fera très-bien. Il est très-bon et très-honnête « religieux. Il a beaucoup d'esprit et d'acquit pour son « âge. Je n'ai demandé personne en particulier, on me « l'a proposé, et je l'ai accepté. » De l'ancienne maison champenoise des Ruinart de Brimont, le jeune Thierry était originaire de Reims et compatriote de Mabillon. Nature douce et aimante, il s'attacha passionnément à son maître, qui le regardait comme un fils et l'instruisait lui-même, lui apprenant le grec et les règles de la diplomatique. Bientôt ce fut entre Michel Germain et lui comme une lutte à qui serait le plus dévoué à leur ami commun : ils rivalisaient de soins et d'affection. Michel était le plus ancien en date, mais Thierry était presque l'enfant de son maître, et nous les verrons désormais tous les deux toujours auprès de Mabillon, qui s'amusait même parfois à les mettre en opposition avec une malicieuse bonhomie, sûr qu'il était qu'entre eux la chose n'irait jamais plus loin qu'une aimable

[1] *Lettres des Bénédictins*, Bibl. nat., fonds français, 12804, f° 125.

plaisanterie. Le fait est que la plus cordiale affection les unissait, et qu'ils vécurent toujours dans une parfaite union. Plus semblable à Mabillon que Michel Germain, Thierry était aussi doux et aussi tranquille que son compagnon était vif et pétulant. Moins mordant, moins porté à la raillerie, il avait plus de distinction et de finesse, et ses lettres témoignent d'une nature délicate. Travailleur acharné, comme tout Bénédictin digne de ce nom, il devait s'acquérir plus tard une véritable renommée dans le monde érudit.

La promenade littéraire faite par Mabillon et son compagnon à travers les nombreuses abbayes de Normandie ayant fort bien réussi, le voyage d'Italie fut décidé, et Mabillon se prépara à cette grande expédition. Si le lecteur n'a pas trouvé que nous nous soyons trop attardé avec Mabillon dans les bibliothèques d'Allemagne, peut-être voudra-t-il bien le suivre encore dans son voyage en Italie. Cette fois, ce ne sera plus une course rapide, mais un séjour de plus d'une année dans les principales villes de cette contrée. Grâce au récit que Mabillon nous en a laissé, et aux lettres nombreuses, tant de lui que de ses hôtes, nous pourrons le suivre pas à pas dans sa revue de l'Italie savante. Le moment, du reste, où il arrivait à Rome était singulièrement critique pour un Français : les relations de Louis XIV avec la cour de Rome allaient s'aigrissant toujours davantage depuis ses fameux démêlés avec Innocent XI. L'hostilité des deux cours

était arrivée à un point qui faisait craindre une rupture violente. Il ne sera peut-être pas sans intérêt, même pour l'histoire générale, de faire avec le savant Bénédictin, dont l'érudition n'avait rien enlevé à la finesse de l'esprit et à la sagacité du jugement, le voyage de Rome, en l'an de grâce 1685.

CHAPITRE VI

MABILLON EN ITALIE. — MILAN, VENISE ET ROME.

1685

Le voyage d'Italie. — Instructions données à Mabillon. — Les compagnons de route. — Lyon. — Turin. — Milan. — Venise. — Arrivée à Rome. — La petite maison de la Strada Gregoriana. — Ses habitants. — Quatre mois à Rome. — Les cardinaux. — Les érudits. — Les bibliothèques. — Les lettres de Michel Germain. — Mabillon à la congrégation de l'Index. — Départ pour Naples.

« Comme [1] je ne vois point d'apparence d'éviter le « voyage d'Italie, il est juste de vous dire adieu avant « que de partir, et de vous marquer le temps de notre « départ, qui sera le 1er ou le 3 d'avril, par la diligence « de Lyon. Vous jugez bien que nous avons bien « besoin de vos prières, et que je suis bien assuré que « vous m'y donnerez quelque part. » C'est dans ces termes, où se peint comme une vague appréhension, que Mabillon annonce à un de ses confrères son prochain départ pour la terre classique des lettres et de l'érudition. Le voyage d'Italie, avec tout ce qu'il

[1] *Correspondance de Mabillon*, Bibl. nat., fonds français, 19649, fo 42.

entraînait à sa suite d'émotions de tout genre, devait être le grand événement de cette vie si calme, tout entière dévouée à l'étude et à la piété. Il semble que Mabillon ne l'ait entrepris qu'avec hésitation, comme s'il se fût défié de ses forces et eût craint de ne pas être capable de bien remplir sa mission. Car, cette fois, ce n'était plus pour la seule congrégation de Saint-Maur, ni même sur l'ordre et aux frais d'un ministre, c'était officiellement, au nom du Roi, pour la bibliothèque royale, qu'il partait, devant visiter les bibliothèques, chercher des livres et des manuscrits, et les acheter pour les envoyer en France. Voici, en effet, les courtes instructions qui lui furent remises par M. Le Tellier à son départ :

MÉMOIRE POUR LE PÈRE MABILLON.

« Le [1] Père Mabillon, en passant à Lyon, prendra « l'adresse du sieur Anisson, libraire, et dès qu'il sera « entré en Italie, il adressera à Lyon, audit Anisson, « toutes les lettres qu'il m'écrira; le Père Mabillon « chargera pour cet effet ledit Anisson de m'envoyer « à Paris par la poste toutes les lettres qu'il lui adres- « sera pour moi pendant le cours de son voyage.

« Il en sera pour les ballots de livres comme pour « les lettres, et de chaque ville où il aura fait quelque

[1] *Lettres et mémoires sur Mabillon,* Bibl. nat., fonds français, 19639, f° 404.

« achat, il m'enverra devant que d'en partir ce qu'il « aura acheté.

« Il m'écrira toutes les semaines une fois, et il me « rendra compte tant des achats de livres imprimés « que des rencontres curieuses qu'il fera de pièces « manuscrites, et de ce qui se passera dans son voyage.

« Quand sur les lettres de crédit que je lui donne, « il aura pris de l'argent, il aura soin de me le mander « et de me dire quelle somme il aura prise, afin que, « sur cet avis qu'il me donnera, je fasse rembourser « le sieur Clerex, banquier, qui m'a donné ces lettres « de crédit.

« En partant de Milan, et ensuite de Venise, il me « marquera quel jour à peu près il pourra arriver à « Rome. »

Ainsi muni d'argent et de lettres de recommandation, Mabillon se disposa à partir dans les premiers jours d'avril 1685. Comme lors de son voyage en Allemagne, il tint un journal exact de son voyage, qui lui servit à en écrire au retour le récit.

Grâce à l'*Iter Italicum,* nous pourrons le suivre pas à pas sur une terre si nouvelle pour lui. Mais, cette fois encore, il nous faut prévenir le lecteur qu'il n'a affaire ni à un touriste moderne, épris de la nature et de la couleur locale, ni à un homme du monde ou un politique, curieux des mœurs ou des affaires, ni même à un simple pèlerin, uniquement occupé de piété, mais à un Bénédictin érudit qui ne regarde guère le paysage

qu'en passant, du coin de l'œil, et réserve toute son attention pour les vieux manuscrits et les savants qui les lisent. Celui qui aura suivi Mabillon en Germanie aura pu se convaincre cependant que le savant n'avait étouffé chez lui ni la finesse d'observation, ni la bonne humeur et la gaieté, ni même une certaine raillerie douce, que la promptitude à saisir le ridicule laisse d'ailleurs subsister parfois chez les plus charitables. Ce n'est donc ni l'Italie pittoresque, ni l'Italie sociale, ni l'Italie politique que nous montrera notre voyageur, mais l'Italie lettrée et savante, et si l'on veut bien ne pas se décourager, on verra que c'est là une des faces de ce pays qui est la moins connue chez nous, surtout pour la fin du dix-septième siècle, et qui présente encore une foule de détails oubliés et curieux. Peut-être même les autres aspects des contrées qu'il visite seront-ils parfois dépeints, presque à son insu, par le moine voyageur, à l'aide de quelques traits légers et justes qui lui échappent comme malgré lui. L'Italie, déjà alors, était le pays du monde le plus décrit dans les livres, et Mabillon lui-même s'excuse presque d'écrire de nouveau sur un sujet déjà usé : « Que « pouvons-nous [1] dire sur l'Italie que mille auteurs « avant nous, aussi bien anciens que modernes, n'aient « déjà relaté? ou que les écrivains de voyage ou même « les simples pèlerins n'aient mille fois décrit? Il n'y

[1] *Musæum Italicum*, t. I. *Iter Italicum*, p. 3.

« a pas en Italie, je ne dis pas de pays ou de ville, « mais même de villa tant soit peu remarquable, « qui n'ait son auteur ou son héros. Bien plus, on ne « pourrait peut-être pas y trouver une pierre sans son « interprète. »

Après s'être ainsi excusé de la témérité qu'il montrait en écrivant encore un voyage en Italie, et avoir relaté en deux mots les circonstances qui l'avaient motivé, puis exposé son but uniquement littéraire, Mabillon continue avec cette bonne grâce naïve et cette simplicité qui ne l'abandonnaient jamais : « Si [1] la suite du voyage « nous force à répéter dans notre récit quelque chose qui « ait déjà été dit par d'autres, nous nous efforcerons « cependant pour le reste de suivre un nouveau chemin, « et nous essayerons de faire en sorte qu'à notre récit « le choix et l'utilité donnent du prix, ou que la nou- « veauté et la variété lui donnent du charme. »

Le 1er avril 1685, jour de la Quadragésime, Mabillon partit donc pour entreprendre ce long voyage. Les adieux furent un peu tristes, ses amis ne le voyaient pas partir sans inquiétude. En ce temps-là surtout, pour les Français qui n'ont jamais été de grands voyageurs, ce n'était pas une petite affaire que de passer les Alpes, et s'en aller dans un pays nouveau, dont on ne connaissait ni les mœurs ni la langue. Thierry Ruinart, qui restait au logis, n'était pas le

[1] *Iter Italicum*, p. 4.

moins affligé, et il eût bien voulu peut-être accompagner son maître. « Que [1] Dieu lui accorde de mener à bonne fin de semblables voyages! » écrit-il à ce sujet au bibliothécaire de Saint-Gall, auquel il confie ainsi ses inquiétudes. Comme toujours, le fidèle Michel Germain était du voyage, et sur la route il sera chargé surtout de la correspondance. Ses lettres vives, animées, pleines de franchise et de gaieté, seront un commentaire, parfois assez comique, du grave récit de Mabillon. En cinq jours, ce qui était alors fort rapide, ils arrivèrent à Lyon, partie par la diligence, partie par bateau sur la Saône. A la descente du navire, ils furent reçus par Jean Anisson, qui les conduisit à sa maison, où il les reçut avec une hospitalité qui les charma. Son frère Jacques, qui devait accompagner les voyageurs, afin de les aider dans le choix et dans l'achat des livres rares pour le compte du Roi, les avait précédés de l'autre côté des Alpes. A Lyon, ils restèrent trois jours à faire les préparatifs nécessaires à la route, puis partirent, accompagnés de quelques personnes qui profitaient de l'occasion pour aller en Italie, et que Michel Germain appelle « nos jeunes messieurs », sans les distinguer autrement. Ils devaient se rendre en droite ligne à Turin à travers les Alpes. Mais la nouvelle du voyage de Mabillon en Italie avait précédé sa venue, et, même avant son départ, il rece-

[1] Dantier, *Rapport sur les Correspondances bénédictines*, p. 448.

vait la preuve de l'accueil empressé qui l'y attendait. De toutes parts lui arrivaient des lettres qui ne parlaient que de la joie causée par sa venue. De Parme, de Florence, de Milan, de Venise, on lui écrivait de se hâter et de ne pas trop tarder en chemin. De Rome, Estiennot lui avait depuis longtemps fait savoir combien sa visite était attendue par tous : « J'ai vu, « lui disait-il le 6 janvier[1], Mgr le cardinal Casanata, « ces fêtes, qui me demanda de vos nouvelles et me « dit qu'il fallait que vous vinssiez. Mgr le cardinal « d'Estrées me dit la même chose. Vous prendrez à la « bibliothèque de la reine de Suède tout ce que vous « voudrez, mais on vous donnera avec quelque réserve « ce que vous demanderez à la bibliothèque Vaticane. » En quittant Lyon, Mabillon était donc assuré d'être partout bien reçu, et il ne tarda pas à en trouver des preuves dès son entrée en Italie.

Il fallut six jours à nos voyageurs pour aller à cheval de Lyon à Turin; ils passèrent successivement par un village appelé la Tour du Pin, où ils eurent beaucoup de peine à trouver un gîte, parce que le doge de Gênes, qui venait en personne saluer le Roi au nom de sa République, s'y était arrêté avec toute sa suite, puis par Chambéry, Montmélian et Aygues-Belles. Ils arrivèrent le dimanche des Rameaux à Saint-Jean de Maurienne. La beauté des sources de l'Isère et les

[1] Valéry, t. I, p. 51.

goîtres des paysans de ces vallées dus, dit Mabillon, à l'insalubrité des eaux, le frappèrent également. De là, il fallut bien passer le mont Cenis, et le récit de ce passage est assez curieux. Voici donc comment des voyageurs modestes, qui n'avaient pas « de train », comme on disait alors, faisaient la traversée périlleuse de cette haute montagne : « L'ascension[1] de cette montagne est « rendue fort difficile par sa hauteur et par les neiges « presque perpétuelles, qui la couvrent comme toutes « les cimes environnantes, et enfin par les vents vio- « lents et glacés qui y soufflent la plupart du temps. On « trouve à Lanebourg pour faire l'ascension du mont « Cenis, et sur le sommet du mont, des marrons (*sic*) « ou des mulets, pour le descendre vers Nevalice, seu- « lement des marrons que le cardinal Bentivoglio « appelle plaisamment dans ses lettres des mulets « humains. Ce sont les habitants de ce pays qui, cou- « rant avec une vitesse et une hardiesse incroyables, « portent sur leurs épaules les voyageurs assis dans « une chaise à porteurs faite d'osier. Certes, c'est un « singulier spectacle que de voir ces hommes nu-pieds « (*impediti*) et chargés d'un si lourd fardeau accomplir « une ascension aussi ardue avec une telle rapidité « qu'ils semblent plutôt voler que marcher. A la des- « cente, ils passent à côté de précipices abrupts sur « des rochers glissants et en pente, fort dangereux,

[1] *Iter Italicum*, p. 6.

« d'un pas si ferme que leurs pieds et leur démarche « sont aussi assurés que s'ils marchaient sur une plaine « bien égale. On se sert de traîneaux pour des- « cendre la montagne lorsque la neige couvre le ver- « sant opposé. Au sommet il y a un lac assez grand, « quelques cabanes, et un hospice ainsi qu'un cime- « tière pour les voyageurs qui parfois, à demi morts de « froid et de faim, s'affaissent et périssent. »

Après avoir traversé ainsi avec peine le mont Cenis, notre petite troupe arriva à Suse, où elle ne s'arrêta guère, et poussa jusqu'à Turin. Jacques Anisson, qui, comme nous l'avons dit, était déjà en Italie, les y attendait; il avait rebroussé chemin pour venir au-devant d'eux. Les voyageurs se reposèrent un peu de leur fatigue, et Michel Germain profita de cette halte pour écrire à Paris à son ami Placide Porcheron la lettre suivante, que nous citons en entier, parce qu'elle est pleine de mouvement et de vie :

« Turin, 20 avril 1685.

« Depuis [1] Lyon jusqu'à Turin, il y a six bons jours « de marche. Au soir du premier jour, nous rencon- « trâmes le doge de Gênes à la Tour du Pin. Nos « jeunes messieurs eurent la curiosité de l'aller voir; « il n'avait pas grand train. Son Altesse Royale l'a « défrayé par tout le chemin; il lui en coûte bien

[1] *Correspondance des Bénédictins*, Bibl. nat., fonds français, 17679, f° 128.

« 50,000 livres. La Savoie est horrible par ses mon-
« tagnes. Le château de Chambéry ne laisse pas d'être
« beau. Je suis capable de donner de bons avis à ceux
« qui monteront et descendront le mont Cenis. J'y ai
« évité une mort très-présente. Suse ouvre une gorge
« assez fertile entre deux montagnes qui finissent à six
« ou sept lieues de Turin. Si nos Pères veulent acheter
« l'abbaye de Saint-Just de Suse, les chanoines régu-
« liers qui la possèdent sont prêts à la leur vendre,
« avec le corps de saint Maur qu'ils veulent qu'on croie
« qu'ils ont. L'église est très-belle et la principale de la
« ville. Derrière le château, proche le fameux pas de
« Suse, est un arc triomphal d'Auguste avec de belles
« figures et une inscription très-entière. J'oubliais quasi
« à vous parler de l'abbaye de Novalize que possèdent
« à présent les Feuillants. C'est un lieu où le bon fon-
« dateur Abbon, de qui vous pourrez lire la longue
« charte dans la *Diplomatique* ou ailleurs, aurait pu
« donner trois cents montagnes qui n'apporteraient
« pas trois cents livres de revenu; mais la plaine qui
« commence peu après à s'ouvrir supplée à l'aridité de
« ces froides élévations. Turin était petit avant que feu
« Son Altesse Royale l'ait agrandi de plus de la moitié.
« Outre son palais, il y en a sans doute plus que dans
« Paris, et hormis le Luxembourg et le Palais-Royal,
« ils sont ordinairement plus beaux. Madame la duchesse
« est grosse. Madame Royale, mère de Son Altesse, est
« encore pleine de santé et de l'embonpoint de qua-

« rante ou quarante-deux ans. Nos jeunes messieurs « ont vu la cour tout leur saoûl. Nous avons courtisé les « manuscrits qui nous auraient occupés d'importance « s'ils avaient été en ordre, car il y en a de très-bons « et en quantité ; mais quel moyen de remuer des piles « de soixante volumes qui règnent partout? Nous avons « fait un voyage de dix lieues à Savigliano pour y voir « un monastère de notre Ordre. Il est bien bâti, on « nous y a montré la charte de fondation, et c'est tout « ce que ce voyage nous a valu. Vous auriez dévoré « les médailles et autres curiosités de la bibliothèque « de M. le marquis de Saint-Germain. »

A Turin, Mabillon, après avoir admiré la cathédrale, la ville, se mit en devoir de commencer ses recherches, et, sous les auspices de l'abbé Gualteri, il visita la bibliothèque, où il remarqua nombre de manuscrits. Comme on se trouvait alors en pleine semaine sainte, les étrangers suivirent, comme il convenait, fort assidûment les offices. Les processions de flagellants les étonnèrent fort : « Sur le soir du ven- « dredi saint, dit Mabillon [1], différentes confréries de « pénitents se réunirent à la cathédrale pour les sta- « tions de la ville. Le tout fut fait avec flagellation. La « cérémonie commença dans la plus grande église, « où l'on attendait le prince (le duc de Savoie); « les pénitents se frappaient les épaules avec des

[1] *Iter Italicum*, p. 8.

« lanières de cuir. On n'attendit pas moins d'une « demi-heure. Le prince étant arrivé, la grêle de coups « sur les épaules déjà lacérées recommença de nou- « veau. La procession sortit ainsi de l'église. Ce serait « là une pieuse institution, si l'on y pouvait voir une « marque sincère de repentir, faite dans un esprit de « pénitence publique, et non un spectacle. » Le Français, peu accoutumé aux démonstrations extérieures de piété, se retrouve bien dans cette discrète remarque.

Le lendemain de Pâques, la caravane d'érudits français quitta Turin pour se rendre à Milan par Casal, Verceil, où ils admirèrent fort les églises de Saint-Eusèbe, mais où l'entrée des archives de la cathédrale leur fut impitoyablement refusée. Le 26 avril, ils arrivaient à Milan, où ils s'arrêtèrent quelque temps : « Nous ne pûmes, dit Mabillon[1], parcourir ainsi en pas- « sant Milan, tant à cause de la grandeur de cette ville « populeuse qu'à cause des églises qu'elle renferme, du « rite ambrosien qui y est observé, et de la grande « quantité de livres anciens que renferme cette ville. »

La Bibliothèque Ambrosienne avec ses trésors remplit, en effet, notre érudit d'enthousiasme. Sous la conduite d'André Fusterla, qui en était le bibliothécaire, il put la parcourir en son entier et y prendre des notes. De là, il passa aux collections particulières. La ville en était abondamment pourvue. Le dimanche, les

[1] *Iter Italicum*, p. 10.

voyageurs allèrent assister à la grand'messe, célébrée suivant le mode ambrosien, dans le fameux Dôme de Milan. Mabillon en admire en passant la magnificence, mais les particularités de l'office semblent l'avoir beaucoup plus occupé. Pendant leur séjour à Milan, Mabillon et ses compagnons furent comblés d'égards et d'attentions par le comte Mezzabarba. Ce seigneur, d'une des plus illustres familles de la ville, était en même temps un savant distingué, numismate de premier ordre et auteur d'ouvrages estimés ; il était depuis longtemps en correspondance directe avec Mabillon et lui écrivait en français, ce qui est fort rare parmi les correspondants italiens. La venue de pareils hôtes était une bonne fortune pour lui, et l'illustre comte se fit en quelque sorte leur *cicerone*. Il les conduisait dans son carrosse voir les églises et les monuments, et employait son influence à leur faire ouvrir les archives les plus secrètes. Il ne réussissait pas toujours. A Saint-Ambroise le Majeur, une des plus curieuses basiliques de la ville, l'archiviste du couvent qui y était attenant, prévenu de l'arrivée du comte et des étrangers, s'était prudemment esquivé, afin de n'avoir pas à ouvrir son chartrier. Grande colère du comte, que ses compagnons, habitués à de pareils mécomptes, eurent beaucoup de peine à calmer. A la cathédrale, ils furent plus heureux, et ils purent tout voir dans les archives métropolitaines. Le pieux Bénédictin ne manque pas de relater qu'il eut l'insigne bonheur de pouvoir dire

la messe sur les reliques de saint Charles Borromée. Il n'omet pas aussi de noter la récitation publique de prières, faites par le peuple dans les rues le dimanche à diverses stations, et cette pieuse coutume a l'air de lui convenir mieux que les flagellants de Turin. Après la ville même, nos pèlerins passèrent aux monastères des environs, toujours sous la conduite du comte Mezzabarba, qui les mena à la fameuse abbaye de Claravalle. Un autre érudit de la ville, l'abbé Serta, s'était mis aussi à leurs ordres; il leur fit visiter le lazaret dont la ville était fière, à cause de ses intelligentes dispositions, et qui datait de la grande peste de Milan. Ensuite, les voyageurs firent une course à Arone, sur les bords du lac Majeur, où il y avait un couvent de Bénédictins qui passait pour posséder un très-ancien manuscrit de l'Imitation. Il faut laisser parler Mabillon sur cette visite qui lui valut la connaissance d'un document précieux; du moins, il le croyait; le récit est animé et non sans une pointe d'ironie : « Comme [1] « nous arrivions à Arone, les Pères étaient absents, à « cause de la récréation, sauf le recteur qui s'appré- « tait justement à partir pour Milan, et nous dit qu'il « ne savait rien de l'existence de ce manuscrit. Les « Pères étant rentrés, nous reçûmes la même réponse « d'un autre religieux pour lequel nous avions des « lettres, qui nous offrit très-aimablement l'hospitalité

[1] *Iter Italicum*, p. 20.

« pour la nuit suivante. Mais notre but étant manqué, « nous retournions au port pour remonter dans notre « barque, quand deux Pères accourent, nous affirment « que le manuscrit est retrouvé, et nous prient instam- « ment de passer la nuit chez eux : de cette façon, « nous aurions plus de temps pour l'examiner. »

Enfin, après quatre semaines presque entières passées à Milan, il fallut bien songer au départ. Mais ce ne fut pas sans avoir envoyé en France, comme Mabillon l'avait déjà fait de Turin, un gros ballot de livres et de manuscrits. Voici, du reste, l'extrait de ses comptes qui fait foi de l'envoi : « A Turin, pour un ballot de livres, 185 l. 10 s. ; à Milan, pour livres achetés pour le Roy, 286 l. 10 s. » Nous ne craignons pas de joindre ici la note des dépenses personnelles des deux Bénédictins, soigneusement marquées dans son journal. Elles sont curieuses, et montrent le prix de différents objets il y a deux cents ans. Vivant la plupart du temps comme hôtes dans les couvents, les deux Bénédictins n'avaient pas souvent à pourvoir à leur nourriture et à leur logement. Çà et là cependant on peut relever quelques notes relatives au prix des repas. Ce curieux compte [1], que Mabillon tenait avec le soin le plus scrupuleux, n'est pas inédit, mais nous ne croyons pas manquer à la gravité de cette étude en le faisant figurer dans le corps du récit, quand ce ne serait qu'à titre de curiosité économique :

[1] Cité dans la *Vie de Mabillon*, par Henri Jadart. Reims, 1879. Bibl. nat., fonds latin, 14187, f° 71.

A Paris, pour nos habits et les arrhes à la diligence.	267	liv.	
Item, pour le reste du payement à la diligence.	84	liv.	
Item, pour une montre.	11	liv.	
Item, pour le port des valises. . . .	3	liv.	10 s.
Pour le cocher et autres menus frais.	6	liv.	
A Lyon, pour des bottes.	32	liv.	
Item, pour des bas à botter, des sangles et de la toile noire.	8	liv.	15 s.
Item, pour la dépense des serviteurs.	12	liv.	
De Lyon à Turin, pour le voiturin et la dépense.	99	liv.	
A Turin, pour aller à Savilien. . . .	28	liv.	15 s.
Pour la dépense de bouche à Turin.	52	liv.	25 s.
Pour la voiture et la dépense de bouche jusqu'à Milan.	66	liv.	15 s.
Pour de menus frais à Milan.	9	liv.	
Pour aller à Arone.	17	liv.	10 s.
Pour le médecin et apothicaire. . .	3	liv.	
Pour des menus frais.	6	liv.	15 s.
Pour un carrosse, une matinée. . .	2	liv.	10 s.
Pour la dépense à Milan.	74	liv.	10 s.
Pour le bibliothécaire de l'Ambrosienne et les gens de M. Mezzabarba	8	liv.	
Pour la voiture de Milan à Padoue. .	58	liv.	
Pour la dépense de bouche.	37	liv.	10 s.

Le 23 avril, la petite caravane quitta Milan, non sans emporter une lettre d'introduction du bon Mezzabarba. Mabillon en avait reçu, du reste, à Milan même, du cardinal Casanata et de Magliabecchi, qui les recommandaient à leurs amis. Il remercie en ces termes le savant florentin de cet aimable envoi :

« Milan, ce 29 avril 1685 [1].

« Je vois bien qu'il n'y a pas moyen de vous sur-
« prendre, et que vous êtes toujours comme en senti-
« nelle pour chercher les occasions de servir vos amis.
« Quand je n'en aurais point reçu de preuves jusqu'à
« présent, les lettres de recommandation que vous
« avez eu la bonté d'adresser pour nous à M. Anisson
« m'en fournissent une authentique. Il n'y a rien de
« plus obligeant que cette manière agréable de pré-
« venir et de surprendre ses amis. Je souhaite passion-
« nément d'arriver bientôt à Florence, afin de vous en
« marquer de vive voix mes reconnaissances. Cepen-
« dant, je ne crois pas que nous puissions y arriver
« sitôt. Nous partirons d'ici pour Venise la semaine
« prochaine, pour nous rendre à Rome avant la Saint-
« Jean. »

Mabillon et ses compagnons de route quittèrent Milan le 13 mai pour se rendre à Padoue : chemin faisant, ils s'arrêtèrent à Bergame, Brescia, Vérone et

[1] Valéry, t. I, p. 58.

Vicence. Grâce aux lettres de recommandation dont ils étaient abondamment munis, ils ne trouvaient partout qu'empressement et bienveillance, et les portes des bibliothèques publiques ou privées s'ouvraient sans peine devant eux. A Vérone, ils furent reçus dans un couvent de leur Ordre, et promenés dans la ville par un noble ami de Mezzabarba, le comte Moscardi, possesseur d'une riche collection d'antiquités. Il les conduisit aux Arènes, dont Mabillon admira le parfait état de conservation, et les introduisit dans l'Académie philharmonique, une de ces réunions savantes ou artistiques comme il y en avait tant alors en Italie. Enfin, le 18 mai, ils arrivèrent à Padoue, où ils devaient retrouver un compatriote qui portait un nom célèbre dans la bourgeoisie de Paris, Charles Patin, fils de Guy Patin, dont la correspondance, si spirituelle dans sa verve railleuse, est célèbre. Mais, avant de raconter leur séjour à Padoue, citons encore un fragment de la lettre que Michel Germain écrivait à Paris sur la route qu'il venait de faire. Nous aimons à lui céder la parole : la liberté de jugement et l'allure indépendante de son esprit sont en effet un singulier contraste avec le ton grave et modéré du récit officiel écrit plus tard par Mabillon.

« Peu [1] après la Canonica, on entre dans les terres « des Vénitiens. La première ville qui s'est présentée « à nous a été Bergame. Je ne saurais mieux la com-

[1] Valéry, t. I, p. 61.

« parer qu'à Montreuil et à Boulogne jointes ensemble.
« Le *Borgo,* ou basse ville, a une très-vaste étendue;
« la *Città* me paraît très-forte. Nous y avons trouvé
« aux portes des Français et même des Françaises.
« Bresse est aussi bien munie; nous y avons deux
« monastères : Saint-Faustin et Saint-Nazaire. Les
« bâtiments y valent quelque chose, mais les moines
« ne nous ont pas plu. Un savant pour qui nous avions
« des lettres nous a fait connaître deux autres savants,
« et tous trois ensemble nous ont promenés à la cathé-
« drale, qui était autrefois un temple de Vénus; chez
« M. le comte Martiningue, où il y a bien des raretés,
« et par les plus beaux endroits.

« Vérone sent encore son ancienne colonie romaine.
« L'étendue de la ville est très-grande. Nous y avons
« deux monastères, Saint-Zénon, mal entretenu sous
« un abbé commendataire qui en tire de grands
« revenus, et laisse à douze moines de quoi vivre;
« l'autre monastère est de dix-huit moines sous un
« abbé régulier. Point de bibliothèque, ni dans l'un
« ni dans l'autre lieu. L'amphithéâtre de Vérone reste
« encore presque entier. Le cabinet du comte Mos-
« cardo vous occuperait agréablement dix jours. Sachez
« du Révérend Père assistant Boistard le profit que
« nous en avons tiré. L'Académie des savants est un
« lieu magnifiquement bâti, proche de l'amphithéâtre.
« Les nôtres ne sont pas si bien logés au Louvre ni à
« la bibliothèque du Roi. Nous avons un joli monas-

« tère au faubourg de Vicence, où il y a huit ou dix « inscriptions anciennes ; ni là, ni ailleurs, nos moines « ne nous ont pas fait goûter de leur vin. Trois nobles « et savants Vicentins se sont efforcés de nous combler « de civilités et de nous montrer toutes les beautés de « la ville. On ne saurait faire attention sur le mérite « et les manières honnêtes de ces messieurs, sans « réfléchir sur nos moines et admirer leur insensibi- « lité. Aussi n'étudient-ils pas : ils disent matines « avant souper, ils mangent gras ; ils portent du linge, « pour ne rien dire du *peculium* et de leur sortie « seuls... »

Padoue était alors une grande ville, fort animée, possédant une Université que fréquentaient un grand nombre d'étudiants. L'évêque de la ville, le cardinal Barbarigo, à qui nos voyageurs étaient recommandés, les reçut fort bien et leur donna toute facilité pour satisfaire leur curiosité. Ils furent, du reste, guidés partout par Charles Patin, dont nous venons de parler. Il avait été poursuivi avec la dernière rigueur par Colbert et banni de France, sans qu'on ait jamais bien su les accusations dont il avait été l'objet. On croit qu'il fut soupçonné d'être l'auteur de libelles politiques ou de pamphlets contre la maison royale, mais rien n'a été éclairci à cet égard, et les motifs de son exil restent un mystère. C'était l'héritier de toute la liberté d'esprit de son père aussi bien que de son talent. Après avoir visité l'Allemagne, il s'était fixé définitivement à

Padoue, où il enseignait la chirurgie et la médecine. Sa situation y était considérable, et sa maison, tenue par sa femme et ses deux filles, toutes trois instruites et spirituelles, était le rendez-vous des gens de lettres de la ville. Et Charles Patin n'était pas seulement un savant professeur, mais il était aussi un numismate distingué, et possesseur d'une belle collection de médailles antiques. Le passage des érudits français dut être une fête pour ce compatriote, ainsi égaré loin de la patrie, et qui, comme tous les Français exilés, aspirait toujours à y rentrer. Patin supportait cependant l'exil avec une noble fierté, et lorsque, plus tard, en 1692, il fut averti que le Roi lui faisait grâce et lui permettait de rentrer : « De quelle grâce veut-on parler? répondit-il; je ne connais pas mon crime. » Et il refusa de profiter d'une permission qui n'était pas une réhabilitation. « M. Patin [1] est le plus habile homme « de Padoue, dit Michel Germain; son cabinet de « médailles est très-riche. Il a fait depuis peu un livre « qu'il a dédié au Révérend Père de La Chaise : c'est « sur des inscriptions grecques qu'il a trouvées. Il « nous en a fait présent. Madame Patin nous a donné « aussi un livre de piété de sa façon. Il a deux filles « savantes en latin, en vers et en prose, agrégées à « l'Académie des Ricovrati, aussi bien que mademoi- « selle de Scudéri..... »

[1] Valéry, p. 62

L'Académie des Ricovrati était l'une des plus célèbres de toute l'Italie, et l'on se faisait honneur à l'étranger d'y être agrégé. Chaque ville d'Italie avait alors son Académie, qu'elle affublait parfois des noms les plus bizarres et les plus ridicules, comme celle de Sienne qui s'appelait des *Intronati* (des stupides), bien que les six règles imposées à ses membres soient au contraire empreintes d'une sagesse toute philosophique. Voici ces règles, que nous citons pour l'édification du lecteur : 1, *orare;* 2, *studere;* 3, *gaudere;* 4, *neminem lædere;* 5, *non temere jurare;* 6, *de mundo non curare.*

A Padoue, Mabillon est surtout charmé par la bibliothèque de l'église cathédrale, pleine de vieux livres et de manuscrits rares. Il y avait alors dans cette ville un couvent de Bénédictins, le plus beau de toute l'Italie, appelé Sainte-Justine, et un des plus anciens de l'Ordre. Mabillon en admire les monuments, surtout la belle bibliothèque ; mais son compagnon, qui ne paraît guère avoir été porté à l'enthousiasme, ne manque pas d'ajouter, dans ses lettres, que l'observance des moines ne l'a pas satisfait.

De Padoue, nos voyageurs se rendent à Venise, en suivant la Brenta et son canal, dont les rives sont, dit Mabillon, bordées des villas et des magnifiques palais des nobles vénitiens. Le 22 mai, ils arrivaient à Venise. L'aspect de cette ville célèbre frappa si fort Mabillon que lui, qui ne décrit jamais, en fait la description dans son récit de voyage, description qui n'a,

du reste, rien de bien remarquable, et qui a été si souvent faite que nous croyons devoir la négliger. Ce qui paraît avoir le plus frappé notre Bénédictin français, c'est la liberté de vie, l'entrée libre et facile, l'air de cordiale bienveillance qui régnait partout. « Dans « cette ville, dit-il[1], on entre et sort nuit et jour facile- « ment; pas de portes, pas de gardes, pas de murailles, « pas de gardiens aux entrées, pas de sentinelles, et « nonobstant cela une entière sécurité, et une liberté « qui va même jusqu'à la licence, pourvu qu'elle ne « touche en rien les intérêts de la République; aucune « distance, sauf la différence des habits entre le noble « et l'homme du peuple; tout le monde va en public « sans être accompagné d'aucun serviteur. » Les canaux avec leurs gondoles, la foule, les boutiques, le pont du Rialto, tout cet éclat de l'ancienne Venise semble avoir frappé notre voyageur plus que ce qu'il avait vu jusqu'ici. La petite troupe érudite resta onze jours à Venise. Nous ne la suivrons pas dans ses courses à travers la ville, visitant palais et églises, mais surtout ne négligeant aucune occasion de voir les livres et les manuscrits que Venise renfermait en grand nombre, soit dans les couvents, soit dans les demeures des nobles vénitiens. La moisson fut abondante pour nos chercheurs, et l'ardeur de leur savante curiosité trouva largement de quoi se satisfaire. Dans leurs nombreuses

[1] *Iter Italicum*, p. 30.

visites, il faut cependant remarquer l'impression que leur causa la magnificence du couvent de Saint-Georges le Majeur. Michel Germain[1] en parle ainsi avec sa franchise accoutumée : « Lisez ailleurs la description de « Venise. Je ne vous parlerai que de Saint-Georges le « Majeur. L'église et le reste du monastère est la plus « belle chose que j'ai vue en ce genre. Il y a un esca- « lier que je voudrais un peu moins magnifique. « Les Révérends Pères me paraissent mieux réglés « qu'ailleurs. M. l'ambassadeur est très-content de « leur office divin. Ils sont bien soixante, sans parler « des Frères. Leur bibliothèque est ornée presque en « miniature, s'il faut ainsi dire. Sur chaque classe il y « a des figures des principaux auteurs. Le plafond, les « tableaux, les dorures et la peinture même des livres « y font demeurer par plaisir. Ils nous y ont invités à « manger... »

De son côté, Mabillon dans son journal s'extasie sur la beauté de ce monastère ; il remarque dans le réfectoire le tableau des *Noces de Cana,* par Paul Véronèse, *pictura exquisitissima,* peinture d'une beauté achevée, ajoute-t-il. Il continue ainsi, à propos des églises de la ville, répétant une remarque qu'il avait déjà faite en Allemagne : « Il ne faudrait pas rechercher chez nous « tant d'élégance et de magnificence, mais il serait « désirable qu'un plus grand soin fût déployé pour la

[1] Valéry, p. 63.

« propreté et la décence, surtout dans nos temples, où « les murs sont généralement couverts de poussière, « et le haut des fenêtres rempli de toiles d'araignée. « C'est avec raison que cette négligence nous est « reprochée, non-seulement par les Italiens, mais par « les Allemands et les Belges, chez qui rien de sale ni « de déplaisant à la vue n'est souffert dans les églises. »

L'envoyé de France, M. de La Haye, une vieille connaissance, qui, deux ans auparavant, à Augsbourg, les avait si bien traités, n'eut garde d'être moins attentif sous des cieux si différents. Il les conduisit lui-même voir l'arsenal de la ville et les présenta à divers personnages lettrés qui les comblèrent de politesses. Une des visites qui intéressèrent le plus nos érudits fut celle qu'ils firent au procurateur Jean-Baptiste Cornaro Piscopia, père de la célèbre Hélène Lucrèce, qui venait de mourir. Cette personne remarquable avait rempli l'Italie entière du bruit de son prodigieux savoir.

Dernière héritière des savantes religieuses et des femmes lettrées du moyen âge, Helena Lucrezia Cornaro Piscopia avait cultivé les lettres et les sciences avec un égal succès, apprenant avec facilité le latin, le grec et même l'hébreu, la théologie comme la philosophie; elle avait excité au plus haut point l'enthousiasme des Italiens. Il avait été un moment question de la faire recevoir docteur en théologie; mais la chose n'ayant pas paru canonique, on s'était rabattu sur le doctorat en philosophie, et, le 25 juin 1678, la jeune fille avait

brillamment soutenu une thèse sur un texte d'Aristote, dans la cathédrale de Padoue. Son renom était alors devenu si grand que Louis XIV avait ordonné expressément au cardinal de Bouillon et ensuite au cardinal d'Estrées d'aller lui rendre visite, et de s'assurer par eux-mêmes de la vérité de ce qu'on disait, tandis que le Pape, l'Empereur, le roi de Pologne et jusqu'au duc de Lorraine lui écrivaient des lettres de félicitations et d'estime. Car à ses talents extraordinaires la jeune fille joignait les vertus de son sexe : aimable et modeste, elle n'aspirait qu'à abriter derrière le cloître ses talents et son amour de la science. Ayant renoncé dès son enfance au mariage, dans le dessein de se consacrer à Dieu, la résistance de ses parents à la laisser partir l'avait seule empêchée d'aller s'enfermer dans un couvent de Bénédictines. Mais elle refusa toutes les unions qu'on lui voulait imposer, et résistant sur ce seul point à la volonté de son père, elle obtint de l'autorité ecclésiastique la permission de se lier au moins par des vœux simples, et reçut en secret l'habit de l'Ordre de Saint-Benoît, qu'elle portait toujours sous ses vêtements mondains. Tant de vertus, jointes à tant de science, en avaient fait une des curiosités littéraires de l'Italie, et il lui fallait sans cesse se dérober à l'attention universelle.

L'année qui précéda le voyage de Mabillon, cette illustre personne venait de mourir, épuisée de travail et d'austérités ; mais la mort n'avait pas encore fait taire le bruit autour de son nom. Toutes les académies

d'Italie retentissaient d'oraisons funèbres et d'éloges; on écrivait sa vie, et l'on allait publier ses œuvres. Le savant moine Bacchini écrivit lui-même le récit de cette curieuse existence, qui fut mis en tête de l'édition que le père d'Hélène Lucrèce publia des ouvrages de sa fille. On peut juger, après ces quelques détails nécessaires pour en faire comprendre la raison, de l'intérêt avec lequel Mabillon alla visiter une demeure toute remplie des souvenirs de cette femme remarquable, que l'Ordre de Saint-Benoît se glorifiait de compter parmi ses membres. Le père, encore dans toute la première amertume de sa douleur, reçut avec joie cette visite, dont tout l'honneur remontait à celle qu'il venait de perdre. Il montra aux savants français les œuvres encore manuscrites de son enfant, et leur raconta avec la prolixité d'un cœur tout plein de ses regrets mille détails sur cette fille chérie qui n'avait vécu que « pour Dieu et pour la science ». La pompeuse épitaphe gravée sur sa tombe, qui, suivant son désir, avait été placée au milieu du cimetière des religieux bénédictins de Padoue, est rapportée tout au long par Mabillon; elle se termine par ce trait singulier, qui peint bien l'honneur qu'on attachait encore à l'étude des lettres, dans cette Italie à peine sortie de la Renaissance : « Elle échangea, — dit « l'inscription, — cette gloire mortelle, cette même « année (1684), le 26e jour de juillet, à la XVIIIe heure, « contre la gloire immortelle, pour aller chercher au

« ciel la double couronne des vierges et des docteurs, « dans la 38e année de son âge. » Nous nous sommes peut-être un peu attardés avec nos voyageurs chez le procurateur de Venise, père d'une si savante personne ; mais l'aimable et douce figure d'Helena Lucrezia Cornaro Piscopia ferme dignement cette série d'illustres chrétiennes qui, en Italie et encore ailleurs, avaient, durant le moyen âge, tenu la plume avec tant de talent et d'autorité. L'Église en a élevé plus d'une sur ses autels, et, peut-être, serait-il juste de reconnaître que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que l'accès des hautes études intellectuelles est ouvert à une femme. Mais il faut bien l'avouer, si l'on est sincère, l'ardeur de la piété et de la foi donnait à celles qui se hasardaient autrefois à dépasser la limite commune une sauvegarde qui les mettait à l'abri des écarts comme du ridicule, et maintenait chez les plus distinguées par le talent une sorte de pudeur sous laquelle elles abritaient leur savoir. La fille du procurateur de Venise, reçue docteur dans la chapelle de la Vierge de la cathédrale de Padoue et mourant sous l'austère habit de Saint-Benoît, avait su ainsi placer son idéal au-dessus de la raillerie et des sarcasmes.

Le jour de l'Ascension, les voyageurs assistèrent à la fameuse cérémonie du mariage du doge avec la mer Adriatique. Mabillon l'appelle un peu irrévérencieusement de ridicules fiançailles (*ludicram desponsationem*). La description de cet usage singulier, et qui n'était

déjà plus qu'un pompeux symbole, l'empire des mers ayant depuis longtemps échappé à l'orgueilleuse république, n'a rien de remarquable dans le récit de Mabillon. Il a l'air de s'être beaucoup plus occupé de l'origine probable du nom de *Bucentaure,* donné au navire doré qui portait le doge, que du spectacle pourtant curieux et original offert ce jour-là par le port de Venise, avec ses mille gondoles pavoisées escortant le fameux *Bucentaure.*

Ce fut durant son séjour à Venise que parvint à Mabillon une nouvelle qui lui causa un très-vif chagrin, celle de la mort de dom Luc d'Achery, son maître et son ami, « qu'il avait toujours, dit-il [1], « regardé comme son père ». En quittant Saint-Germain des Prés, il l'avait laissé déjà fort malade d'une fièvre lente qui l'emporta le 19 avril. C'était une grande perte pour les Bénédictins, ainsi que pour les lettres. Cet homme de bien, qui partage avec du Cange et les autres érudits du temps l'honneur d'être un des fondateurs de l'érudition moderne, avait dirigé, comme nous l'avons dit plus haut, les premiers pas de Mabillon dans la carrière où il devait aller si loin, et celui-ci lui en garda toujours la plus vive reconnaissance. La fin du séjour à Venise, qui jusque-là avait marché à merveille, ainsi attristée pour nos Bénédictins, il fallut bien songer à partir, non sans avoir fait de nombreux

[1] *Iter Italicum,* p. 36.

achats de livres, tant pour le Roi que pour leur compte personnel, et soigneusement noté leurs dépenses, qui se montaient « à 105 livres pour le séjour « à Venise, les gondoles et autres menus frais ».

Le 1er mai, les voyageurs retournèrent à Padoue, où ils frétèrent deux voiturins pour les mener jusqu'à Rome, avec différents arrêts. Ce fut une grande dépense, si nous en croyons les comptes du voyage, car elle est portée « avec d'autres menus frais à 370 livres ». Ainsi assurés d'un moyen de locomotion commode et assez rapide, les pèlerins se remirent en route, traversèrent Ferrare et arrivèrent à Ravenne, cette cité du Bas-Empire et des rois wisigoths qui conserve de si curieux restes de la domination lombarde. Mabillon raconte ainsi, non sans gaieté, leur arrivée dans l'antique métropole : « Nous[1] arrivâmes à Ravenne, ville dont les « eaux marécageuses et fétides ont si fort dégoûté « notre Sidoine Apollinaire, parce que, dit-il, il ne s'y « trouve nulle part un aqueduc qui amène de l'eau « claire, ni une citerne propre, ni une source vive, ni « un puits sans vase. Mais nous fûmes préservés de cet « inconvénient par les soins du très-illustre et très-« vénérable archevêque Fabius Guinigi, de la célèbre « famille des Guinigi de Lucques, pour lequel nous « avions des lettres de recommandation du cardinal « Casanata. Ne pouvant pas nous recevoir chez lui, il

[1] *Iter Italicum*, p. 37.

« nous envoya, après notre retour à l'auberge, du vin « de Florence et d'autres friandises. » Deux jours furent employés par nos voyageurs à parcourir les bibliothèques de la ville et les monuments qui, par leur date et leur conservation, offraient un intérêt tout particulier pour nos Bénédictins. Mabillon ne manque pas de s'arrêter devant le tombeau de Dante : « Longtemps après sa mort, ajoute-t-il, les Flo- « rentins voulurent ramener en grande pompe les « restes du poëte dans sa patrie, mais ils ne purent « y faire consentir les habitants de Ravenne, qui « s'honorent avec raison de conserver dans leur ville « le tombeau qui renferme ses restes, comme Pierre « Victor l'écrit dans le deuxième livre de sa *Rhéto-* « *rique.* » Quittant Ravenne, après avoir essayé de se rendre un compte rapide des antiquités de la ville, nos érudits continuèrent leur chemin vers Rome par Rimini, Pesaro, Lorette, où ils s'arrêtèrent le jour de la Pentecôte. Mabillon dit la messe dans le sanctuaire vénéré, où il constate l'affluence immense des pèlerins et ne manque pas de remarquer dans le trésor de l'église la représentation en argent du donjon de Vincennes, offerte par le prince de Condé, en souvenir de sa sortie de cette redoutable prison. Pressée par le temps, la petite caravane continue rapidement sa route, traverse Foligno, Terni, dont ils ne remarquent même pas les cascades; Otricoli, où on les prit pour des chercheurs de trésors qui voulaient em-

porter en France les raretés italiennes, et enfin arrivèrent, le 14 juin, aux portes de Rome, à Castellana, où ils s'arrêtèrent pour reprendre, pour ainsi dire, haleine avant d'entrer. « Nous[1] passâmes, — dit Mabillon, — « une nuit pleine d'anxiété et sans sommeil. » Le lendemain, au petit jour, afin d'éviter l'espèce d'entrée que, suivant l'usage, leurs amis prévenus de leur arrivée leur auraient sans doute faite, Mabillon, Michel Germain et Jacques Anisson franchirent sans bruit, mais non sans une profonde émotion, les portes de cette ville de Rome, « l'abrégé du monde, la mère de tous les mortels », comme Mabillon l'appelle, dans sa langue un peu pompeuse. Ils allèrent droit à la maison des Bénédictins de Saint-Maur, située sur le mont Pincio, sur la gauche de la strada Gregoriana. Leur arrivée surprit et charma leurs confrères. « Ils arrivèrent[2] ici « samedi à cinq heures du matin, — écrit dom Estien- « not; — nous les attendions le même jour, mais seu- « lement le soir, et nous avions pris nos mesures pour « aller au-devant d'eux; mais ou leur modestie ou « leur diligence prévint les petits honneurs que nous « voulions leur faire. » Voici, de son côté, comment Mabillon raconte son arrivée : « Ainsi[3] entrés le « 15 juin, qui était un samedi, dans la ville, nous « descendîmes au logis de deux des nôtres qui demeu-

[1] *Iter Italicum*, p. 45.
[2] Valéry, p. 65.
[3] *Iter Italicum*, p. 45.

« rent à Rome, sur la colline de la Trinité, c'est-à-dire « sur le mont Pincio. Ils nous reçurent avec autant de « joie que d'affection, non-seulement à cause de notre « communauté de patrie et de religion (au sens mona- « cal), mais à cause d'une intimité toute particulière « qui s'était formée depuis longtemps entre nous à « cause de nos études. J'ai déjà parlé avec éloge de « Claude Estiennot, l'un d'eux ; l'autre était Jean « Durand : tous deux sont aussi vertueux qu'érudits, « et s'occupent non pas tant des affaires de notre con- « grégation, qui certes ne sont pas étendues à Rome, « que de tout ce qui peut aider nos études et exciter à « y travailler. Nous demeurâmes chez eux près de sept « mois; pendant ce temps nous pûmes nous appliquer « non-seulement à visiter les bibliothèques, mais aussi « les édifices sacrés et les anciens monuments de la ville « de Rome, dont la beauté et la grandeur, tant pour les « ruines que pour les édifices modernes, dépassent de « beaucoup ce que la renommée et les auteurs en « disent. » Nous n'avons nullement la prétention de refaire à la suite de Mabillon une de ces descriptions détaillées de Rome comme on en a tant écrit. Nous nous abstiendrons avec soin de tout essai de ce genre ; mais grâce au récit du Bénédictin et aux lettres écrites par lui ou par ses confrères à Paris, nous pourrons nous rendre compte de ses impressions personnelles, et avoir un aperçu de la sociéte littéraire de Rome à cette époque.

Tous les savants italiens, prélats ou simples abbés que Mabillon connaissait déjà par correspondance, il va nous les peindre *de visu,* et les touches discrètes du prudent et modeste religieux, relevées par la verve picarde de son compagnon, nous feront connaître un des aspects le moins souvent étudiés de la société pontificale d'il y a deux cents ans. Ce n'est donc ni la Rome pittoresque, ni même exclusivement la Rome sacerdotale, qu'il faut chercher à la suite de Mabillon, mais la Rome savante et érudite; ce qui n'empêche pas qu'à maints endroits, sans le vouloir peut-être, une description brève, ou une anecdote qui se glisse comme par hasard, ne vienne révéler l'effet produit sur nos érudits par la vue des beautés de l'art ou de la nature, et ce qu'ils pensent sur les hommes et les choses, dans ce pays si nouveau pour eux. Enfin, pour être bien au fait de l'état des affaires à ce moment, il faut encore rappeler que les relations entre le Saint-Siége et la cour de France étaient fort peu amicales. L'hostilité était même ouverte des deux parts. Innocent XI régnait encore, et la querelle dite de la Régale n'était pas encore terminée : nombre d'évêchés de France étaient sans pasteurs, le Pape se refusant à leur délivrer des bulles tant que le Roi ne renoncerait pas à ses prétentions de domination absolue, même dans les affaires ecclésiastiques. La célèbre déclaration de 1682, encore toute récente, n'avait pas peu contribué à augmenter l'irritation de la cour de

Rome, et les prétentions, toujours plus grandes, que le Roi déployait dans l'affaire de la Régale, venaient encore envenimer les dissentiments. La guerre était presque ouvertement déclarée entre le Pape et le roi de France, qui s'étonnait de ne pas voir ses volontés reçues comme des ordres.

Les relations officielles duraient toujours cependant, et le duc d'Estrées représentait Louis XIV auprès du Pape, ayant à ses côtés son frère, le cardinal d'Estrées, qui défendait les intérêts de la France avec autant de prudence que d'habileté, grâce à la connaissance des affaires ecclésiastiques et de la cour de Rome que ses précédentes ambassades auprès du Pape lui avaient acquise. « Depuis l'arrivée[1] de nos Révé-
« rends Pères, écrit D. Estiennot à l'abbaye de Saint-
« Germain, notre plus grande occupation a été de les
« accompagner dans leurs visites chez Messeigneurs
« les cardinaux et les prélats, et autres personnes de
« qualité de notre connaissance. C'est un devoir dont
« on ne peut se dispenser, mais qui ne laisse pas de
« fatiguer. Le R. P. dom Jean Mabillon, qui est assez
« délicat, comme vous savez, n'a pas laissé de s'acquit-
« ter de cette obligation avec beaucoup d'assiduité, et
« néanmoins il se porte assez bien, grâces à Dieu, et
« ne paraît pas avoir encore ressenti aucune incom-
« modité de l'air de Rome. Je vous parlai, le dernier

[1] Valéry, p. 67.

« ordinaire, du régal que Mgr le cardinal d'Estrées « lui fit, et au R. P. procureur, dès le lendemain de « son arrivée. Mgr Gabrielli voulut avoir son tour « le jour de la Saint-Jean. Ce seigneur, que vous « pourrez avoir vu à Paris, et qui témoigne avoir reçu « beaucoup d'amitiés de dom Jean, durant le séjour « qu'il a fait dans cette ville-là, voulut lui en témoi- « gner sa reconnaissance, et le traita magnifiquement, « avec les RR. PP. procureur général et dom Michel « Germain, dans une vigne qui appartenait autrefois « au cardinal Antoine. La réputation du R. P. dom Jean « Mabillon était grande en ce pays-ci, et il la soutient « fort bien par son érudition et sa modestie... »

L'arrivée des savants français, et surtout du très-illustre auteur de la *Diplomatique,* avait, en effet, causé une certaine sensation dans la société lettrée de Rome. Chacun voulait le voir. Il lui fallut faire une série de visites officielles. Le cardinal Casanata, avec qui Mabillon était en correspondance réglée, le reçut très-bien et l'admit dans son intimité. Puis ce fut le secrétaire des brefs, Mgr Slusio, plus tard cardinal, qui le combla de prévenances. « C'était, dit Mabillon, un « homme chez qui l'antique foi, la candeur et l'inté- « grité des mœurs se joignaient à l'érudition la plus « variée... » Le futur pape Alexandre VIII, encore cardinal Ottoboni, ne fut pas moins prodigue de témoignages de bienveillance, et leur promit sa protection pour tout ce qui regardait leur mission littéraire. Le

Pape régnant, Innocent XI, était alors déjà fort malade, et tant que dura le séjour de nos Bénédictins à Rome, ils ne purent songer à demander même une audience. « Le[1] jour de la Trinité, — dit Mabillon, — il y eut cha- « pelle pontificale (comme on dit ici); nous y assis- « tâmes, mais le Saint-Père que nous désirions tant, a « cause de notre vénération pour un si grand pontife, « de voir même de loin, n'y assistait pas... Ce jour-là « et les trois suivants, nous reçûmes une foule de visites, « non-seulement de Français compatriotes, mais de Ro- « mains... » Le jour de la Fête-Dieu, Mabillon assiste à la procession du Saint Sacrement à Saint-Pierre. Ce jour-là il sort de sa réserve ordinaire et exprime vivement son admiration; il est également frappé de la magnificence de la cérémonie et de la beauté de l'édifice sacré. « C'était[2], dit-il, un spectacle admirable que « celui de cette foule innombrable, de cette multitude « de fidèles affluant à cette basilique sacrée qui sur- « passe toutes les merveilles du monde ; plus on la « considère, plus l'admiration et la vénération aug- « mentent..... » Puis, ayant décrit la place qui s'étend devant Saint-Pierre, les portiques, les portes, il ajoute : « Nous nous arrêtons au vestibule de la basi- « lique Vaticane; nous n'osons pas violer la majesté « d'un édifice aussi divin (*tam divinæ fabricæ*) par « notre plume grossière... » « Il y a, en effet, des

[1] *Iter Italicum*, p. 47.
[2] *Ibid.*, p. 48.

choses qui ne sont jamais mieux louées que par la stupeur et le silence. » Le même jour, notre enthousiaste érudit courut à Saint-Pierre-hors-les-Murs, dont la disposition antique, pareille à celle des basiliques décrites par les anciens auteurs ecclésiastiques, le charma peut-être plus encore. Puis ce fut le tour de la basilique de Latran, que nos voyageurs se hâtèrent de visiter : entre temps, on allait voir les savants et les érudits, puis on passait aux bibliothèques. Pendant les premiers jours, le travail chômait un peu, et Michel Germain trouvait que son maître ne se mettait pas assez vite à la besogne :

« Rome, 25 juin 1685.

« Vous[1] m'avez fait une grâce singulière, mon Révé-
« rend Père, en me donnant de vos chères nouvelles,
« et me donnant aussi des marques de votre amitié. Je
« tâcherai par tous moyens de ne m'en rendre pas
« indigne, et de répondre par tous les services pos-
« sibles à tout ce que vous pourrez désirer de moi.
« Rome voit dom J. Mabillon encore plus honoré et
« plus applaudi qu'à Paris. Il déchirerait cette lettre si
« j'y mettais le détail des douceurs qu'on lui dit :
« *saturatur elogiis*. Nous avons un grand champ à
« moissonner. Quatre gens qui ne sont pas nés pares-
« seux avancent bien de la besogne en un mois. Com-

[1] *Correspondance des Bénédictins*, Bibl. nat., fonds français, 17679, f° 132.

« mandez, mon Révérend Père, si vous me jugez propre « à vous rendre ici quelque service. Quand vous verrez « M. Faure, faites-moi la grâce de l'assurer de mes vérita- « bles respects, et demandez-lui son sentiment sur le mot « que je lui ai suggéré du manuscrit de Tertullien qui « est à la bibliothèque de Son Altesse Royale de Savoie. « Nous n'en trouvons pas ici. Bien entendu que nous « n'avançons pas trop, ayant de quoi nous arrêter un « peu souvent. Aidez-moi à présenter mes respects à « tous nos messieurs les savants en général et en par- « ticulier, et à tous nos Révérends Pères à qui je dois « de la reconnaissance et qui ont le cœur droit. Je ne « les nomme pas, vous les savez. Je songe particuliè- « rement à ceux-là, et s'il m'est permis de parler ainsi, « je favorise leurs études dans les rencontres à propor- « tion de ce que je crois qu'ils méritent : c'est lorsque « je lève le lièvre [1]. Je prie Notre-Seigneur qu'il con- « serve Votre Révérence en parfaite santé, aussi bien « que tous ceux qui vous sont chers. Puisque je ne puis « rien apprendre de l'état de dom Edmond, quand vous « écrirez, à quoi dom J. Mabillon vous invite, et moi « aussi, de deux manières, l'une du secret du cœur pour « dom J. Mabillon, l'autre pour lui et les autres, mettez « un petit mot de ce saint et parfait Révérend que « j'embrasse de tout mon cœur. Bonjour, mon Révé- « rend Père. Souffrez toujours par charité votre très-

[1] Proverbe qui signifie faire quelque trouvaille inespérée.

« humble et très-obéissant serviteur et confrère... »

« Michel Germain n'eut bientôt plus lieu de se plaindre, car la visite des bibliothèques commença dès que les voyageurs furent un peu installés. Ce fut d'abord celle de la reine Christine de Suède que celui qui en avait la garde leur montra, et où ils eurent libre accès durant tout leur séjour à Rome. Cette bibliothèque était célèbre dans toute l'Europe pour la richesse des manuscrits qui y étaient contenus. Puis ce furent celles du cardinal Chigi et du cardinal Altieri que leur ouvrit l'abbé de Jarente, auditeur de ce prélat qui était cependant à la tête du parti antifrançais. Enfin, le 4 juillet, nos érudits franchirent le seuil de la bibliothèque Vaticane, sous la conduite d'un de leurs amis du monastère de Saint-Gall, l'abbé Schelstrate, qui venait d'être nommé l'un de ses gardiens. Mabillon fait à ce propos une charmante description de cette admirable collection placée au milieu de tant d'œuvres d'art. Cette première visite le remplit d'enthousiasme. En sortant, la petite troupe se rendit chez Ciampini, le plus célèbre archéologue de Rome à cette époque avec Fabretti. Ce dernier, dont l'âpreté et l'irritabilité étaient proverbiales à Rome, dépouilla pour une fois son humeur farouche et se mit à la disposition des étrangers français pour leur servir de cicerone et leur montrer les antiquités classiques. Car le goût des livres et des manuscrits, la nécessité de faire des recherches et des copies n'empêchaient pas nos érudits d'avoir de fort

bons yeux et une noble curiosité pour les chefs-d'œuvre dont Rome est remplie. Les coutumes et les cérémonies les intéressaient également, et ils ne négligeaient aucune occasion de mettre leur séjour à profit. Dès leur arrivée, ils purent assister à une des plus brillantes fonctions de la cour de Rome, qui, par les souvenirs historiques, devait vivement intéresser Mabillon. C'était la remise solennelle de la haquenée de Naples au Pape : « Les[1] RR. PP. dom Jean Mabillon et dom « Michel Germain se portent assez bien, Dieu merci, « et, depuis leur arrivée, l'air a toujours été assez tem- « péré. Ils auront ainsi la facilité de s'accoutumer « insensiblement au climat, et la violence de la chaleur « leur sera moins difficile à supporter. Ils ont vu la « cavalcade des Espagnols dans la cérémonie de la « haquenée, présentée au Pape par le prince Colonne, « au nom du roi d'Espagne; ils ont aussi eu l'honneur « de voir Sa Sainteté dans cette cérémonie, et de « prendre sa bénédiction avec le peuple. Ils auront « l'avantage de le voir plus particulièrement en quelque « temps d'ici. Ils assistèrent hier à des thèses qui se « firent à Saint-Calixte. C'est l'hospice des Bénédictins « de l'abbaye de Saint-Paul. L'abbé les avait envoyé « prendre dans son carrosse. Ils sont fort satisfaits du « bon accueil qu'on leur fit, et de l'érudition du maître et « du répondant... » « Nos voyageurs, ajoute D. Estien-

[1] Valéry, t. I, p. 72.

« not, sont ici fort caressés, et visités jusqu'à l'accable-
« ment. » Après avoir vu les antiques avec Fabretti, ils passèrent aux mains du directeur de l'Académie royale de France, La Thuillière, qui leur fit voir les peintures, et les conduisit chez un des plus habiles artistes de Rome, Pierre de Sanctis, « où, dit Mabillon [1], tout ce qui a pu « être retrouvé des peintures antiques dans les ruines « et dans les monuments anciens est reproduit, soit « par la peinture, soit par la gravure. Ce même Pierre « a réuni de toutes parts les restes des ancieunes pein- « tures de monuments de Rome, et est prêt à les couler « en bronze si quelqu'un vient aider son entreprise; « il espère ce secours de la munificence du Roi... »

Nos voyageurs ne manquaient donc pas de besogne, et il leur fallait sans cesse se rendre à de nouvelles invitations qui leur venaient des savants de tout ordre dont la ville était remplie. Les réunions de lettrés voulaient les compter parmi leurs membres, et force était bien au modeste Mabillon d'aller montrer son habit de moine français dans ces assemblées, plus brillantes qu'il ne lui convenait peut-être. « Il y a, dit-il [2], à Rome, « deux réunions qui s'occupent des matières concer- « nant l'histoire et la doctrine de l'Église : l'une, « composée de prélats et de clercs séculiers, se tient « tous les quinze jours au collége de la Propagande, en « langue vulgaire; l'autre, composée de religieux, se

[1] *Iter Italicum*, p. 56.
[2] *Ibid.*, p. 59.

« tient une fois le mois dans l'église de Saint-Cosme, « et en latin. Dans ces réunions, les choses se passent « ainsi : trois académiciens choisis lisent un travail « qu'ils ont composé, et les auditeurs leur posent des « objections s'ils en ont à faire. Nous fûmes invités à « chacune de ces réunions en même temps; il nous « fallut parler, pressés surtout par les instances de « Jean Pastricci, lecteur des controverses au collége de « la Propagande, qui nous avait fait l'honneur de nous « visiter fort souvent. Il nous raconta une fois les anec- « dotes suivantes sur Léo Allatius, son ami, qui ne se « servit pendant *quarante ans* pour écrire du grec que « d'une *seule* plume, et qui, ayant fini par la perdre, « ne versa pas une larme. Le même Allatius, ayant été « interrogé par le pape Alexandre VII, qui lui deman- « dait pourquoi il ne recevait pas les Ordres sacrés, lui « répondit en plaisantant que c'était pour être toujours « prêt à prendre femme. — Pourquoi alors ne vous « mariez-vous pas enfin? — Afin d'être prêt à recevoir « les saints Ordres. »

Au milieu de toutes les prévenances dont ils étaient l'objet, les voyageurs ne se laissaient pas distraire du but de leur voyage, et ils espéraient bien revenir chargés de dépouilles. C'est ainsi que Michel Germain écrit à l'abbaye pour annoncer leur mise à l'œuvre : « Je [1] ne laisserai pas passer cet ordinaire, mon Révé-

[1] *Correspondance des Bénédictins,* Bibl. nat., fonds français, 17679, f° 134.

« rend Père, sans me donner l'honneur de vous pré-
« senter mes respects, et vous dire que dom Jean
« Mabillon se ressent un peu du chaud de Rome,
« quoiqu'il ne soit pas excessif. Ce ne sera, Dieu ai-
« dant, qu'un feu volant, qu'un peu de rafraîchisse-
« ment fera évanouir... Je crois bien que si vous ou
« quelqu'un de ceux que vous considérez, avait besoin
« ici de mon petit service, vous ne feriez aucune dif-
« ficulté de vous servir de l'offre que je vous fais de
« m'employer autant que je pourrai pour vous. Quand
« vous irez à la bibliothèque du Roi, il n'y aurait point
« de mal, après avoir salué M. Thévenot et MM. Clé-
« ment et Pessol de la part de dom J. Mabillon et
« de la mienne, de demander si l'on a reçu quelques-
« uns des paquets que nous avons envoyés pour la
« bibliothèque, et si, dans ces paquets, il n'y avait
« point quelques petits livres pour notre monastère.
« On nous en a donné quelques-uns, et nous en avons
« acheté quelques autres qui sont fort au service du
« Roi, mais qu'avec l'agrément de Monseigneur de
« Reims, nous serions bien aises qu'ils nous fussent
« rendus à Saint-Germain. Si aussi M. Clément voulait
« envoyer le reste qu'il peut avoir du catalogue qui
« n'était pas achevé à notre départ, et marquer ses
« sentiments, autorisés sur ce que je me suis donné
« l'honneur de lui écrire de Venise, cela nous ferait
« aller plus vite en besogne et plus sûrement pour
« l'achat des livres. En tout cas, ce n'est là que la

« seconde fonction de notre mission, que nous tâche-
« rons de soutenir par la recherche des manuscrits qui
« tomberont entre nos mains. Je ne vous fais pas le
« détail des choses que nous transcrivons, vous serez
« le premier informé, soit en les recevant, soit en en
« entendant parler... »

Une fois en train, Michel Germain s'adonne avec sa fougue ordinaire à ce travail d'érudition qui lui plaisait si fort; cependant la prudence lui imposait le silence sur les découvertes qu'il pouvait faire, tant pour ne pas donner l'éveil à la défiance des Italiens, qu'afin de ne pas ôter d'avance tout intérêt au récit du voyage, une fois rentrés au logis; mais la langue, ou plutôt la plume lui démange, et il a grand'peine à contenir sa verve. « Je[1] me sens combattu, écrit-il à son ami Por-
« cheron, de vous marquer, mon Révérend Père, une
« partie de la reconnaissance que je dois à vos
« bontés, et de la difficulté de le faire, d'une manière
« qui ne vous soit pas désagréable. Il est difficile de le
« bien faire autrement qu'en vous écrivant des choses
« nouvelles, qui remplissent votre curiosité, et qui se
« puissent communiquer aux amis communs. Vous
« avez assez de pénétration pour voir qu'il m'est
« impossible de me bien acquitter de ces deux devoirs
« en même temps. Car, s'il faut de la nouveauté, et
« sans doute il en faut, les anciens restes de la magni-

[1] *Lettres de Michel Germain*, Bibl. nat., fonds français, 19645, f° 3.

« ficence romaine doivent être mis hors de compte. Je « n'entends pas seulement par là les marbres, les « pierres, les inscriptions : les découvertes des manu- « scrits anciens sont des choses auxquelles on nous « oblige sévèrement de garder la grâce de la nouveauté « jusqu'après notre retour...

« Quand vous verrez M. Faure (je vous prie que ce « soit quelquefois), sachez de lui s'il désire que je lui « écrive en particulier, et de quel goût il reçoit celles « que je lui écris. Faites-lui bien votre cour et la « mienne. Nous ne serons pas les seuls. Témoignez à « M. du Cange que tout ira bien ici, et mieux que nous « ne le manderons, de peur que nos découvertes ne « soient communiquées à d'autres aussi affamés que « nous. »

Mabillon, comme toujours, est plus calme; il travaille silencieusement, sans se préoccuper de rien autre chose que de sa tâche, et n'a nulle peine à garder le silence sur le résultat de ses recherches ; il écrit, sans avoir l'air le moins du monde pressé, à un de ses confrères de Saint-Germain :

« Si[1] l'exercice peut contribuer à nous maintenir en « ce bon état, je crois que nous ne manquerons pas « ici de santé. Nous recevons ici plus d'honnêteté que « nous aurions osé espérer, et dans la conjoncture des « choses, on ne peut guère trouver plus d'ouverture.

[1] *Correspondance de Mabillon*, Bibl. nat., fonds français, 19659, f° 44.

« On ne doute pas de la part de qui nous sommes ve-
« nus, et on agit néanmoins comme si on ne se défiait
« pas. Nous tâchons en effet de ne donner point d'om-
« brages, et en agissant simplement, on fait plus que
« si on usait de machines..... J'espère que nous verrons
« ce qu'il y a ici de meilleur. Nous avons déjà de bonnes
« provisions. Nous avons surtout besoin de prières. »

Mais ni le travail ni l'enthousiasme, en face de tant de belles choses, ne faisaient oublier à Mabillon les amis de Paris, surtout Thierry Ruinart[1], dont il savait la tristesse durant le voyage de celui qu'il aimait à appeler son père : « Vous ne sauriez croire la consolation que
« j'ai eue, des petites nouvelles que vous m'avez man-
« dées de nos amis. Il y avait longtemps que je n'en
« avais reçu. Je n'ai pas manqué, dans tous les lieux
« où cela se pouvait, de vous en faire savoir des nôtres.
« Nous vous dirons des nouvelles du manuscrit de
« Josèphe, gardé dans la bibliothèque Ambrosienne.
« Vous en aurez les *variantes lectiones*. Il n'a pas plus
« d'onze cents ans.

« Je ne crois rien du prétendu autographe de saint
« Thomas ; cela se peut néanmoins, et nous l'avons vu.
« Les Bibles en hébreu n'ont pas plus de quatre ou
« cinq cents ans.

« Nous dînâmes dimanche dernier chez M. l'abbé
« Gabrielli, et nous bûmes à la santé de M. Baluze.

[1] *Correspondance de Mabillon*, Bibl. nat., fonds français, 19659, f° 28.

« Je vous prie de lui dire, et de lui ajouter que nous « parlâmes fort de lui hier, chez M. le cardinal de « Casanate.

« Ne manquez pas, s'il vous plaît, de l'assurer de « mes respects, comme aussi M. l'abbé Gallois.

« J'aurai soin du livre qu'il me demande; j'espère « qu'ils m'excuseront, si je ne leur écris pas.

« Quand vous irez à la Bibliothèque du Roi, obligez-« moi de présenter mes respects à M. Thévenot, auquel « j'écrirai une autre fois, lorsque nous aurons vu la « bibliothèque du Vatican en particulier, que nous « n'avons encore vue qu'en général. Nous avons exa-« miné celle de la reine de Suède. »

Les lettres de Mabillon à son disciple, nous ne voyons pas d'autre mot pour désigner cette aimable et touchante relation, sont charmantes de simplicité et d'affection; on croit voir le bon Bénédictin rentrant bien las de ses courses par la chaleur, mais n'ayant garde d'oublier d'écrire à D. Thierry, et reprenant la plume pour lui donner de ses nouvelles.

« Rome, ce 2 juillet 1685.

« J'ai [1] reçu deux de vos lettres, par le dernier ordi-« naire, l'une du 1er, et l'autre du 8 juin, qui m'ont « donné beaucoup de joie. N'ayez pas de crainte pour « notre santé, je crois que nous avons souffert autant

[1] *Correspondance de Mabillon*, Bibl. nat., fonds français, 10659, f° 30.

« de chaleur depuis notre entrée en Italie jusqu'à « notre arrivée à Rome, que nous en souffrirons ici. « On prend son temps, le soir et le matin, pour aller « en ville, et on demeure au logis pendant la chaleur « de la journée.

« Il n'est pas à propos de parler du manuscrit « d'Arone, cet éclat réveillerait le chat qui dort. Le « manuscrit est du commencement du quinzième siècle, « à ce que je crois, et le nom de *Jean Gersen,* abbé, y « est sans aucun soupçon d'interpolation, en un en- « droit; aux autres, on lit *Gesen, Gessen,* mais cette « différence n'est pas de conséquence. Mais je vous « prie, qu'on ne parle point de cela; si on pouvait « s'accommoder de ce manuscrit, ce serait une bonne « affaire. On y pense...

« Nous [1] allâmes, mercredi dernier, à la bibliothèque « Vaticane, après avoir dit la messe à Saint-Pierre. Il « n'y a rien de plus grand que cet édifice de l'église, « du palais et de la bibliothèque. Il y a plus de manu- « scrits que chez le Roi, mais les latins ne valent pas « les nôtres! » Malgré ces lettres si affectueuses, le pauvre abandonné, qui supportait mal sa solitude, craignait toujours d'être oublié; et sa tendresse un peu susceptible, comme celles qui viennent du fond de l'âme, croyait sans cesse avoir à se plaindre. Il confiait ses appréhensions à D. Estiennot, qui ne com-

[1] F° 32.

prend rien à ces délicatesses du cœur, et le malmène avec sa brusquerie accoutumée [1] : « J'ai donné au R. P. D. « Jean Mabillon les lettres que vous lui avez écrites et « que j'ai reçues. J'ai fait réponse aussi à celles que « vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je ne sais « pas ce que le P. Mabillon vous mande, mais je suis « fort persuadé qu'il vous chérit, et vous devez l'être. « D. J. Mabillon s'expliquera à vous plus amplement, « à ce que je crois, sur cet article. Dormez en repos, « mais ne faites pas l'oraison de quiétude, comme « certaines gens, qu'on nomme *quiétistes,* la font. Ce « sont des nouveaux illuminés qui donnent tout à l'es- « prit et ne veulent rien refuser au corps, rejettent les « prières vocales, pénitences, mortifications, etc.

« Il y en a bon nombre en prison, qui auront tout « le loisir d'y faire l'oraison de quiétude, pendant « qu'on examine les écrits du docteur Molinos, pour lui « faire ensuite son procès. Nous vous manderons les « suites. Nous sommes tous en paix, en santé et occu- « pés à nos bibliothèques et antiquailles à l'ordinaire. « Nous aurons soin de nos voyageurs, et nous les ren- « verrons, Dieu aidant, en santé, contents des gens « de lettres et des bibliothécaires de Rome. » Les autres habitués de l'abbaye n'étaient pas plus oubliés que Thierry Ruinart. Chaque lettre se termine par tout un paragraphe de souvenirs pour chacun en particu-

[1] *Lettres de D. Estiennot,* Bibl. nat., fonds français, 19644, f° 50.

lier. Le « bon M. Bulteau » surtout est l'objet de prévenances sans cesse répétées. Mabillon ajoute souvent un post-scriptum de sa main aux lettres que Jean Durand lui écrit directement. « Je me sers de ce vide, « lui dit-il, pour vous assurer de mes amitiés. Ce n'est « pas une nouvelle de dire que je suis tout à vous. « Conservez-vous un peu et pensez au *Dixième Siècle*. » (Le *Dixième Siècle* était un ouvrage que M. Bulteau préparait depuis longtemps et qu'on le trouvait un peu long à finir.) « Frère Jean Mabillon, lisons-nous encore « à la fin d'une autre lettre, est toujours à vous, à la « charge néanmoins que vous travaillerez bientôt au « *Dixième Siècle,* faute de quoi nous obtiendrons ici « des bulles contre vous. »

A Paris, cependant, où le voyage de Mabillon en Italie était le grand événement de l'abbaye, les lettres de Rome semblaient fort vides de nouvelles d'érudition : on commençait même à accuser les voyageurs de paresse, et l'on ne se faisait pas faute de leur écrire qu'ils reviendraient les mains vides. L'incrédulité sur leur activité donnait lieu à des plaisanteries qu'on ne leur cachait pas. Piqué au vif, Michel Germain écrit de nouveau cette charmante lettre pour se justifier : « ...M. Bulteau [1] mérite un châtiment domestique « pour avoir osé écrire ici qu'on n'attend et n'espère « pas du succès de notre voyage de quoi faire un

[1] *Correspondance des Bénédictins,* Bibl. nat., fonds français, 17679, f° 138.

« *Analecte* ou un *Iter italicum*. Il se trompe : nous ne « manquons point de besogne, et nous n'avons point « coutume de copier de pures bagatelles. Ce n'est pas « aussi pour voir les gondoles ni les barrettes des nobles « vénitiens que nous retournerons à Venise ; nous gar- « dons le secret, tout en va mieux, et les gens sages en « doivent bien conclure. Correction donc à M. Bulteau. « D. Jean se porte bien ; il vous marque assez ses dis- « positions sans que je les répète pour une troisième « fois. Aidez-moi à saluer tous nos Révérends Pères et « très-chers confrères. Et si vos affaires vous permettent « de voir le R. P. assistant Martin, je vous prie de lui « témoigner que je n'ose lui marquer le détail de nos « copies, tant parce qu'on souhaite en France qu'elles « soient secrètes, que parce qu'on témoigne de l'avidité « pour en entendre parler, à quoi nous ne pouvons « trouver de meilleur expédient que de n'en rien dire « à personne. Cependant je prendrai mon temps, et ce « temps arrivera bientôt pour faire au Révérend Père « une décharge pareille à celle que je prévois que « Mgr de Reims ou M. Faure exigeront... » On voit par là que nos Bénédictins se méfiaient un peu de la jalousie de leurs confrères et cachaient avec soin leurs découvertes, afin d'en garder la primeur. L'âpreté et la jalousie de Baluze étaient proverbiales à Paris, et l'on se défiait de son ardeur à faire entrer dans sa collection les pièces rares, à s'attribuer les découvertes curieuses. Mais si l'on redoutait l'avidité de l'érudit

chez Baluze, on tenait à rester dans ses bonnes grâces. Mabillon, qui s'était chargé de faire ses compliments au cardinal Casanata, ne manque pas de lui écrire qu'il a fidèlement accompli sa commission :

« Rome, le 10 juillet 1685.

« MONSIEUR,

« Je [1] m'étais réservé cet ordinaire pour vous écrire, « mais vous m'avez prévenu par votre lettre obligeante. « Vous pouvez bien croire que je n'ai pas attendu « jusqu'à présent à parler de vous à Mgr le cardinal « Casanate. Je n'y ai pas manqué, et toutes les fois que « nous avons eu l'avantage de le voir, on ne vous y « a pas oublié. Je puis vous assurer qu'il a bien de la « tendresse pour vous, et qu'il se sent très-obligé pour « les bons offices que vous lui avez rendus, pour « l'achat des livres que vous lui avez envoyés pour « sa bibliothèque qui est très-bien garnie. Pourriez-« vous bien deviner où nous avons bu à votre santé? « C'est chez Mgr Gabrielli, qui eut la bonté, ces jours « passés, de nous donner à dîner. Et ce fut en cette « occasion où il fut bien parlé de vous... Nous n'irons « au mont Cassin qu'au mois d'octobre au plus tôt; « nous ferons notre possible pour vous y donner « satisfaction... Je vous assure qu'il y a bien des

[1] Lettre publiée par M. LORIQUET dans son *Etude sur Mabillon et le cardinal de Bouillon*, p. 34.

« honnêtes gens dans Rome. Ils nous font mille hon-
« nêtetés... Notre Père procureur général en cette
« cour vous remercie très-affectueusement de l'hon-
« neur de votre souvenir. D. Michel en dit autant...

« F. Jean Mabillon.

« Agréez, Monsieur, que je vous remercie de l'hon-
« neur que vous me faites de vous souvenir de moi.

« J'ai bien de l'estime et du respect pour vous, je
« vous prie d'en être persuadé, et que je suis dans les
« mêmes sentiments que notre très-cher Père.

« F. Claude Estiennot.

« Michel Germain en dit plus encore. »

Un des endroits où les Bénédictins français allaient le plus souvent était le couvent des Pères de l'Oratoire de la Valicella. La piété des offices quotidiens qui s'y célébraient dans leur église, appelée la *Chiesa Nuova,* attirait Mabillon ; puis il y trouvait des hommes distingués avec qui il était lié depuis longtemps, comme le Père Colloredo, qui devait bientôt devenir cardinal, le Père Marquez, etc. Avec eux, il avait libre accès dans la bibliothèque du couvent, que Baronius et Odolric Raynald avaient singulièrement enrichie, ainsi que tous les savants qui s'étaient succédé depuis plus d'un siècle dans cette célèbre congrégation. Nos voyageurs profitèrent largement du libre accès que le Père Colloredo leur avait fait avoir dans ce sanctuaire

de l'érudition ecclésiastique et firent nombre de copies.

Pendant le séjour de Mabillon à Rome, le fameux Molinos, ce mystique qui essaya de renouveler les erreurs des anciens gnostiques sous le couvert d'un quiétisme dangereux, fut arrêté et mis en prison, et cet événement occupa beaucoup la ville. « Les uns ont une « opinion, dit Mabillon, les autres une autre. » De son côté, Michel Germain écrit sur le même sujet cette lettre que nous citons comme un nouvel exemple de la liberté d'esprit de son auteur : « Rien [1] n'est « plus partagé que Rome sur l'affaire de Molinos et « des autres quiétistes. Je remarque que la plupart « des gens équitables conviennent que ce docteur « était irréprochable dans sa vie et dans ses mœurs. « Dom Jean envoie à Monseigneur de Reims son livre, « et d'autres faits pour et contre ; et cela par la poste. « Je n'ai rien lu de tout cela, mais des savants fran- « çais qui les ont lus n'y trouvent rien à redire. Ce « qu'on peut objecter de plus raisonnable à la pré- « tendue innocence de Molinos est : 1° Que personne « n'est arrêté au saint-office, qu'on n'ait par avance « les deux tiers de la conviction du fait pour lequel « on l'arrête. 2° Il était très-bien dans l'esprit du « Pape, qui, ne haïssant pas les Espagnols, n'aurait eu « garde de changer de sentiment, si l'on ne lui avait

[1] Valéry, p. 98.

« donné de fortes raisons de le faire, et si fortes, qu'on « dit lui avoir fait dire : *Veramente siamo ingannati.* « 3° La reine de Suède, grande amie du cardinal Azolin, « et tous deux aussi de Molinos, se sont remués pour « savoir le fin de cette affaire en ce qu'elle regarde le « prisonnier. On dit qu'on répondit à la Reine que « l'on ne pouvait lui révéler autre chose de ce secret, « sinon que le mal était grand, et plus grand qu'on « ne le croyait. Après tout, je crois qu'on peut dire « raisonnablement que le grand mal de ces gens était « pour les suites et pour la crainte qu'ils fissent une « secte, qui fût d'autant plus dangereuse qu'elle nais- « sait, pour parler en Romain de ce pontificat, dans le « sein et dans les plus nobles parties de la foi catho- « lique. »

De Paris, on demandait des nouvelles de cette affaire qui intéressait par sa singularité même. Bossuet, qui ne se doutait guère alors de ses futures controverses sur le quiétisme, témoigne de cette curiosité, dans l'aimable billet qu'il écrit à Mabillon qui lui avait donné des nouvelles de son voyage :

« Germigny, 12 août 1685.

« J'ai [1] reçu avec joie les marques de votre amitié, et « vous ne devez pas douter que je n'y sois aussi sen- « sible que j'ai d'estime pour votre vertu. Je prends

[1] Bossuet, *Œuvres complètes*, t. XXXII, p. 306. Édit. de Versailles.

« vertu dans tous les sens du pays où vous êtes. J'ai « été ravi d'apprendre qu'on vous y ouvrait les biblio- « thèques plus qu'on n'a jamais fait à personne, ce « qui nous fait espérer de nouvelles découvertes, tou- « jours très-utiles pour confirmer l'ancienne doctrine « et tradition de la Mère des Églises. Nous attendons « l'événement de l'affaire de Molinos qui n'a pas peu « surpris tout le monde, et particulièrement ceux qui « l'avaient connu à Rome. J'en connais de si zélés pour « lui qu'ils veulent croire que tout ce qui se fait contre « lui est l'effet de quelque secrète cabale, et qu'il en « sortira à son honneur; mais ce que nous voyons n'a « pas cet air... »

Nos voyageurs purent aussi constater l'extrême froideur avec laquelle la nouvelle de la révocation de l'édit de Nantes était reçue à Rome. « On dit, — écrit « Mabillon, — que l'on ne fera rien pour marquer la « joie que ressent le Pape de la suppression de l'édit « de Nantes... » Et les correspondants reviennent à plusieurs reprises sur cette indifférence qu'ils ne comprennent pas, et que l'attitude hautaine du Roi à l'égard de la cour de Rome, ainsi que l'affirmation toute récente des maximes gallicanes, toujours repoussées par le Pape, font facilement comprendre. « M. le cardi- « nal d'Estrées, dit encore Michel Germain sur le sujet[1], « voyant que le Pape ne fait rien pour marquer la joie

[1] *Lettres de Michel Germain*, Bibl. nat., fonds français, 19645, f° 42.

« des conversions de France, fait, dit-on, des prépara-
« tifs qui iront jusqu'à 10,000 écus pour faire de la
« solennité chez nos bons voisins. » Mais les nouvelles politiques ne viennent que par hasard sous la plume de nos Bénédictins; l'érudition est toujours le sujet préféré ; et ils étaient là comme à la source de leurs études. Aussi leurs lettres sont pleines de nouvelles sur la science et les savants, avec qui ils formaient chaque jour de nouveaux liens.

Les rapports de Mabillon et de son compagnon avec Fabretti ne faisaient que devenir plus intimes : Fabretti leur donnait ses livres, leur montrait et leur expliquait lui-même sa curieuse collection d'inscriptions. Puis il les menait lui-même voir, un jour, les thermes de Caracalla, le lendemain visiter sur la voie Salaria les anciennes cryptes funéraires des Romains, où, avant que l'usage de brûler les corps eût été introduit, les cadavres étaient ensevelis, à ce que leur dit le célèbre savant. Depuis lors, peut-être cette conjecture a-t-elle été détruite. Enfin, c'était chaque jour une course nouvelle, tant dans les églises que dans les monuments antiques. Le cardinal d'Estrées les invitait aussi souvent à dîner dans sa villa des environs de Rome avec des savants et les Français qui s'y trouvaient de passage. Parmi ceux-là, les abbés de Gesvres et d'Erval étaient fort des amis de Mabillon, et ils l'accompagnaient souvent dans ses courses. Les cardinaux italiens n'étaient pas moins empressés : le

cardinal Barberini leur prêtait son carrosse pour visiter ses jardins, et tous ceux qui possédaient une collection de livres rares ou de manuscrits en ouvraient toutes grandes les portes aux voyageurs français.

Au milieu de cette vie un peu agitée et qui différait singulièrement du paisible cours des journées à Saint-Germain des Prés, Mabillon ne semble pas avoir perdu un moment son calme et sa douceur accoutumés. Toujours scrupuleusement exact à remplir toutes les obligations de son état, profitant du séjour de la capitale du monde chrétien pour ranimer encore sa foi et sa piété, aussi humble, aussi doux que par le passé, il forme un singulier contraste avec son compagnon, Michel Germain, dont la vivacité, la gaieté, la hardiesse, et parfois l'intempérance de langue, semblent être excitées par la nouveauté du spectacle; excellent homme du reste, religieux irréprochable, mais ayant dans toute leur force les opinions régnantes de son temps en France et tout l'orgueil inconscient d'un Français du règne de Louis XIV. Il devait causer plus d'un ennui à son maître, qui s'efforçait toujours de le calmer, et qui, tout en riant de ses incartades, l'aimait fort tendrement. C'est ainsi qu'en racontant le zèle d'un religieux bénédictin italien à défendre la cause du Roi, le bouillant Michel Germain se laisse aller à toute sa verve comique :

« Vos[1] deux lettres m'ont été rendues en même « temps, mon Révérend Père. Ne vous étonnez pas « que celles que vous avez reçues de moi de Lyon, pour « vous et pour le Révérend Père Bastide, vous aient « été rendues ouvertes; je les avais données en cet « état à MM. Anisson et Potuel, qui se sont fait une « religion (*sic*) de les cacheter.....

« Priez un peu M. Bulteau de ne plus faire des « lettres laconiques remplies d'etc., d'une page et « d'une apostille d'apologie de sa pauvreté sur deux « pages d'écriture en tout. Je ne saurais vous rien « mander de nouveau que D. J. Durand n'ait écrit à « M. Bulteau, avec prière de vous le communiquer des « premiers. Faites-l'en, s'il vous plaît, souvenir une « fois pour toutes.

« Contentez-vous pour aujourd'hui d'un conte que « j'ai appris hier de nos confrères de Saint-Calixte de « l'incomparable Français, D. Jovite. Ce bon homme, « rubicond et courtaud, se trouve un jour à la place « d'Espagne où, étant allé se remettre le cœur chez un « vendeur d'eau-de-vie, il entendit un Espagnol qui « parlait mal du Roi. Lui, tout en colère, le chargea « aussitôt d'une injure, la plus grande de ce pays, lui « donna un grand coup de pied, et le poursuivit bien « loin, pour achever de l'assommer s'il l'eût attendu. « Un autre Espagnol survint à ce spectacle, demanda

[1] *Correspondance des Bénédictins*, Bibl. nat., fonds français, 17679, f° 133.

« à D. Jovite le sujet de sa colère contre l'autre Espa-
« gnol. D. Jovite lui dit que ce malheureux avait mal
« parlé de son roi (il est pourtant Romain). Le second
« Espagnol fut sage ; il blâma son compatriote, et après
« lui avoir donné doucement quelques coups de bâton
« pour apaiser D. Jovite, lui donna lieu de s'évader.
« Bienheureux fut-il, car D. Jovite voulait le f... Je
« vous prie de chercher au cimetière des Saints-Inno-
« cents, ou ailleurs, une image ou figure du Roi, la
« mieux faite que vous pourrez trouver, et de nous
« l'envoyer dans la première lettre que vous nous écri-
« rez. Il n'en coûtera rien à la religion, ni pour l'achat
« ni pour le port de cette image, et j'en ferai présent de
« votre part au bon D. Jovite, à qui je l'ai promise. Il
« m'use quasi le visage à force de me baiser, et D. J.
« Durand, quand il nous attrape. Je vous prie de me
« faire la grâce de témoigner au Révérend Père assis-
« tant Boitard mes profonds respects, et de me faire
« savoir quand notre Révérend Père prieur sera de
« retour, afin que je ne manque pas à mes devoirs. Je
« les rends cependant à D. Nic. Goizot et D. Edmond,
« et à tous nos confrères plus anciens et plus nou-
« veaux qui ont pour moi de la bonté. J'ai aujourd'hui
« recommandé à Dieu, à la confession de Saint-Paul,
« le succès de vos études et des miennes. Conservez-
« vous pour le bien de la religion et pour la consolation
« de votre très-humble et très-obéissant serviteur et
« confrère... »

L'anecdote ayant amusé à Paris, un portrait de Louis XIV fut envoyé à Michel Germain, pour qu'il en fît don au fougueux défenseur de la cause française. Aussitôt celui-ci de répondre pour accuser réception, et, en même temps, pour raconter l'étrange réception que la reine de Suède fit aux Bénédictins qui venaient la remercier du libre accès accordé par cette princesse dans son admirable bibliothèque. Nous citons la lettre en entier; elle est fort amusante, et l'anecdote qui la termine est curieuse sur l'état des mœurs de la société de Rome à cette époque :

« Rome, 13 août 1685.

« J'ai[1] reçu votre dernière, mon Révérend Père, « avec un portrait du Roi pour dom Jovite. Je crois que « c'est pour congratuler ce joufflu Père que vous « m'avez envoyé une image comme soufflée, tant il « paraît de graisse sur le visage de Sa Majesté, qui n'y « est pas en effet. Pour pénitence, je vous enverrais « volontiers à Versailles mieux considérer *augustum* « *illud caput*. . . . . .

« . . . . . Nous portâmes il y a cinq « jours le livre *De liturgia gallicana* à la Reine. « Avant que de nous donner audience, elle voulut voir « le livre, pour savoir comme on l'aurait traitée et si « on y parlait d'elle. Elle se mit en colère contre le « titre de *Sérénissime,* qu'elle prétend déroger à sa

[1] Valéry, t. I, p. 105.

« dignité. Son bibliothécaire eut bien de la peine à « nous faire entendre par trois différentes fois qu'il « fallait lui en faire ou dire un mot de satisfaction. Ce « fut par là que dom Jean Mabillon aborda Sa Majesté. « Elle témoigna, par quatre fois différentes, être très- « mécontente de ce qu'il lui avait donné ce titre, qu'on « s'avise, dit-elle, de me donner toujours à Paris. Mon « nom est Christine, ajoute-t-elle; puisque je suis « reine, je ne veux pas déroger à ma dignité ; mon « nom seul fait mon éloge : n'y retournez plus, et « avertissez ceux de Paris de ne plus me donner ce « titre. Dans la suite, l'entretien fut commode et très- « agréable. Elle a beaucoup d'esprit; elle parle fran- « çais comme si elle avait toujours vécu à la cour. « Elle finit en demandant quelque sorte d'excuse de « ce qu'elle avait parlé si durement, témoignant beau- « coup d'estime de tout l'Ordre en général et de notre « congrégation en particulier, et, ce qui est le meilleur, « nous offrant à discrétion libre accès dans sa biblio- « thèque.

« On nous a fait voir une statue de marbre blanc « qui soutient le visage du Roi pareil à celui que « M. Girardon a fait. Je n'ai encore rien vu de si beau « que cette statue; c'est une Vertu ou Renommée qui « est portée par Saturne ou le Temps. Elle tient sous « elle la Rébellion ou l'Hérésie : d'un côté et d'autre « sont les visages d'Alexandre, de César, des autres « plus grands hommes grecs et romains, faits sur

« les figures qui en restent de l'antiquité. La pièce « n'est pas encore achevée, mais elle le pourra être à « Pâques; je crois qu'on en sera très-satisfait en « France.

« On ne fait plus que murmurer sourdement des « quiétistes; mais il faut que je vous raconte l'aven- « ture arrivée à un prélat napolitain nommé Albertini. « Cet homme, tenant un peu du pays, voulut faire « imprimer une espèce de *Théologie* de sa façon, « malgré le maître du Sacré Palais et les autres. Pour « cet effet, il fit venir, dans le Vatican même où il « demeurait, dessus l'appartement du maître du Sacré « Palais, une imprimerie qu'on faisait marcher. Cela « ne se put faire sans bruit. On s'en aperçut; on le rap- « porta au Pape, qui ordonna qu'il sortirait de Rome. « Le cardinal Cibo eut la commission, ne se pressa « pas d'exécuter cet ordre, qui n'était pas inconnu « à Albertini, de qui on dit encore d'autres fredaines « qui ne font pas assez à ce sujet pour être écrites si « loin. Dans cet intérim, l'ordre pour se saisir de « Molinos fut exécuté. Comme les sbires occupaient « l'entrée du logis, Albertini, qui demeurait tout contre, « s'imagina que ces sbires étaient venus pour le « prendre. Il était en chemise et en caleçon. Dans cet « état, il monta sur le toit de la maison, et de là se « jeta dans un couvent ou maison fermée de *Donne* « *male maritate,* où, depuis peu, l'on avait mis une « personne *bellissima*, dont il savait le nom. Ces

« femmes, le voyant chez elles, nonobstant les ter-
« ribles excommunications, dans cet état, s'imaginè-
« rent que la *bellissima* l'y avait attiré. Elles sonnèrent
« la cloche et vinrent en foule voir ce qui en était. Il
« avait beau faire signe qu'il songeait à toute autre
« chose qu'à mal, on fut du temps à le tenir suspect.
« Enfin on découvrit ce qui le tenait, et on lui permit
« de rentrer chez lui bagues sauves. Cette histoire
« étant rapportée à *Nostro Signore*, le saint homme en
« rit, et confirma la sentence pour faire sortir Alber-
« tini de Rome sans plus tarder.

« Nous fûmes hier pour aller présenter à Sa Sainteté
« la *Diplomatique* et le IVe tome de saint Augustin. Sa
« Sainteté ne donnait pas audience ; je ne sais quand
« nous serons assez heureux pour recevoir sa bénédic-
« tion... »

Tout cela n'empêchait pas le travail d'aller son train. Nos deux Bénédictins passaient de longues heures, celles où la chaleur les eût empêchés de sortir pour voir la ville, dans les bibliothèques qui leur étaient ouvertes, et avec une ardeur toute militaire de la part de Michel Germain, plus monacale de la part de Mabillon, ils copiaient sans relâche les manuscrits dont ils croyaient utile de posséder les textes. Les achats de livres, tant pour le Roi que pour l'archevêque de Reims ou la bibliothèque de Saint-Germain des Prés, étaient aussi nombreux qu'on pouvait le souhaiter. Le prélat suivait, du reste, avec attention les faits et gestes de ses

envoyés, si nous en jugeons par le billet suivant qu'il adresse à Mabillon pendant son séjour à Rome, et qui ne dut pas être le seul qu'il lui écrivit :

« Versailles, le 20 juillet 1685.

« J'ai [1] reçu votre lettre du 26 du mois passé; vous « me ferez plaisir de continuer à me donner part de « tout le détail de ce que vous ferez et de toutes les « nouvelles du pays où vous êtes. Il est vrai que dans « le temps que j'ai tenu mon assemblée provinciale à « Reims, on y a soutenu une thèse de théologie qui « m'a été dédiée; cette thèse à laquelle j'assistai avec « tous les prélats, mes suffragants, était très-savante « et bien touchée; j'ai chargé M. Faure de vous en « envoyer un exemplaire imprimé.

« Si vous pouvez trouver encore un *Mombrinus,* je « serai bien aise que vous me l'achetiez; on dit qu'il y « en a encore un à Milan. N'oubliez pas d'essayer de « me trouver les *Épîtres de Delphinus*. M. le duc de « Bourbon épousera ici, mardi prochain, mademoiselle « de Nantes; ces noces se feront avec une grande « magnificence.

« Je suis tout à vous, etc... »

Les thèses dont parle l'archevêque firent alors scandale, à cause des opinions ouvertement jansénistes que leurs auteurs y professaient; le bruit en parvint

[1] *Correspondance de Mabillon*, Bibl. nat., fonds français, 19651, f° 123.

même jusqu'à Rome, comme nous le verrons plus loin.

L'une après l'autre, Mabillon visitait toutes les grandes bibliothèques de Rome ; partout les portes s'ouvraient sans difficulté devant lui. Dans une de ces courses, il éprouva une de ces émotions si communes aux chercheurs qui croient avoir fait une découverte, mais dont la joie est de courte durée et se change en amère déception quand ils reconnaissent leur erreur. « Lorsque [1], dit-il, j'en parcourais le catalogue, l'indication « suivante me sauta aux yeux : le livre de la Républi- « que de Cicéron, *Ciceronis liber de Republica*. A la « lecture du titre de cet ouvrage fameux, que l'on croit « perdu [2] depuis longtemps, mon cœur battit de joie. « Mais cette joie fut de courte durée, quand, ayant « examiné le manuscrit désigné, je vis que cet ouvrage « n'était pas autre chose que la première Philippique « de Cicéron. »

C'était chaque jour pour nos érudits une course nouvelle pleine d'intérêt. Leurs *ciceroni* ordinaires, Fabretti et Ciampini, les menaient partout, tantôt dans la campagne, voir les aqueducs, tantôt à Saint-Laurent hors-les-murs, dont les antiques monuments ravissaient Mabillon, qui y passa tout un jour. Les différents rites catholiques qu'on suivait à Rome, dans les églises qui leur étaient réservées, intéressaient vivement Ma-

[1] *Iter Italicum*, p. 76.

[2] Le livre dont parle ici Mabillon a été retrouvé depuis lors par *Angelo Maï*, et publié par *Villemain*.

billon. Il alla successivement assister aux offices des maronites et des grecs-unis, et la différence des usages est soigneusement remarquée par l'auteur de la *Liturgie gallicane*. Une fois les principaux monuments de Rome et du voisinage immédiat de la ville visités, nos voyageurs allèrent voir les ruines des environs, toujours escortés par leurs guides accoutumés, auxquels se joignaient souvent d'autres étrangers, désireux de profiter de leur compagnie. « Depuis « quatre jours, écrit à ce propos Michel Germain [1], il « fait une très-grande chaleur, de sorte que nous avons « compté sans notre hôte : une pluie de trois quarts « d'heure fort grosse et précipitée a amené ce change- « gement. Nos études vont à l'ordinaire. La *Chiesa* « *Nuova* me fait écrire bien six heures par jour. Quand « nous l'aurons expédiée, ce qui se fera avant la « semaine, nous retournerons chez la Reine, puis nous « irons à Latran, puis au palais de Palestrine, à la « sacristie de Saint-Pierre, et nous finirons par le Vati- « can, lorsqu'on y pourra aller sans essuyer trop de « chaud et y rester depuis huit ou neuf heures, à la « française, jusqu'à quatre heures après midi. Nos mes- « sieurs en usent à l'ordinaire, hormis que nous avons « quasi épuisé tous les environs de Rome, qu'on peut « voir en trois heures de chemin, tant pour aller que « pour revenir. Les autres demandent que le froid ait

[1] *Lettres de Michel Germain*, Bibl. nat., fonds français, 19645, f° 14.

« tempéré l'air. C'est une triste chose de voir la cam-
« pagne de Rome, si belle et autrefois si fertile, n'être
« presque point différente du désert. On ne veut pas,
« dit-on, la cultiver par politique. »

Dans les promenades, on causait de tout, et surtout des affaires religieuses de France. Nos Français s'efforçaient de faire tomber ce qu'ils regardaient comme des préventions et de convaincre les Romains de leur attachement à l'unité catholique, mais ils se plaignaient à leurs amis de France de la difficulté qu'ils avaient à être écoutés, difficulté due à l'imprudente ardeur des écoles gallicanes où se publiaient chaque jour de nouveaux travaux pour défendre les doctrines opposées à la cour de Rome. Les amis mêmes de Mabillon n'étaient pas ménagés, et Michel Germain se plaint, non sans vivacité, de certaines thèses soutenues à Reims, — celles dont parlait tout à l'heure l'archevêque, — où l'on attaquait avec violence un des correspondants ordinaires de Mabillon, qui lui servait de guide à Rome avec une infatigable obligeance, l'abbé Schelstrate, préfet de la Vaticane. C'était un Flamand transplanté à Rome, où il avait gardé toute la bonhomie tranquille de sa race ; il passait pour un des écrivains les plus habiles de la Cour pontificale ; aussi les défenseurs des idées opposées ne le ménageaient-ils guère, ce qui gênait fort les Bénédictins français. Le bon Michel Germain laisse ainsi percer sa mauvaise humeur contre ces intempestives

attaques, dans une lettre à Thierry Ruinart. Il commence par lui donner des nouvelles de son séjour à Rome :

« Rome, 14 août 1685.

« Comment[1] se pourrait-il faire, mon Révérend « Père, que je vous oubliasse dans mes prières ou dans « mes études, vous sur qui je fais un fond très-considé- « rable, et avec qui je suis autant uni que le détache- « ment que la profession monastique me nécessite « d'avoir de ce qui n'est pas Dieu, me le permet? « Comme j'ai lieu de croire ces mêmes dispositions à « mon égard, je prends sans scrupule la liberté de « vous témoigner que je vous aime, et de très-bon cœur, « et que je vous souhaite une aussi parfaite santé que « celle dont dom Jean Mabillon et moi jouissons. Nos « occupations sont à l'ordinaire; nous n'avons pu voir « encore Notre Saint-Père le Pape; ce sera le plus tôt « que nous pourrons. Le chaud, à ce que disent les « habitués de longtemps à Rome, n'a jamais été si « modéré que cette année. Il ne laisse pas de se faire « sentir, mais, avec les précautions romaines, il n'est « pas intolérable. Je mande à dom Placide, c'est-à- « dire à un autre vous-même, ce que je sais et ce que « je sens. Joignez-vous, s'il vous plaît, à lui, à l'exclu- « sion de tout autre, pour aller voir M. Faure. Si vous « jugez à propos de lui faire connaître ce que je pense

[1] *Correspondance des Bénédictins*, Bibl. nat., fonds français, 17679, f° 145.

« de l'endroit des thèses de Reims où l'on accuse « M. Schelstrate *inscitiæ et temeritatis :* cela est plus aisé « à dire qu'à prouver, et, en tout cas, on n'outre pas « sans nécessité un homme qui est en passe de se venger « d'une manière ou d'autre. Nous sommes toujours « Français, et les Italiens, qui profitent à merveille de nos « entreprises, auront toujours cela à nous reprocher. »

Le 24 août, veille de la Saint-Louis, les fidèles sujets du roi de France assistaient à Saint-Louis des Français à la chapelle de cardinaux tenue solennellement à cette occasion par l'ambassadeur de France. Enfin, le 1er septembre, ils eurent l'occasion de voir de près Innocent XI qui présida une autre chapelle, à Saint-Pierre, pour célébrer les heureux succès de l'Empereur contre les Turcs en Hongrie, et leurs défaites en Morée. La cérémonie eut lieu avec toute la pompe ordinaire, et la ville fut illuminée. Voici comment l'incorrigible Michel Germain en rend compte avec sa malice accoutumée. Il y ajoute le récit de la grâce d'un condamné politique qui nous a paru curieuse et originale, tant elle diffère des mœurs actuelles :

« Rome, ce 4 septembre 1685.

« Celle-ci [1], mon Révérend Père, ne répondra pas « autant que je le souhaiterais à l'abondance de votre « dernière. Rien pourtant de ce que je sais ne vous

[1] Valéry, t. I, p. 110.

« sera caché. Sans faire mention de Tripoli, ni de la « défaite des rebelles d'Angleterre, tout Rome triomphe « des heureux succès des chrétiens contre les Turcs. Je « me ferais gloire de vous les étaler comme on les « raconte ici, n'était que sans doute vous connaîtrez « parfaitement la vérité de ces événements, avant que « ma lettre vous soit rendue. Il faut donc se restreindre « à ce que Rome a produit de nouveau cette huitaine. « Le Pape, en considération de ces avantages, a tenu « chapelle. En voici la description : les cardinaux « étaient dans un même endroit, attendant qu'il fût prêt ; « quand sa marche fut réglée, un officier, portant une « croix processionnale toute simple, se mit à la tête de « toute la bande (*sic*). Tous les officiers, chanoines, mon- « signori, auditeurs de rote, clercs de la chambre, etc., « vinrent deux deux, trois trois, le reste en gros. Les « cardinaux les suivirent en meilleur ordre ; leur « marche de deux à deux, suivis de leurs caudataires, « était modeste et bien réglée ; mais à peine le Pape « fut-il passé, et eux sur leurs bancs, qu'ils se mirent « à causer et causèrent en effet presque tous quasi « durant toute la cérémonie [1]. Après qu'ils furent pas- « sés, le Pape sortit de son dernier appartement, dans

[1] Michel Germain n'est-il pas ici induit en erreur, comme beaucoup d'étrangers, par l'usage des cardinaux romains de réciter alternativement, à demi-voix, en se penchant l'un vers l'autre, l'office canonial pendant les « fonctions » solennelles? Cette coutume, qui étonne fort les nouveaux venus, donne de loin aux prélats l'apparence de se livrer à une conversation animée, qui serait fort déplacée en effet.

« sa chaise, portée par huit ou dix officiers vêtus de « longues robes rouges. Il avait à ses deux côtés les « cardinaux Maldachin et Casanate pour collatéraux. « Dans la cérémonie, Barberin fut son assistant. Il « donna, en allant et retournant aussi en chaise, les « bénédictions ordinaires, et, durant ce temps-là, il « regardait de tous ses yeux le monde. Voici son air : « il est le plus haut du Sacré Collége; il est menu; son « visage m'a paru fort décharné, mais pourtant serein « et vermeil; il a un maître nez; ses yeux, quoiqu'il « pleure et s'essuie très-souvent, sont vigoureux, fixes, « et marquent encore de la vie et de la résolution. « Après qu'on l'eut descendu de sa chaise, il commença « au lieu ordinaire l'Introït de la messe, et fut fort « longtemps courbé. Après cela, il monta à son trône « qui était à la tête des cardinaux, du côté de l'évan- « gile, contre la muraille. Là, il lut les oraisons, « l'épître, l'évangile, etc. Cependant, ce fut le cardinal « Pio, protecteur d'Allemagne, qui dit la messe. J'ai « remarqué que le Pape, tant à la montée qu'à la des- « cente de son trône, avait beaucoup de peine à mar- « cher. La messe n'eut rien de singulier, si ce n'est « qu'elle fut *de Beata,* quoiqu'il fût dimanche, et que « la musique du Pape est sans orgue et sans autre in- « trument, contre toutes les autres, quelles qu'elles « soient, en Italie. Après la post-communion, on « entonna le *Te Deum,* et pendant tout ce temps le « Pape demeura debout à son trône, n'ayant qu'une

« calotte blanche à l'ordinaire et sa chape d'or fort « simple. Dans cette cérémonie, il ne porta pas son « *règne,* mais seulement une mitre simple. Les canons « de Monte-Cavallo tirèrent durant le *Te Deum*, après « quoi le Pape donna la bénédiction solennelle. On « s'étonna de la fermeté, de l'harmonie et de la bonté « de sa voix, d'autant plus qu'à peine entendait-on le « cardinal Pio. En revenant, le Pape regardait son « monde encore plus fixement qu'en venant et donnait « les petites bénédictions de bonne grâce. Voilà tout. « Quand le Pape allait à pied, M. l'ambassadeur de « France portait la queue de sa chape.

« La veille, Sa Sainteté accorda au cardinal Spada, « gouverneur de Rome, et à la confrérie des Conser- « vateurs ou Confortateurs, la grâce pour ce prêtre « dont je vous ai écrit, qui était complice de ce malheu- « reux qui fut pendu pour avoir fait des gazettes scan- « daleuses. Toute la confrérie, où n'entrent que des « cardinaux, des princes, et d'autres notables de Rome, « ou, du moins, des bourgeois, alla prendre ce prêtre « dans la prison. On l'avait auparavant rasé et poudré, « on lui avait fait une couronne large et bien ronde. Il « n'a que vingt-sept à vingt-huit ans, il est de bonne « mine, et avec la couronne d'olives argentée qu'on « lui mit sur la tête, et la robe de satin rouge dont on « le revêtit, il avait une mine éclatante qui était encore « relevée par les deux confrères collatéraux qu'on lui « avait donnés pour l'accompagner, dont l'un est

« prince et l'autre, bon gentilhomme qu'on nomme, en « Italie, cavalier. Toute la confrérie, au nombre de « soixante à quatre-vingts personnes, marchait en « habit de cérémonie. Le voici, cet habit : c'est un « hoqueton noir qu'on met sur le surtout ; sa figure « revient à celle d'une aube qui descend jusqu'à mi- « jambes, à celle d'un sac et à celle d'une chemise. La « ceinture est de corde, la discipline souvent pend à « côté. Je ne crois pas qu'il y en eut pour lors. L'ha- « billement de la tête est larvatique (*sic*). Imaginez-vous « un coqueluchon de toile noire, à peu près semblable « à celui des Capucins : quand ils l'enfoncent (ce qui « arrive presque toujours), il descend jusqu'au milieu « de la poitrine ; il couvre tout le derrière et le devant « de la tête, le visage, le col, et à l'endroit des yeux, « du nez et de la bouche, il y a trois trous par où l'on « regarde et pour respirer. Ainsi, on voit tout sans « être reconnu de personne. Dans cet équipage, qui « sert au moins à garantir du soleil et des boues, « chacun un riche flambeau à la main, ils menèrent « en triomphe le délivré à Saint-Jean Decollato, où se « tient leur confrérie. Là on dit la messe en action de « grâces ; la musique, la symphonie, les pétards « firent office ; et on s'en revint, aussi content que « l'étaient les anciens Romains, quand on leur avait « accordé *circum et escas*. Le soir, tous les palais « furent pleins d'illuminations, c'est-à-dire de flam- « beaux de cire blanche, allumés deux à chaque fenêtre,

« et des feux de joie dans les rues devant leur palais. « Vendredi ou samedi prochain, il y aura au Vatican « aussi illumination et la girandole au château Saint-« Ange... » Quelques jours après, c'était une autre cérémonie au Vatican, où la magnifique procession des nouveaux catholiques arrivait solennellement du couvent de Sainte-Marie-aux-Anges, avec des cardinaux et les gardes nobles, pour vénérer le voile de sainte Véronique. « J'ai songé à vous, dit encore Michel Germain, « dans Saint-Pierre, lorsque la magnifique procession « des nouveaux convertis (où les princes, les prélats, « les principaux de Rome assistaient dans l'équipage « que j'ai décrit dans ma dernière, le bâton à la main, « doré ou argenté au bout), lors, dis-je, que cette pro-« cession recevait, dans cette église, la bénédiction « qu'on donnait d'une des quatre tribunes du dôme, « avec la vraie croix, la lance, la Véronique et les « autres saintes reliques et instruments de la Passion « de Notre-Seigneur, qu'on révère dans cet endroit. « J'ai fait cette phrase longue pour imiter la longueur « de cette cérémonie. Il y avait dans Saint-Pierre plus « de vingt mille âmes. Je n'ai jamais vu tant de car-« rosses qu'il y en avait aux environs... »

Pendant que les jours, ainsi bien employés, s'écoulaient rapidement, Mabillon recevait un honneur auquel il ne s'attendait guère. Le cardinal Casanata le chargeait, au nom de la congrégation de l'Index, d'examiner les livres d'Isaac Vossius sur l'âge du

monde et l'universalité du déluge. « Il[1] me vint à la « pensée, dit-il à ce propos, cette parole de Cicéron « à Trebatius : qu'il aimait mieux être consulté par « César qu'enrichi par lui... *se malle a Cæsare consuli « quam inaurari...* quoiqu'il faille plutôt considérer « l'honneur fait par la sacrée Congrégation que la con- « sultation en elle-même... » C'était, en effet, une marque d'estime très-particulière accordée à un religieux français, dans un moment où les rapports de la cour de Rome avec la France étaient si difficiles. Elle témoignait, et de la considération portée à l'autorité de Mabillon comme érudit, et de cette modération si remarquable, traditionnelle à Rome, et dont on ne se départait jamais. Les ouvrages d'exégèse d'Isaac Vossius étaient loin d'être des livres sans valeur : la hardiesse des théories qui y étaient contenues, dont quelques-unes ont été reprises de nos jours, en rendait le jugement extrêmement délicat. Mabillon prit son temps pour faire son rapport et ne le déposa à la Congrégation qu'à son retour à Rome, après le séjour qu'il alla faire à Naples.

La vie de nos Bénédictins continuait donc à être fort active, toujours partagée entre les courses de piété ou d'érudite curiosité et le travail dans les bibliothèques. En dévots pèlerins, Mabillon et Michel Germain ne manquent pas de faire les sept stations, et de visiter

[1] *Iter Italicum*, p. 88.

ce qu'on connaissait alors des catacombes dans le cimetière de Saint-Calixte, et, à ce propos, Mabillon n'a garde d'oublier les promenades solitaires que saint Jérôme raconte avoir aimé à faire le dimanche dans ces lieux sacrés.

Puis, une fois la dévotion satisfaite, on se remit à aller voir chez eux les érudits de Rome. Mais c'étaient surtout leurs livres qu'on désirait contempler, ne fût-ce qu'un moment; la plupart du temps, la permission était gracieusement accordée et aussi mise à profit. Le 26 septembre, Mabillon va rendre visite au Père Tommasi, qui demeurait au Quirinal et possédait une riche collection de documents sur la liturgie : « Il « nous[1] en donna, dit-il, de lui-même les copies dans « le seul désir d'avancer l'étude des choses sacrées, désir « dont il est tout enflammé... » Le lendemain, c'est le tour de la bibliothèque des Augustins, aussi riche en livres et manuscrits qu'elle est spacieuse, magnifique et tout ornée de portraits d'hommes illustres. C'est ainsi que les jours se passaient rapidement, et que les chaleurs ayant diminué, nos voyageurs songèrent à poursuivre leur route. Leur itinéraire les menait jusqu'à Naples, et le moment était venu de pousser jusque-là, si l'on voulait revenir passer à Rome les premiers mois de l'année suivante. Le séjour avait été bien employé; de volumineux paquets de livres

[1] *Iter Italicum*, p. 90.

avaient été envoyés à la bibliothèque du Roi et à l'archevêque de Reims, si nous en jugeons par les notes de Mabillon : le 6 octobre, il fait un achat de 630 liv. 10 s. « pour le Roi » ; au mois de mars, les envois se monteront à 1,480 liv. Les dépenses personnelles des Bénédictins n'avaient pu être considérables à Rome; les comptes de la route ne portent guère, en fait de grosses dépenses, que les frais occasionnés par l'état constant de maladie où M. Anisson avait été pendant son séjour, et qui sont portés pour 282 liv. 10 s. Le reste n'est que de menus frais, parmi lesquels nous relevons 2 liv. 5 s. pour des lunettes, 48 liv. pour gages du petit valet de M. Anisson, 9 liv. pour des souliers pour D. Michel et autres petites dépenses, toutes inscrites avec soin par le scrupuleux Bénédictin.

Les longues stations dans les bibliothèques avaient également été fructueuses, et la plus importante de toutes, celle du Vatican, n'avait été qu'entrevue et réservée pour le retour. Mabillon avait pu voir aussi tout à son aise la nombreuse société lettrée de Rome, et y avait lié nombre de ces relations d'érudition, dont il devait tirer son profit et faire profiter ses amis de Paris. Le moine français avait pu aussi jeter, comme en passant, un coup d'œil sur la haute société romaine, si différente, par ses prétentions hautaines et sa turbulente indiscipline, de l'aristocratie française, si bien domptée par le pouvoir royal. Et l'anecdote suivante

racontée par J. Durand, comme post-scriptum à la lettre où Mabillon annonce à Paris qu'il va quitter Rome, est caractéristique dans sa bouffonnerie : elle peint à merveille les mœurs plus qu'indépendantes des grandes familles de Rome à cette époque.

« Mais [1] tandis que les armes de l'Empereur, « secouru de l'argent du Pape, triomphent des en- « nemis de l'Église et de l'Empire, il se trouve ici « une femme qui ose faire la guerre à Sa Sainteté. « C'est la vieille comtesse Carpegna. Elle avait été « exilée hors l'État ecclésiastique, pour quelque indis- « crétion qu'elle avait commise, car elle n'a jamais « passé pour être fort prudente et fort avisée; et ayant « eu permission de retourner à Rome, elle eut en- « suite quelque différend avec la Chambre apostolique, « pour la dot qu'elle prétendait des biens de son « mari, qui apparemment était débiteur de la Cham- « bre, et n'ayant eu tout le succès qu'elle espérait de « son procès, elle crut que l'auditeur de la Chambre « en était la cause. L'ayant trouvé il y a quelques « jours dans une église, elle ne se contenta pas de lui « en faire ses plaintes, mais encore elle le chargea « d'injures, et quelques-uns ajoutent qu'elle lui donna « des soufflets. Le Pape, l'ayant su, a exilé la dame « hors l'État ecclésiastique pour la seconde fois. Elle « n'a point voulu obéir, et est demeurée dans son

[1] Valéry, t. I, p. 147.

« palais jusqu'à ce que le gouverneur, par ordre du « Pape, y a envoyé des sbires pour l'en retirer par « force ; elle, en ayant eu avis, s'est sauvée par-des- « sus les toits dans l'exemption de l'hôpital Saint- « Jacques des Espagnols. On dit qu'elle s'est vêtue à « l'espagnole, et cependant elle n'a pas laissé de récla- « mer la protection de la France. En effet, la maison « de Carpegna est sous la protection de la France, et il « y a quelques seigneurs de cette maison mariés dans « le royaume. Samedi dernier, l'hôpital des Espagnols « fut tout le jour entouré de sbires pour se saisir de la « comtesse, si elle sortait, mais elle n'eut garde. Cette « bonne dame a près de soixante-dix ans, et n'a jamais « été fort sage. Il semble qu'on devrait la laisser mou- « rir en repos... »

Le 15 octobre 1685, la petite caravane littéraire se remit en marche et partit pour Naples, où nous allons la suivre. Michel Germain a bien soin d'annoncer son départ à son ami de Paris, Thierry Ruinart ; il joint à sa lettre une peinture de l'état de la campagne à cette époque en Italie, qui n'est dépourvue ni de finesse ni d'agrément. Le spirituel Bénédictin n'avait pas oublié les grasses campagnes de Picardie, cultivées avec un soin jaloux par une race de paysans laborieux, et la nonchalance des paysans italiens est pour lui un sujet constant d'étonnement et de scandale :

« Rome, 15 octobre 1685.

« C'est [1] donc aujourd'hui, mon Révérend Père, que « nous sortons de Rome pour aller tout droit à Naples. « Ce qui nous a fait changer de route est la commo- « dité des calèches de retour que nous trouvons, au « lieu que pour aller à Naples par Farfe, Subiago et « Cassin, il nous aurait coûté une somme très-considé- « rable, tant pour le séjour que nous serons obligés « de faire en ces lieux que pour le temps des labeurs « qui occupe tous les chevaux. Ne soyez pas surpris, « mon Révérend Père, de ce mot *temps de labeurs*. Les « Italiens sont dans un pays très-gras, mais ils n'en « cultivent en bien des endroits que ce qui est néces- « saire pour en tirer leur subsistance. Il s'en faut donc « bien qu'ils emploient toute l'année à labourer et cul- « tiver la terre, comme nous faisons en France ; ils ne « se donnent pas ordinairement tant de peine. Ils se « gardent bien aussi de travailler, comme ces premiers « vignerons du père de famille, dès la pointe du jour « jusques au soir. S'ils commencent matin, ils inter- « rompent pour bien quatre heures de repas et de « méridienne, et s'ils reprennent le travail après avoir « dormi, ce n'est pas pour le continuer jusqu'à la nuit ; « il leur reste toujours du temps pour jouer à la boule « ou de la guitare. Que ce mot ne vous fasse pas rire.

[1] *Correspondance des Bénédictins*, Bibl. nat., fonds français, 17679, f° 166.

« Vous verriez peu de paysans et de valets de paysans « aller aux champs, ou au pacage, ou à la charrue, « sans porter une guitare, dont ils jouent en allant, en « revenant, et quelquefois en travaillant ou, du moins, « au milieu du travail, ils font des pauses pour se « divertir par ce jeu. Le temps du voyage que nous « entreprenons doit être d'environ un mois. Rien ne « vous obligera à discontinuer de nous donner de vos « nouvelles, parce qu'à deux ou trois jours près, nous « les recevrons à Naples ou au mont Cassin, comme « ici à la strada Gregoriana. Si nous ne vous écrivons « pas *toties quoties,* ce ne sera que pour le faire plus « amplement, quand nous mouillerons l'ancre... »

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

AVANT-PROPOS I

CHAPITRE PREMIER

MABILLON A L'ABBAYE DE SAINT-GERMAIN DES PRÉS.

1664

Mabillon. — Jeunesse et éducation. — Profession religieuse. — Séjours en divers monastères. — Appelé à Paris par dom Luc d'Achery. — L'abbaye de Saint-Germain des Prés en 1664. — L'abbé commendataire. — Les confrères de Mabillon. — Luc d'Achery et Michel Germain. — Les Bénédictins de Saint-Maur à cette époque. — Leurs travaux; leur situation dans le monde savant. — Mabillon commence sa carrière littéraire. — L'édition de saint Bernard. — Les principes de critique historique. — Polémique à ce sujet. — Mabillon est chargé de la publication des *Actes des saints de l'Ordre de Saint-Benoît.* — Il prend place parmi les érudits les plus renommés. 1

CHAPITRE II

LA SOCIÉTÉ DE L'ABBAYE.

1681

La société de l'abbaye. — Les hôtes et les habitués. — La société des savants séparée de celle des gens de lettres. — Les visiteurs de l'abbaye. — Les grands amis et les protecteurs. — L'archevêque de Reims. — L'abbé de Louvois. — Bossuet. — Situation de Mabillon dans la société de l'abbaye. — Les grandes œuvres. — Apparition du livre *De re diplomatica.* — Effet produit par ce traité. — Mabillon à Versailles. 52

CHAPITRE III

LES CORRESPONDANTS DE MABILLON HORS DE FRANCE.

Relations des savants entre eux à cette époque. — Les correspondances des Bénédictins. — Mabillon consulté. — Les correspondances de Mabillon. — Les correspondants anglais et allemands. — Les lettres des Bénédictins de Rome. — D. Estiennot. — D. Antoine Durban. — Jean Guillot. — Les correspondants italiens. — Les cardinaux. — Les savants. — Magliabecchi 128

CHAPITRE IV

LES CORRESPONDANTS FRANÇAIS DE MABILLON.

Les correspondants français de Mabillon. — Variété de ces correspondances. — Les Bénédictins et les savants. — Les évêques. — Les grands seigneurs. — Le marquis de Sévigné. — Les lettres à M. Marquette, conseiller au présidial de Laon. — La princesse Christine de Salm. — Les lettres de direction et de piété. 206

CHAPITRE V

LES VOYAGES LITTÉRAIRES DE MABILLON. — L'*ITER GERMANICUM*.

1684

Voyages littéraires des Bénédictins. — Ce qu'étaient ces courses de pure érudition. — Excursions de Mabillon en Flandre (1672); — en Lorraine (1680); — en Bourgogne (1682). — Le voyage d'Allemagne. — L'*Iter Germanicum*. — Huningue. — Bâle. — Les monastères bénédictins de Suisse et de Bavière. — Ratisbonne et Augsbourg. — Salzbourg. — Munich. — Retour par l'Alsace. — Voyage en Normandie (1684). — Thierry Ruinart. 268

CHAPITRE VI

MABILLON EN ITALIE. — MILAN. — VENISE. — ROME.

1685

Le voyage d'Italie. — Instructions données à Mabillon. — Les compagnons de route. — Lyon. — Turin. — Milan. — Venise. —

Arrivée à Rome. — La petite maison de la strada Gregoriana. — Ses habitants. — Quatre mois à Rome. — Les cardinaux. — Les érudits. — Les bibliothèques. — Les lettres de Michel Germain. — Mabillon à la congrégation de l'Index. — Départ pour Naples. 343

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

APR 2 6 2005

OCT 1 8 2005

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 07 01 16 7